

mécontentement qui aurait encore pour base cette funeste opinion dont son fils a été la victime, et voulant y obvier sans retard, s'est déterminé à me marier, sous peu de jours, à un homme qui m'est à peine connu. Tel est le résultat de la cruelle visite de M. Durozel. Cet établissement est, dit-on, très-sortable, et doit me rendre heureuse... Qui, moi, heureuse! Eh! le puis-je être avec tout autre qu'Aurélien? ... Accourez, cher amant, venez délivrer votre Astérie. Elle n'implore que vous en cette extrémité; vous êtes son unique refuge; vous lui tenez lieu de tout.

Je ne saurais peindre le trouble et l'agitation où ce billet plongea le sensible Aurélien. Quel parti prendre, et que résoudre en-

fondes gorges, Hector les avertit qu'ils n'étaient pas éloignés d'une bourgade espagnole, où ils pourraient se reposer de leurs fatigues. En effet, ils y arrivèrent le même soir, et allèrent descendre chez le pasteur du lieu, qui s'empressa de leur donner tous les soins d'une obligeante hospitalité. Ces premiers égards ne se démentirent point le lendemain, et furent suivis de nouvelles attentions qu'eut pour eux ce respectable prêtre. Durozel, qu'encourageaient ses bontés, interrogé par lui sur les motifs qui l'amenaient dans la colonie espagnole avec la jeune personne attachée à son sort, s'ouvrit sans réserve à ce bon vieillard, et lui raconta l'histoire de leurs amours et de leurs peines. Ce narré, fait avec le

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE,

DEPUIS CONSTANTIN,

JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE,

EN 1453;

PAR JACQUES-CORENTIN ROYOU.

TOME III.

A PARIS,

CHEZ l'Auteur, rue Saint-André-des-Arcs, n°. 37, au coin de celle de l'Éperon.

Se trouve aussi chez LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42; et chez les principaux libraires de Paris et des départemens.

AN XII. — 1803.

HISTOIRE
DU BAS-EMPIRE.

LÉON *dit* LE SAGE, *ou* LE PHILOSOPHE.

Ce prince auroit peu laissé de souvenirs, s'il n'eût pas signalé son règne par un grand monument de législation. Mais son nom, essentiellement lié à celui des *Basiliques*, vient se placer dans l'histoire à côté de celui de Justinien. Les législateurs éclairés sont les bienfaiteurs du genre humain, tandis que les conquérans n'en sont pour l'ordinaire que les fléaux.

Léon avoit un frère, Alexandre, qui, comme 886.
lui, avoit été dès l'enfance associé au titre d'Empereur ; mais qui ne prit de la puissance souveraine que la liberté de se livrer sans réserve au plaisir, et l'honneur de voir son nom à côté de celui de son frère, à la tête des lois et sur les monnoies. Léon régna seul, et la flatterie lui donna les épithètes de sage et de philosophe, que lui valut un goût assez médiocre pour l'étude des lettres et de la grossière philosophie de ce temps. Dès qu'il se vit le maître, il voulut se venger de la perfidie de Santabaren, et commença par

écarter Photius son protecteur; car le patriarche étoit un personnage si considérable à Constantinople, que, s'il fût resté en place, il auroit pu mettre Santabaren à l'abri du ressentiment même de son souverain. Un général et un intendant des postes de l'Empire, se rendirent dans la grande église, lurent en présence d'un peuple nombreux un écrit accusateur contre Photius, le déclarèrent déchu de sa dignité, le conduisirent dans un monastère de la ville, et lui firent donner pour successeur, par le clergé, un frère de l'Empereur, Etienne, qui n'avoit que seize ans. Ce prélat timoré, voulant calmer les ardeurs importunes de sa jeunesse, se refroidit tellement l'estomach par des remèdes qu'il en mourut à la fleur de l'âge. Photius vécut quelques années dans son couvent. Il avoit été anathématisé par neuf papes, et l'occasion malheureuse d'un schisme de trente ans. Santabaren fut fouetté, privé de la vue et exilé. L'irrégularité de la punition de ces deux prélats, envers lesquels on n'employa aucune forme juridique, leur attira la commisération du peuple. Léon même parut se repentir du traitement qu'il avoit fait éprouver à Santabaren; il le rappela, et lui assigna des moyens de subsistance.

889. Une guerre suscitée par les Bulgares, qui se lassèrent du repos dans lequel ils demeuroient

depuis plusieurs générations, commença par une défaite totale des Grecs dans la Macédoine. Le roi de Bulgarie, nommé Syméon, fit couper le nez à tous ses prisonniers; et les renvoya en cet état à Constantinople. Léon, outré d'une telle barbarie et d'un si sanglant affront, envoya au-delà du Danube solliciter les Hongrois, nouvellement arrivés dans ce pays, de passer le fleuve et de se jeter dans la Bulgarie. On ne s'accorde pas sur l'origine de ce peuple célèbre. Le nom de Hongrois n'étoit qu'une dénomination générale qui marquoit leur descendance des Huns. Leur nom propre étoit *Magiars*. Venus autrefois avec les autres Huns des extrémités de l'Orient, ils s'étoient établis vers les sources du Jaïck, soit qu'ils y fussent demeurés quand leurs compatriotes passèrent le Volga, soit qu'ils y fussent retournés après la mort d'Attila. Chassés ensuite par les Patzinaces (1) leurs voisins, les uns recu-

Hongrois.

(1) Les Patzinaces habitoient entre le Volga et le Jaïck. Ils commencèrent à se faire connoître des Grecs vers 839. Leurs armes étoient une trousse de flèches, une rondache; quelques-uns avoient une lance. Ils se nourrissoient de pillage, buvoient le sang de leurs chevaux, et le lait de leurs cavales. Ils passoient les plus grands fleuves sur un sac de cuir rempli de paille, cousu de manière que l'eau n'y pouvoit pénétrer. Assis sur ce ballon avec leurs selles et

Patzinaces.

lèrent vers l'Orient, ou pénétrèrent dans les contrées méridionales vers le Derbent et la Circassie; les autres passèrent le Borysthène, traversèrent la Moldavie, où ils s'établirent ensuite, et entrèrent dans ce que nous nommons à présent la Transylvanie. Elle faisoit partie de la grande Moravie, qui comprenoit alors toute la Hongrie d'aujourd'hui, à laquelle les Hongrois donnèrent leur nom, quand ils l'eurent conquise. Lorsqu'ils arrivèrent en ce pays, ils étoient au nombre de 216 mille, sans compter les femmes et les enfans. Nulle nation ne fut plus féroce; ils n'avoient ni foi, ni religion. Toujours à cheval, errant sans cesse et ne vivant que de leur chasse, de leur pêche, de miel, de chair crue et du lait de leurs troupeaux; leurs chariots étoient leurs seules demeures, et des peaux de bêtes composoient tout leur vêtement qui les laissoit à demi-nus, quoiqu'ils fussent sous un ciel rigoureux. Ils égorgeoient les prisonniers, buvoient leur sang et leur mangeoient le cœur, qu'ils regardoient comme un remède à plusieurs maladies. Pour ne pas donner de prise à leurs ennemis, ils avoient toujours la tête rasée. Ils étoient fiers, séditieux, remuans, impitoyables pour les fautes les plus

---

leurs armes, ils tenoient la queue de leurs chevaux qui mangeoient devant eux.

légères, impétueux et cependant sombres et taciturnes. Les femmes tailladoient le visage de leurs enfans dès le moment de leur naissance, pour les accoutumer à supporter la douleur des blessures. On ne leur enseignoit qu'à manier les chevaux et à tirer de l'arc, ces peuples se servant peu de l'épée. Ils ne campoient point dans des retranchemens. Jusqu'au jour du combat, ils étoient séparés par tribus ou par familles. Au lieu de se diviser dans les batailles en trois corps comme les Grecs, ils ne formoient qu'une seule masse séparée par de petits intervalles avec une réserve. Ils aimoient à combattre de loin, et employoient toutes les ruses de la guerre. Opiniâtres dans la poursuite, ils s'acharnoient à détruire jusqu'au dernier de leurs ennemis. Tels étoient les dangereux auxiliaires dont Léon demanda l'assistance. Ils battirent d'abord les Bulgares; mais Léon s'étant laissé amuser par des propositions de paix de la part de Syméon, et ayant imprudemment rappelé son armée, les vaincus firent une irruption chez les Hongrois, les défirent à leur tour, et mirent leur pays à feu et à sang. L'Empereur, intimidé par le malheur de ses nouveaux alliés, fit une paix honteuse avec les Bulgares. Ceux-ci s'en lassèrent bientôt, et exterminèrent une armée grecque qui réunissoit une grande partie des troupes de l'Asie et de l'Europe.

893. Pour se consoler de ses revers, l'Empereur s'appliquoit à perfectionner la législation. Depuis Justinien jusqu'à Phocas, la justice avoit été rendue en langue latine. Depuis Phocas, elle se rendoit en langue grecque. Les lois de Justinien continuoient d'être en usage ; elles avoient été traduites en grec du temps même de cet Empereur, ou peu après lui. On y joignit les constitutions des princes subséquens : la jurisprudence romaine s'étant affoiblie de plus en plus jusqu'à Basile, ce prince crut devoir former un nouveau corps de droit. Il fit compiler un abrégé de jurisprudence nommé par les Grecs *Prochiron*, c'est-à-dire *Manuel*, divisé en 40 livres. Léon le retoucha, et lui donna une meilleure forme. Il publia de plus 113 *novelles*, et des épitomes ou abrégés. Mais son principal ouvrage fut la compilation des Basiliques, en 60 livres ; ceux de Justinien en firent le fonds. Léon y ajouta les lois des successeurs de ce prince, retranchant ce qui étoit superflu, contradictoire, ou aboli par l'usage. Ces Basiliques furent nommées premières, parce qu'il en parut d'autres ensuite. Constantin Porphyrogénète, fils de Léon, les corrigea. Cette seconde édition prit le titre de *Basiliques postérieures*. Le nom donné à ce recueil vient probablement de celui des Empereurs, appelés en grec *Basileis*. On oublia le recueil de Justinien. Le

nouveau corps de droit fut la règle des tribunaux jusqu'à la fin de l'Empire. Tandis qu'en Occident, la jurisprudence étoit ensevelie dans les ténèbres de la barbarie, elle se conservoit en Orient avec les débris de l'ancienne littérature; en sorte qu'il n'y avoit presque plus d'instruction qu'à Constantinople.

Cependant l'humeur peu guerrière de Léon enhardissoit les ennemis de l'Empire. Tandis qu'il occupoit ses soldats à bâtir des églises, les Bulgares recommençoient leurs courses, et les Sarrasins attaquoient toutes les places qui leur présentoient l'espoir du pillage. Ceux d'Afrique, après avoir pris une des plus fortes de la Sicile, passèrent en Italie, où ils s'emparèrent de Rhège et de Cosence. Ceux de Cilicie se rendirent maîtres de Séleucie, sur les rivages de la mer Cilicienne, de l'île de Lemnos, et de Démétriade en Thessalie. Ils firent une expédition plus importante en attaquant Thessalonique. Cette ville étoit alors, après Constantinople, la première de l'Empire. Située au fond du golfe qui portoit son nom, la beauté, la commodité de son port y attiroient les richesses de l'Asie, de la Grèce et des îles de l'Archipel. Le fleuve Axius, le plus grand de la Macédoine, et dont l'embouchure étoit voisine, y apportoit toutes les marchandises de ce vaste pays. Cette opulence tenta

l'avidité des Sarrasins, qui employèrent un moyen nouveau pour escalader la place. Ils attachèrent leurs vaisseaux deux à deux, établirent au-dessus un plancher de mâts et de poutres, au moyen duquel ils passèrent de plain-pied sur le rempart. La ville fut prise d'assaut; les Sarrasins, après s'y être abreuvés de sang, emmenèrent vingt-deux mille captifs et un butin si prodigieux, que les magasins de Tripoli (de Syrie) où ils le déposèrent, suffirent à peine pour le contenir. Telle étoit l'heureuse situation de Thessalonique qu'en peu d'années les traces de son désastre disparurent, et qu'elle reprit tout son lustre.

Un 4e. mariage de l'Empereur causa dans l'Empire du trouble et du scandale. Ce prince voluptueux avoit eu d'abord une épouse sage et vertueuse; en même temps, il avoit pour maîtresse la plus belle et la plus méchante femme de la cour, qui, pour être plus librement à lui, empoisonna son mari. Léon ne rougit pas de lui donner le nom d'Impératrice après la mort de sa première femme. Cette union, et une 3e. que contracta l'Empereur, durèrent peu. Une autre femme, nommée Zoé, le subjugua; mais il attendit, pour lui accorder le titre d'épouse, qu'elle lui eût donné un gage de sa fécondité. Au bout de quatre ans, elle mit au monde un fils qui fut nommé Constantin. Peu de jours après, l'Em-

pereur en fit sa femme. Le patriarche Nicolas leur ayant refusé la bénédiction nuptiale, excommunia le clerc qui leur avoit prêté son ministère, et interdit à l'Empereur l'entrée de l'église. Le prince y vint cependant, mais par une porte dérobée. Nous avons déjà dit que le clergé grec, si indulgent pour le mariage qu'il permettoit aux prêtres de vivre avec les femmes qu'ils avoient épousées avant leur ordination, défendoit cependant les quatrièmes noces. Ni la dignité de l'Empereur, ni l'intérêt de l'Empire qui demandoit qu'on ne laissât aucune tache sur la naissance de l'héritier présomptif de la couronne, ne purent rien sur l'esprit dur et inflexible du patriarche. On le destitua, et d'autres évêques autorisèrent, par une dispense, le mariage du prince.

Quelques années après, Léon fut atteint d'une maladie mortelle; c'étoit l'usage qu'au commencement du carême les Empereurs fissent un sermon au sénat et à leur cour assemblée. Léon, affoibli par ses souffrances, n'eut que la force de prononcer ce peu de mots : « Souvenez-vous » d'un prince qui vous a gouvernés avec douceur, » et témoignez-en votre reconnoissance à mon » fils et à ma femme. » Tous le promirent et se retirèrent les yeux mouillés de larmes. Léon désigna pour lui succéder son frère Alexandre, avec

son fils encore dans l'enfance, qu'il lui recommanda, le conjurant de le nommer son héritier. Ce prince, malgré sa douceur, fut en butte à plusieurs conspirations. Un assassin pensa même le tuer d'un coup de bâton dans une église; les tortures qu'on fit subir à ce malfaiteur ne lui arrachèrent le nom d'aucun complice, soit qu'il n'en eût pas, ou que sa fermeté triomphât de la douleur. L'auteur d'un abrégé de l'histoire universelle attribue cet assassinat au fanatisme, irrité du 4[e]. mariage de l'Empereur. Mais ce forfait lui est antérieur de trois ans.

Léon nous a laissé un ouvrage estimable; c'est sa Tactique. M. de Maizeroy en a donné une traduction avec des remarques. Ce traité nous instruit de plusieurs usages dont on ne trouveroit ailleurs aucune notion. On y voit que, soir et matin, il se faisoit dans le camp une prière commune; et que la veille d'une bataille, un prêtre faisoit sur l'armée une aspersion d'eau bénite. Léon rapporte, sans aucune improbation, la coutume alors ordinaire d'empoisonner les flèches. Plusieurs autres ouvrages militaires et religieux de ce prince existent encore manuscrits dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de Florence; il se trouve dans ces manuscrits une lettre d'un style épiscopal, adressée à tous les sujets de l'Empire pour les exhorter à une vie

chrétienne. Entre plusieurs monastères, Léon en fit bâtir un dans lequel on n'admettoit que des eunuques. Dans ces temps, tout, jusqu'à la dévotion, portoit l'Empreinte de la singularité.

ALEXANDRE, *et* CONSTANTIN VII, *dit* PORPHYROGÉNÈTE, II *de ce surnom.*

Alexandre qui, pendant la vie de Léon, n'a- 911.
voit eu que le nom d'Empereur, après sa mort, en eut seul tout le pouvoir; son neveu Constantin qui partageoit ce titre avec lui, n'ayant que six ans. Mais le genre de vie qu'il avoit mené ne lui avoit laissé acquérir aucune expérience, et à 46 ans, il avoit autant de besoin d'un gouverneur que son jeune collègue. Il choisit pour coopérateurs les compagnons et les ministres de ses débauches; il fut même tenté de donner l'Empire à l'un d'eux, et d'en priver son neveu en le mutilant. On ne parvint à le détourner de cette barbarie qu'en lui persuadant que cet enfant étoit d'une constitution à ne vivre que peu d'années. Son conseil étoit composé de charlatans et d'astrologues. Ils lui firent croire qu'une vieille figure de sanglier, qui se voyoit dans un coin du cirque, étoit son talisman; que son sort y étoit attaché. L'imbécile Alexandre fit réparer la figure qui étoit fort délabrée, lui fit une dédicace solennelle, et voulut qu'on la plaçât au milieu du cirque,

en l'entourant des plus riches tapisseries, des lampes et des chandeliers de la grande église. Il rappela le patriarche Nicolas et chassa son successeur avec ignominie. Au bout de treize mois, l'Empire fut délivré d'un souverain aussi odieux que méprisable. Alexandre en mourant nomma sept tuteurs à son neveu, la plupart indignes d'une si importante fonction. Un d'eux fut le patriarche Nicolas auquel sa dignité donnoit le premier rang parmi ses collègues. Syméon, après dix ans de repos, se disposoit à porter la guerre dans l'Empire, et faisoit des préparatifs extraordinaires. Contantinople en fut alarmée. Le mauvais choix des tuteurs redoubloit les craintes, et excitoit les murmures. Les espérances du peuple se tournèrent vers Constantin Ducas, qui, depuis trois ans employé en Asie contre les Sarrasins, soutenoit par son courage l'honneur de l'Empire. On disoit hautement qu'il falloit le faire venir, l'associer à la souveraineté et l'opposer aux Bulgares. Le patriarche, instruit des dispositions de la multitude, en avertit ses collègues, et leur conseille d'offrir à Ducas les rênes du gouvernement, pour qu'il ne s'en saisisse pas malgré eux, ajoutant q[illegible] leur seroit plus facile de lui ôter ce qu'eux-mêmes lui auroient donné. Cet avis étant approuvé, Ducas est invité à venir partager et soutenir le trône. Quoiqu'ambitieux, il répugnoit

à une usurpation et à une guerre civile. L'offre d'ailleurs étoit trop extraordinaire pour ne pas lui paroître suspecte ; il la regardoit comme un piége, et se défendit de l'accepter. Les tuteurs sentirent que la défiance avoit plus de part à son refus que le devoir. Pour le convaincre de leur sincerité, ils lui envoyèrent leur serment, et, suivant la coutume d'alors, la croix que chacun d'eux portoit au cou ; c'étoit le gage le plus inviolable de la fidélité à la parole donnée. Sur cette assurance, Ducas se rend à Constantinople avec un détachement de cavalerie. Il y entre de nuit par une porte dérobée qu'on lui tenoit ouverte. Plusieurs personnages importans viennent lui offrir leurs services. Ne voyant paroître aucun des tuteurs, il commence à redouter leur perfidie. On accourt cependant à sa maison, et on le proclame Empereur. Il marche au cirque à la lueur des flambeaux. Les portes en sont fermées, et son écuyer, voulant les enfoncer, est renversé d'un coup de lance par un des gardes de l'intérieur. Ducas, abandonnant le cirque, marche au palais où les tuteurs sont renfermés ; mais il y est tué, et ses partisans sont taillés en pièces. Un grand nombre de ceux qui s'étoient déclarés pour lui furent livrés au supplice, et le patriarche se montra plus impitoyable qu'aucun des autres tuteurs. Sa dureté naturelle alla dans cette occa-

sion jusqu'à la férocité; il n'en a pas moins été mis par les Grecs au rang des Saints.

Alexandre pendant la courte durée de sa domination avoit chassé Zoé du palais. L'Empereur la redemandoit sans cesse, et on ne put l'appaiser qu'en la faisant revenir. Mais à son retour, elle se rendit absolument maîtresse des affaires. Le patriarche eut ordre de ne se mêler que de celles de son église. L'ennemi le plus à craindre pour l'Empire, à cause de sa proximité, étoit Syméon. Pendant les troubles qui avoient coûté la vie à Constantin Ducas, il s'étoit présenté aux portes de la capitale, croyant dans ce tumulte pouvoir s'en saisir aisément. A la vue de ses fortes murailles, de la multitude des soldats et du grand nombre de machines qui les défendoient, il avoit perdu toute espérance, avoit négocié et s'étoit retiré chargé de présens; mais il ne s'éloignoit que pour se préparer à de nouvelles entreprises. Voyant l'Empire entre les mains d'une femme, il se crut plus certain du succès. Après avoir ravagé une grande partie de la Thrace, il se fit ouvrir les portes d'Andrinople, dont il avoit corrompu le commandant. Ce ne fut pour lui qu'une affaire de finances; il revendit la place à l'Impératrice plus chèrement qu'il ne l'avoit payée.

Zoé eut recours aux Patzinaces pour se défen-

dre contre Syméon. Ces peuples poussant toujours les Hongrois devant eux, s'étoient emparés d'une vaste contrée tant au-delà qu'en-deçà du Borysthène. Ils tenoient quatre provinces à l'orient et quatre à l'occident de ce fleuve. Du côté oriental, ils confinoient aux Chazares, aux Russes, aux Chersonites; du côté occidental, ils étoient voisins des Hongrois, et s'étendoient jusqu'aux embouchure du Danube. Cette nation nombreuse, quoiqu'elle eût cédé aux Uzes joints aux Chazares, qui lui avoient fait abandonner ses premières demeures, faisoit trembler tout ce qui étoit à sa proximité. L'Empire n'avoit rien à craindre des Hongrois, des Russes, ni des Bulgares, lorsqu'il pouvoit compter sur les Patzinaces; mais ceux-ci étoient insatiables; ils exigeoient des présens pour eux, pour leurs femmes, leurs parens, leurs chevaux. Les Grecs, pour éluder leurs demandes, employoient quelquefois des prétextes puériles, qui déceloient leur foiblesse et prouvoient combien ils comptoient sur la crédulité des Barbares. Dans les avis que l'Empereur donna postérieurement à son fils, il lui recommanda si les Hongrois ou les Patzinaces lui demandoient pour récompense de leurs services quelques-uns des habits impériaux ou quelque couronne, de répondre que l'Empereur ne pouvoit, sous peine de malédiction, leur abandonner aucun de ces orne-

mens apportés du ciel par un ange au grand Constantin. Il en dit autant du feu grégois. Si leurs princes témoignoient l'envie de s'unir à la famille Impériale, il conseilloit de leur répondre que ces alliances avoient été prohibées par le grand Constantin sous peine d'anathème. Les Patzinaces avoient pour la couronne un ordre de succession fort singulier: elle passoit aux cousins, afin, disoient-ils, que l'autorité sans sortir de la même famille pût se communiquer à toutes les branches. Après s'être assurée de l'appui de ces peuples, Zoé voulut traiter avec les Sarrasins, pour n'avoir en tête d'autres ennemis que les Bulgares; elle envoya une ambassade à Bagdad. La relation que les auteurs arabes nous ont laissée de sa réception, donne une haute idée de la magnificence de cette cour. L'armée composée de cent soixante mille hommes, cavaliers et fantassins, étoit sous les armes; on rencontroit ensuite la maison du calife rangée en haie, et superbement vêtue. On y voyoit sept mille eunuques, dont trois mille noirs, sept cents portiers. Sur le Tigre flottoit un nombre infini de barques richement équipées. Le palais étoit orné de trente-huit mille pièces de tapisserie, où brilloient la soie et l'or, et de quarante mille tapis. De distance en distance, de grands lions, au nombre de cent, donnoient, par leurs rugissemens, à cette pompe un air effrayant

frayant et sauvage. Au milieu d'une salle immense, un grand arbre, partie d'or, partie d'argent, se divisoit en dix-huit grosses branches (sans compter les petites), couvertes de feuilles et chargées d'oiseaux de l'un et de l'autre métal; les branches s'agitoient par des ressorts, et les oiseaux faisoient entendre un ramage.

L'Impératrice n'ayant plus rien à craindre du côté de l'Orient, fit passer en Europe toutes les troupes de l'Asie. Depuis long-temps on n'avoit pas vu une aussi belle armée, et l'on ne doutoit pas que le royaume de Bulgarie ne touchât à son dernier jour. Tous les officiers de quelque mérite et de quelque considération voulurent être de cette campagne. L'archiprêtre du palais, portant la vraie croix, fit mettre à genoux tous les soldats assemblés dans une plaine aux portes de Constantinople, et leur fit jurer qu'ils vaincroient ou mourroient ensemble sans se séparer par la fuite. On se battit près d'un château nommé Achéloüs sur les bords du Danube. Les Grecs, très-supérieurs en forces, renversèrent les Bulgares dès le premier choc; mais Syméon qui se retiroit en bon ordre, apercevant du haut d'une éminence de la confusion parmi les ennemis, fondit sur eux, les dispersa et remporta une victoire éclatante. Les Patzinaces devoient se joindre aux Grecs. Une querelle survenue entre deux géné-

raux de l'Empire touchant les moyens d'opérer la jonction, ayant lassé la patience de ces auxiliaires, ils abandonnèrent avec mépris des alliés qui ne s'entendoient pas entr'eux, et reprirent le chemin de leur pays. Romain Lécapène, grand amiral de l'Empire, à qui on imputa cette retraite, l'une des causes principales du désastre des Grecs, fut jugé coupable de trahison et condamné à perdre la vue. L'Impératrice l'honoroit de ses faveurs; elle empêcha l'exécution de la sentence. Syméon profitant de sa victoire, marcha droit à Constantinople. Léon Phocas, qui s'étoit signalé dans la malheureuse bataille d'Achéloüs, sortit de la ville à la tête de tout ce qu'il pût rassembler de soldats, et résolu de périr ou de venger l'affront de sa défaite, se battit en désespéré et contraignit Syméon de lever le siége.

La couronne mal affermie sur la tête d'un enfant et mal soutenue par sa mère, plus occupée de ses plaisirs que des affaires publiques, sembloit devoir appartenir au premier usurpateur assez audacieux pour tenter de s'en saisir. Un Macédonien nommé Basile essaya de l'enlever par une supposition mensongère. Il prétendit être Constantin Ducas, qu'on croyoit, disoit-il, mal à propos avoir été tué. Il se fit un parti; mais bientôt il fut pris et brûlé vif. Deux autres concurrens plus considérables se mirent sur les rangs,

et se disputèrent l'autorité suprême. L'un, Léon Phocas, comme s'il eût été sûr du succès, ne daignoit pas même dissimuler ses projets ambitieux. L'autre, Romain Lécapène, joignoit la ruse à l'audace. D'abord simple soldat de marine, il s'étoit avancé par son courage et ses services. Léon Phocas leva l'étendart, et Romain s'appuyant du nom de l'Empereur auquel il paroissoit rester fidèle, débaucha les soldats de son rival, qui fut pris et aveuglé. Romain étoit aimé de Zoé ; mais cet amour n'étoit pas réciproque, et l'ambition seule l'attachoit à l'Impératrice. Dès qu'il se crut en état de se soutenir par lui-même, il la négligea. Zoé furieuse de l'indifférence d'un homme qui étoit sa créature, voulut l'empoisonner ; elle fut trahie. Romain la fit raser (punition réputée alors ignominieuse) et renfermer dans un cloître. Il agissoit déjà en souverain, et il ne lui en manquoit que le titre. Constantin qui n'avoit que quinze ans, et qui sentoit le besoin d'être appuyé le lui donna. Il le nomma César, et lui permit de ceindre le diadème et de se faire couronner. Romain prit sur lui tous les soins, et s'attribua toute l'autorité du gouvernement. Son collègue, d'un caractère paisible, passa obscurément ses jours dans des études qui ne doivent occuper que les loisirs d'un prince, auquel il n'en reste même guère quand il est digne de son rang.

CONSTANTIN VII *et* ROMAIN.

919. L'ascendant que Romain prenoit sur le jeune prince révolta les anciens serviteurs de la famille Impériale. Ce mécontentement fit éclore un grand nombre de complots contre le César qui, dès la seconde année de son règne, se vit environné de conjurations. Son bonheur et son adresse les firent échouer; les coupables en furent quittes pour le fouet et l'exil, et même plusieurs pour toute punition furent revêtus d'un froc. On seroit d'abord tenté d'en conclure que les Grecs à cette époque étoient plus humains que n'avoient été les Romains aux beaux jours de leur république. Ce seroit une erreur; car ce relachement dans les punitions n'étoit pas un effet de l'adoucissement des mœurs, mais de la foiblesse du gouvernement. Les plus grands crimes demeuroient impunis, lorsque ceux qui les avoient commis pouvoient se réfugier dans un couvent et prendre l'habit monastique; c'étoit une sauvegarde inviolable. Ces conjurations en faveur de Constantin, eussent pu engager son collègue à en couper la racine en faisant périr ce prince. Rien ne lui eût été plus facile; Romain se contenta de le rendre méprisable en s'arrogeant la prééminence dans toutes les cérémonies et dans tous les actes publics. Il donna la même prérogative à son fils aîné, Christophe, qu'il avoit nommé

Auguste, ensorte que l'Empereur légitime ne fut plus que la troisième personne de l'Empire.

Syméon ne pouvant vivre en repos, reprit le chemin de Constantinople. Il battit trois généraux que Romain envoya contre lui, extermina presque toutes les troupes de la maison impériale, pilla, brûla, détruisit tout jusque sous les murs de la ville, et se retira chargé de butin. Les ravages qu'il avoit causés ayant été bientôt réparés par l'opulence de la capitale, ce fut pour lui un nouvel attrait qui deux ans après l'attira encore à ses portes, où il renouvela les mêmes dévastations; mais peu content de ces succès, qui n'étoient pas décisifs, il conclut une ligue avec le calife d'Afrique, dont le résultat eût été probablement la destruction de l'Empire, si Romain par des présens et par son adresse ne fût parvenu à détacher le Sarrasin de l'alliance de Syméon. Celui-ci s'empara d'Andrinople, dont il fit mourir le gouverneur dans les tourmens, pour le punir d'avoir fait son devoir en lui opposant une longue résistance. Peu après, la garnison qu'il y avoit mise abandonna la ville à l'approche des Grecs. Il marcha une troisième fois vers Constantinople, ravageant la Macédoine et la Thrace au point de ne pas laisser même un arbre sur pied. Cependant rendu sous les remparts de la capitale, il demanda une entrevue avec Romain. Ce prince

après s'être revêtu, comme d'une cuirasse impénétrable, d'un manteau qu'on disoit avoir appartenu à la Vierge, et qu'il mit par-dessus les habits impériaux, vint trouver le roi des Bulgares, et lui fit un discours très-pathétique et très-chrétien sur les malheurs de la guerre et l'injustice de son agression. Les deux princes nommèrent des plénipotentiaires pour régler les conditions de la paix, et Syméon reprit la route de ses Etats. Il mourut l'année suivante. Son caractère guerrier avoit donné de l'éclat à la Bulgarie; mais ses victoires mêmes l'avoient ruinée. Il laissoit pour successeur un fils, jeune encore, nommé Pierre. Les Croates, les Hongrois, tous les Barbares du voisinage et les Grecs mêmes se disposoient à l'écraser. Le conseil des Bulgares, pour conjurer cet orage, fit marcher une armée en Macédoine, et en même temps proposa l'alliance du souverain de ces peuples avec une princesse de l'Empire. Cette proposition fut acceptée et le roi des Bulgares épousa une petite-fille de Romain.

Tranquille du côté de la Bulgarie, l'Empire se relevoit dans l'Orient. Jean Curcuas, un des meilleurs généraux qu'il eût jamais possédés et que l'on comparoit à Bélisaire, réprimoit vers la Syrie et l'Euphrate les continuelles entreprises des Sarrasins; il les battit dans toutes les occasions. Après avoir fait un désert de leurs possessions dans

ces contrées, il assiégea Malatia, leur plus forte place de ce côté, la prit et la rasa. Toute la petite Arménie fut subjuguée, et l'Euphrate dans une partie considérable de son cours, recommença de couler sous les lois de l'Empire. Quelques années ensuite les califes de Bagdad dépouillés de toute souveraineté, ne furent plus que les chefs de la religion, et pendant 300 ans que leur nom dura encore, ces anciens dominateurs de l'Orient vécurent en général dans une espèce de mépris et d'asservissement. On vit un calife demander l'aumône à la porte de la mosquée. Tout le pouvoir passa dans la main des émirs (1). Jean Curcuas, le héros de son siècle, après avoir vaincu les Russes dans la Bithynie, continuoit de recouvrer successivement les Etats que l'Empire avoit perdus sous les règnes précédens. Les Sarrasins avoient resserré ses bornes jusqu'au fleuve Halys; il les étendit jusqu'au-delà de l'Euphrate, rendit tributaire une grande partie de la Mésopotamie, poussa ses conquêtes jusqu'aux bords du Tigre, prit aux Sarrasins plus de mille places, et envoya quelquefois à Constantinople des peuplades en-

(1) Emir signifie commandant, chef, prince. Ce titre se donne aujourd'hui chez les Turcs à tous les Visirs et Bachas ou Gouverneurs généraux des provinces.

tières de Musulmans prisonniers. Pour prix de tant de services, l'envie le força de renoncer au commandement. Avant sa retraite, il mit à feu et à sang tout le Diarbeck, passa au fil de l'épée les habitans de plusieurs de ses villes, et arrivé sous les murs d'Edesse la menaça du même sort, si l'on ne remettoit entre ses mains ce voile qu'on y gardoit, et sur lequel on prétendoit que se voyoit la face de J. C. imprimée de sa propre main. A ce prix Curcuas offroit de rendre tous les prisonniers. L'échange fut accepté, et le voile envoyé à Constantinople.

Romain prenoit cependant toutes les mesures qui devoient assurer l'Empire à sa famille. Il avoit donné le titre d'Auguste à Christophe : il le conféra encore à deux autres de ses fils, et à son petit-fils du même nom que lui, et tous ces princes prenoient le pas sur Porphyrogenète. Il lui restoit un quatrième fils nommé Théophylacte, dont il vouloit faire un patriarche de Constantinople, quoiqu'il n'eût que seize ans. Le siége n'étoit pas vacant. Un évêque de Césarée, qu'il gagna, dit au prélat qui l'occupoit, que ses envieux cherchoient un prétexte pour le destituer, et qu'ils devoient alléguer celui de son ignorance qu'on prétendoit, disoit-il, être telle qu'on soutenoit qu'il ne savoit pas écrire. Vous pouvez, ajouta l'officieux émissaire, confondre

une pareille imposture en signant seulement votre nom. Le crédule prélat n'hésita pas de donner cette signature sur un papier qui lui fut présenté. Romain fit écrire au-dessus une démission que le patriarche donnoit de sa dignité, de laquelle il se reconnoissoit indigne, et après cet acte de comédie, des évêques complaisans prononcèrent sa destitution. On vit alors l'église de Constantinople gouvernée par un enfant qui avoit lui-même un gouverneur. Tandis qu'il fut sous sa direction, il se maintint dans les bornes de la décence. Mais dès qu'il en fut affranchi, il se livra sans ménagement à toutes ses passions. Pour fournir aux dépenses de ses folles débauches, il trafiquoit des évêchés et de tous les autres emplois ecclésiastiques. Afin d'égayer un peu la gravité des cérémonies de l'église, il y introduisit des danses, des divertissemens, des chansons profanes et même licencieuses. Cet abus dura plus de 150 ans, et se répandit dans plusieurs diocèses de l'Occident, où il se maintint des siècles entiers, malgré toutes les censures de l'Eglise. Théophylacte avoit pour les chevaux un goût si décidé qu'on en comptoit plus de 2,000 dans ses écuries. Il les nourrissoit des fruits les plus exquis, les abreuvoit des liqueurs les plus recherchées, et leur faisoit respirer l'odeur des parfums les plus précieux, tandis qu'il étoit in-

sensible aux besoins des malheureux. Un jour de la semaine sainte, pendant qu'il célébroit la messe, on vint lui annoncer que sa plus belle jument venoit de lui donner un poulain ; il acheva précipitamment le sacrifice, se débarrassa de ses habits pontificaux, et courut à son écurie. Ce ne fut qu'après y avoir contemplé tout à son aise le sujet de sa joie, qu'il revint continuer l'office. Ce prélat, victime de sa passion insensée pour les chevaux, mourut d'une chute de cheval.

Romain, environné de quatre Empereurs et d'un patriarche, tous de sa famille, se croyoit à l'abri des coups du sort. Après avoir dissipé un grand nombre de conjurations, il pensa périr par un accident presque ridicule. Hugues, qui de marquis de Provence étoit devenu roi d'Italie, lui envoya une députation pour solliciter son alliance. Parmi les présens qu'on lui offrit se trouvèrent deux beaux chiens de chasse, qui, effarouchés de l'habillement bizarre du prince grec, le prirent pour un animal sauvage, se jetèrent sur lui, et alloient le mettre en pièces, si l'on ne fût parvenu avec beaucoup de peine à le sauver de leur furie. Mais la fortune lui réservoit une attaque plus sérieuse et plus funeste.

Porphyrogénète, d'un caractère doux et timide, s'étoit laissé réduire au dernier degré d'abaissement. Quelques historiens prétendent

même que Romain poussoit l'indignité jusqu'à refuser le nécessaire à son collègue, et que ce prince, qui avoit du talent pour la peinture, étoit quelquefois réduit à vendre les productions de son loisir pour subvenir à ses besoins. Il se lassa enfin de cet avilissement, et pour en sortir, excita l'ambition des enfans de Romain contre leur père. Christophe avoit cessé de vivre. Des deux autres fils, Etienne et Constantin, le premier parut plus facile à séduire. On lui représenta que son père, trop âgé, tenoit d'une main languissante les rênes de l'état, que c'étoit à lui qu'il convenoit de les saisir, que Porphyrogénète étoit disposé à le seconder dans l'exécution de ce noble projet. Ayant sondé son frère, il le trouva si opposé à ses vues qu'il n'osa lui en faire l'entière confidence, et se chargea seul de l'exécution du complot. Son père étoit malade; ce fils dénaturé, à l'aide de ses complices, le saisit dans son lit, le menace d'un plus mauvais traitement s'il jette le moindre cri, et va le déposer dans une île de la Propontide, où on lui fait prendre l'habit religieux. Celui de ses fils qui n'avoit pas voulu participer à l'attentat, le voyant exécuté, juge à propos d'en profiter, et se joint à son frère. Porphyrogénète recueillit seul le fruit de leur ambition. Comme il se sentoit appuyé de l'affection du peuple, il ne craignit pas

de faire prendre ses deux collègues à sa table où il les avoit invités. Il les exila et leur fit donner la tonsure cléricale, pour leur ôter l'espérance de régner, en les consacrant au service de l'Eglise. Ils allèrent voir leur père qui les embrassa, en disant ces paroles d'Isaïe : « J'ai mis des enfans » au monde ; je les ai élevés en honneur, et ils » m'ont méprisé. » Luitprand auteur contemporain, mais un peu romanesque, prétend que Romain, les ayant reçus à bras ouverts, les traita de confrères en riant, et leur offrit de partager avec lui son eau et ses légumes, comme ils avoient autrefois partagé l'Empire. Ce qui est sûr, c'est que tous les auteurs conviennent que ce souverain détrôné vécut dans son couvent, gai et tranquille. Ce prince auquel l'élévation de sa famille avoit coûté tant de travaux et de crimes, en vit périr une partie de son vivant, et le reste s'éteignit peu après sans laisser de postérité.

945. Constantin avoit quarante ans, lorsqu'il commença de régner ; car jusque-là il n'avoit eu que le nom de souverain. Il se trouva sans expérience dans l'âge où communément les talens ont toute leur énergie, et les vertus leur maturité. Il avoit donné à l'étude de la géométrie, de l'astronomie, de la musique, le temps qu'il eût dû consacrer à s'instruire dans l'art du gouvernement, et même à le pratiquer. Ayant rassemblé une bibliothèque

nombreuse qu'il rendit publique, il fit travailler sous ses yeux et travailla lui-même à extraire de cette multitude d'ouvrages ce qu'ils renfermoient de plus curieux et de plus utile. On est redevable à ses soins des livres d'agriculture intitulés *Géoponiques*, et des traités de médecine vétérinaire nommés *Hippiatriques*. L'ouvrage le plus considérable qui ait paru sous son nom, est le grand recueil, où étoit rassemblé, sous cinquante-trois titres, tout ce qu'il avoit trouvé de plus mémorable dans les anciens, sur quelque matière que ce fût. Il n'avoit puisé que dans les auteurs de sa nation; car les écrits des Latins n'eurent jamais de cours parmi les Grecs, qui ne faisoient aucun cas ni des langues, ni des productions étrangères. Cet immense recueil est perdu, à l'exception de deux titres, le vingt-septième, relatif aux ambassades, et le cinquantième qui traite des vertus et des vices. Le reste a subi le même sort que les originaux dont ce recueil a causé la perte. Tel est souvent le résultat des abrégés. La paresse y trouve de quoi se satisfaire en acquérant à peu de frais des connoissances superficielles, et les grands ouvrages étant négligés disparoissent et se perdent. Il existe encore deux livres de ce prince qui contiennent la description géographique des provinces impériales, et le traité de l'administration de l'Empire, qui,

malgré les réflexions sensées qu'on y trouve, se ressent de la superstition et de l'ignorance du dixième siècle. L'origine, le génie, les forces des nations voisines y sont développés avec étendue, mais avec quelque confusion, et l'on y trouve des traits qui ne sont que là. Nous avons en outre de Constantin une vie de son aïeul, l'Empereur Basile, une histoire peu critique de la fameuse image d'Edesse, un fragment de tactique, dont le manuscrit complet se trouve dans la bibliothèque nationale, et quelques autres ouvrages.

Son premier soin, aussitôt qu'il se vit réellement maître de l'Empire, fut de relever les sciences et les arts. Il choisit les plus habiles professeurs pour les enseigner, et donna l'inspection des études aux plus grands personnages de l'état. Ses faveurs, répandues sur ceux qui se distinguoient par leur application et leurs talens, échauffèrent les esprits, et firent refleurir les arts dont la barbarie avoit presqu'entièrement desséché la racine. Porphyrogénète y excelloit plus qu'il ne convient à un souverain. Il étoit devenu, sans maître, le premier peintre de son temps, et ses connoissances n'étoient pas moindres en sculpture, architecture, musique, etc. En un mot, c'étoit un grand artiste, mais un médiocre Empereur. Il avoit cependant plusieurs des qua-

lités qui constituent un bon prince, entr'autres un grand zèle pour la justice. Ayant appris que depuis plusieurs années des hommes puissans avoient envahi dans les provinces, soit par la force, soit par des chicanes, les biens des malheureux qui n'étoient pas en état de leur résister, il ordonna la vérification de tous les titres de propriété postérieurs à la mort de son père, annula toutes les acquisitions tachées de quelque injustice, et rétablit les anciens propriétaires qu'il dispensa de tout remboursement. Il racheta les captifs qui languissoient chez les Sarrasins, et poussoit l'humanité jusqu'à visiter les prisons en personne; il s'y instruisoit des causes de détention, et faisoit mettre sur l'heure en liberté ceux qu'il jugeoit innocens. Ces vertus n'étoient pas sans mélange. Plus occupé de ses études que des affaires, connoissant mieux les livres que les hommes, il fit souvent de mauvais choix, et laissa prendre trop d'ascendant à sa femme et à son chambellan, qui vendoient toutes les places. Quoique sans vigueur, il étoit dur, violent dans la colère, inexorable pour de petites fautes; tandis qu'on arrachoit de lui l'impunité des plus grands crimes.

Ce prince aimoit la représentation, se plaisoit à envoyer et à recevoir des ambassadeurs. L'historien Luitprand qui de Pavie fut député à Constantinople, a décrit le cérémonial de cette

cour qui étoit plus extravagant que tout ce qui se pratiquoit chez les nations qualifiées de barbares par les Grecs. Devant le trône impérial étoit un arbre de cuivre doré, avec divers oiseaux de même métal perchés sur les branches. Deux lions dorés formoient les bras du trône qui étoit fort large. Luitprand fut porté à l'audience sur les épaules de deux eunuques. A son approche, les lions rugirent, et les oiseaux firent entendre chacun le ramage propre à leur espèce. Luitprand se prosterna aux pieds de Constantin qui d'abord étoit fort peu élevé de terre. Etant demeuré quelque temps en cette posture, suivant l'ordre du maître des cérémonies, lorsqu'il releva la tête, il aperçut l'Empereur revêtu d'autres habits, et guindé avec le trône jusqu'aux lambris de la salle. Le prince ne dit mot. La distance eût ajouté le ridicule de la conversation à celui du mécanisme. Ce fut le chancelier (alors nommé Questeur) qui porta la parole. Parmi les présens que fit l'ambassadeur, étoient quatre esclaves entièrement mutilés, sorte d'eunuques très-chers, dont les marchands de Verdun faisoient un grand commerce en Espagne. Luitprand fut convié à un banquet, où l'on mangea couché sur des lits, suivant la coutume antique. On n'y faisoit usage que de vaisselle d'or. Au dessert, le fruit étoit servi dans trois grands vases très-

très-pesans, du même métal, qu'une machine placée sur le toit amenoit et déposoit sur la table.

L'Empereur remporta par ses généraux des avantages considérables sur les Hongrois et sur les Sarrasins. Il célébra un triomphe à l'occasion d'une bataille gagnée contre ces derniers, et fit son entrée sur un char dans lequel un prince arabe étoit couché sous ses pieds; orgueilleuse férocité qui sembloit hors de son caractère, et formoit un étrange contraste avec la douceur et l'humanité que l'amour des lettres a coutume d'inspirer.

Porphyrogénète avoit un fils (Romain) qu'il aimoit tendrement, et dont l'instruction fut la principale occupation des dernières années de sa vie. Ce fut pour lui qu'il composa le traité de l'administration de l'Empire, qui contient des avis politiques. Ses soins paternels n'eurent aucun succès. Les passions de Romain se développèrent avec fureur dès sa plus tendre enfance. Il n'avoit pas encore onze ans qu'il devint éperdûment amoureux de la fille d'un cabaretier, qui étoit d'une beauté éblouissante. Il voulut l'épouser; et son père, trop foible, se rendit aux instances et aux larmes d'un enfant qu'il craignoit de perdre s'il lui montroit de la fermeté. Au bout de quelques années, cette femme ambitieuse, brûlant d'impatience de monter au trône et maî-

tresse de l'esprit de son mari, le poussa au parricide. L'Empereur légèrement indisposé devoit prendre une médecine. Son maître d'hôtel mêla du poison à la liqueur médicinale. Constantin, tenant en main la coupe empoisonnée, chancela par hasard et en répandit la plus grande partie.
958. Ce qu'il en but, ne lui ôta pas la vie sur le champ, mais le fit tomber dans une langueur dont il ne put guérir. On soupçonna son fils d'avoir consommé, par une seconde dose, l'exécution du crime que la première avoit commencée. Ce père infortuné recommanda le soin de la personne de cet exécrable enfant à son principal ministre. A l'occasion de sa mort, les auteurs du temps nous ont transmis quelques particularités des cérémonies funèbres alors usitées à l'égard des Empereurs. Le corps de Constantin, d'abord exposé la face découverte dans une salle, fut ensuite transporté dans le vestibule du palais. Là, le clergé, les grands officiers de l'Empire, les patrices et tout le sénat vinrent le saluer et lui donner le dernier baiser. Puis le maître des cérémonies cria à haute voix: « Sortez, Empereur; » le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs vous » appelle. » Ces paroles, prononcées trois fois, furent à chaque fois suivies des cris lamentables de tous les assistans. Après quoi Constantin fut emporté et déposé dans le tombeau de son père.

Cet Empereur fut regretté, malgré sa foiblesse qui n'avoit pas produit tous les maux qu'entraîne ordinairement ce défaut, l'un des plus dangereux pour un prince et des plus funestes pour ses peuples. Ses écrits lui auroient valu quelque estime, s'il n'eût pas été appelé plutôt à gouverner les hommes qu'à les enseigner. Il y a pourtant deux de ses ouvrages qui lui font un véritable honneur ; ses novelles et le recueil des Basiliques. Ce sont là les œuvres qui conviennent à un souverain. Il travailla de nouveau sur ce grand corps de lois qu'avoient fait rédiger son père et son aïeul. Il y fit des changemens considérables, et substitua sa collection aux premières Basiliques. On en fit ensuite un abrégé sommaire sous le nom de *Synopse*, que quelques-uns attribuent à son fils Romain.

ROMAIN, *surnommé* LE JEUNE.

On donna le surnom de Jeune à ce prince pour le distinguer de Romain Lécapène. S'étant déchargé des affaires sur son ministre, il n'en eut d'autres que ses plaisirs : il passoit sa vie avec des femmes perdues de débauches et des hommes encore plus méprisables. Des comédiens et des bouffons formoient sa société ordinaire : sa plus sérieuse occupation étoit la chasse; il passoit 960.

sa vie dans ses maisons de campagne ou dans les forêts. Sa femme Théophano étoit importunée de la présence de la mère et des cinq sœurs de son mari, dont la comparaison avec elle tournoit trop à son désavantage; elle obtint de l'empereur qu'il les reléguât dans un monastère. L'impératrice Hélène, fière et hardie, au lieu d'obéir à l'ordre qui lui fut notifié, alla trouver son fils et l'accabla de reproches, de menaces et d'imprécations. L'Empereur intimidé consentit qu'elle demeurât dans le palais; mais il fut inexorable à l'égard de ses sœurs, et la mère ne pouvant se consoler de leur éloignement mourut bientôt. Cependant, qui le croiroit! Ce prince étoit naturellement porté à la clémence. Il découvrit un complot formé contre ses jours, et ne voulut pas permettre que les coupables fussent mis à mort; il se contenta de les conduire comme en triomphe derrière son char, le jour de la célébration des jeux.

Ce règne très-court fut illustré par les victoires de deux frères, Nicéphore et Léon-Phocas. Les Sarrasins, maîtres de la Crète depuis cent trente-cinq ans, infestoient de leurs pirateries la Méditerranée et l'Archipel. Nicéphore reprit cette île
961. et triompha dans le cirque au milieu des acclamations du peuple, ébloui du riche butin étalé à ses yeux, et de la vue d'une multitude in-

nombrable de captifs, tous revêtus d'une robe blanche. (La Crète demeura aux chrétiens jusqu'au dix-septième siècle, que les Turcs la prirent, après y avoir versé des flots de leur propre sang.)

Léon, de son côté, avec un petit nombre de troupes légères, tailloit en pièces dans la Galatie une armée de l'émir d'Alep et d'Emèse (de Chabdan), la terreur de l'Empire. Il reçut comme son frère les honneurs du triomphe. Nicéphore porta de plus rudes coups encore à ce prince sarrasin; il l'alla attaquer au cœur de ses Etats, dispersa son armée et s'empara d'Alep, où Chabdan faisoit sa résidence ordinaire.

L'Empereur mourut sur ces entrefaites; il n'avoit que 24 ans, et en avoit régné trois. On croit que sa femme le fit périr par un poison pareil à celui qu'elle avoit mis entre ses mains pour donner la mort à son père. Romain étoit né avec de l'esprit, du courage, de la douceur, de l'humanité. Des officiers corrompus, des ministres perfides s'attachèrent à étouffer ces bonnes qualités, et à le plonger dans la débauche, que peu de princes ont poussée plus loin. Ils en firent un monarque incapable, et sa femme le rendit parricide. Il nomma, pour ses successeurs, ses deux fils Constantin et Basile.

BASILE II, CONSTANTIN VIII, *et* NICÉPHORE II.

Jamais l'Empire n'avoit reposé sur des appuis si fragiles. Basile n'avoit que cinq ans, et Constantin que deux. Théophano, leur mère et leur tutrice, femme sans naissance et sans pudeur, ne jouissoit d'aucune considération. L'eunuque Bringas, principal ministre sous Romain, soutenu par un grand nombre de créatures, imposoit encore à l'Impératrice et à toute la cour. Nicéphore, couvert de gloire, et de plus aimé de cette princesse, inspiroit de l'ombrage au ministre. Celui-ci résolut de lui faire perdre les yeux et de l'envoyer en exil. Le général en fut averti, et, pour se garantir du coup qui le menaçoit, usa d'un stratagème dont son hypocrisie pouvoit favoriser le succès; car il affectoit une grande dévotion, et avoit eu soin de faire porter en pompe, dans la cérémonie de son triomphe, une guenille qu'il disoit être un morceau de l'habit de saint Jean-Baptiste, trouvé dans Alep. Il se ceignit le corps d'un large cilice et alla trouver Bringas. « Il y a long-temps, lui » dit-il en particulier, que, dégoûté du monde, » je songe à finir mes jours dans un monastère. » La nécessité de répondre à la confiance des

» deux derniers Empereurs, m'a empêché d'exé-
» cuter mon dessein. Leur mort a rompu ma
» chaîne, et je demande enfin qu'il me soit
» permis de me consacrer à la retraite; ce que
» vous voyez, ajouta-t-il, en découvrant sa
» poitrine, est une épreuve du noviciat que je
» me suis imposé depuis plusieurs années. »
Bringas, saisi d'étonnement, avoue ses soupçons à Nicéphore et les condamne. Il proteste qu'il se tiendra toujours en garde contre la calomnie, qui ne respecte pas les plus saints personnages. Nicéphore, ayant ainsi gagné du temps, va communiquer au patriarche les premiers desseins de Bringas. Ce pontife, échauffé par les discours du général, le mène au palais, et ayant convoqué le sénat, fait l'éloge des exploits de Nicéphore, et propose de lui confier les armées de l'Asie, dont l'Empereur, à sa mort, avoit ordonné de lui laisser le commandement. Cette proposition fut applaudie avec transport par le sénat. Le ministre étoit présent : confus et déconcerté, il n'osa contredire le vœu général. Il fut arrêté que jusqu'à la majorité des princes, Nicéphore auroit sur les troupes d'Asie une autorité souveraine, et que le sénat ne décideroit rien touchant la guerre que de concert avec lui. Peu de jours après, il alla joindre l'armée en Cappadoce. Bringas désespéré de s'être laissé abuser, et dé-

voré d'inquiétude, fit les plus grandes promesses à Jean Zimiscès, le plus brave capitaine de l'Empire et à un autre officier, s'ils vouloient le défaire de leur général. Ceux-ci en donnent avis à Nicéphore et le pressent d'accepter le titre d'Empereur. Le général, usant de sa dissimulation ordinaire, résiste, et souffre les plus violentes menaces avant de se rendre. Les troupes soulevées par les deux officiers le proclament. Il marche vers Constantinople. A son approche, le ministre, abandonné de tout le monde, se sauve dans une église; ses ennemis font main basse sur tout ce qu'on soupçonne de lui être attaché, et dans ce massacre sont enveloppés plusieurs citoyens, qui ne prenoient aucun parti, et qui périssent victimes d'inimitiés particulières. Nicéphore entre sans résistance dans la ville, et
963. reçoit la couronne des mains du patriarche. Il se contente d'envoyer Bringas dans un monastère, et se marie à l'Impératrice. Le patriarche Polyeucte prétendit lui interdire pendant une année l'entrée de l'église; parce que c'étoit, disoit-il, la peine canonique des secondes noces. Un autre incident plus fâcheux vint troubler la joie de son mariage. Le grand aumônier du palais rappela un événement qui sembloit oublié. Nicéphore avoit été le parrain d'un des fils de Théophano. C'étoit un empêchement au mariage, qui ne pouvoit être

levé par aucune dispense. Le patriarche déclare à l'Empereur qu'il doit ou se séparer de sa femme, ou demeurer exclus de l'église. Nicéphore fait assembler les évêques qui se trouvent à Constantinople et les principaux sénateurs. On décide, contre toute vérité, que cet empêchement étoit une invention de Copronyme, et on ajoute qu'on ne doit aucun égard aux constitutions d'un prince hérétique. Les prélats signent une formule d'absolution. Mais comme Polyeucte ne se rend pas, on dément le fait de la nomination de cet enfant par Nicéphore. Le grand aumônier, qui avoit élevé lui-même la difficulté, nie qu'il ait jamais rien dit de pareil, et proteste n'avoir aucune connoissance de l'acte dont il s'agit. On ne tenoit point de registres de baptême, et le patriarche, quoique convaincu du parjure du grand aumônier, n'insista pas davantage; il cessa même d'exiger la pénitence imposée aux secondes noces.

On attendoit de grandes choses de l'Empereur qui s'étoit tant signalé par ses victoires avant de monter sur le trône. Les Sarrasins tenoient ses Etats enveloppés de toutes parts, excepté du côté du Septentrion. Maîtres de l'Egypte, de l'Afrique, de l'Espagne, de la Sicile, ils disputoient à l'Empire le peu de terrain qui lui restoit dans le midi de l'Italie; établis en Syrie et en Cilicie, ils le resserroient du côté de l'Orient,

et travailloient sans cesse à lui enlever ce qu'il possédoit encore en Asie. Nicéphore porta d'abord ses vues sur la Sicile ; mais il y envoya un jeune homme incapable, qui perdit vingt mille soldats par sa faute. Zimiscès fut plus heureux en Cilicie ; il y défit l'élite des troupes arabes. 5000 d'entre les vaincus, ayant gagné le haut d'une colline, s'y défendirent jusqu'à la mort. Pas un ne recula, et tous périrent en combattant. Cette victoire mit Zimiscès au-dessus de tous les généraux de l'Empire. Sa gloire réveilla l'humeur guerrière de Nicéphore. Il alla se mettre à la tête de ses troupes, obtint, la première campagne, des avantages marqués en Cilicie, et s'empara, dans la seconde, de Tarse et de Mopsueste.
965. L'île de Chypre fut reprise la même année par un de ses généraux. Dans une 3e. campagne, il conquit la Syrie, à l'exception d'Antioche dont il forma le siége. L'hiver et le défaut de vivres le déterminèrent à le lever, en prenant toutefois des positions propres à empêcher que la ville ne pût être ravitaillée ; il construisit dans cette vue un fort, où il laissa le patrice Burzès, avec un corps de troupes pour fermer les issues d'Antioche, et distribua son armée sur la frontière de Cilicie, sous le commandement de l'eunuque Pierre Phocas son neveu, avec ordre de ne rien entreprendre pendant son absence. Il vouloit se

réserver la gloire de réduire en personne cette cité fameuse, qui, depuis plus de trois siècles, étoit en la possession des Sarrasins. De retour à Constantinople, il traita avec le calife d'Afrique, et lui fit présent de l'épée de Mahomet, qu'il avoit prise dans une ville de Phénicie. En reconnoissance, le prince africain lui renvoya tous les prisonniers grecs qui étoient en son pouvoir.

Après le départ de Nicéphore, Burzès, brûlant du désir de prendre Antioche, malgré la défense de ce prince, profita d'une nuit obscure, escalada une tour de la ville à la tête de trois cents hommes, s'en empara, ainsi que d'une autre tour voisine, fit savoir à Pierre que la ville étoit prise, s'il vouloit venir le seconder avec ses troupes, et l'en sollicita vivement. Pierre balançoit entre l'exécution de la volonté de l'Empereur et les sollicitations de Burzès. Celui-ci dépêchoit courriers sur courriers, pour lui dire que, s'il n'étoit promptement secouru, il alloit être accablé par le nombre. La crainte de laisser périr tant de braves soldats, l'emporta sur celle de déplaire au souverain; Pierre accourut au moment où Burzès, qui se défendoit depuis trois jours entiers, alloit périr. Aussi-tôt la ville fut prise. C'est ainsi que la célèbre Antioche rentra en la possession des Grecs.

L'Empereur, irrité de ce qu'on avoit contre-

venu à ses ordres, fait revenir Pierre et Burzès, et leur donne leur demeure pour prison. Cette punition, qui eût paru trop douce dans les siècles où la discipline romaine étoit en vigueur, révolta tous les esprits; on la regarda comme l'effet d'une basse jalousie. Une telle manière de juger étoit le résultat de la haine qu'on portoit à l'Empereur. Plus propre à commander une armée qu'à régir un Empire, il permettoit tout aux gens de guerre, qui abusoient de cette licence. Loin d'écouter les plaintes qu'on lui portoit de leurs vexations, il s'amusoit de leur insolence. A ces sujets de mécontentement, il s'en joignoit d'autres non moins légitimes. Généreux, tandis qu'il fut dans la classe des sujets, Nicéphore devint avide dès qu'il en fut sorti. Il aggrava les impôts, retrancha les pensions sous prétexte des besoins de la guerre, s'empara des rentes constituées par ses prédécesseurs au profit du clergé, et défendit, par une loi, de lui léguer des immeubles. Il se rendit maître de la nomination des évêques, ce qui causa un grand scandale. Ceux qui refusèrent de souscrire à ces nouveautés, furent exilés. A la mort d'un évêque, il envoyoit à sa place un économe auquel il donnoit une pension, se réservant le reste des biens de l'évêché. Il comptoit s'emparer ainsi de tous les revenus ecclésiastiques. Il eut, comme Phocas, la pensée de faire dé-

clarer martyrs ceux qui périssoient dans les combats. Le clergé s'y opposa, et lui mit sous les yeux l'opinion de saint Basile, qui, loin de canoniser les armées, conseille à ceux qui auront tué un ennemi à la guerre de s'abstenir pendant trois ans de la participation aux saints mystères. Il acheva la ruine de ses sujets en faisant battre des espèces dans lesquelles il n'entroit qu'un quart d'or fin, et en exigeant les impôts en pièces de bon alloi, tandis qu'il ne payoit, lui, qu'en fausse monnoie. C'étoit l'usage que la monnoye frappée au coin d'un Empereur, continuât de circuler sous le règne suivant, sans diminution de valeur, lorsqu'elle n'avoit rien perdu de son poids. Nicéphore ne donna de cours qu'à la sienne, ce qui porta les marchandises à un prix excessif. L'animadversion du peuple pour ce prince fut portée à un tel point, qu'un jour qu'il assistoit à une procession solennelle, on l'accabla d'invectives, et de coups de pierres. C'étoit fait même de sa vie, si les principaux citoyens ne l'eussent soustrait à la fureur de la multitude. Cette audace lui fit prendre des précautions pour être en état de se défendre en cas de révolte. Dans cette vue, il fit abattre tous les édifices voisins de son palais; entre lesquels il y en avoit de magnifiques, et fit construire à leur place une citadelle qui commandoit toute

la ville. Son frère Léon, devenu aussi avide que lui, se souilloit des plus honteux monopoles. L'un et l'autre, accaparant tout le blé de l'Empire, le faisoient vendre par leurs préposés à un taux exorbitant. On s'en vengeoit par des placards injurieux et de sanglantes railleries. Un jour que l'Empereur inspectoit ses troupes, un vieillard se présenta pour s'enrôler. L'empereur lui demanda de quoi il s'avisoit à son âge. « Prince, » répondit-il, je suis bien plus fort que dans » ma jeunesse. Il me falloit alors deux ânes » pour porter une charge de blé que je » payois une pièce d'or. Depuis votre fortuné » règne, je porte aisément sur mes épaules ce » qui me coûte le double. » L'empereur du moins eut la modération de ne pas sévir contre l'auteur de cette mordante plaisanterie.

Les états de l'Empire en Italie étoient menacés par Othon, roi d'Allemagne, revêtu aussi depuis peu du titre d'Empereur. Ce titre donné d'abord par le pape Léon III à Charlemagne et à ses successeurs, et récemment par le pape Jean XII, à Othon et aux souverains d'Allemagne, étoit regardé par Nicéphore comme une usurpation; mais il ne se sentoit pas assez fort pour entreprendre de reconquérir l'Italie. Les généraux de l'Empire dans cette contrée étoient sans cesse aux prises, tantôt avec les princes

lombards, tantôt avec les Sarrasins, souvent avec les uns et les autres unis ensemble. C'étoit une guerre de chicane très-meurtrière. Othon, le plus grand homme d'état, ainsi que le premier des guerriers de son siècle, employoit la politique avec autant de succès que les armes pour étendre sa puissance. Il envoya une ambassade à Constantinople pour proposer le mariage de son fils avec Théophano, fille de Romain le jeune, et de même nom que sa mère, épouse de Nicéphore (1), demandant pour la dot de la jeune princesse, la Pouille et la Calabre que l'Empire possédoit encore en Italie. Luitprand, évêque de Crémone, prélat éloquent, fut chargé de cette négociation. Il a laissé une relation de son ambassade, où l'on voit percer la haine nationale et le ressentiment que lui inspira une réception peu favorable. Ainsi nous nous abstiendrons d'en rapporter les détails, assez peu intéressans d'ailleurs. Il fut frappé des acclamations qu'il entendit un jour de fête dans le cours d'une marche solennelle de l'Empereur à Sainte-Sophie. On chantoit les louanges de ce prince en style oriental ; on le nommoit « l'étoile du matin, le » soleil levant, le fléau des Sarrasins. » On

---

(1) Ce mariage eut lieu sous le règne suivant, c'est-à-dire sous celui de Zimiscès.

s'écrioit (quelques hommes gagés sans doute, car on a vu qu'il étoit odieux au peuple) on s'écrioit : « Nations! adorez-le! pliez le cou sous » sa puissance! longues années au prince de tous » les princes! » Les Empereurs Basile et Constantin étoient dans un tel état d'humiliation, qu'arrivés à l'église où ils allèrent à la suite de Nicéphore, ils se prosternèrent devant lui. Luitprand n'obtint aucun succès dans son ambassade, et eut beaucoup à souffrir de la fierté des Grecs. Cependant, tandis que Nicéphore abreuvoit d'affronts l'ambassadeur de l'Empereur d'Allemagne, il en envoyoit un à ce prince pour lui annoncer qu'il consentoit au mariage proposé, et que Théophano se rendroit incessamment en Calabre. Othon fait partir plusieurs grands de sa cour avec une brillante escorte pour recevoir la princesse. A peine sont-ils dans la Calabre, qu'enveloppés dans une embuscade, les uns sont massacrés, les autres pris. Justement irrité, Othon, fait passer dans la Calabre une armée qui met tout à feu et à sang; les Grecs, quoiqu'appuyés par les Sarrasins, sont vaincus : les Allemands coupent le nez à leurs prisonniers, et les renvoient à Constantinople. Après une seconde victoire remportée dans la Pouille, ils ravagent le pays jusqu'aux portes de Naples.

968. Nicéphore étoit plus heureux en Orient; il y poursuivit

poursuivit avec persévérance le dessein par lui formé de reprendre aux Sarrasins tout ce qu'ils avoient enlevé à l'Empire en-deçà du Tigre. Il passa l'Euphrate à la tête de quatre-vingt mille hommes. Les ennemis s'étant renfermés dans leurs places sans oser paroître en campagne, il ravagea toute la Mésopotamie et fit trembler les Arabes jusque dans Bagdad. Ce fut son dernier exploit.

Un inconnu sous l'habit d'Ermite vint lui présenter une lettre qui l'avertissoit qu'il mourroit 969.
incessamment, et s'éclipsa aussitôt sans qu'il fût possible de le découvrir. Frappé de cet incident, il tomba dans une profonde mélancolie, se dépouilla de toute la pompe impériale, et ne voulut plus coucher que sur la terre en habit de moine. Quoique peu enclin à l'amour, ce prince avoit aimé Théophano avec passion; mais depuis quelque temps, revenu à sa froideur naturelle, peut-être par l'effet des approches de la vieillesse, il s'étoit éloigné du commerce de son épouse. Cette femme ardente et voluptueuse avoit formé une secrète intrigue avec Zimiscès, aussi bien fait que vaillant : c'étoit le guerrier le plus distingué de l'Empire, et l'éclat de sa réputation avoit blessé l'œil envieux de Léon, frère de Nicéphore. Il étoit en conséquence exilé dans ses terres. Théophano, qui conservoit de l'ascendant sur l'esprit de son mari, obtint pour son amant la permission de

venir à Chalcédoine, avec défense toutefois de rentrer à Constantinople. Zimiscès passoit le Bosphore pendant la nuit, et s'introduisoit secrètement chez l'Impératrice; mais bientôt lassé de cette contrainte, Théophano le pressa de prendre la pourpre et lui offrit de faire tout ce qui étoit en son pouvoir pour surmonter le seul obstacle qu'il eût à craindre. Zimiscès étoit ambitieux, mécontent; il avoit des amis déterminés: il en fit passer quelques-uns chez l'Impératrice. Nicéphore fut averti qu'il devoit être assassiné la nuit suivante, et que les assassins étoient cachés dans les appartemens de sa femme. Le chambellan, soit négligence ou trahison, visita tout, excepté la pièce qui renfermoit les malfaiteurs. Leur moteur vint les joindre. Théophano leur facilite l'accès chez l'Empereur, qui reposoit à terre sur une peau d'ours, dans la forteresse qu'il avoit fait bâtir et qui communiquoit à son palais. Zimiscès le réveille d'un coup de pied; et après qu'on lui eût fendu le crâne, lui arrache la barbe et lui fait briser les dents avec le pommeau des épées. Enfin on l'achève: on lui coupe la tête, on la montre à la fenêtre à la lueur des flambeaux. A cette vue, les gardes qui accouroient au bruit, et le peuple qui s'assembloit en foule au dehors, se dispersent et Zimiscès demeure maître du palais.

Nicéphore, âgé de cinquante-sept ans, en avoit

régné un peu plus de six. Depuis Théodose, le trône n'avoit pas été occupé par un prince aussi brave et aussi belliqueux, et l'on a lieu de penser que s'il eût vécu plus long-temps, l'Empire eût recouvré ses anciennes limites, du moins du côté de l'Orient.

Zimiscès, Basile II, Constantin VIII.

Quatre heures avant le jour, les conjurés s'étant emparés de la personne des deux jeunes Empereurs, parcoururent avec eux la ville et proclamèrent Zimiscès. Celui-ci, dès qu'il se vit maître de Constantinople, déclara, comme avoit fait Nicéphore, qu'il ne prétendoit être que le collègue de Basile et de Constantin, encore enfans, et qu'il leur tiendroit lieu de père. Il sortit du palais pour aller, suivant l'usage, se faire couronner à Sainte-Sophie. Le patriarche Polyeucte vint à sa rencontre, et lui déclara qu'il ne pouvoit le recevoir dans l'église les mains encore toutes fumantes du sang de son prédécesseur, qu'il falloit auparavant expier son forfait, chasser du palais l'Impératrice (1) qui avoit ourdi le complot, punir les meurtriers, et révo-

(1) On croit que cette demande étoit concertée entre le patriarche et Zimiscès, qui vouloit se débarrasser de cette femme atroce.

quer la loi portée par Nicéphore contre le clergé. Zimiscès se soumit à tout. Il jura qu'il n'avoit pas trempé ses mains dans le sang de L'empereur, et bannit les ministres de son crime. Théophano fut reléguée dans un monastère. Ayant obtenu, avant de quitter la ville, de parler à Zimisces, elle se déchaina contre lui avec fureur, et lui reprocha ouvertement tout ce qu'elle auroit dû cacher et taire à jamais. Comme elle vit près de lui son fils Basile, elle se jeta sur ce jeune prince, le traita de barbare, l'accabla de coups, et alloit l'étrangler si l'on ne se fût hâté de l'arracher de ses mains. Le nouveau souverain déchira publiquement l'édit de Nicéphore contre le clergé, et rétablit l'ancien état des choses. Il promit en outre, pour l'expiation de son crime, de distribuer aux pauvres tout ce qu'il avoit possédé de biens avant d'être Empereur. A ces conditions, le patriarche fit la cérémonie du couronnement. Cet assassin se montra doux, affable, humain, libéral. Il alloit souvent visiter une léproserie située vis-à-vis de la ville au-delà du Bosphore, et pansoit les malades de ses propres mains. Depuis trois ans la famine désoloit l'Empire; Zimiscès acheta du blé dans toutes les contrées voisines, et loin d'en faire, comme Nicéphore, l'objet d'un détestable monopole, le fit vendre à bas prix. Après avoir soulagé l'état, il s'occupa

de le faire respecter au dehors, et tourna ses armes contre les Sarrasins.

970. Tous les peuples Mahométans, Egyptiens, Perses, Arabes, Africains, consternés de la perte d'Antioche et d'une si grande étendue de pays, s'étant réunis contre les Grecs, avoient formé une armée de cent mille combattans. A la tête de cette ligue étoient les Sarrasins de Carthage, qui passoient pour les plus habiles guerriers sur l'un et l'autre élément. Cette armée formidable alla mettre le siége devant Antioche. L'Empereur envoya contr'elle un de ses eunuques, qui la défit avec des forces bien inférieures; et une seule bataille dissipa la ligue musulmane.

Il restoit à repousser les Russes qui s'étoient jetés sur la Thrace. En l'année 941, ces peuples féroces avoient porté la désolation dans l'Empire. Non contens de mettre le feu partout, ils s'étoient fait un jeu des plus cruels supplices: ils crucifioient les uns, perçoient les autres de javelots et les laissoient cloués à terre; des prisonniers liés à des poteaux servoient de but à leurs flèches. Leur barbarie distinguoit les ecclésiastiques; après leur avoir attaché les mains derrière le dos, ils se plaisoient à leur enfoncer des clous dans le crâne. Leur armée fut alors presqu'entièrement détruite sur le Pont-Euxin, par le feu grégeois, puis sur terre dans la Bithynie et la Thrace.

Depuis vingt-neuf ans ils laissoient respirer l'Empire, lorsqu'ils vinrent y faire une irruption, secondés des Hongrois, des Patzinaces et des Bulgares, dont ils avoient envahi le royaume. Cette multitude de Barbares se laissa surprendre et fut vaincue par dix mille Grecs aux portes d'Andrinople. Non content de ce succès, Zimiscès voulut chasser les Russes de la Bulgarie, et rendre cette contrée à l'Empire: la férocité desRusses qui l'avoient conquise, et la nature du terrain hérissé de forêts, rendoient l'expédition difficile. Zimiscès y présida en personne. Deux russes vinrent sous le nom de députés pour reconnoître l'état de leurs ennemis. Le prince, à l'exemple de Scipion Emilien, les fit conduire par tout le camp, et leur laissa considérer à loisir la bonne tenue de son armée. C'étoit la plus belle et la mieux disciplinée que les Empereurs eussent rassemblée depuis long-temps. A la tête marchoit le corps des immortels, troupe d'élite : les Russes combattoient à pied, à la différence de la plupart des Barbares; leur cavalerie, peu exercée aux évolutions, n'étoit guère employée que dans les courses. Zimiscès gagna plusieurs batailles contre leur roi Venceslas, et lui accorda la paix, retenant la Bulgarie qu'il avoit conquise, et qui fut réunie pendant quelques années à l'Empire.

Revenant à Constantinople, il trouva en-deçà

des murs le clergé, le sénat et le peuple qui le reçurent avec des acclamations de joie et des chants de victoire. On lui mena un char brillant d'or et attelé de quatre chevaux blancs. Au lieu d'y monter, il y fit mettre une statue de la Vierge qu'il apportoit de Bulgarie et la fit triompher à sa place. Ayant dépouillé le roi des Bulgares des marques de sa dignité, il lui conféra celle de maître de la milice. Le frère de ce monarque fut traité plus cruellement; on en fit un eunuque. Zimiscès d'ailleurs, célébra sa victoire par un trait de bienfaisance, plus glorieux aux princes que tous les monumens que peut leur ériger la flatterie : il abolit le tribut qu'on appeloit l'impôt de la fumée, établi sur chaque cheminée depuis plus de cent cinquante ans par Nicéphore Ier.

Vainqueur et tranquille du côté de l'Occident, l'Empereur tourna ses vues vers les Sarrasins des contrées orientales. Il songeoit à tirer Jérusalem des mains des infidèles, et à leur enlever tout ce qu'ils avoient conquis en Syrie et en Mésopotamie. Son projet devança de plus d'un siècle celui que formèrent dans la suite les croisés. Un de ses généraux, à la tête d'une belle armée, ayant traversé l'Asie mineure et passé l'Euphrate, jeta partout l'épouvante. Il prit Nisibe, s'empara de Diarbékir, l'ancienne Amide, couvrit de carnage tout le Diarbek, 973.

et emmena un peuple innombrable de prisonniers. Les habitans de la contrée, l'abandonnant, s'enfuirent à Bagdad, et y portèrent l'alarme; mais le général grec s'étant avancé vers les sources du Tigre, s'engagea imprudemment dans des defilés où sa cavalerie ne pouvoit agir, et y fut accablé; sa défaite entraîna la perte de toutes les conquêtes de cette campagne.

974. 975. Peu accoutumé à de pareils affronts, l'Empereur se met lui-même à la tête de son armée, attaque, reprend Amide et quelques autres places, et en tire des sommes immenses. Il vouloit aller à Ecbatane, où il espéroit trouver un butin encore plus considérable; cette ville passoit, même alors, pour la plus riche de l'univers, et n'avoit jamais été pillée; mais il eût fallut traverser des pays déserts, et la réflexion détourna l'Empereur de ce projet. Il revint à Constantinople et y célébra la cérémonie d'un triomphe où fut étalée une prodigieuse quantité de richesses de tout genre. A peine étoit-elle achevée, qu'il apprit que toutes les places qu'il venoit de soumettre étoient déjà reprises par les Sarrasins. L'Empire n'avoit plus assez de forces pour fournir à la garde de tant de pays. Ce n'étoit plus ce vaste corps qui embrassoit tout ce qui est compris entre l'Océan britannique et les frontières de la Perse: à peine lui restoit-il des moyens suffisans

pour conserver ce que les Barbares ne lui avoient pas encore enlevé. Zimiscès, convaincu que les expéditions trop lointaines avoient plus d'éclat que de solidité, pensa que pour recouvrer l'ancien domaine de l'Empire, il falloit procéder de proche en proche et consolider ses conquêtes.

Plein de cette pensée, il part au printemps et entre en Syrie: enlève Apamée, Emèse, Balbec, impose un tribut à l'Emir de Damas, s'empare d'une place forte, sur un des sommets les plus élevés et les plus escarpés du mont Liban; descend de là dans la Phénicie, s'approche de Sidon, qui se rachette du pillage, et attaque Tripoli. Il tombe malade, lève le siége et prend la route de Constantinople en traversant la Cilicie. Voyant des domaines fertiles, parfaitement cultivés, couverts de troupeaux et de tous les fruits de la terre, il demande à qui ils appartiennent? On lui répond que ce sont des possessions à Basile conquises sur les Sarrasins par Nicéphore et par lui-même, et abandonnées à ce Chambellan. « C'est donc pour enrichir un eunuque, dit-il, que les peuples s'épuisent; que » tant de braves soldats répandent leur sang et » que les Empereurs vont exposer leur vie dans » les combats! » Basile étoit ministre; il avoit des espions vigilans qui l'instruisirent de ce discours. Il fit administrer un poison lent à l'Em-

pereur, qui mourut en arrivant à Constantinople. Ce prince régit avec gloire l'état qu'il avoit usurpé par un forfait exécrable.

BASILE II. CONSTANTIN VIII.

976. De tous les guerriers de l'Empire, Bardas Sclérus étoit le plus capable de remplacer Zimiscès. C'étoit lui qui avoit gagné la bataille d'Andrinople sur les Russes, les Bulgares, les Patzinaces et les Hongrois. Il avoit eu part à toutes les victoires des deux derniers Empereurs, et il en avoit remporté seul de mémorables. Sous Zimiscès, il réduisit Bardas Phocas qui s'étoit fait proclamer Empereur en Cappadoce ; lui-même forma le dessein d'usurper la pourpre, et Zimiscès lui avoit pardonné. Les deux princes légitimes étoient alors âgés, l'un de dix-huit ans, l'autre de quinze. Elevés sous des usurpateurs qui croyoient leur faire grâce en leur laissant la vie, ils avoient jusqu'alors rampé sur les degrés du trône qui leur appartenoit : leur éducation totalement négligée, les laissoit sans aucune connoissance des affaires, avec les seules qualités que leur avoit données la nature. Basile en avoit reçu une âme ardente et courageuse, que les exploits de Nicéphore et de Zimiscès avoient encore enflammée. Le chambellan, qui vouloit gouverner, tâcha de le tenir dans les filets de la volupté dont il sut l'en-

velopper, ainsi que Constantin. Basile s'en dégagea; mais son frère ne s'en affranchit jamais, et dans le cours de sa vie, qui fut longue, il traîna le titre d'Empereur sans gloire et sans remplir aucune fonction impériale.

Sclérus commandoit les troupes d'Orient, et sa réputation le mettoit en état d'en disposer à son gré : le ministre qui le craignoit, l'envoya en Mésopotamie pour arrêter les courses des Sarrasins. Ce général, aimé des troupes au milieu desquelles il vivoit en soldat, se fait par elles proclamer Empereur, et s'allie aux Sarrasins du voisinage. Tantôt vaincu, tantôt vainqueur, il faisoit néanmoins des progrès, et s'approchoit de Constantinople. Le ministre lui opposa ce même Bardas Phocas, dont Sclérus avoit réprimé la révolte sous le règne précédent; on le rappela de l'île de Chio, où il étoit relégué sous l'habit ecclésiastique; ensorte que par un jeu singulier de la fortune, ces deux généraux se trouvèrent avoir changé de rôle. Après avoir eu du désavantage dans un premier combat, Bardas Phocas blessa de sa main et défit Sclérus dans un second. Celui-ci se retira chez l'émir de Bagdad. Le ministre de l'Empereur demanda qu'il lui fût livré, en représentant que la cause des souverains contre la rebellion, devoit être commune, et que ceux qui favorisoient les révoltés,

même chez une puissance ennemie, agissoient contre leur propre intérêt. L'émir suspectant et les ambassadeurs de l'Empire et Sclérus, les mit tous en prison, ainsi que 300 Grecs qui avoient accompagné ce dernier dans sa fuite. Néanmoins il députa à Constantinople pour justifier sa conduite à l'égard des ambassadeurs, et pour traiter de l'affaire de Sclérus. Cette ambassade, qui n'eut aucun résultat, est remarquable cependant par un incident bizarre. On avertit l'envoyé sarrasin qu'en se présentant à l'audience il falloit se prosterner devant l'Empereur et incliner la tête; il ne voulut jamais s'y prêter. Pour l'y contraindre, on fit tellement abaisser la porte de la salle d'audience, qu'on ne pouvoit passer sans se courber. Arrivé à cette porte, le sarrasin tourna le dos, et entra dans la salle à reculons, ensorte que la vanité grecque fut déçue et humiliée.

981. A la guerre civile, heureusement terminée, succéda celle de Bulgarie, qui arracha l'empereur Basile à ses plaisirs et à son oisiveté. Les Bulgares, subjugués par Zimiscès, secouèrent le joug après sa mort. Ils élurent, pour les gouverner, quatre frères, dont un mourut presque aussitôt; un autre fut tué au siége d'une ville de Macédoine, et un troisième fut assassiné par son frère Samuel, qui prit alors le titre de Roi. Celui-ci, ardent et courageux, avoit profité des troubles

de l'Empire pour faire des courses dans la Thrace, la Macédoine, la Thessalie, et avoit poussé même ses conquêtes jusqu'à la Dalmatie. Basile, né pour les combats, se mit à la tête de ses troupes, malgré son ministre, qui sentoit à regret que ce prince alloit lui échapper, et il alla chercher Samuel qu'il regardoit comme un rebelle. Un des chefs de l'armée, craignant que l'empereur, s'il réussissoit dans cette première expédition, ne prît du goût pour la guerre, ce qui eût diminué le pouvoir des généraux et leurs moyens de fortune, lui fit croire que le commandant d'un corps de troupes qu'il avoit laissé derrière lui, s'étoit révolté. L'empereur décampe la hâte dans le dessien de l'aller combattre, et souffre beaucoup dans cette retraite précipitée. L'avis étoit faux, mais l'occasion étoit perdue, et Basile retourna sans gloire à Constantinople. Furieux contre le coupable, il le saisit par la barbe, par les cheveux, le jeta par terre et le foula aux pieds. Il ne le punit pas autrement.

Pendant que la Bulgarie échappoit à l'Empire, sa puissance se relevoit en Italie. Othon II vouloit faire valoir les prétentions que son mariage avec Théophano lui avoit données sur la Pouille et la Calabre. Il commença ses entreprises par le siége de Salerne. Basile eut recours aux Sarrasins d'Afrique, d'Egypte et de Sicile. 982.

Othon fut vaincu près de Tarente : parmi les morts de son armée se trouvèrent des archevêques, des évêques, des abbés, qui préféroient les hasards de la guerre à leurs fonctions pacifiques. Cette victoire remit les Grecs en possession de tout ce qu'ils avoient perdu depuis plus d'un siècle dans la Pouille et dans la Calabre; ils fortifièrent différentes places pour se défendre tant contre Othon que contre les Sarrasins, plus souvent leurs ennemis que leurs alliés. Ces barbares, cantonnés dans le coin de la Pouille qu'environne le Mont-Gargan, infestoient tout le pays. Pour contenir les peuples de ces contrées, sujets de l'Empire, mais mal affectionnés, et toujours prêts à recevoir les Lombards ou les Sarrasins, les Grecs établirent une espèce de vice-roi, nommé *Catapan*, qui résidoit à Bari, comme l'avoient fait avant lui les commandans généraux; appelés *Stratiques*, ce qui rendit cette ville la plus considérable de la Pouille.

987.
989. Basile, pour sortir enfin de tutelle, éloigna son chambellan, du même nom que lui, qui mourut bientôt de chagrin, comme presque tous les ministres disgraciés. Ce prince, qui ne datoit pour ainsi dire son règne que de ce moment, changea entièrement de conduite : tout occupé des affaires, il secoua le joug de la volupté ; il ne laissa que le nom d'Empereur et le vêtement

impérial à son frère, qui, satisfait de son partage et de la liberté de vivre dans la molesse et de se plonger dans la débauche, plaignoit Basile d'être chargé du pesant fardeau d'un Empire.

Bardas Phocas s'occupoit alors à l'en débarrasser : il commandoit les troupes de l'Orient ; et après avoir vaincu Sclérus, aucune entreprise ne lui paroissoit au-dessus de ses forces. Il étoit en Cappadoce où il se fit proclamer Empereur. Aussitôt on lui annonça que Sclérus, échappé de Bagdad, approchoit de cette province. Ce guerrier avoit langui plusieurs années dans les prisons, lorsqu'une heureuse conjoncture lui rendit la liberté. Les Perses essayèrent de s'affranchir de la domination des Sarrasins : le calife (1) vaincu plusieurs fois par eux, et voyant que le seul nom des Perses faisoit trembler ses troupes, se souvint de Sclérus et des Grecs qu'il tenoit dans ses prisons ; il leur en ouvre les portes, à condition qu'ils le serviront contre les Perses. Sclérus ne voulut point d'Arabes dans

(1) Il falloit que les Califes eussent encore conservé quelque pouvoir, puisqu'on en voit un en ce temps à la tête des armées. D'Herbelot dit effectivement (dans sa bibliothèque orientale,) qu'en plusieurs circonstances ils firent des tentatives, quelquefois heureuses, pour reprendre leur autorité.

son armée; et, à la tête de trois mille Grecs, défit les Perses sans ressource. Les vainqueurs, au lieu de retourner à Bagdad, prirent le chemin de l'Empire. Le calife envoya un corps de cavalerie à leur poursuite, pour les ramener : ils le battirent, quoique très-inférieurs en nombre. Sclérus ayant passé l'Euphrate, surprit Malatia, s'empara de l'argent, des armes, des chevaux qui s'y trouvoient; et apprenant que Phocas s'étoit fait proclamer Empereur, se fit donner le même titre par ses soldats. Cette démarche lui attiroit nécessairement deux puissants ennemis, l'Empereur et Phocas. Il essaya de les tromper tous deux, pour se ménager un abri contre les coups du sort : il offrit à Phocas de se joindre à lui pour combattre Basile, et de convenir d'un partage de l'Empire, qu'ils effectueroient quand ils s'en seroient emparés; en même temps, il envoya son fils Romain à Constantinople se mettre entre les mains de l'Empereur, auprès duquel il devoit feindre d'abandonner son père, comme détestant sa rébellion. Sclérus espéroit, si Basile triomphoit, que son fils en obtiendroit aisément sa grace. Cependant Phocas répondit à Sclérus qu'il acceptoit sa proposition; en conséquence celui-ci vint le joindre. Dès qu'il fut arrivé, Phocas le dépouilla de la pourpre et le fit enfermer dans un
château fort,

château fort ; ensuite il marcha vers Constantinople : une partie de sa nombreuse armée alla camper à Chrysopolis, sous les ordres d'un de ses généraux. Basile passa le Bosphore, tailla ce détachement en pièces, et en fit pendre le commandant. Phocas attaquoit Abydos en personne ; l'Empereur Constantin qui ne manquoit pas de courage, s'embarqua pour l'aller combattre ; Basile le suivit : au moment où la bataille alloit se donner, Phocas tomba mort presque subitement, sans qu'on sache si c'est d'apoplexie ou de poison. Un événement si peu attendu jeta l'effroi dans l'armée qui se débanda ; il y eut plus de prisonniers que de tués ; les officiers pris furent distingués des autres par une punition plus éclatante et plus ignominieuse : on les fit promener dans le cirque de Constantinople sur des ânes, le visage tourné vers la queue. La veuve de Phocas, maîtresse du château qui renfermoit Sclérus, mit ce général en liberté ; il vit aussitôt les partisans de Phocas se ranger près de lui ; mais désirant trouver enfin quelque repos après une vie si agitée, il fit solliciter un accommodement par son fils, qui avoit gagné la confiance de Basile au point d'être devenu son ministre. Ce prince lui promit la dignité de *Curopalate*, la seconde de l'Empire. Sclérus partit aussitôt pour venir faire sa soumission. Basile le voyant

approcher de sa tente, appuyé sur deux écuyers, à cause de sa vieillesse, s'écria : « Voilà donc » celui qui nous causoit tant d'alarmes! Vanité » de l'ambition ! Cet homme qui se croyoit en » état de conduire les affaires, a besoin de deux » conducteurs. »

991. L'Empire reçut des accroissemens pendant le
992. long règne de Basile. Le roi d'Ibérie, David, légua en mourant ses Etats à l'Empereur, qui, pour éviter une guerre avec le frère du Monarque, lui abandonna la partie septentrionale de ce royaume; il acquit en outre, par la force des armes, et prit en personne plusieurs places de la Syrie, l'ancienne Larisse (Schizar,) Emèse, Damase, Tyr, Bèrite. Il échoua devant Tripoli. En revenant par la Cappadoce, un particulier, nommé Malin, le reçut splendidement, et défraya toute sa cour et son armée. Cette énorme opulence parut suspecte et dangereuse à l'Empereur. Il mena son hôte à Constantinople, ne lui permit pas de retourner dans ses domaines; et, après sa mort, confisqua ses biens, fruits de la rapine et de l'injustice : il défendit même, par une loi expresse, les acquisitions immodérées. Romain Lécapène et Constantin Porphyrogénète avoient déjà fait cette défense, souvent renouvelée, et qui, dans tous les temps, fut violée par l'avidité plus forte que toutes les lois.

La guerre la plus opiniâtre qu fit Basile fut celle de la Bulgarie : le roi Samuel, après avoir eu quelque avantage non loin de Thessalonique, fut surpris et défait sur les bords du Sperchius en Thessalie, par un général de l'Empire. Les années suivantes, son pays fut dévasté, sans qu'il osât se mettre en campagne pour le défendre : l'Empereur vint en personne le chercher en Bulgarie, le surprit derrière l'Axius, alors nommé Bardarius (Vaklari), et le mit en fuite. Cette victoire, fut suivie d'un affront qu'il essuya devant un château, qui lui fit perdre beaucoup de monde, et repoussa tous ses efforts. Ce prince désirant d'illustrer son règne par la réduction totale de la Bulgarie, attaquoit annuellement Samuel avec une ardeur toujours plus vive ; et le roi, malgré son courage et sa capacité, succomboit sous les efforts d'un si puissant ennemi.

Sa dernière ressource fut de creuser un large 996.
fossé bordé d'une forte palissade, au débouché 1020.
d'un défilé par lequel Basile avoit coutume d'entrer en Bulgarie. Le retranchement fut forcé, et Samuel vaincu eut peine à se sauver. L'Empereur, maître de la campagne, traînant après lui 15,000 prisonniers qui gênoient sa marche, usa, pour s'en débarrasser, d'un moyen qui déceloit une cruauté froide et réfléchie. Il les partagea en compagnies de cent hommes, leur fit crever

à tous les deux yeux, à l'exception d'un seul par centaine, auquel il ne fit arracher qu'un œil, afin qu'il pût servir de guide à ses camarades. Il les renvoya en cet état à Samuel. Ce prince, à ce spectacle horrible, tomba évanoui; il expira de douleur deux jours après. Son fils ne régna qu'un an, et mourut assassiné par Ladislas, qui s'empara du trône. Ce dernier fut tué en assiégeant Dyrrachium. Sa mort facilita la conquête totale de la Bulgarie. Les peuples de cette contrée, las d'une guerre sanglante, qui duroit sans relâche depuis vingt ans, ne voyoient d'autre remède à leurs maux que de se soumettre à l'Empereur. Ils disoient hautement qu'ils n'étoient pas plus libres sous des princes, pour la plupart affamés de leurs biens et prodigues de leur sang, qu'ils ne le seroient en devenant sujets de l'Empire. Basile, instruit de ces dispositions, en vit bientôt les effets. Il se mit en marche pour la Bulgarie, et avant même qu'il y fût arrivé, on vint de toute part lui rendre hommage. Son entrée dans Achride (1), capitale du royaume, se fit au milieu des cris de joie de tous les habitans. Il trou-

(1) C'étoit le nom que les Bulgares, maîtres de presque toute la Macédoine, avoient donné à l'ancienne Lychnide, située entre Dyrrachium et Thessalonique.

va de grandes richesses dans le trésor des rois bulgares, entr'autres 10,000 livres pesant d'or qu'il distribua à son armée. Après cette conquête, il retourna à Constantinople, où il entra en triomphe par la porte dorée. Une guerre si longue avoit épuisé les finances. Basile, pour la soutenir, avoit augmenté la taxe par tête. Mais une grande partie des sujets étoient hors d'état d'acquitter cet accroissement. Afin de ne rien perdre des contributions imposées, l'Empereur rejeta sur les riches le fardeau que les pauvres ne pouvoient porter. Par ce moyen l'état fut réduit à une indigence universelle. On dressa des rôles où chaque particulier aisé étoit associé à un certain nombre de pauvres, pour lesquels il étoit tenu de payer d'avance. Basile ne voulut écouter aucune des remontrances qui lui furent faites sur cet impôt inoui, et promit seulement de le supprimer à la fin de la guerre de Bulgarie. Le patriarche crut le moment de son triomphe favorable pour le faire souvenir de cette promesse. L'avare Basile ne jugea pas à propos de la tenir. Après avoir goûté du sang de ses peuples, il ne put s'en désaltérer. Ce prince illustré par ses victoires, et qui possédoit tous les moyens de se faire aimer de ses sujets, ne sut que s'en faire craindre. Sans égard aux lois, et aux coutumes qui en tiennent lieu, il ne connut de règle que ses caprices.

Méprisant les sciences, et les savans qu'il regardoit comme des hommes inutiles, il n'admettoit au conseil, et n'employoit au maniement des affaires, que des gens sans nom et sans connoissances, auxquels il dictoit des ordres mal conçus et mal digérés. Il fit entrer dans le trésor tout l'or de l'état, et n'en laissa sortir que très-peu de ce gouffre. On y trouva des sommes immenses après sa mort. On dit qu'après avoir comblé d'effets précieux les magasins de son palais, il fit pratiquer sous terre une espèce de labyrinthe, pour enfouir le reste. Cruel envers les ennemis de l'extérieur, il montra souvent de la clémence à ceux qui dans l'intérieur conspirèrent contre lui, et pardonnoit toujours de bonne foi. Son avarice et sa cruauté n'excluoient pas en lui une sorte de dévotion superstitieuse. Un auteur contemporain dit que, pendant la guerre contre les Bulgares, il avoit fait vœu, s'il la terminoit avec succès, d'embrasser la vie monastique; qu'en conséquence il porta jusqu'à la mort l'habit de cet état sous les vêtemens impériaux, garda la continence, et s'abstint de vin et de viande, suivant l'usage des moines grecs.

Malgré ces petitesses, Basile avoit une étendue de génie capable des plus grands desseins, assez de courage et de vigueur pour les exécuter, et s'il eût trouvé dans ses armées un peu plus d'éner-

gie, nul Empereur n'eût signalé son règne par de plus brillantes expéditions. Pendant le cours de la guerre de Bulgarie, il se rendit maître de la Crimée qui se nommoit alors Chazarie. L'Empire ne possédoit qu'une portion de la Médie, il s'empara de l'autre. Après la conquête de la Bulgarie, les Croates, devenus limitrophes de l Empire, sentirent bien que leur liberté étoit en danger. Ils aimèrent mieux se donner volontairement que d'attendre à être subjugués. Il restoit une ville de la domination des Bulgares qui n'avoit pas encore fléchi sous le joug impérial; c'étoit Sirmium, appartenant à un seigneur particulier. Diogène, commandant d'une province voisine, l'attire à une conférence, et après lui avoir donné son serment pour garant de sa sûreté, lui plonge dans le cœur un poignard qu'il tenoit caché sous sa robe; puis marche en force vers la ville qui se rend aussitôt. Ce parjure et cet assassinat furent récompensés par l'Empereur, comme utiles à la chose publique; telle étoit la morale de ce siècle. Les Grecs, quelques années ensuite, donnèrent encore une preuve de la perfidie qui leur étoit alors trop ordinaire. Huit cents Russes étant venus par la mer Noire aux portes de Constantinople, pour offrir, disoient-ils, leurs services à l'Empire, dont leur nation étoit souvent l'auxiliaire, Basile, qui les soupçonna

de quelques mauvais desseins, ne voulut pas les écouter, qu'ils ne se fussent désarmés; ils refusèrent de quitter leurs armes. On les attaqua; obligés de céder à des forces supérieures, ils se rendirent à de certaines conditions. Elles ne furent pas observées, et on les passa tous au fil de l'épée.

A peine l'infatigable Basile s'étoit-il reposé pendant deux ans, qu'il se remit en campagne contre Georges, roi de l'Ibérie septentrionale, et prince des Abasges, qui, ayant rompu le traité fait avec l'Empire, étoit entré sur son territoire. L'Empereur vola rapidement à l'extrémité du Pont-Euxin. Durant cette expédition, deux de ses plus braves capitaines, Nicéphore Phocas, fils de Bardas Phocas, et Xiphias, qu'il avoit laissés à Constantinople, se retirent de concert en Cappadoce, et y soulèvent les troupes. On disoit qu'ils s'entendoient avec le prince des Abasges, et que l'armée impériale alloit se trouver renfermée entre les ennemis du dehors et les rebelles. L'Empereur écrivit séparément à chacun des deux capitaines, qu'il le traiteroit avec indulgence, s'il trouvoit les moyens de le défaire de son associé. Phocas fit part de sa lettre à son collègue; Xiphias, qui déjà se repentoit du parti qu'il avoit pris, garda le silence sur la sienne, et fit assassiner Phocas. Ce meurtre dissipa l'armée rebelle. L'Empereur, instruit du succès de son artifice, donna

ordre d'arrêter Xiphias, qui fut rasé et enseveli dans un couvent. Il n'y eut que deux des complices de la rébellion qui furent punis de mort; l'un qui s'étoit déclaré le premier de tous, avoit tué quatre officiers, lesquels refusoient de se joindre à lui, et coupé de sa main la tête à un eunuque de l'Empereur; l'autre avoit tenté d'empoisonner le prince, à la sollicitation de Xiphias. Délivré de la crainte de cette conjuration, Basile chercha et défit les Abasges. Le roi Georges en obtint la paix, en cédant une grande étendue de pays.

Ces conquêtes relevoient l'Empire et lui don- 1024.
noient un nouvel éclat. Eustathe, patriarche de Constantinople, voulut profiter de cette conjoncture pour établir l'ancienne prétention de ses prédécesseurs, au titre de patriarche œcuménique de l'Orient. Ils le prenoient dans leurs actes; mais l'Eglise d'Occident ne le leur donnoit pas.

Eustathe sollicita le pape à cet égard. L'Empereur l'appuya. Une recommandation plus puissante fut employée, celle de l'or qui, à cette époque, faisoit tout à Rome, même les papes. Jean XIX, qui avoit obtenu la papauté par cette voie, ne disputa que sur la somme. On étoit enfin convenu de tout, lorsque le marché s'ébruita et causa du scandale. La cour de Rome le rom-

pit, n'osant braver les murmures qui s'élevèrent de toute part en France et en Italie.

Basile, dont la vieillesse ne refroidissoit point l'humeur guerrière, alloit porter ses armes en Sicile, et avoit déjà fait partir des troupes qu'il devoit suivre, lorsqu'une maladie mortelle le retint à Constantinople. Il expira dans sa soixante-huitième année; il en avoit régné plus de cinquante avec son frère Constantin, c'est-à-dire, seul. Car on a vu que ce dernier lui avoit laissé tout l'honneur et l'embarras du gouvernement. Il donna un grand crédit aux ecclésiastiques, qui lui firent révoquer la loi par laquelle Nicéphore, pour borner les excessives acquisitions du clergé, avoit défendu de bâtir de nouveaux monastères et de léguer des fonds aux églises. Ils lui persuadèrent que cette prohibition étoit la source de tous les maux qui affligeoient l'Empire.

Ce fut sous son règne (vers 1014) que l'Occident commença de se mettre en mouvement pour la conquête de la Terre-Sainte. Cette nouvelle portée à Bagdad fit naître une persécution sanglante dans la Mésopotamie, la Syrie et l'Egypte. La foi fit des martyrs, et la crainte un grand nombre d'apostats. Les juifs signalèrent leur haine contre les chrétiens. On s'en vengea dans l'Occident. On les chassa des villes. Plusieurs furent massacrés, noyés, réduits à un tel désespoir qu'ils

s'arrachèrent la vie. L'esprit des croisades inspiré par la piété, par l'amour de la guerre, par celui de la nouveauté, par l'appât du pillage, s'animoit de plus en plus. L'Europe entière sembloit déjà prête à se jeter sur l'Asie.

Constantin, seul maître de l'Empire à soixante- 1026.
cinq ans, ne changea rien à sa manière de vivre. Incapable d'administrer, il en laissa le soin à d'autres; mais il ne sut pas mieux choisir ses ministres, que s'en passer. Il les prit parmi ses compagnons de débauche, parmi des barbares et des eunuques qui n'avoient pour toute recommandation que leurs crimes. Son premier valet de chambre fut nommé commandant général des troupes de sa maison. D'autres domestiques eurent des fonctions de la même importance. Ces misérables, portant dans toutes les affaires le désordre et la confusion, pensèrent renverser l'Empire que les derniers règnes avoient fait respecter des nations voisines. N'ayant ni la capacité, ni l'énergie nécessaire pour le défendre par la force des armes, ils le rendirent tributaire des Barbares; cette bassesse, les prodigalités de l'Empereur, les pillages de ses ministres consumèrent, en moins de trois ans, les énormes richesses accumulées par Basile. Tout avare qu'étoit celui-ci, il avoit, sur la fin de sa vie, accordé des délais aux débiteurs du fisc.

Lorsqu'il mourut, il étoit dû deux années de taxe par la plupart des contribuables. Constantin exigea ces arrérages sur le champ; ensorte qu'en un an il reçut les tributs de trois, ce qui écrasa l'Empire sans enrichir le prince, à qui ces sommes échappoient aussitôt qu'elles étoient reçues. Ses indignes ministres, armés de tout son pouvoir, s'en servirent pour écraser leurs ennemis. Les personnages les plus illustres furent immolés au gré de leurs caprices. On ôta la vie aux uns; on se contenta de ravir la vue à la plupart, et c'étoit ce qu'on appeloit la *divine clémence* de l'Empereur. Enfin ce vieillard imbécile, sous le nom duquel se commettoient tant d'horreurs, fut atteint d'une maladie qui, dans un corps usé par l'âge et la débauche, devoit nécessairement être la dernière. Il se fait amener le patrice Romain Argyre, et lui offre le titre de César, avec une de ses filles. (Il n'avoit point de fils.) Ce patrice balança, parce qu'il étoit marié. Constantin lui laissa le choix entre la main de sa fille avec l'Empire et la perte de ses yeux, et lui demanda réponse avant la fin du jour. De retour à la maison, Romain paroissoit disposé à sacrifier ses yeux plutôt qu'une épouse qu'il aimoit tendrement. Cette femme généreuse se jette à ses pieds, pour le supplier de consentir à leur séparation, et, pour le déterminer, se fait couper les cheveux en sa

présence, et prend un habit monastique. C'étoit à Théodora, la plus jeune de ses filles, que l'Empereur destinoit la couronne. Elle refusa d'épouser un homme déjà marié. Zoé plus ambitieuse n'en fit aucune difficulté. Elle avoit 48 ans, et brûloit encore des feux de la jeunesse. Ce fut sous le règne de Constantin VIII, en 1026, qu'eut lieu le premier duel, dont l'histoire de l'Empire fasse mention. Ce genre de combat n'avoit jusqu'alors été en usage que parmi les peuples barbares.

ROMAIN III, *dit* ARGYRE *ou* ARGYROPULE.

Le nouvel Empereur possédoit ces apparences extérieures qui imposent aux yeux du vulgaire, et lui font concevoir de hautes espérances. Il ne manquoit pas non plus d'éloquence, et d'une certaine teinture des lettres. La vanité déparoit son mérite; il se croyoit grand guerrier, profond littérateur, et se flattoit de réunir en sa personne, Auguste, Antonin et Marc-Aurèle. Cependant il ne fit preuve d'aucune qualité guerrière, et n'eut que des connoissances superficielles en littérature. Les Grecs mêmes n'en avoient guère d'autres alors. Leur savoir se bornoit à la lecture de quelques ouvrages d'Aristote et de Platon qu'ils entendoient assez peu. Rai- 1028.

sonneurs éternels sans dialectique, ils élevoient sur l'écriture sainte des questions interminables qu'ils ne savoient pas résoudre; leurs disputes s'évaporoient en vaines subtilités. Tel est le portrait que fait de ses contemporains Michel Psellus, l'homme de son siècle le plus instruit.

Argyre commença par soulager ses sujets que les deux derniers Empereurs avoient réduits à l'indigence. Il abolit ce tribut solidaire qui faisoit maudire la mémoire de Basile, fit élargir ceux qui étoient détenus pour dettes, remettant ce que le fisc avoit droit de réclamer, et payant ce qui étoit dû aux particuliers. Il racheta les prisonniers des Patzinaces, répandit ses bienfaits sur les malheureux, et répara les injustices de son prédécesseur. Il sembleroit que tant d'actions de clémence et de bonté eussent dû attacher au nouveau souverain les cœurs de tous ses sujets; mais la clémence et la bonté ont dans un monarque l'air de la foiblesse, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par la fermeté qui imprime le respect. Il paroît que Romain Argyre n'eut pas l'art d'inspirer ce sentiment; car, dès la première année de son règne, il se forma contre lui deux conspirations; toutes deux échouèrent. Dans la seconde, trempèrent les premiers personnages de l'Empire. On les fouetta publiquement, et on les bannit après les avoir promenés par la ville.

Les armes de Romain furent d'abord malheureuses. L'expédition de Sicile, projetée et commencée du vivant de Basile, confiée ensuite par son frère Constantin à des troupes tirées de tous les peuples barbares qui fournissoient des secours à l'Empire, cette expédition échoua par l'indiscipline de l'armée. L'année suivante amena des malheurs d'un autre genre. Des pluies continues pendant plus de quatre mois, firent déborder les rivières, inondèrent les champs, firent périr les semences et furent la cause de la mort de presque tous les animaux. Il s'ensuivit une famine universelle. 1029. 1030.

Nicéphore et Zimiscès avoient reculé jusqu'à Damas les frontières de l'Empire. La réputation de Basile leur successeur avoit contenu les Sarrasins. Après sa mort, le mépris qu'inspiroit Constantin, excitant leur audace, ils attaquèrent et reprirent les villes d'Orient qu'on leur avoit enlevées. L'émir d'Alep inquiétoit perpétuellement Antioche, et en avoit battu le commandant qui étoit sorti pour venir à sa rencontre. Un Arabe, prisonnier dans cette ville, connoissant la crédulité de ce commandant nommé Spondyle, lui fait dire qu'il sait un moyen infaillible d'en éloigner les Sarrasins. Spondyle le fait venir. Le prisonnier lui conseille de faire construire un fort sur une éminence qu'il indique, et s'offre à le

garder, promettant de repousser tous les efforts des ennemis. L'imbécile commandant, ayant construit ce fort, y établit l'Arabe, et y place une garnison sous ses ordres; celui-ci le livre aussi-tôt à ses compatriotes, qui en tirèrent le plus grand parti. L'Empereur alla en personne combattre les Sarrasins, et fut vaincu deux fois près d'Alep et d'Antioche. Il envoya contr'eux un de ses généraux qui fut plus heureux. Mais les succès mêmes de ce général, aigrissant le dépit que Romain ressentoit de sa propre défaite, il tomba dans une sombre mélancolie, dont ses peuples éprouvèrent les tristes effets. Il ne s'occupa plus que de constructions ou d'embellissemens d'églises et de monastères, détruisant sans cesse ce qu'il venoit de bâtir. Ces ouvrages, fruits d'une dévotion mal entendue, ruinoient ses sujets. Il établit des impositions nouvelles, et finit par être un dur exacteur, après avoir commencé par se montrer bienfaisant et généreux. Quantité de familles furent de nouveau réduites à la misère, tandis que l'Empereur abandonnoit à quelques moines des villes et des provinces entières, les plus riches et les plus fertiles de l'Empire; ce qui aidant à corrompre ces religieux, alloit directement contre ses intentions.

L'ambitieuse Zoé profitoit de la foiblesse de son mari pour s'emparer des affaires. Sa sœur Théodora

Théodora étoit disgraciée. On l'avoit faussement impliquée dans deux conjurations; on la supposa complice d'une troisième; et Zoé la contraignit de prendre le voile dans un monastère sous prétexte que c'étoit le seul moyen de la mettre hors d'état d'intriguer, mais en effet parce qu'elle inspiroit à sa sœur une basse jalousie.

Des malheurs de divers genres vinrent ajouter au mécontentement des peuples. Les Arabes, les Patzinaces, les Sarrasins d'Afrique désoloient chacun de leur côté différens pays de l'Empire. Les derniers finirent cependant par être défaits dans un combat naval sur le golfe d'Argos. En ce même temps, la famine et la peste dévastoient quatre provinces. Des nuées de sauterelles y dévoroient toutes les semences et les fruits de la terre. Ce ne fut qu'au bout de trois ans qu'un vent impétueux poussa ces insectes dans le détroit de l'Hellespont, d'où les eaux les jetèrent sur le rivage. Si l'on en croit Cédrénus, elles y restèrent endormies par monceaux pendant deux ans, et s'étant réveillées, continuèrent leurs ravages durant trois autres années, et allèrent affamer de nouveaux pays. Les malheureux habitans de ces quatre provinces, les abandonnoient après avoir, dans l'excès de leur misère, vendu jusqu'à leurs enfans. L'Empereur leur donna des secours. Mais ses exactions avoient

tellement aliéné le cœur des peuples qu'on ne lui tenoit aucun compte de quelques bienfaits passagers, ni des succès de ses généraux, qu'il savoit très-bien choisir. L'un rétablit l'émir de Tripoli qui, chassé de ses possessions par le calife d'Egypte, étoit venu se réfugier à Constantinople. Un autre aborda près d'Alexandrie, défit la flotte égyptienne, et revint avec un grand nombre de vaisseaux ennemis et un riche butin. Un troisième prit une forte place près de Babylone. La réputation de l'Empire se releva par ces heureux événemens, et en produisit un autre qui ne fut pas moins avantageux. Le roi de l'Arménie septentrionale et de l'Abasgie étant mort, sa veuve se soumit à l'Empereur, et mit entre ses mains la plus forte place de ses Etats.

Quoiqu'Argyre fût âgé de soixante ans lorsqu'il monta sur le trône, et que l'Impératrice en eût quarante-huit, il désiroit vivement, et il espéroit laisser un fils pour successeur. Afin de remédier à sa froideur naturelle accrue par les glaces de la vieillesse, il employoit toutes les ressources que lui indiquoient la charlatanerie et la superstition. Enfin, ayant perdu toute espérance de postérité, il éloigna de son lit l'Impératrice, qui, toujours enflammée des ardeurs de la volupté conçut pour lui une nouvelle aversion. Jean, un des eunuques de l'Empereur, devenu son chambel-

lan, avoit un frère nommé Michel qui étoit de la plus séduisante figure, et dans la fleur de la jeunesse. Il avoit fait ouvertement le métier de changeur et secrètement celui de faux-monnoyeur. Jean lui fit conférer un emploi honorable. Dès la première vue, l'Impératrice en devint éperdument éprise. L'eunuque s'en aperçut et en avertit Michel, qui contrefit l'homme passionné. Zoé feignit d'en avoir pitié; leur criminelle liaison ne tarda pas d'être funeste à l'Empereur. On lui fit prendre un poison lent, qui le réduisit à un état déplorable. S'étant fait mettre dans le bain, les eunuques qui le servoient, et qui n'obéissoient plus qu'aux ordres de sa femme, lui plongèrent la tête dans l'eau et le retinrent si long-temps en cet état qu'il en sortit mourant, et expira presqu'aussitôt.

MICHEL IV, *dit* LE PAPHLAGONIEN.

Pendant qu'Argyre rendoit les derniers soupirs, 1034.
Zoé tenoit conseil avec ses créatures. Elle brûloit d'épouser son amant et de le couronner; on lui conseilla de différer pour ne pas convertir les soupçons en certitude. Son emportement ne comportoit aucun délai. A l'instant même, elle veut qu'on revêtisse Michel des ornemens impériaux, le place sur le trône, s'assied à ses côtés, et le fait

saluer Empereur par tous ceux qui sont présens. Elle envoie chercher le patriarche, qui est étonné de trouver Romain sans vie. Zoé lui montre son nouveau maître, lui déclare qu'elle le choisit pour son époux, et lui ordonne de célébrer sur-le-champ le mariage. Le patriarche interdit balançoit. Cinquante livres d'or que l'eunuque fit briller à ses yeux, avec promesse d'une pareille somme pour son clergé, fixèrent ses incertitudes; et, dans la nuit même, il donna aux époux la bénédiction nuptiale; en sorte que le second mariage de Zoé fut fait avant l'enterrement de son premier mari, ce qui peut-être n'est arrivé qu'à elle. Le peuple apprit le lendemain sans regret qu'il avoit changé de souverain. On vint avec joie faire sa cour à un prince que l'on ne connoissoit point, sans savoir quelle voie l'avoit conduit au pouvoir suprême.

Normands. Tandis que le crime s'asseyoit insolemment sur le trône de Contantinople, il s'opéroit en Italie une étonnante révolution, qui se préparoit depuis quelques années. C'étoit le siècle des pélerinages; et, ce genre de dévotion, répandu dans toute l'Europe, étoit principalement en vogue chez les Normands, nouveaux chrétiens établis depuis cent trente ans dans la France, qu'ils avoient ravagée pendant plus de deux siècles. Chaque année, on voyoit des troupes de gentilshommes

normands, suivis de leurs vassaux, aller soit aux saints lieux de la Palestine, soit au Mont-Gargan, en Apulie (où l'on disoit qu'avoit apparu saint Michel), tuant et massacrant, pour la gloire de Dieu, les infidèles qui s'opposoient à leur passage. En 1016, quarante de ces gentilshommes, revenant du Mont-Gargan, rencontrèrent un habitant de Bari, appelé Mel; c'étoit le personnage de la ville le plus distingué; son origine n'est pas bien connue; on croit qu'il étoit Lombard. Les Grecs n'avoient pas de plus implacable ennemi. Il les avoit chassés de sa ville, et, à la tête de ses compatriotes, avoit défait deux généraux de l'Empire. Mais Bari ayant été assiégé dans la suite, le peuple, toujours inconstant, voulut livrer le brave Mel aux Grecs, et après qu'il se fut sauvé, envoya sa femme et son fils à Constantinople, ce qui ne fit que redoubler sa haine pour les grecs. Il couroit toute l'Italie pour former contre eux une coalition, lorsque le hasard le fit trouver avec ces Normands. Voyant des guerriers dont l'air martial annonçoit la vigueur et le courage, il conçoit l'espérance d'en tirer parti. Il leur vante la beauté du pays, leur peint, peut-être leur exagère la lâcheté des Grecs, et la facilité de s'emparer des possessions d'un peuple si méprisable. Quant à lui, il dit qu'il est exilé de sa patrie qu'il vouloit affranchir

d'une domination tyrannique. Les pélerins, de retour en leur pays, animent leurs compatriotes, en leur dépeignant l'Italie comme une contrée délicieuse, où il leur est aisé de se faire des établissemens avantageux. Ils en amènent une nombreuse troupe d'aventuriers, qui n'avoient rien à perdre, ou qui étoient alléchés par l'espoir d'une grande fortune. Ils vont d'abord trouver le pape Benoît VIII, pontife guerrier qui venoit de défaire les Sarrasins en Toscane, en reçoivent la bénédiction, et, commandés par Mel, marchent vers l'Apulie. Les Grecs, qui méprisoient sa très-petite armée, vaincus par lui dans trois batailles et une rencontre, sont chassés de cette contrée; mais, dans une cinquième action près de Capoue, ils obtinrent enfin tout l'avantage. Ils étoient fort supérieurs en nombre, et se servirent des machines à lancer des pierres et des javelots, dont jusqu'alors on n'avoit jamais fait usage que dans les siéges, et qui rendoient la bravoure presqu'inutile. De deux cent cinquante Normands qui combattoient avec Mel, il n'en resta que dix. Ce brave Lombard mourut peu après en Allemagne. Il y étoit allé avec le pape, qui craignoit la trop grande puissance des Grecs, implorer l'assistance de l'Empereur Henri II, déjà maître de la moitié de l'Italie. Un beau-frère de Mel, qui avoit participé à ses exploits,

pris par les Impériaux, fut cousu dans un sac, et jeté à la mer comme un parricide.

Une querelle sanglante entre deux seigneurs de la cour de Normandie fit passer en Italie un nouvel essaim de guerriers. Godefroy, pour venger l'honneur de sa fille, avoit tué en duel un gentilhomme qui se vantoit d'avoir eu ses faveurs. Craignant le ressentiment de sa famille, et la colère du duc Richard II, sous les yeux duquel, pour ainsi dire, il s'étoit battu, le vainqueur passa les Alpes avec quatre de ses frères; tous étoient accompagnés de leurs amis et de leurs vassaux. Les Normands trop foibles pour agir seuls, prenoient parti dans les perpétuelles discordes des princes lombards, et se vendoient au plus offrant, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se gardant bien néanmoins d'en rendre aucun trop prépondérant. Tous les ans, il leur arrivoit un grand nombre de leurs compatriotes, attirés par leur réputation et l'ardeur de s'enrichir. Rien de plus intrépide que ces guerriers, et rien de moins constant. Ils ne connoissoient de règle que leur intérêt. On les voyoit dans tous les partis. Leur valeur les faisoit rechercher avec empressement. La victoire sembloit attachée à leur étendard. Mais le prince qui les avoit à sa solde, ne tardoit pas à les voir à celle de l'ennemi.

Après la mort de Godefroy, son frère Rainulf

F 4

devint le chef de leur brave colonie. Sergius, prince lombard, rétabli par leurs armes dans son duché de Naples, dont ils avoient précédemment aidé à le chasser, donna (1030) un grand et fertile terrain à Rainulf, entre Naples et Capoue. Les Normands y fixèrent leur demeure, et y bâtirent une ville qu'ils nommèrent Averse. Sergius conféra en outre à Rainulf le titre de comte. Ce fut le premier Normand qui acquit une souveraineté en Italie. Quelques années après, les comtes d'Averse réunirent à leur domaine la principauté de Capoue et le duché de Gaëte.

Une famille de héros vint augmenter le nombre des Normands en Italie, et ajouter à l'éclat de leurs faits d'armes. Tancrède, seigneur de Haute-Rive dans le Cotentin, avoit douze fils; cinq d'une première femme, sept d'une seconde, tous braves comme lui. Onze d'entr'eux se rendirent en Italie et la remplirent, ainsi que la Sicile, du bruit de leurs exploits.

La cour de Constantinople étoit tombée au dernier degré d'avilissement. Zoé, en plaçant Michel sur le trône, s'étoit flattée de ne trouver en lui qu'un esclave docile. D'un autre côté, l'eunuque Jean n'avoit entendu faire proclamer son frère que pour régner sous son nom, et Michel n'étoit effectivement qu'un automate qu'il faisoit

mouvoir à son gré. Il étoit dénué de toute espèce de capacité. L'épilepsie, dont il éprouvoit de fréquens et terribles accès, avoit encore affoibli son esprit. Le peuple le croyoit possédé du diable, auquel il prétendoit qu'il s'étoit donné pour parvenir à l'Empire. L'eunuque Jean au contraire, auteur de sa propre fortune, et qui avoit tiré sa famille du néant, étoit un génie né pour les affaires. Il avoit été moine; et devenu ministre suprême, maître de l'Empire et de l'Empereur, il garda constamment l'habit monastique, sans doute pour imposer au vulgaire, toujours dupe de l'hypocrisie. Il commença par ôter à Zoé toute influence et toute autorité. Ayant sans peine persuadé à l'Empereur qu'elle étoit capable de traiter son second mari comme le premier, il la tint en quelque sorte prisonnière dans le palais, et ne laissa près d'elle que des espions. Michel éprouva des remords de l'assassinat de Romain. Pour tâcher d'expier cet attentat, il fit beaucoup de ces bonnes œuvres qui ne coûtent à un prince que l'argent de ses sujets, comme s'il eût pu racheter son crime à leurs dépens. Le premier gage de son repentir auroit dû être l'abdication d'une couronne acquise par une voie si odieuse.

L'Empire sous ce règne fut peu inquiété par les Arabes. Ils essayèrent cependant de surprendre 1037.

Edesse par un singulier stratagème. Douze d'entre eux en vinrent trouver le gouverneur, suivis de 500 cavaliers et d'autant de chameaux chargés chacun de deux caisses. Elles renfermoient, disoient-ils, des présens que leur nation, dont ils étoient députés, envoyoit à l'Empereur. On leur fait le meilleur accueil, on les invite à souper, mais sans permettre l'entrée à leurs cavaliers, ni à leurs chameaux. Tandis qu'ils sont à table, un pauvre qui étoit allé demander l'aumône au camp des Arabes, entend parler dans deux de ces caisses. Il en vient rendre compte au gouverneur, qui, laissant ses convives achever le repas, se transporte au camp avec sa garde. La cavalerie étoit au fourage. Il fait ouvrir les caisses; elles contenoient mille soldats, qui devoient en sortir pendant la nuit, et joints aux cinq cents cavaliers s'emparer de la ville, où ceux-ci avoient espéré d'être reçus. A l'ouverture de chaque caisse, on tue le soldat qu'elle renferme. Les cavaliers, qui reviennent au camp l'un après l'autre, subissent le même sort, ainsi que les douze convives, à l'exception d'un seul qu'on renvoie, après lui avoir coupé le nez, les oreilles et les mains, pour aller rendre compte à ses compatriotes du succès de la députation.

La Thrace et la Macédoine furent cette année désolées par la famine qu'occasionna une séche-

resse de six mois, pendant lesquels il ne tomba pas du ciel une seule goutte d'eau. On fit des processions à Constantinople. A leur tête, marchoient les frères du souverain, portant les reliques les plus vénérées. Au lieu de la pluie qu'on demandoit, on eut une grêle horrible qui brisa les arbres et les toits des édifices. L'Empereur se trouvoit à Thessalonique, pendant que la famine exerçoit ses ravages. On se plaignit à lui de l'impitoyable avarice de l'évêque de cette ville, Théophane, qui loin de soulager la misère publique, l'aggravoit encore en refusant au clergé sa rétribution ordinaire. L'Empereur l'ayant vainement exhorté à s'acquitter de ses obligations et des devoirs d'un pasteur, comme il s'en défendoit par de mauvaises raisons, « du moins, lui » dit Michel, vous ne refuserez pas de me prêter » cent livres d'or dont j'ai besoin et qui vous » seront rendues au premier jour. » Le prélat s'en excusa, et jura qu'il n'en avoit que trente. Le prince le retint et fit fouiller sa maison. On y trouva 3,300 livres d'or. Cette masse de richesses fut distribuée aux pauvres, après qu'on eût payé ce qui étoit dû au clergé. qui n'avoit rien reçu depuis l'épiscopat de Théophane. Cet indigne prélat fut chassé de son siége.

L'eunuque Jean eut la fantaisie d'occuper celui de Constantinople. Des sénateurs et des évêques

étoient tout prêts à déposer le patriarche Alexis, dont ils disoient que l'élection n'étoit pas canonique, parce qu'elle avoit été faite par l'Empereur Basile seul. A la tête de cette cabale étoient plusieurs métropolitains, entr'autres un eunuque, archevêque de Nicomédie. Alexis se contenta de leur mander que, s'il y avoit abus dans son élection, il falloit les déposer aussi, puisqu'il les avoit tous ordonnés, et déclarer nul le couronnement de Michel, qui étoit également son ouvrage. Cette observation déconcerta la ligue, et dégouta l'eunuque Jean de son projet. Il se dédommagea de ce petit échec en redoublant les exactions dont il accabloit les sujets. Zoé entreprit de les venger à sa manière, en le faisant empoisonner. Il en fut averti, et se garantit du piége. Ses frères (il en avoit trois outre l'Empereur,) s'enrichissoient aussi, à l'ombre de son pouvoir, par les plus cruelles vexations. Les cris que jetoit le peuple opprimé, réveilloient quelquefois le souverain ; mais Jean savoit pallier les crimes de ses frères, écarter les plaintes, et replonger le prince dans son indolence et sa nullité.

Rien ne pouvoit prospérer sous un si mauvais gouvernement. L'Empire avoit un bon général, appelé Maniacès. Il s'étoit signalé en Asie sous le dernier règne, tandis que l'Empereur s'y faisoit battre. C'est surtout dans les désastres publics

que les hommes de mérite se font connoître. On ne peut manquer alors de les distinguer, parce qu'ils restent debout, lorsque tout tombe autour d'eux. Maniacès fut employé en Sicile par l'eunuque Jean. Il eût arraché cette île aux Arabes, qui la possédoient depuis plus de deux siécles, sans un incident qui occasionna sa disgrâce. Les enfans de Tancrède, auxiliaires de l'Empire, pour premier essai de leur courage, firent des actions héroïques dans cette expédition. Ce fut une guerre civile entre les Sarrasins, qui en donna l'idée.

Abulaphar, allié de l'Empire, régnoit dans cette île, sous l'autorité du calife d'Egypte. Battu plusieurs fois par son frère, révolté contre lui, il recourut au commandant grec de la Pouille et de la Calabre, qui défit plusieurs fois le rebelle. Ses secours parurent dangereux à celui-même qui les avoit demandés. Les deux frères se réunirent, et firent venir des Sarrasins d'Afrique. Le général grec repassa en Italie avec 15 mille chrétiens qu'il avoit délivrés d'esclavage. Ce succès fit concevoir l'espérance et sentir la facilité de recouvrer la Sicile. Maniacès eut la direction de l'armée destinée à cette conquête; Etienne, beau-frère de Jean et de l'Empereur, commanda la flotte qui portoit les troupes. Arrivé 1039.
à Rhège (ou Rhégium), Maniacès y fut joint 1040.

par trois cents Normands, que commandoient trois des fils de Tancrède, et qui lui furent plus utiles que des milliers de Grecs. Ceux-ci étant débarqués en Sicile, emportent Messine d'assaut, et marchent à Syracuse. Un renégat y commandoit; il vint au-devant d'eux, et leur livra bataille. La nécessité de vaincre ou de périr, enflammant son courage, il se battoit en désespéré; et les Grecs plioient de toutes parts, lorsque Guillaume, l'aîné des Tancrèdes, l'étendit mort à ses pieds. Les Sarrasins découragés sont enfoncés à leur tour, et s'enfuient en désordre. Les Normands entrent avec eux à Syracuse qui est prise et saccagée. Les coups terribles que Guillaume avoit portés dans la bataille, lui firent donner le surnom de *Bras de fer*. La nouvelle de cette victoire mit en mouvement toute l'Afrique; il en arriva un renfort de 50 mille Sarrasins à ceux de Sicile, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne fussent vaincus une seconde fois. L'année suivante, ils revinrent en plus grand nombre et ne furent pas plus heureux. Leur général se sauva dans une chaloupe sans être aperçu. Maniacès, irrité de la négligence de l'amiral Etienne, qui avoit laissé échapper cette proie, l'accabla d'injures, l'accusa de trahison, et s'emporta jusqu'à le frapper du bois de sa pique. L'eunuque Jean, auquel l'offensé en porta sa plainte, fit arrêter Maniacès qui fut amené et

emprisonné à Constantinople. On lui donna, pour successeurs au commandement, Etienne et deux autres généraux dont la lâcheté, la négligence et la rapacité firent perdre très-promptement tout le fruit de ses victoires, excepté Messine. Mais rien ne porta plus de préjudice aux affaires des Grecs en Sicile que la retraite des Normands, dont l'intrépidité avoit procuré des succès si rapides aux armes de l'Empire. Maniacès les avoit attirés sous ses drapeaux par les plus brillantes promesses. Cependant, quand il fut question de distribuer le butin, les Grecs eurent l'insolence de les exclure du partage, les traitant de mercenaires qui devoient se contenter de leur solde. Moins exercés à parler qu'à combattre, ils chargèrent de leurs plaintes un milanois nommé Ardoin, homme de naissance, que l'amour de la gloire et la conformité de caractère avoient associé aux fils de Tancrède. Il s'étoit en quelque sorte naturalisé entre les Normands et tenoit parmi eux un rang distingué. Non content de l'accabler d'injures, on le fit passer par les verges. Dès qu'il fut de retour à son quartier, les Normands voulurent courir aux armes; il les en empêche, et leur conseille de dissimuler jusqu'à ce qu'ils soient hors de la Sicile. Ils le prennent pour chef, se saisissent de quelques barques, et passent à Rhège. Poursuivis par un détachement

de cavaliers grecs, ils en tuent une cinquantaine, dispersent le reste, et gagnent Averse qui appartenoit à leur compatriote Rainulf. Déterminés à ne se reposer qu'après s'être vengés des Grecs en les chassant d'Italie, ils choisissent entre les plus nobles douze chefs, qu'ils décorent du titre de comtes, et se partagent d'avance la Pouille et la Calabre, qu'ils avoient à conquérir.

Sous Basile II, les Grecs avoient bâti, dans un terrain commode et fertile, Melfes (Melfi), déjà devenue une ville considérable. Comme elle étoit située au centre du pays dont les Normands comptoient expulser les Grecs, les premiers résolurent d'en faire leur place d'armes. Le Catapan nommé Docéan, ayant dégarni l'Italie de troupes pour grossir l'armée de Sicile, ils prirent cette place sans résistance, et s'emparèrent ensuite d'Ascoli, de Vénuse et de Lavello. Le Catapan, eut ordre de quitter la Sicile, où il étoit allé combattre les Sarrasins, et de venir exterminer les Normands qu'on appeloit à Constantinople une colonie de brigands. On lui recommandoit de ne pas les tuer tous, mais d'en faire transporter quelques-uns dans la capitale, chargés de fers, pour satisfaire la curiosité de l'Empereur et celle du peuple. Docéan, à son arrivée, ayant investi Melfes, envoie un héraut aux assiégés leur offrir la liberté de se retirer, ou le combat

pour

pour le lendemain. Avant de lui répondre, un d'eux, afin de montrer aux Grecs à quels hommes ils avoient affaire, abat d'un seul coup de poing le cheval monté par le héraut. Celui-ci tombe avec sa monture ; on le relève avec de grandes risées, et on le renvoie, en lui disant qu'on accepte avec joie la bataille. Les Normands n'étoient que douze cents, et les Grecs avoient infiniment plus de monde ; mais c'est sans doute une exagération de supposer, comme quelques-uns l'ont fait, qu'ils eussent soixante mille hommes. Docéan, défait deux fois de suite, fut rappelé. On lui donna un successeur, qui amenoit avec lui une nombreuse recrue de Russes, d'Esclavons et de Bulgares. Ces Barbares combattirent avec plus de courage que les Grecs ; et dans une bataille qui se livra près de Monte-Peloso, les Normands, fatigués d'une longue résistance, commençoient à plier, lorsque Guillaume, retenu dans sa tente par la fièvre, apprenant le danger de ses compatriotes, vole au champ de bataille, renverse le général ennemi d'un coup de sa masse d'armes, le fait prisonnier, et met son armée en fuite. Les Impériaux, tant de fois défaits, se renferment dans les seules places qui leur restent : c'étoient quatre grandes villes, Tarente, Brindes, Otrante et Bari, qui ne pouvoient être investies que par des forces considérables.

La Servie, soumise à l'Empire par Basile II, s'en étoit détachée après la mort de Romain Argyre ; elle étoit rentrée depuis deux ans sous la domination impériale, et l'on retenoit à la cour, Etienne, qui avoit des droits de succession sur ce pays. Ce prince, s'étant échappé de Constantinople, fut reconnu roi de la Servie et de la Dalmatie. Il chassa les deux gouverneurs de ces provinces, dont les habitans firent main basse sur tous les Grecs qui s'y trouvèrent. Deux généraux, successivement envoyés contre lui, furent honteusement défaits. Les vexations que l'eunuque Jean exerçoit dans tout l'Empire, avoient beaucoup contribué à la révolte des Serves et des Dalmates. Son imagination féconde s'épuisoit en moyens d'appauvrir les peuples par des taxes nouvelles. Vendant les magistratures, il étoit en quelque sorte obligé de laisser les concussions impunies.

Les Bulgares, nouveaux sujets des Grecs, ne purent supporter un joug si pesant. Ils payoient leurs impositions en nature; le ministre exigea de l'argent; ils se révoltèrent. Un homme de la nation, Pierre Dolien, esclave à Constantinople, prit la fuite, et se disant fils naturel d'Aaron, frère du roi Samuel, se fit proclamer roi de Bulgarie. Il est conduit comme en triomphe dans les principales villes du pays, et pour célébrer son

entrée, on massacre les Grecs qui s'y rencontrent. L'armée impériale, composée de Bulgares jusque-là fidèles, et de Dalmates, proclame un autre roi, Tichomer, simple soldat, estimé pour sa bravoure et son expérience. Le royaume se divise entre ces deux prétendans. Dolien en propose le partage à son rival, qui vient le joindre. Lorsque les deux armées sont réunies, le premier les harangue. « Je mets, dit-il, la couronne » à vos pieds; choisissez un maître : le trône » n'en peut souffrir deux. Si vous préférez un » soldat au neveu de Samuel, couronnez Tichomer, et ôtez-moi la vie ; si vous me croyez » plus digne de régner, étouffez une semence » de troubles et de divisions. » Un cri universel s'élève en faveur de Dolien ; et Tichomer, dont le règne n'avoit eu, pour ainsi dire, que la durée d'un songe, est lapidé par les soldats. Aussitôt Dolien marche à Thessalonique, où l'Empereur malade passoit des journées entières devant le tombeau de Saint Démétrius. Effrayé de son approche, ce prince s'enfuit à Constantinople. Dolien, au lieu de se porter sur la Thrace, tourne ses armes du côté de l'Epire et de l'Achaïe. Un nouveau compétiteur qui se présentoit, l'obligea probablement de s'éloigner ainsi. Alusien, second fils d'Aaron et frère de Ladislas, dernier roi de Bulgarie, avoit été sauvé au berceau du

massacre que son oncle Samuel avoit fait de sa famille. Elevé à Constantinople par des personnes qui ne divulguèrent point sa naissance, et ne lui en apprirent le secret que lorsqu'il fut en état de le garder, il s'éleva par son mérite, et obtint le commandement d'une place en Arménie. Les richesses qu'il y acquit, ayant excité la convoitise de l'eunuque, ce ministre le fit accuser de plusieurs délits, et lui fit payer cinquante livres d'or la faculté de se justifier. Pour se sauver, il lui fallut encore abandonner une très-belle terre qui appartenoit à sa femme. Ces sacrifices ne lui firent obtenir que la liberté de loger dans un faubourg de Constantinople, sans pouvoir entrer dans la ville, si ce n'étoit avec une permission expresse pour chaque fois qu'il y voudroit venir. Indigné de cette persécution, il passe en Bulgarie à la première nouvelle de la révolte de Dolien, et se réfugie dans son camp. Il ne se fait pas d'abord reconnoître; mais il félicite les soldats en particulier d'avoir pour chef un descendant de la famille royale : « Et que feriez-vous » donc, ajoutoit-il, si vous retrouviez un fils » légitime d'Aaron ? » On ne lui répondoit que par des regrets et des vœux. Voyant cette disposition, il s'ouvrit à un ancien officier de son père. Celui-ci le pria de lui montrer à nu son bras droit : Alusien y portoit un signe de naissance,

auquel cet officier le reconnut pour le fils d'Aaron et pour son maître. Il court aussitôt publier cette découverte. On s'empresse autour de lui, on lui rend hommage. Dolien, craignant les suites de cette aventure, feint de prendre part à l'allégresse publique, partage l'autorité avec Alusien, lui donne 40 mille hommes pour assiéger Thessalonique, et s'achemine vers la Grèce. Le fils d'Aaron se fait battre et perd les trois quarts de son armée tués ou faits prisonniers devant cette place. Honteux, il regagne le camp de Dolien avec ses débris. L'ayant invité à souper, il l'enivre, lui fait crever les yeux, et reste seul possesseur de la Bulgarie.

Michel, revenu à Thessalonique pendant ces troubles, et voulant en profiter, prend pour la première fois une résolution généreuse. Quoique atteint d'une maladie mortelle, il se met à la tête de son armée. Sur le bord du tombeau, il devient un nouvel homme. Chaque nuit qu'il se couche, on croit qu'il ne pourra plus sortir de son lit; le lendemain, au point du jour, on le voit à cheval. Alusien eut assez peu de courage pour craindre un guerrier mourant, et renonça au titre de roi pour celui de maître de la milice qu'on voulut bien lui accorder. L'Empereur pénétra dans le pays des Bulgares, dissipa leur armée, et ayant tout soumis et tout pacifié, revint triomphant à Constantinople. Cet effort 1041.

l'épuisa : plus il sentoit sa fin s'approcher, plus il étoit déchiré par le souvenir de son odieux attentat. Il cherchoit à calmer ses remords à force d'actes d'humilité. On amenoit au palais, par son ordre, les anachorètes du fond des déserts et des cavernes. Il leur lavoit les pieds, se revêtoit de leurs habits, les faisoit asseoir sur son trône, reposer dans son lit, et couchoit à côté d'eux sur une planche, une pierre sous sa tête. On le voyoit panser les lépreux et les servir dans le bain. Jean, moins dévot, n'étoit occupé que des suites de la mort de son frère. Il lui fit désigner pour successeur son neveu Michel, surnommé Calaphate, à cause du métier de calfateur qu'avoit fait son père, avant qu'il fût devenu beau-frère de l'Empereur. Ce n'étoit pas encore assez pour calmer la crainte qu'il avoit de la vengeance de Zoé, que depuis tant d'années il tenoit en captivité; l'Empereur, à la sollicitation de son ministre, exigea de son épouse qu'elle adoptât ce Calaphate. Elle n'osa le refuser. Quoique Michel ne survécût que peu de jours à cette adoption, il eut le temps de se repentir de son choix ; il découvrit trop tard les mauvaises qualités de son successeur, et lui assigna une demeure hors de la ville, avec défense de se présenter devant lui sans être mandé. Il se retira ensuite dans un couvent aux portes de Constantinople, se fit couper

les cheveux et prit l'habit de moine, résolu d'y passer dans la pénitence les instans qui lui restoient. Le jour même de sa mort, il se fit porter, presqu'à l'agonie, dans l'église, à l'heure de l'office. On fut bientôt obligé de le reporter dans son lit pour qu'il y rendît le dernier soupir. Il avoit régné près de huit ans, si c'est régner que d'être assis sur un trône. Ce prince, tourmenté par sa conscience, par ses craintes, ne regardant qu'avec horreur la couronne qu'il avoit acquise par un crime, frémissant de tomber dans l'abîme de l'éternité qui s'ouvre devant lui, s'imposant les plus humiliantes expiations, offre aux usurpateurs une leçon énergique et terrible. Il est bon que les princes, comme dit Montesquieu, blanchissent d'écume le seul frein qui puisse retenir ceux qui ne craignent pas les lois humaines.

MICHEL V, *dit* CALAPHATE.

Zoé, à qui le trône appartenoit par le droit de sa naissance, ne paroissoit pas disposée à le céder au fils qu'on lui avoit fait adopter. Le dernier Empereur, en l'éloignant de sa présence, avoit assez témoigné l'opinion qu'il en avoit conçue, et une disgrace aussi ignominieuse pouvoit être regardée comme l'équivalent d'une destitution. Ses oncles (s'attendant à régner sous

son nom), pour détruire l'impression fâcheuse qui en étoit résultée, contrefirent une lettre de leur frère, lequel reconnoissant avoir été mal informé, rappeloit son neveu au palais. Ils le font revenir, le présentent à l'Impératrice, et se prévalent de la prétendue lettre de son époux. Puis se prosternant aux pieds de la princesse, ils la conjurent de ne pas repousser celui dont elle est devenue la mère, lui protestent qu'il n'agira que par ses ordres, qu'il sera le plus soumis de ses sujets. Michel embrasse ses genoux et confirme ces promesses par les sermens les plus redoutables. Zoé, chargée depuis six jours du poids des affaires, étoit déjà lasse de tant d'occupations, qui ne lui laissoient pas un moment pour ses plaisirs; elle consentit à faire proclamer Michel, plutôt pour se débarrasser d'un fardeau qui la gênoit, que par aucun autre motif. Ce nouveau souverain ne tarda pas à s'abandonner à toute la perversité de son naturel. Le premier essai en fut fait sur sa propre famille. Il relégua son oncle Jean dans un monastère, fit mutiler tous ses autres parens, parmi lesquels se trouvoient des vieillards, et n'épargna qu'un de ses oncles, Constantin. Ensuite il ordonna de transporter Zoé dans une île voisine, de la raser et de lui apporter ses cheveux. On avoit vu avec indifférence le traitement cruel fait à une famille qui étoit abhorrée; on fut révolté.

de l'ingratitude de l'Empereur envers cette princesse. Elle n'avoit eu aucune part à l'oppression qu'on avoit éprouvée sous le dernier règne. Le peuple (qui pardonne les mauvaises mœurs à ceux qui le gouvernent, et ne hait que la tyrannie) a plaint. Il se soulève, va chercher Théodora dans son couvent, et la proclame Impératrice avec sa sœur Zoé. Calaphate effrayé fait ramener celle-ci au palais, lui ôte l'habit monastique pour la revêtir de la pourpre, et, la montrant au peuple par une fenêtre, lui crie : « Romains, vous devez être contens; si vous » exigez quelque chose de plus, je suis prêt à » vous satifaire. » On lui répond par des injures, par une grêle de pierres et de flèches. Perdant courage, il vouloit s'enfuir dans un monastère. Son oncle Constantin lui reprochant sa foiblesse, lui rappela ce mot célèbre de Denys le tyran : « Qu'un monarque, pour descendre du trône, » doit attendre qu'on l'en tire par les pieds. » Et par ses conseils on arme tous ceux qui se trouvent au palais. La troupe impériale fait un horrible carnage de la populace ; trois mille hommes y périrent. Cependant cette masse énorme, se précipitant sur la pointe des lances et des épées, renverse enfin les gardes, force l'entrée du palais, le pille, déchire les registres des impositions et cherche de tout côté l'Empereur

pour l'immoler à sa rage. Ayant échappé à toutes les perquisitions, il se jeta, ainsi que son oncle Constantin, dans un monastère, où tous deux se firent moines. Zoé demanda au peuple quel traitement il vouloit qu'on fit à Calaphate. On s'écrie : *Point de grâce*. Zoé sentoit quelque mouvement de compassion ; mais Théodora, aigrie par la longue persécution qu'elle avoit soufferte sous le dernier Empereur, voulut s'en venger sur son frère et son neveu. Elle ordonna de leur ôter la vue. Michel demanda que l'exécution commençât par son oncle dont les conseils, disoit-il, avoient causé l'effusion de tant de sang. Constantin la souffrit avec courage, et Michel, avec la dernière lâcheté. Il n'avoit régné que quatre mois.

ZOÉ ET THÉODORA.

1042. On avoit tout à craindre du gouvernement de deux femmes, l'une et l'autre sans expérience dans cet art difficile, opposées de caractère, et même jusque-là ennemies ; cependant par une espèce de prodige, qu'on ne peut attribuer qu'à la courte durée de cette communauté de pouvoirs, jamais l'Empire ne fut plus heureux et plus tranquille. Les deux Impératrices, assises sur le même tribunal, rendoient ensemble la justice ; tout

obéissoit sans contrainte, et le sceptre en leurs mains ne perdit rien de son éclat. Elles réformèrent plusieurs abus, entr'autres la vénalité des magistratures. Les finances étoient dans le plus grand désordre. Elles se firent amener Constantin qui en avoit disposé à son gré sous le court règne de son neveu, et par leurs menaces lui arrachèrent l'aveu de l'existence d'un trésor enfoui dans la maison qu'il avoit habitée. Elles s'en saisirent.

C'eût été un phénomène trop extraordinaire, que deux femmes, qui rarement peuvent bien conduire un ménage en société, se fussent longtemps accordées dans le gouvernement d'un grand état. Zoé crut s'apercevoir qu'on lui préféroit sa sœur, et piquée de jalousie fut la première à proposer aux principaux seigneurs l'élection d'un prince, afin de soutenir la majesté de l'Empire. Elle offrit pour conférer un droit légitime à celui qui seroit élu, de se sacrifier au bien de l'état en lui donnant la main; sacrifice qui ne lui coûtoit guère, quoiqu'elle eût 62 ans. La proposition parut raisonnable, et l'on crut juste de laisser à la princesse le choix d'un époux. L'intérêt de Théodora, qui étoit la cadette, et qui ne vouloit pas des liens du mariage, ne fit aucun obstacle. Zoé jeta d'abord les yeux sur un homme de mérite, enfermé depuis quelques

années dans une des tours de Constantinople. Elle le manda au palais comme si elle n'avoit eu d'autre dessein que de lui rendre sa liberté. Elle lui trouva tant de fermeté, même de roideur dans l'esprit, qu'elle vit bien qu'en le préférant elle se donneroit un maître. L'ayant en conséquence renvoyé sans lui avoir fait aucune ouverture, elle se tourna du côté de ses amans; et elle avoit à choisir. Elle s'arrêta d'abord à un des derniers chambellans du palais, mais d'une très-belle figure, ce qui n'étoit pas pour elle une qualité indifférente. Il étoit marié. Cette difficulté n'arrêtoit pas la princesse. La femme du chambellan empoisonna son mari, pour empêcher Zoé de le lui ravir. L'Impératrice se resouvint alors de Constantin Monomaque, aussi distingué par sa bonne mine que par sa naissance. Elle l'avoit aimé, enrichi, et leur liaison avoit subsisté sans trouble, du temps de Romain. Michel le Paphlagonien (plus jaloux que son prédécesseur), craignant que ce commerce ne continuât encore après son mariage, avoit rélégué Monomaque à Mitylène, où il étoit depuis sept ans, lorsque Zoé le rappela, l'épousa et lui donna la couronne. Sa sœur ne conserva que le titre d'Auguste.

CONSTANTIN MONOMAQUE.

Le nouvel Empereur avoit pour maîtresse

Sclérène, veuve parfaitement belle, d'une famille illustre, petite-fille de Bardas Sclèrus, qui avoit disputé le trône à Basile II. Elle avoit sacrifié à Monomaque son honneur, sa fortune, les avantages d'une seconde alliance, et l'avoit suivi dans son exil, partageant avec lui ses biens, et préférant la qualité de son amante à celle de son épouse qu'il lui offroit. Loin de s'opposer à son mariage avec Zoé, elle voulut absolument qu'il acceptât une main qui l'élevoit au trône; contente, disoit-elle, de tenir toujours la première place dans son cœur. Zoé ne s'opposa point à leurs amours. Monomaque donna un palais, des gardes, le titre d'Auguste à Sclérène, et l'environna de tout l'éclat de la majesté impériale, ne mettant aucune différence entr'elle et sa légitime épouse. Ces deux femmes se partageoient les dépouilles de l'Empire, et même, disoit-on, l'Empereur. On leur rendoit des honneurs semblables; elles accompagnoient Constantin en public, l'une à droite, l'autre à gauche. L'union de ces deux rivales dura jusqu'à la mort de Sclérène, qui, à la vérité, ne vécut pas long-temps.

Monomaque, doux et clément, ne témoigna aucun ressentiment des injures qu'il avoit reçues, lorsqu'il étoit confondu dans la foule. Mais sa clémence étoit en lui un effet de mollesse et non de vertu. Regardant le trône comme un lit de

repos, il s'endormit tranquillement dans les bras de la volupté. Sa profusion aveugle ayant épuisé les finances, le mit dans la nécessité d'accabler ses sujets. Les provinces frontières étoient exemptes de tributs, à la charge de défendre les passages qui pouvoient donner entrée aux Barbares. Il prit sur lui le soin de les garder, et abolit l'exemption. Comme il s'acquitta mal de l'obligation qu'il s'étoit imposée, les portes de l'Empire furent ouvertes; et c'est en partie à ce prince qu'on doit imputer la facilité avec laquelle, dans la suite, les Barbares envahirent l'Orient. Quoiqu'il fût dépourvu de connoissances, il attiroit les savans à sa cour. Il admit dans le ministère le philosophe Michel Psellus, connu par un grand nombre d'ouvrages. Ce prince, à force de bienfaits, achetoit des éloges, sans songer qu'ils ne survivent pas aux pensions qui les ont procurés.

Il ne trouva pas dans la possession du pouvoir suprême, le repos qu'il y cherchoit. Son règne fut agité par des guerres perpétuelles, des séditions et des révoltes. Un gouverneur de Chypre s'empara de l'île et s'y rendit indépendant. On envoya contre lui une flotte qui n'eut qu'à se montrer pour faire tout rentrer dans l'ordre. Le rebelle fut pris. L'Empereur se contenta de confisquer ses biens et de l'exposer à la risée du peuple dans le cirque, vêtu d'un habit de femme.

Le nouveau roi de Servie fut pour l'Empereur un ennemi plus redoutable. Il infestoit toute la Bulgarie. Monomaque n'étoit pas en état de commander lui-même ses armées. Tourmenté de la goutte, il passa dans son lit la plus grande partie de son règne, alternativement occupé de ses maux et de ses plaisirs. Ce qui étoit encore plus fâcheux, c'est qu'il ne savoit pas même choisir ceux qui devoient tenir à sa place le timon des affaires. Le général qu'il envoya contre les Serves, s'engagea dans des défilés avec 60,000 hommes, dont il perdit les deux tiers par son ignorance.

Cette honteuse défaite alarmoit Constantinople, lorsqu'on y apprit la nouvelle d'une révolte dangereuse par les qualités de celui qui en étoit le chef. Maniacès avoit été envoyé en Italie. Il y trouva les affaires des Grecs dans un très-mauvais état. Argyre, fils de Mel, s'étant échappé des prisons de Constantinople, étoit dans cette contrée. Les Normands l'avoient pris pour leur chef, et sous sa conduite s'étoient emparés d'une grande partie de l'Apulie. Maniacès leur livra, entre Monopoli et Matéra, une bataille qui fut sanglante, et qu'il gagna. Naturellement dur et cruel, il extermina tout dans ces deux villes, dont la conquête fut le fruit de sa victoire. Plusieurs autres se rendirent, et l'Apulie alloit rentrer toute entière sous la domination des Grecs,

lorsque Maniacès tourna ses armes contre l'Empire.

Sclérus, frère de Sclérène, étoit ennemi de ce général, avec lequel il avoit eu de vives contestations. Maniacès, d'un caractère impétueux, avoit voulu plusieurs fois le tuer, et Sclérus n'avoit évité la mort que par la fuite. Celui-ci, profitant de l'absence de Maniacès, envahit une partie de ses terres, débaucha sa femme, et le fit rappeler par le crédit de Sclérène. Désespéré de tant d'outrages, et prévoyant bien qu'il seroit mal reçu à Constantinople, Maniacès résolut de n'y retourner qu'en maître. Ses soldats regardoient l'Italie comme un exil et brûloient de revoir leur patrie; ils entrèrent facilement dans ses intérêts. Il ne put réussir à y mettre les Normands, qui le jugeant plus redoutable que toutes les forces de l'Empire grec, se déclarerent même contre lui.

Monomaque envoya pour combattre ce vieux guerrier un de ses écuyers qui n'avoit d'autre mérite, si c'en est un, que celui de savoir faire sa cour au prince. Ce fut un jeu pour Maniacès de se défaire d'un tel ennemi. Il tailla ses troupes en pièces et le tua dès la première action. Alors il se fit donner par son armée le titre d'Empereur, et se présenta devant la ville de Bari, qui ne voulut pas le recevoir. (Argyre s'y étoit jeté pour

pour la défendre.) S'étant ensuite retiré à Tarente, Argyre et les Normands, joints aux Grecs, l'y assiégent sans succès. Maniacès se rend à Otrante; il y est encore investi. Enfin, las des chicanes de cette guerre, il s'embarque secrètement, passe à Dyrrachium, et prend le chemin de la Bulgarie. L'Empereur envoie un eunuque pour le combattre. Maniacès le met en déroute, et en le poursuivant est percé d'une flèche qui le jette mort sur la place. La fortune change aussitôt. Les fuyards font volte-face, et les vainqueurs découragés mettent bas les armes.

L'opposition d'Argyre à la tentative de Maniacès l'avoit réconcilié avec Monomaque, qui lui accorda Bari et le titre de prince, auquel il joignit celui de duc de la Pouille. Mais en acquérant l'amitié des Grecs, Argyre perdit celle des Normands. Ce n'étoit pas pour l'intérêt de l'Empire que ceux-ci s'étoient déclarés contre Maniacès. Ils se séparèrent d'Argyre, dès qu'ils le virent uni avec Monomaque. Ce fut alors que déjà maîtres d'une grande partie de la Pouille, et pleins d'espérance de conquérir bientôt le reste, ils établirent entr'eux une forme de gouvernement. Ils se partagèrent les villes conquises, auxquelles ils attachèrent le titre de comtés. Ardoin, qui avoit été l'âme de leur entreprise, ne fut pas oublié dans ce partage. Quoiqu'indépendans l'un 1043.

de l'autre, les comtes élurent un chef pour convoquer l'assemblée de la nation, y présider, et commander à la guerre. Le choix tomba sur Guillaume Bras-de-fer. Il eut le titre de comte de la Pouille, titre purement d'honneur; car il n'étoit que le premier entre ses égaux. C'étoit à Melfes que se tenoient les assemblées générales. Cette ville commune à tous n'étoit entrée dans le domaine d'aucun des comtés. Les Normands, d'auxiliaires devenus ennemis des Grecs, remportèrent une victoire sanglante sur leur Catapan près de Trani. Elle termina en quelqne sorte la carrière de Guillaume, qui mourut peu de jours après; héros aussi recommandable par sa douceur et sa bonté, que par sa brillante valeur.

Dans l'Orient, l'Empire fut menacé par une nuée de Barbares. Les Grecs qui en étoient environnés, trop foibles pour résister à tous, achetoient la paix de plusieurs de ces peuples. Ils payoient un tribut aux Russes, qui leur fournissoient des troupes, et entretenoient avec eux un commerce utile aux deux nations. Des marchands de Russie, qui étoient toujours en grand nombre à Constantinople, prirent querelle avec quelques habitans. Un seigneur de leur pays fut tué dans ce tumulte. Jaroslas y régnoit alors. Ce prince guerrier, qui venoit de vaincre les Patzinaces et de dompter la Lithuanie, sous prétexte

de ce meurtre, assemble 100,000 hommes, et les fait embarquer sur le Borysthène. Il en donne la conduite à son fils. L'Empereur ayant vainement tenté la voie de la négociation pour conjurer cet orage, fait emprisonner tous les Russes qui sont dans l'Empire, monte sur sa flotte et s'avance vers celle des ennemis qui se tenoit sur les ancres à l'entrée du canal. Ceux-ci sont détails perdent plusieurs canots, (ils n'avoient pas d'autres navires) et 15,000 hommes. Il restoit encore aux vaincus un grand nombre de bateaux dans un port voisin. Vingt-quatre vaisseaux grecs osèrent les y aller chercher. A peine entrés, ils se voient de toute part environnés et assaillis par une multitude de ces petits navires. Les Russes, montant à l'abordage, couvrent les vaisseaux des Grecs. Plusieurs sont pris; d'autres, en cherchant à s'échapper, se brisent contre les rochers. Consolés de leur défaite par cet avantage, les Russes reprirent la route de leur pays. La perte de plusieurs de leurs canots obligea une partie d'entr'eux de retourner par terre. Ceux-là furent arrêtés près de Varna (Varne en Bulgarie) par Catacalon, gouverneur de ce pays, qui en fit un grand carnage. Il les avoit déjà fort maltraités dans une descente qu'ils firent sur cette côte, en allant à Constantinople.

Echappé au danger de l'irruption des Russes, 1044.

l'Empereur pensa périr au milieu de sa capitale. Le faste de Sclérène, qui ne rougissoit pas d'éclipser l'Impératrice, déplaisoit au peuple. Il craignit que cette orgueilleuse favorite ne se défît des deux sœurs pour régner seule. Monomaque assistoit à une procession solennelle, genre de dévotion fort à la mode à Constantinople. Le peuple fit d'abord entendre des acclamations; mais une voix s'élève dans la foule et prononce ces mots : « Point de Sclérène ; vivent nos prin- » cesses Zoé et Théodora; que Dieu les préserve » du malheur qui les menace. » Les applaudissemens se changent à l'instant en cris de fureur; on insulte le prince; on alloit le mettre en pièces avec toute sa maison, si les deux princesses n'eussent appaisé les mutins en leur parlant du haut d'une fenêtre. Monomaque confus et tremblant regagna son palais, sans achever la cérémonie.

1047 Trois ans après, il courut un danger d'un autre genre. Léon Tornice, son parent, établi dans Andrinople, avoit gagné le cœur des Macédoniens par ses qualités aimables, jointes aux grâces de l'extérieur; on étoit persuadé qu'il régneroit un jour. Les devins le prédisoient. Monomaque dévoré de jalousie, le haïssoit mortellement. Il l'envoya en Ibérie aux extrémités de l'Empire, avec le titre de gouverneur; c'étoit un exil honorable. Sa réputation l'y devança. Sa bonne con-

duite lui acquit en Ibérie, comme en Macédoine, l'affection des peuples. Ses ennemis désolés tramèrent sa perte; c'étoit faire leur cour au prince. Léon fut accusé d'aspirer à l'Empire, et aussitôt condamné sans être entendu. On le fit revenir à Constantinople revêtu d'un froc, pour l'y enfermer dans un cloître. L'Empereur voulut le voir sous ce nouvel habit, et sans lui dire un seul mot, le congédia en éclatant de rire. Cette insulte fut plus sensible à Léon que sa disgrâce même. Les Macédoniens dont il étoit chéri l'enlevèrent de nuit et le conduisirent à Andrinople. La ville étoit pleine de gens de guerre, mécontens parce qu'on les payoit mal. Ils proclamèrent Léon empereur. Celui-ci marche vers Constantinople, se flattant de n'y trouver aucune résistance, les armées étant employées au loin; Monomaque n'avoit près de lui que sa garde, et devoit peu compter sur les habitans dont il étoit haï. Léon se présente en bataille aux pieds des murs et demande qu'on lui ouvre les portes, promettant aux troupes de grandes récompenses. On ne lui répond que par des railleries. L'Empereur ayant confié au peuple la défense de la muraille, fait sortir environ mille hommes tant soldats, que bourgeois et domestiques, et (croyant opposer à l'ennemi une forte barrière) fait planter devant eux une palissade. On lui persuade qu'il

n'a qu'à se montrer pour glacer d'effroi les rebelles. En conséquence il va se placer avec tout l'appareil de la majesté Impériale, sur un balcon qui dominoit la campagne. Ce spectacle loin d'imposer aux Macédoniens, ne fit qu'exciter leurs risées; ils insultèrent le prince par leurs chansons et leurs postures, et se mirent à danser en présence de ses troupes; pendant ce ballet militaire, une de leurs cohortes tombe sur le corps avancé hors des murs et le culbute en un moment. La terreur fut si grande que la bourgeoisie qui bordoit la muraille s'enfuit précipitamment, et que les gardes des portes les abandonnèrent sans les fermer. Ceux de Monomaque le quittèrent aussi très-brusquement; et à son tour, il s'empressa de s'éloigner du balcon où il avoit manqué d'être percé d'une flèche. Rien n'empêchoit Léon d'entrer dans la ville et de se rendre maître sans coup férir de l'Empire et de la personne de l'Empereur. On ne peut deviner ce qui le retint. L'occasion qu'il laissa échapper ne revint plus. Le lendemain, quand il voulut donner l'assaut, il trouva la muraille bordée de machines qui lançoient des pierres de plus de cent livres. Il pensa lui-même être tué. L'armée rentra dans son camp, sans oser revenir à l'attaque. Léon bientôt abandonné de ses troupes, fut pris et puni par la perte de ses yeux.

A cette guerre civile, en succéda une extérieure 1048.
et sanglante contre une nouvelle horde de Turcs, TURCS. SELGIUCIDES.
qui détruisit en Asie une grande partie de l'Empire grec, enleva aux Sarrasins, Bagdad, leur capitale, étendit ses conquêtes dans l'espace de huit cents lieues, de l'Archipel et du Bosphore jusqu'à Casghar, et qui renversée enfin par d'autres Barbares vit sortir de ses ruines la puissance Ottomane. Cette nouvelle dynastie de Turcs prit de son auteur le nom de Selgiucides. Selgiuk, un des plus illustres capitaines du Turkestan pour sa naissance et sa bravoure, ayant encouru la disgrâce du sultan, se retira dans la Bukarie vers les bords du Gihon, avec un grand nombre de Turcs attachés à sa fortune. Redoutable à ses voisins qu'il inquiétoit sans cesse, il ne quitta les armes qu'avec la vie, à l'âge de cent-sept ans. Deux de ses petits-fils, Thogrul-bey et Daoud, chassés par l'émir de Bukara, que leur voisinage incommodoit, retournèrent dans le Turkestan, dont ils étoient originaires. Après y avoir joui d'un grand crédit auprès du sultan, ils lui devinrent tellement suspects, qu'il fit arrêter Thogrul, et poursuivre, par une armée, Daoud qui avoit réussi à s'échapper. Ce dernier, étant bien accompagné, osa la combattre, et l'ayant vaincue, alla délivrer son frère. Ils retournèrent en Bukarie, où l'émir frappé de leur réputation accrue par ce

H 4

succès, ne jugea plus à propos de les inquiéter. Ayant traversé le Gihon, ils firent la guerre aux Turcs Ghaznévides, et après plusieurs victoires se trouvèrent en paisible possession de toute la grande province de Khorasan, et de la Transoxane, et fondèrent ainsi cette monarchie immense, qui s'étendit peu à peu dans toute l'Asie. Le calife de Bagdad ébloui de la réputation de Thogrul, et accablé par les émirs, qui sous le nom de ministres régnoient dans ses Etats, implora son secours contre leur oppression. Thogrul le délivra de ses tyrans et prit leur place. Il se fit couronner sultan dans la ville de Nichabourg en 1051.

Ce fut l'étourderie d'un jeune homme qui mit les Grecs aux prises avec les Selgiucides. Un général de Thogrul ayant été vaincu par les Arabes du Diarbek, demanda passage par le Baasparacan, où commandoit le fils du principal ministre de l'Empereur. Loin d'y consentir, ce gouverneur alla combattre les Turcs. Il fut défait, pris et vendu comme esclave. Le général Turc, à son retour, vanta beaucoup à Thogrul la fertilité du Baasparacan, qui n'étoit, disoit-il, défendu que par des femmes. Le sultan envoie vingt mille hommes pour se saisir de cette province. Ils sont battus par Catacalon. Thogrul y en fait passer cent mille. Il se livre une bataille dans laquelle

les deux ailes de l'armée de l'Empire sont victorieuses et son centre est dispersé. Le général qui la commandoit ayant été fait prisonnier, l'Empereur qui attachoit un grand prix à sa liberté, envoya porter pour lui une riche rançon et demander la paix: Le sultan répondit à l'ambassadeur : « Dites à votre maître que je suis » roi, et non pas marchand; je ne veux pas lui » vendre mon prisonnier; je le lui rends. » Et il fit présent de la rançon au général; puis envoya à Constantinople un ambassadeur, dont les propositions furent si arrogantes que la paix ne put se conclure.

D'autres Barbares menaçoient en même temps l'Empire vers le nord. Les Patzinaces dont la multitude innombrable couvroit ces vastes plaines aujourd'hui presque désertes, entre les bouches du Danube et celles du Borysthène, avoient alors pour maître un prince timide et ami du repos, nommé Tyrac. Celui-ci jaloux de Cégène son général qui avoit remporté plusieurs victoires sur les Uzes, ennemis éternels des Patzinaces, résolut de s'en défaire. Cégène se sauva, fit soulever deux des treize tribus qui composoient la nation, et attaqua le roi que suivoient toutes les autres. Ayant été forcé de céder au nombre, il passa le Danube avec vingt mille des siens, et sollicita dans l'Empire un asile qui

1049.
1051.

lui fut accordé. On lui assigna sur le bord du fleuve trois places avec une grande étendue de terrain. Cégène, altéré de vengeance, traversant incessamment le Danube, ravageoit continuellement les terres de ses compatriotes. Tyrac ayant demandé à l'Empereur de lui livrer le rebelle, et s'irritant du mépris qu'on fit de sa réclamation, sortit de son indolence naturelle. Il passa le Danube sur la glace à la tête d'une armée très-nombreuse. Cégène qui commandoit celle des Grecs, attendit pour attaquer les Patzinaces, dont il connoissoit les habitudes, qu'ils se fussent affoiblis par leur intempérance. Ils ne vivoient chez eux que des fruits de la terre. Dès qu'ils furent en-deçà du fleuve, la viande, le vin dont ils se gorgèrent sans retenue, l'hydromel qu'ils ne connoissoient pas encore, leur occasionnèrent des maladies qui les emportoient par milliers. Cégène attaqua ceux qui restoient. A peine pouvoient-ils soutenir le poids de leurs armes: ils les mirent bas, sans essayer aucune résistance, et demandèrent quartier, Tyrac le premier. Cégène insistoit pour qu'on les passât tous au fil de l'épée. « Il faut, disoit-il, tuer le serpent en hiver, » lorsqu'il est engourdi, de peur que se réveillant au printemps, il ne reprenne sa fureur » avec ses forces. » Les généraux grecs ne voulurent pas consentir à cette barbarie. Cégène

opiniâtre dans son ressentiment, égorgea presque tous les prisonniers qui lui échurent en partage; les autres furent envoyés dans la Bulgarie. Le roi et les principaux de sa nation obtinrent à Constantinople des établissemens avantageux.

Thogrul s'étoit flatté que la terreur de ses armes arracheroit un tribut à l'Empire. Mécontent du refus qu'on lui en fit, il se préparoit à la guerre. Monomaque, de son côté, assembla ses troupes, et arma quinze mille des Patzinaces établis dans la Bulgarie. Dès que ceux-ci se virent dans les plaines de l'Asie, le regret de leur liberté les vint saisir, et ils tinrent conseil sur les moyens de la recouvrer; les uns proposoient de continuer leur marche vers les Turcs et de solliciter leur assistance pour s'affranchir; les autres de se cantonner dans les montagnes de Bithynie. Un de leurs chefs, nommé Catalim, fut seul d'avis d'aller rejoindre leurs compatriotes en Bulgarie. On lui demande comment on pourroit traverser le Bosphore, n'ayant pas un bateau. « Je vous » montrerai le chemin, répondit-il, » et il tourne bride aussitôt vers la mer. On le suit sans savoir ce qu'on va faire. Lorsqu'on fut au rivage, Catalim s'adressant à la troupe : « Que ceux qui veulent » se sauver, dit-il, me suivent. » En même temps il s'élance à cheval dans les flots. Les plus hardis s'y jettent après lui, et enfin tous; le trajet étoit

de mille pas; il fut achevé avant qu'on se doutât à Constantinople d'une tentative si audacieuse. La promptitude de leur marche ouvrant tous les passages à ces Patzinaces, ils traversent la Thrace entière. Parvenus à Sardique, ils se joignent à leurs camarades qui transforment en armes leurs instrumens d'agriculture. Ils vont tous ensemble s'établir dans une riche plaine qui s'étendoit du mont Hémus à la mer, en un lieu nommé les Cent Collines, d'où ils font des courses continuelles. Cégène, mandé par l'Empereur, vient avec ses troupes camper dans la plaine de Constantinople. La première nuit, trois Patzinaces entrent dans sa tente, pendant qu'il dort, et lui portent plusieurs coups dont aucun n'est mortel. Comme on alloit les faire mourir, ils en appellent à l'Empereur; l'exécution est suspendue. On les amène à la ville, et ils sont conduits au cirque où étoit le prince en ce moment. Il les interroge sur le motif de leur attentat. Ils répondent que le désir de le sauver leur a mis le poignard à la main; que le projet de Cégène étoit d'entrer dans la ville au point du jour, d'égorger le prince, de piller, de massacrer les habitans, et d'aller joindre ensuite les rebelles. Monomaque, malgré l'invraisemblance de l'accusation, suspecte la fidélité de Cégène, et sous prétexte de lui assurer du repos pour sa guérison, s'assure de sa personne,

et le fait enfermer dans une chambre du palais. Il donne la liberté aux assassins. Les Patzinaces alarmés de cette conduite décampent et vont se joindre à leurs compatriotes au-delà du mont Hémus, puis le repassant viennent aux portes d'Andrinople. Le gouverneur de cette ville étant sorti pour leur livrer bataille fut entièrement défait. Dès que Monomaque en eut connoissance, il manda Tyrac et les principaux des Patzinaces qui vivoient, comme nous l'avons dit, à Constantinople. Après les avoir comblés de présens et leur avoir fait jurer fidélité, il les envoya vers leurs compatriotes pour qu'ils tâchassent de les ramener à l'obéissance. Il assembla des forces parmi lesquelles se trouva une troupe d'aventuriers françois commandés par un capitaine normand appelé Hervé. Celui-ci fut subordonné ainsi que Catacalon à un prêtre qui s'étoit sécularisé de sa propre autorité et qui n'entendoit rien à la guerre. Ce général présomptueux se croyoit sûr de la victoire, et avoit tellement fait partager sa confiance à ses soldats qu'ils s'étoient munis de cordes pour lier les prisonniers. Il fut fort étonné de voir à la tête des ennemis Tyrac et les officiers que Monomaque leur avoit envoyés pour les exhorter à mettre bas les armes. Dès le premier choc, l'armée grecque jette les siennes, et s'enfuit. Catacalon resta seul sur le champ de

bataille, avec une poignée de braves gens qui se firent tuer. Cet intrépide général laissé pour mort, fut sauvé par les soins d'un ennemi généreux. Les Grecs furent défaits une troisième fois sous les murs d'Andrinople. L'Empereur crut devoir entrer en négociation avec des ennemis qu'il trouvoit toujours invincibles. Il fit partir Cégène à cet effet. Celui-ci demanda un sauf-conduit à ses compatriotes. Ils le lui accordèrent en jurant qu'ils le recevroient avec amitié. A peine fut-il arrivé qu'ils le massacrèrent. Enfin les Patzinaces essuyèrent un échec, et après avoir soutenu la guerre quatre ans presque toujours avec succès, demandèrent la paix et obtinrent une trêve de trente années.

En Italie, l'Empire faisoit toujours quelque perte nouvelle. Drogon, chef des Normands, successeur de son frère Guillaume Bras-de-fer, étendoit ses conquêtes. Le Catapan, déjà vaincu par Guillaume, près de Trani, le fut encore, sur terre et sur mer, non loin de Tarente, par Drogon. Celui-ci, pour s'affermir davantage, demanda l'investiture des comtés de Pouille et d'Averse à Henri, Empereur d'Allemagne. La Pouille avoit été conquise sur l'Empire et non pas sur ce prince. Mais à l'exemple de ses prédécesseurs, il formoit des prétentions sur cette province, ainsi que sur la Calabre, comme roi d'Italie. En

cette qualité, il conféra très-volontiers un droit qui ne lui appartenoit pas. Irrité contre les Bénéventins, qui lui avoient refusé l'entrée de leur ville, il les fit excommunier par le pape, et s'empara d'une grande partie de leur territoire, qu'il donna encore en fief aux Normands. Monomaque vit avec déplaisir ces actes d'autorité exercés par l'Empereur d'Allemagne en Italie, et les progrès de la domination Normande; il renvoya dans la Pouille Argyre fils de Mel, en qualité de Catapan, avec de grandes sommes pour gagner les chefs des Normands et les engager à passer dans la Grèce, sous prétexte de combattre les Turcs et les Patzinaces. Le Catapan n'épargna ni les promesses, ni les présens; mais les Normands, égaux pour le moins aux Grecs en finesse, sentirent l'artifice, et ne se laissèrent point prendre à cet appât. Argyre, voyant la ruse sans succès, emploie ce qui lui reste d'argent à corrompre les principaux habitans de la Pouille, pour les engager à se défaire de ces étrangers. Il aposte un assassin qui poignarde Drogon dans une Eglise. On fait main basse sur ses compatriotes en plusieurs lieux de la Pouille. Humfroi, frère et successeur de Drogon, ayant rassemblé des forces, saisit les meurtriers et les fit expirer dans les plus cruels supplices. Il terrassa les Grecs en deux batailles. Argyre eut recours au pape Léon

IX, qui vint en personne combattre les Normands. Humfroi, secondé par son frère Robert Guiscard, remporta une victoire signalée. Le Saint-Père fut pris: les vainqueurs lui baisèrent les pieds, lui demandèrent avec humilité l'absolution de leurs péchés et le retinrent prisonnier. Le pontife recouvra la liberté l'année suivante (1052), par un traité avec les Normands, qu'il reçut au rang des vassaux de Saint Pierre, leur accordant en fief relevant de l'église, tout ce qu'ils possédoient déjà dans la Pouille (1), et ce qu'ils pourroient conquérir en Calabre sur les Grecs et en Sicile sur les Sarrasins. Le pape donnoit ainsi des droits qu'il n'avoit pas lui-même.

Monomaque, presqu'uniquement livré à ses plaisirs et à des amusemens frivoles, s'occupoit assez peu de ce qui se passoit dans ses Etats. Cette conduite encourageant les ambitieux, une famille nombreuse et distinguée conspira toute entière contre lui. Le complot fut découvert; il fit grâce à tous, excepté au chef qui ne fut encore puni que par la confiscation et l'exil. Ce-

(1) Nous avons vu tout à l'heure les Normands recevoir de l'Empereur d'Allemagne l'investiture du comté de Pouille. Le droit de souveraineté qu'il s'étoit réservé sur ce fief, étoit sans doute une simple décoration.

pendant

pendant comme le coupable fut condamné sans avoir été entendu et sans aucune forme judiciaire, sa condamnation passa justement pour un acte de tyrannie. L'année suivante (1052), vit éclore une autre conspiration. Un misérable, appelé Boïlas, avoit fait fortune auprès de Monomaque par des bouffonneries qui divertissoient ce prince. Il eut l'insolence d'aspirer à la place de son maître, et résolut de tuer celui qu'il faisoit rire. Il s'adressa aux mécontens qui fourmillent toujours dans les cours. Si quelqu'un paroissoit ne pas approuver son dessein : « Je » voulois, lui disoit-il, éprouver votre fidélité; » je vois avec plaisir qu'elle est incorruptible; » j'en rendrai compte à l'Empereur. » Comme il avoit ses entrées libres à toute heure dans le palais, l'exécution de son attentat étoit immanquable, s'il n'eût été découvert par un de ses complices. Il fut pris, entrant dans la chambre du prince, le poignard à la main. On punit les conjurés; mais leur chef en fut quitte pour une courte disgrâce. L'Empereur, ne pouvant s'en passer, lui rendit bientôt toute sa faveur.

Ce fut alors qu'éclata le schisme qui sépare encore l'Eglise grecque de l'Eglise romaine. Depuis dix ans, le siége de la capitale étoit occupé par Michel Cérulaire, qui, trois ans avant son élection, ayant été banni de cette ville pour 1053. 1054.

avoir conjuré contre l'Empereur Michel le Paphlagonien, avoit embrassé l'état monastique. L'ambition des patriarches grecs préparoit depuis long temps cette scission. Ils prétendoient que le souverain, en changeant de résidence, entraînoit avec lui la hiérarchie ecclésiastique, et que la capitale de l'Empire devoit être celle du Monde chrétien. Ils s'élevèrent d'abord à la dignité patriarchale, et se placèrent au-dessus des autres patriarches d'Orient. Peu satisfaits du second rang, ils disputèrent le premier à l'Eglise romaine, et se l'attribuèrent en prenant le titre de patriarches œcuméniques. Cependant, depuis Photius qui avoit soutenu ses prétentions avec plus d'énergie qu'aucun de ses prédécesseurs, l'Eglise de Constantinople étoit demeurée unie à celle de Rome. Cérulaire rompit entièrement cette union. Les Grecs faisoient aux Latins des reproches qui paroissent aujourd'hui bien frivoles. C'étoit de consacrer avec du pain azime, de manger de la chair d'animaux suffoqués, de ne pas chanter l'*alleluia* dans le carême, de jeûner les samedis pendant sa durée. Ces pratiques leur paroissoient abominables. A ces crimes contre la discipline se joignoit, suivant eux, une hérésie résultant de l'addition *filioque*, faite au symbole de Constantinople. En conséquence de ces accusations détaillées dans un écrit ré-

pandu par tout l'Orient, le patriarche Michel Cérulaire, et Léon, archevêque d'Achride, métropole de la Bulgarie, condamnèrent publiquement l'Eglise romaine comme entièrement corrompue dans le dogme, la discipline et les mœurs. Cérulaire défendit de communiquer avec le pape, sous peine d'anathême, et rebaptisa ceux qui avoient été baptisés par les Latins. Monomaque, qui, à cause de ses Etats d'Italie, avoit des raisons de ménager le Saint-Siége, lui manda qu'il désiroit la reconciliation des deux Eglises. Le pape envoya des légats. Le patriarche ayant refusé même de les voir, ils allèrent publiquement déposer sur le grand autel de Sainte-Sophie, un acte d'excommunication.. Cérulaire, en le traduisant du latin en grec, le falsifia si malignement que la ville entière se souleva. L'Empereur fit partir les légats de crainte qu'ils ne fussent pas respectés par le peuple, les combla de présens, et leur en remit aussi pour l'Eglise de Saint-Pierre. Le fougueux patriarche, outré de dépit, publie hautement que le prince trahit lui-même l'Eglise grecque, qu'il est d'intelligence avec les Romains, et il excite une si violente sédition que le timide Empereur se détermine malgré lui à sévir contre les partisans des Latins. Monomaque découvrit ensuite la falsification du patriarche; mais il n'osa s'en prendre directe-

ment à lui, et fit tomber les effets de sa colère sur les parens et les amis de l'audacieux prélat, lesquels chassa du palais. Celui-ci excommunia le pape à son tour, effaça son nom des dyptiques, et fit ce qu'il put, par ses lettres, pour détacher tout l'Orient du Saint-Siége. Le schisme ne fut pas encore général, et l'on vit postérieurement quelques Empereurs en communion avec l'Eglise romaine.

Sclérène étoit morte depuis long-temps. Zoé cessa de vivre deux ans avant l'Empereur. Il la pleura très-amèrement, et la mettoit dans son opinion au rang des saintes ; prenant, dit Zonare, pour autant de miracles les champignons qui croissoient autour de son tombeau. Il choisit après sa mort une jeune maîtresse qu'il logea dans son palais, et à laquelle il donna, comme à Sclérène, des gardes et le titre d'Auguste. La crainte d'encourir les censures ecclésiastiques, en contractant un quatrième mariage, l'empêcha de l'épouser. Ce prince avoit eu, pendant une partie de son règne, un ministre habile et probe. Il s'en défit pour donner sa confiance à un malheureux eunuque, qui, dénué de tout mérite, n'avoit de remarquable qu'une pédantesque affectation de purisme, quoiqu'il n'écrivit, ni ne parlât correctement. On le fit prince du sénat.

L'eunuque, voyant l'Empereur atteint d'une

maladie qui ne laissoit point de ressource, lui conseilla de se donner un successeur. On dépêcha un courrier à un général sur qui Monomaque avoit jeté les yeux. Théodora en fut avertie ; elle se trouvoit près du prince, qui s'étoit fait transporter dans un couvent. Elle le quitte pour courir au palais, où bientôt, environnée de la garde impériale et des principaux du sénat, elle est proclamée Impératrice. Cette nouvelle porta le dernier coup à Monomaque, et hâta sa fin.

THÉODORA.

Cette princesse, dans un âge avancé, monta sur le trône qu'elle avoit refusé vingt-six ans auparavant. Sa vie avoit été un tissu de révolutions continuelles. Destinée d'abord à l'Empire, chassée ensuite du palais, victime de la jalousie de sa sœur, exilée, religieuse, Impératrice, replongée presqu'aussitôt dans l'obscurité d'une vie privée, elle survivoit à ses persécuteurs, et régnoit sur leurs cendres. Il sembloit qu'on ne dût rien attendre d'une femme plus que septuagénaire, qui, d'ailleurs, ne prit d'autres ministres que quatre eunuques. Elle gouverna cependant avec gloire. Ces eunuques, dont elle ignora la méchanceté, dirigés par sa vigilance et contenus par sa fermeté, n'employèrent, tant qu'elle vécut, leur 1055.

habileté dans les affaires qu'au service de l'Etat. Attentive à remplir exactement toutes les fonctions de la souveraineté, l'Impératrice donnoit tous les jours audience, rendoit la justice et recueilloit elle-même les opinions. Quoiqu'âgée de 76 ans, elle suffisoit sans peine aux soins de l'administration. Pendant vingt et un mois qu'elle à la tête de l'Empire, rien n'en troubla la tranquillité. Ses ministres lui firent désigner pour son successeur Michel Stratiotique, vieux guerrier d'une valeur et d'une probité sans reproche, mais d'un esprit fort médiocre, déjà caduc et très-disposé à se laisser conduire. La princesse, peu de jours avant sa mort, l'associa à l'Empire après lui avoir fait jurer qu'il n'agiroit jamais sans conseil.

MICHEL STRATIOTIQUE.

1056. Le nouvel Empereur, abandonnant à ses ministres toute l'autorité, dont ils usèrent avec un despotisme tyrannique, s'occupoit à faire nettoyer le prétoire, à publier des règlemens sur la manière de se coëffer, et à d'autres minuties semblables ; ce qui le rendit l'objet de la risée publique. Dès les premiers jours de son avènement au trône, le mépris qu'il inspiroit lui suscita un rival. Théodose, cousin germain de

Monomaque, s'étoit attendu à lui succéder. Il n'avoit osé disputer la couronne à Théodora qui avoit des droits et des vertus. Mais l'incapacité de Michel encourageoit l'ambition. Théodose, en conspirant, prit si mal ses mesures, qu'il fut réduit à chercher un asile à Sainte-Sophie ; on refusa de l'y recevoir. Il se mit à genoux à la porte avec son fils, et demanda grâce. Il ne subit, ainsi que ses partisans, d'autre peine que celle de l'exil. Cette clémence n'étoit que foiblesse. Michel ne savoit ni punir ni récompenser. Il mécontenta tous les généraux en ne leur accordant pas les gratifications que les Empereurs avoient coutume de donner vers Pâques, aux principaux officiers du palais et de l'Empire, tandis qu'il avoit comblé de libéralités des citoyens d'un ordre inférieur ; son principal ministre congédia même avec mépris Isaac Comnène et Catacalon, qui, à la tête des généraux, s'étoient rendus au jour ordinaire dans la salle destinée à la distribution de ces présens. Les officiers en sortirent la rage dans le cœur, et allèrent à la grande Eglise s'engager mutuellement par les sermens les plus horribles à se venger de Michel et de son ministre. Il s'agissoit de choisir un Empereur. Tous nomment Catacalon comme le plus digne. Il se refuse à cet honneur, en alléguant l'obscurité de son extraction. « Il

» faut un noble, dit-il, pour commander à des » nobles. Une vertu isolée n'impose pas assez aux » peuples pour qu'ils se tiennent en respect ; il » est nécessaire qu'ils voient dans leur souverain » une longue suite d'ancêtres. Je donne ma voix » à Isaac Comnène, qui à son mérite joint le » bonheur d'une illustre naissance. » Après avoir juré fidélité à Comnène, et s'être promis le secret le plus inviolable, ces officiers se séparent, et chacun va en particulier solliciter un congé de l'Empereur, qui l'accorde sans difficulté, ne demandant pas mieux que de les éloigner. Les conjurés se réunissent à Castamoni en Paphlagonie, et proclament Comnène. Catacalon fut le dernier à se rendre. Ayant assemblé ses troupes à Nicopolis, il manda les commandans de chaque corps dans une vaste tente, à quelque distance de la place. Leur ayant exposé son dessein : « Il faut, » dit-il, me jurer fidélité, ou mourir à l'instant. » Environnés d'épées nues, ils n'hésitèrent pas ; ils prêtèrent le serment, et le firent prêter aux soldats. Les ministres de l'Empereur ayant assemblé une armée, en donnèrent le commandement à un eunuque. On se battit à quelque distance de Nicée dans un lieu nommé *Adès*, c'est-à-dire l'*Enfer*. Les troupes macédoniennes, qui se trouvoient dans les deux armées, en faisoient l'élite. L'aile droite de Comnène ayant été

enfoncée, il songeoit à regagner Nicée, lorsque Catacalon qui commandoit la gauche, après avoir renversé tout ce qui lui étoit opposé, força le camp ennemi et gagna la bataille. L'Empereur découragé envoya proposer à Comnène le titre de César, et une amnistie générale. Le conseil de guerre étoit d'avis d'accepter cet arrangement, et Comnène aussi. Le seul Catacalon s'y opposa, en disant que bientôt le poison acquitteroit la promesse faite au César, et qu'on arracheroit la vue à tous ses partisans. Les ambassadeurs de Michel, parmi lesquels se trouvoit le philosophe Psellus, avoient, dit-on, secrètement excité Catacalon, et on ajoute que Psellus avoit protesté à Comnène avec serment qu'il n'avoit qu'à se montrer pour voir tomber le fantôme d'Empereur qui prêtoit son nom au despotisme des eunuques. Pendant cette négociation, des séditieux proclamèrent Comnène à Constantinople. Un courrier lui fut dépêché par le patriarche Cérulaire, qui envoya en même temps plusieurs évêques à Michel l'avertir de quitter le palais pour faire place à son successeur. Il leur demanda ce que le patriarche lui donneroit en échange de l'Empire ; ils répondirent : « Le » royaume du ciel. » Ce prince, sans se faire prier davantage, se retira dans la maison qu'il avoit habitée avant de parvenir au trône. Il n'en

avoit été absent que treize mois. Il y vécut encore deux ans. Comnène fut couronné Empereur des Romains ; car les Grecs, jusqu'à la destruction de leur Empire, n'ont cessé de prendre le nom de Romains ; aujourd'hui encore, les anciennes provinces de Thrace et de Macédoine s'appellent Romélie, et une partie de l'Asie turque, le pays de Roum.

ISAAC COMNÈNE.

1057. Les Comnène, si connus par l'histoire des croisades, faisoient remonter leur origine plus haut que la fondation de Constantinople, et se mettoient au rang des familles nobles qui avoient quitté l'Italie pour suivre Constantin. C'étoit une prétention commune à toutes les maisons illustres dont la source étoit ignorée. Le premier Comnène dont parle l'histoire vivoit sous Basile second. Il est probable cependant qu'il ne fut par le premier de sa race qui parvint aux dignités, puisqu'il eut la préfecture d'Orient. Isaac étoit son fils. Ce prince ayant récompensé ceux qui l'avoient servi dans la révolution, les renvoya dans leurs terres, de crainte que ces esprits remuans n'excitassent quelques troubles. Trouvant les finances épuisées, il s'occupa du soin de les rétablir; mais il ne ménagea pas assez le sénat, le peuple, ni

même les gens de guerre. On souffroit néanmoins avec patience, parce qu'il s'imposoit des privations personnelles pour parvenir à son but, et parce qu'il n'avoit en vue que le bien public. Le clergé seul ne put lui pardonner de toucher à son superflu; il cria au sacrilège; les moines surtout se déchaînèrent contre lui; leurs clameurs furent si grandes, et leur résistance si opiniâtre que la réforme demeura imparfaite.

Le patriarche Cérulaire peu touché des intérêts du clergé, ne s'occupoit que des siens et de ceux de ses parens; il fatiguoit l'Empereur par les demandes continuelles qu'il lui faisoit et pour eux et pour lui-même. Un jour qu'il essuya un refus, il eut l'insolence de lui dire : « Je vous ai » donné la couronne; je saurai bien vous l'ôter. » L'Empereur n'osoit le faire arrêter dans le palais épiscopal, de peur d'un soulèvement. Il crut devoir attendre l'occasion d'une fête que le patriarche célébroit hors de la ville pour le faire enlever et conduire en exil.

Isaac frappé d'une maladie qu'il crut mortelle voulut se démettre de l'empire en faveur de son frère Jean, avec lequel il vivoit dans la meilleure intelligence. Il étoit doux, bienfaisant, instruit, laborieux; personne ne paroissoit plus digne du rang suprême, et la voix publique l'y appeloit. Il se refusa constamment aux sollicita-

tions de son frère. Isaac sourd alors aux douces insinuations de la nature, prit un successeur hors de sa famille. Son choix tomba sur Constantin Ducas, qui avoit été un des plus zélés partisans de sa révolte. Il lui résigna sa couronne qu'il n'avoit portée que deux ans. Isaac étoit brave, et fort entendu à la guerre, équitable, pénétrant, accessible, quoiqu'il eût un peu de hauteur, ennemi de la flatterie, et d'une chasteté peu commune dans un guerrier. A la fleur de son âge, il fut attaqué d'une maladie à laquelle les médecins ne connoissoient de remède que le commerce avec le sexe, ou la mutilation. Il étoit alors en campagne, éloigné de sa femme; il préféra l'opération, disant qu'on pouvoit entrer au ciel sans signes de virilité, mais non pas sans continence. Dès qu'il se fut dépouillé de la pourpre, il se fit transporter dans un monastère, où il recouvra la santé, sans se repentir de son abdication. Sa femme, fille du roi des Bulgares, l'avoit fortifié dans ce dessein pendant sa maladie, et l'y confirma dans sa convalescence; elle se consacra elle-même à la vie religieuse. Isaac vécut une année seulement dans son monastère. Il s'humilia jusqu'à remplir à son tour l'office de portier.

Avant de commencer l'histoire du règne de Constantin Ducas, nous devons dire en quel état

se trouvoit alors l'Empire grec en Italie. Pendant ceux de Théodora, de Michel Stratiotique et d'Isaac, les Normands y avoient poussé leurs conquêtes, malgré les obstacles que leur avoit suscités la jalousie des papes. Humfroi eut pour successeur son frère Robert Guiscard, qui réunissoit à une valeur intrépide la plus grande habileté dans les affaires. Tuteur du fils de Humfroi, il s'étoit emparé des Etats de son pupille. Le peu de troupes grecques qui restoient en Italie, ne paroissoient devant lui que pour être battues. Il acheva la conquête de la Calabre et de la Capitanate. Ces succès l'élevèrent tellement au-dessus des autres comtes, qu'on n'osa plus même lui envier le commandement. Ils le proclamèrent d'une voix unanime chef de la nation, sous le titre de duc de Pouille et de Calabre. L'ambition lui fit répudier sa femme, pour épouser la fille du prince de Palerme. C'étoit une héroïne qui accompagnoit toujours son mari à la guerre, et partageoit tous ses dangers. Le pape Nicolas II, dans l'impuissance de chasser les Normands de l'Italie, tâcha de s'en faire un appui contre les Empereurs d'Allemagne, et de profiter de la conjoncture pour acquérir au Saint-Siége de nouveaux droits, qui n'étoient fondés que sur la fausse donation de Constantin. Le cardinal Hildebrand, le créateur et le conseil des papes

à cette époque, formoit dès-lors le plan de cette monarchie universelle, qu'il s'efforça d'établir, lorsqu'il fut lui-même assis sur le siége pontifical. Nicolas renouvela le traité de Léon. Il confirma à Robert le titre de duc de la Pouille, de la Calabre, et même de la Sicile qui étoit presque toute au pouvoir des Sarrasins, à condition de prêter serment de fidélité au Saint-Siége comme feudataire, et de payer un tribut annuel de douze deniers pour chaque paire de bœufs.

CONSTANTIN DUCAS.

1060. Le nouvel Empereur fut un véritable pédant. A son couronnement, il prononça un long discours sur l'équité qui doit être la règle de toutes les actions d'un prince; car il aimoit à discourir et auroit, disoit-il, préféré le sceptre de l'éloquence à celui de l'Empire. Son zèle pour la justice dégénéroit en petitesse ; toujours enveloppé de chicanes et de procédures, il se perdoit dans les détails, et négligeoit les grandes parties du gouvernement ; il avoit mis la plaidoierie tellement à la mode, que les gens de guerre désertoient les camps pour le barreau. Il se vantoit d'une impartialité qu'il n'observoit pas toujours; dévot et fort ami des moines, il affectoit beaucoup de charité pour les pauvres. Néanmoins son

avarice alloit jusqu'à licencier la plupart de ses troupes et laisser l'Empire en proie aux incursions des Barbares pour se dispenser de fournir à la solde des armées. Il vendit les emplois, et fit monter à un prix excessif le bail des fermes publiques; son but n'étoit que de grossir le trésor de l'état, et non de fournir à ses dépenses personnelles; car rien de plus frugal que sa table, et de plus simple que sa maison. Il commença son administration par le rappel de tous les exilés, et dans la distribution des dignités n'eut aucun égard à la naissance; cette égalité choqua les grands; plusieurs d'entr'eux résolurent de le noyer dans le golfe, lorsqu'il reviendroit à Constantinople, dont il étoit sorti pour aller célébrer une fête au-delà du Bosphore. Le préfet de la ville étoit de ce complot, qui fut découvert et puni seulement par la confiscation.

Ses armées dépérissoient de jour en jour par le défaut des choses nécessaires à leur entretien, et la réforme des meilleurs officiers que supprimoit une économie malentendue; il perdoit bien plus par les ravages des ennemis, qu'il ne gagnoit par ses épargnes insensées. Les Turcs pendant trois ans saccagèrent cinq ou six de ses provinces. D'un autre côté, Salomon, roi de Hongrie, assiégea et prit Belgrade, après avoir défait en deux combats, sur le Danube et sur ses bords; la flotte et

l'armée des Grecs, et dans un troisième, les Besses, ancien peuple de Thrace.

Uzes. Une nuée de Barbares, encore plus féroces que les Hongrois, passèrent le Danube. C'étoient les Uzes, peuplade tartare, de même origine que les Turcs. La nation toute entière émigroit. Après avoir traversé le fleuve sur des outres ou dans des canots creusés de leurs mains, ils tombèrent sur les troupes grecques et bulgares, et les exterminèrent. Leur multitude inonda toutes les plaines voisines du Danube. Un de leurs détachemens pénétra jusqu'à Thessalonique, dévastant, égorgeant tout sur son passage. On murmuroit à Constantinople; les uns accusoient l'Empereur de pusillanimité, les autres d'avarice. Ce prince ne connoissoit pas de plus grand fléau que la guerre, et il avoit quelque raison d'en juger ainsi relativement à l'Empire, dont la décadence étoit extrême. Il n'y avoit dans les chefs aucune science militaire; dans les troupes aucune discipline. Les officiers et les employés pilloient plus que les soldats. Dans ces conjonctures l'Empereur n'épargnoit pas ses trésors; il les prodiguoit pour gagner les généraux ennemis. Alléchés par ses libéralités, ces Barbares lui manquoient de parole, pour en extorquer de nouvelles. Cependant Constantin poussé à bout par les reproches de lâcheté qui devenoient publics, et opiniâtre dans son

son système de n'assembler aucune armée, prit un parti extravagant; ce fut de se mettre en campagne à la tête de cent cinquante cavaliers seulement, afin qu'on ne pût pas douter de son courage. A peine étoit-il sorti de sa capitale, qu'il apprit que les Uzes attaqués de la peste avoient été sans peine écrasés par les Bulgares et les Patzinaces, et que les débris de leur armée avoient repassé le Danube. Ce revers essuyé par les Uzes causa leur dispersion. Une branche de cette nation étoit déjà établie en Arménie, et dans les pays voisins sous le nom de Turcomans. Ceux qui s'étoient jetés du côté de l'Occident, défaits par les Patzinaces, se divisèrent encore. Les uns s'étant réfugiés entre les bras de l'Empereur, en reçurent des établissemens dans la Macédoine, où ils demeurèrent soumis et confondus avec les Grecs originaires; les autres se fixèrent dans la Moldavie et dans un canton de la Hongrie.

Ducas associa ses trois fils à l'Empire. Son dessein, à ce qu'il paroît, étoit qu'ils régnassent ensemble; car il ne régla pas l'ordre de succession. Il laissa leur tutelle à leur mère, après lui avoir fait jurer qu'elle ne passeroit pas à de secondes noces, et lui donna pour adjoint à la régence le patriarche de Constantinople, auquel fut remis l'acte de ce serment. L'Empereur mourut après ces dispositions qui furent peu suivies.

Son règne vit s'éteindre tout à fait la domination de l'Empire en Italie. Roger, un des frères de Robert Tancrède, suivi de cent soixante cavaliers seulement, passa en Sicile, où les Sarrasins étoient divisés entr'eux; il y fit un grand butin, et de retour à Rhège engagea son frère à se joindre à lui pour l'aider à s'emparer de cette île, dont les Musulmans étoient maîtres, à l'exception de quelques places qui restoient encore aux Impériaux. Dans un court intervalle, il en chassa les uns et les autres, et y fonda un état, qui s'étant uni en la personne de son fils avec les conquêtes d'Italie, prit (1130) le titre de royaume. Après une infinité de combats et de révolutions dans lesquelles les villes et les forteresses changeoient continuellement de maîtres, le Bas-Empire, qui depuis cinquante ans défendoit ses anciennes possessions dans l'Italie méridionale, perdit encore cette portion de son domaine. Les Normands en achevèrent la conquête par la prise de Bari, capitale de la Pouille et de tous les Etats que les Grecs avoient possédés dans ces derniers temps en Italie. Cette ville avoit jusqu'alors résisté à tous les efforts des braves Normands. Les Catapans y faisoient leur résidence ordinaire. Elle tint près de trois ans. Les Impériaux envoyèrent à son secours une flotte considérable, sous les ordres d'un seigneur normand, appelé Gosselin, qui

s'étant attaché au sort d'Abailard, fils de Humfroi, avoit été avec lui à Constantinople solliciter du secours contre Robert, usurpateur des États de ce jeune prince. Robert étoit venu de Sicile joindre son frère avec plusieurs vaisseaux; il livre bataille aux Grecs, aborde la Capitane, s'en rend maître, fait Gosselin prisonnier et disperse sa flotte. C'étoit le premier combat naval que donnoit la nation normande, et elle triompha pour son coup d'essai des navigateurs les plus anciens et les plus habiles qui existoient alors dans l'univers. Ce fut ainsi qu'une colonie de douze gentilshommes par des prodiges de valeur et de constance, chassa enfin les Grecs d'Italie. Les Normands réunirent dans la suite avec la Pouille, la Calabre et la Sicile, les principautés de Capoue, de Palerme, d'Amalfi et de Naples, et formèrent le royaume des Deux-Siciles.

EUDOCIE, *Impératrice.*

Dans l'état d'indécision où Constantin Ducas avoit laissé la succession à l'Empire, sa femme Eudocie s'empara du gouvernement, sans paroître en exclure ouvertement ses fils; elle s'en faisoit accompagner dans toutes les circonstances où il falloit représenter; mais assise au milieu d'eux, elle décidoit seule et se croyoit en droit ou de 1067.

garder ou de donner l'Empire. Le règne d'une femme parut aux Turcs une circonstance favorable pour se jeter sans danger sur le territoire impérial. Ils ravagèrent toute la frontière orientale. L'armée des Grecs étoit assez nombreuse pour les arrêter; cependant elle se dissipa d'elle-même. Eudocie, aussi avare que son mari, retranchoit de la paie et de la subsistance des soldats, et ces malheureux à demi morts de faim regagnoient leurs foyers. Quelques nouvelles levées montrèrent d'abord de la bonne volonté. Mais ces milices sans expérience, sans pain, sans armes, sans habits, taillées en pièces par l'ennemi dans toutes les rencontres, prirent aussi le parti de retourner dans leur pays, où elles retrouvoient la misère qu'elles fuyoient.

Ces désordres n'attestant que trop l'incapacité d'Eudocie, on demandoit hautement un Empereur. On persuada sans peine à l'Impératrice que le serment qui lui avoit été arraché par son premier époux, de n'en pas prendre un second, étoit une tyrannie qui ne l'obligeoit à rien. Elle fixa son choix sur un prince qui venoit d'échapper à l'échafaud.

Romain Diogène, duc de Sardique, homme de courage et de naissance, avoit demandé une charge du palais à Constantin Ducas, qui lui avoit répondu : *Méritez-la par vos services.* Ce duc étant tombé sur un gros détachement de

Patzinaces qui ravageoient la province où il commandoit, et les ayant taillés en pièces, en fit porter les têtes à l'Empereur, lequel lui envoya aussitôt le brevet de la charge qu'il avoit sollicitée, en lui mandant : « Vous la devez à votre épée. » Diogène, moins sensible à sa promotion qu'au refus qu'il avoit essuyé, conçut le dessein d'usurper l'Empire. Il n'y travailla cependant qu'après la mort de Ducas. Devenu alors plus audacieux, il forma un parti ; mais avant que ses mesures fussent toutes prises, il fut trahi par un de ses complices. On l'amena chargé de fers à Constantinople. Convaincu et condamné, il est présenté à l'Impératrice pour la confirmation de la sentence. Les assistans sont émus de pitié. On plaint le sort d'un guerrier ; seul capable de défendre l'Empire de la fureur des Barbares ; et personne ne fut plus sensible à son infortune que son propre juge. Sa bonne mine lui fit trouver grâce à ses yeux. Eudocie ordonna une plus ample information ; et le tribunal, voyant l'intérêt qu'elle prenoit à Diogène, ne manqua pas de le trouver innocent et de l'absoudre. Elle désiroit l'épouser ; mais elle étoit retenue par la promesse qui la condamnoit au veuvage. Eudocie avoit naturellement peu de ressources dans l'esprit. La plus ingénieuse des passions lui inspira de l'adresse. Elle envoie vers le patriarche Xiphilin,

un de ses eunuques, qui lui dit que l'état a besoin d'un maître qui puisse le soutenir, que l'Impératrice a jèté les yeux sur Bardas, frère du prélat; qu'elle voudroit lui donner sa main et la couronne, mais que l'acte dont le patriarche est dépositaire la tient enchaînée; qu'elle ne fera rien sans son avis. Il demande quelques jours pour disposer les sénateurs qui s'étoient rendus cautions de la promesse, à consentir aux vœux de l'Impératrice. Il les fait venir successivement, et sans parler de son frère, leur fait sentir l'absurdité de l'engagement bizarre auquel la jalousie du dernier Empereur avoit prétendu assujettir la princesse; il dit qu'il ne falloit pas sacrifier à un pareil caprice le repos et le salut de l'état. Les sénateurs gagnés par ses raisons, ses flatteries et même ses largesses, se rendent à son avis. L'acte fut remis à l'Impératrice, qui épousa de nuit Diogène, et le déclara le lendemain Empereur, au grand étonnement de toute la cour, et surtout du patriarche. Les trois fils d'Eudocie furent frappés de cette nouvelle, comme d'un coup de foudre. Dans leur premier mouvement ils crièrent à l'usurpation. Les Barbares nommés Varangues (1), qui faisoient partie de la garde

(1) Les Varangues, Varinges ou Varèges étoient des peuples de la Scandinavie, renommés pour leur in-

impériale, et que Constantin avoit toujours bien payés, prenoient les armes en faveur de ses fils, et menaçoient de brûler le palais avec Eudocie et son nouvel époux. Elle réussit à persuader à ses enfans que Diogène ne veut être que leur tuteur, qu'il lui en a donné sa parole, et qu'elle saura bien la lui faire tenir. Ces jeunes princes vont eux-mêmes calmer le zèle féroce de leurs défenseurs. Le reste de l'Empire demeura immobile. Les derniers règnes avoient éteint cet amour naturel des sujets pour leurs princes. L'indifférence étoit réciproque. Condamné à être la proie de l'avidité de ses monarques, le peuple s'embarrassoit assez peu par quelles mains il seroit dépouillé.

ROMAIN DIOGÈNE.

Le nouvel Empereur trouvoit les affaires dans 1068.
un état déplorable : les emplois vendus comme à l'encan ou prostitués à la faveur, les finances

vincible courage. Ils se lièrent étroitement avec ces derneirs, ce qui les fit connoître des Grecs, lesquels avoient de grandes relations] de commerce avec ces derniers Les Empereurs Grecs en prirent à leur solde ; entre les troupes étrangères auxquelles ces princes confièrent leur garde, les Varangues tenoient le premier rang.

détruites par les moyens mêmes qu'on avoit crus propres à les accroître, des troupes contraintes par la misère de piller les citoyens qu'elles étoient destinées à défendre, et composées seulement de ceux à qui la désertion n'eût laissé aucune ressource. Diogène ne perdit pas courage. Actif et passionné pour la gloire, il commença par la réforme de l'intérieur. Il prit et suivit d'abord de sages conseils: mais comme il étoit présomptueux et précipité, bientôt il dédaigna d'en demander, et la vanité lui persuada qu'il avoit achevé ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher. Eudocie prétendoit le gouverner; il ne le voulut pas souffrir: pour empêcher même qu'on ne le crût capable de cette foiblesse, laissant l'Impératrice dans le palais, il alla s'établir au-delà du Bosphore, où il s'entoura de toutes les troupes de sa maison, qui n'étoient guère mieux vêtues que celles des provinces.

Diogène bouillant de courage ne voulut pas, comme Ducas, acheter la paix des Barbares. Les Turcs, entrés dans le Pont, y avoient pris leurs quartiers d'hiver, et devoient au printemps s'avancer vers le Bosphore, pour s'emparer de l'Asie mineure. Il les prévint, et se mit en marche avec une armée dans laquelle se trouvoient des troupes de diverses nations étrangères à la solde de l'Empire, Uzes, Francs, Varangues. Il étoit

suivi d'une grande multitude ; mais il n'avoit point de cavalerie ; ses soldats presque nus n'étoient couverts que de quelques haillons. Nuls charriots, nulle machine de guerre, des faux, des fourches, d'autres instrumens d'agriculture au lieu d'armes, point de vivres ; il falloit subsister aux dépens des lieux où l'on passoit. Les drapeaux mêmes par leur délabrement sembloient être les enseignes de la misère. On eût pris cette armée pour un attroupement de mendians. L'Empereur trouva le moyen de la recréer en quelque sorte par ses soins et son exemple. Aucune fatigue, aucun danger ne le rebutoit. Il prit quelque temps pour former ses troupes et recueillir ce qu'il put d'armes et d'habits. Il sut par une noble familiarité, des promesses et des récompenses, inspirer à des âmes timides et abattues une partie de son courage. Au moyen d'une marche rapide, il se trouva dans le Pont en présence des Turcs, qui, surpris de le voir sur eux avant d'avoir été avertis de son approche, prirent la fuite. Ne voulant pas se charger de la garde embarrassante d'une quantité considérable de prisonniers qu'il avoit faits, il donna ordre de les massacrer, et s'achemina ensuite vers la Syrie. Son arrière-garde alloit être détruite, lorsqu'il accourut à son secours, et mit l'ennemi en déroute. Il s'empara de la ville d'Hiérapolis, qui étoit défendue par une

nombreuse garnison de Turcs et d'Arabes. Pendant le siége de la citadelle, un détachement qu'il envoya au-devant des ennemis qui accouroient pour le lui faire lever, fut culbuté avec grande perte, et fit mal son devoir. L'Empereur ayant forcé la citadelle, et se voyant à son tour assiégé, livra bataille en personne et triompha. Cette campagne fut regardée comme très-glorieuse pour lui ; tant il sembloit difficile de tirer quelque parti des soldats grecs, dans l'état où l'armée se trouvoit réduite par une mauvaise administration.

Eudocie avoit été à la tête des affaires pendant l'expédition de Diogène. Elle lui adressa, lorsqu'il étoit en route pour revenir à Constantinople, la dédicace d'un recueil intitulé *Ionia*, qui avoit dû être l'ouvrage d'une grande partie de sa vie, et qui étoit le fruit d'une immense lecture. Elle y avoit rassemblé les généalogies des dieux, des héros, des héroïnes, leurs métamorphoses, les fables avec les allégories qui se trouvoient dans les auteurs anciens, des anecdotes sur les écrivains et les savans les plus connus. Depuis son enfance, tous ses momens de loisir avoient été consacrés à extraire ce qu'elle trouvoit de plus intéressant dans les livres de sa riche bibliothèque, qu'elle avoit fort augmentée. Elle promet à l'Empereur de faire paroitre incessamment, sous son bon plaisir, quatre autres ouvrages de

sa composition, dont les titres sont indiqués. Ils ne sont pas venus jusqu'à nous; mais le manuscrit de l'*Ionia* existe à la bibliothèque nationale.

A peine de retour, l'Empereur se vit obligé de rentrer en campagne. La révolte d'un officier renommé pour son courage lui causoit de vives inquiétudes. Plusieurs gentilshommes normands résidoient à Constantinople. Les uns, dans les intervalles des guerres d'Italie, ne pouvant souffrir l'inaction, étoient venus demander du service à l'Empereur; les autres, qui avoient contribué aux conquêtes d'Italie, n'ayant pas eu de partage dans les terres conquises, s'étoient retirés mécontens et s'étoient rendus à la cour impériale pour y établir leur fortune. Un des plus distingués étoit Robert Crépin (1). Ces guerriers amenoient avec eux en Orient leurs vassaux, leurs domestiques, quantité d'aventuriers attachés à leur personne. C'est ce qui composoit ces corps de Francs, qui se signaloient fréquemment entre les troupes de l'Empire. Robert Crépin, envoyé par 1069

(1) Il descendoit des Grimaldi, princes de Monaco, dont une branche s'étoit établie en Normandie du temps de Rollon, premier duc de cette province. Des familles françoises tirent leur origine de cette maison illustre; les Dubec-Crépin, les Bourri, les Vardes, dont la postérité masculine s'est éteinte à la fin du 17e. siècle.

Diogène sur la frontière pour la défendre contre les Turcs, ne recevant pas de solde, pilla les caisses des receveurs et mit le pays à contribution. Son procédé parut une révolte déclarée. On fit marcher des troupes pour le réduire; il les battit à chaque occasion, faisant quartier à tous ceux auxquels il pouvoit sauver la vie, et les renvoyant sans rançon. Dans le temps qu'on le poursuivoit comme rebelle, il tailla en pièces un grand corps de Turcs qu'il rencontra, gardant ainsi la fidélité autant que les circonstances pouvoient le lui permettre, et ne la violant, en quelque sorte, que par nécessité. Il envoya une députation à Diogène qui s'avançoit, pour s'excuser de sa conduite sur les besoins impérieux de ses troupes, et demander une amnistie, en protestant de son inviolable attachement au service de l'Empire. Le prince, touché de sa franchise, et qui lui savoit gré de la victoire qu'il avoit remportée sur les Turcs, craignant d'ailleurs d'être traversé dans son expédition par un guerrier si redoutable, ne se rendit pas difficile. Robert Crépin le joignit avec une partie de ses gens, dont il avoit laissé le plus grand nombre dans l'Arménie. Mais la jalousie des courtisans vint à bout de le noircir dans l'esprit du prince, et il fut exilé. Les Francs restés après lui, offensés du traitement fait à leur général, levèrent

l'étendard de la révolte et se jetèrent sur la Mésopotamie.

Cependant l'Empereur arrivé à Césarée, envoya un fort détachement contre les Turcs qui dévastoient le pays. Il fut battu. Diogène alors alla chercher l'ennemi en personne avec toute son armée; l'ayant mis en fuite, il le poursuivoit avec une partie de ses troupes, lorsqu'un corps plus nombreux que celui qui fuyoit vint attaquer celles qui étoient restées au camp, et qui travailloient à se retrancher. Elles prennent les armes ; les Francs plus hardis et plus prompts que les Grecs, joignent avant eux l'ennemi, et le terrassent. Ceux-ci les laissoient aux prises sans leur porter aucun secours. C'étoit l'effet d'une jalousie nationale. Diogène fit encore mourir tous ses prisonniers, sans épargner même le général qui offroit une forte rançon. Après quelques autres opérations où les succès furent balancés, l'Empereur revint à Constantinople. Tous les avantages qu'il remporta dans ces deux campagnes furent le fruit de son courage et de son habileté; les échecs, celui de l'incapacité de ses généraux. On peut dire qu'eu égard à la médiocrité des instrumens dont il étoit obligé de se servir, il fit d'assez grandes choses. Les soldats ayant perdu sous les derniers règnes l'habitude du travail, n'étoient plus en état de supporter la fatigue; les offi-

ciers, novices dans leur métier, n'avoient pas même le mérite ordinaire du courage, et s'estimant d'autant plus qu'ils valoient moins, demandoient les plus grandes récompenses pour les plus légers services; ensorte que la fortune de l'Empire reposoit toute entière sur son souverain, et que parmi tant de bras il n'y avoit qu'une seule tête.

Après avoir pendant deux années consécutives porté ses armes tantôt en-deçà, tantôt au-delà de l'Euphrate, et rabattu l'audace des Barbares, Diogène crut pouvoir prendre quelque repos, et confia la conduite de la guerre à Manuel Comnène, prince aimable, spirituel et en état d'en diriger les opérations. D'abord vainqueur en toute rencontre, celui-ci excita la jalousie de l'Empereur, qui, sous un mauvais prétexte affoiblit son armée. Campé sous les murs de Sébaste, ce général qui s'étoit promis de ne rien hasarder, ne pût cependant supporter les insultes des Turcs qui vinrent le braver jusqu'aux pieds de ses retranchemens. Il fit une sortie, donna dans une embuscade et fut pris. Le vainqueur étoit de la famille des sultans et prétendoit avoir des droits au royaume de Perse. Il se souleva, mais son entreprise excédoit ses forces. Manuel qui s'en aperçut, et qui s'étoit insinué dans sa familiarité, lui persuada de recourir à l'Empereur; le Turc partit avec

Manuel et tous les prisonniers qui étoient en son pouvoir. Diogène lui donna des titres et des espérances.

En effet, dès l'année suivante, il fit d'immenses préparatifs, dans le dessein d'abattre la puissance des Turcs et de conquérir la Perse. Il amena Comnène qui mourut en chemin, et le général ennemi qui étoit venu implorer son assistance. Son armée se trouva composée de cent mille hommes de pied sans compter une nombreuse cavalerie. A quelque distance de Césarée, il s'arrêta dans une plaine fertile, et ne tarda pas à s'en repentir. Ce n'étoit plus le temps où une armée romaine campée dans un verger plein de fruits mûrs, le quittoit sans qu'il en manquât un seul aux arbres qui couvroient les tentes. Il ne fut pas possible de contenir les mains avides d'une foule indisciplinée. La garde allemande surtout se débanda pour courir au pillage. L'Empereur en ayant châtié quelques soldats, tous se mutinent; il les enveloppe, leur fait mettre bas les armes, les retranche de sa garde, et les fait passer de la tête à la queue de l'armée. Il s'avance ensuite vers la Perse contre l'avis de ses meilleurs capitaines, qui lui conseilloient de s'arrêter dans l'Arménie, et divise ses troupes, encore malgré leurs remontrances. Un de ces détachemens fut confié à Oursel, de l'illustre maison de Bailleul en Normandie, qui, tout brave

qu'il étoit, abandonna son poste à l'approche de l'ennemi. Un général de l'Empereur est défait et pris dans une forte escarmouche; un autre nommé Bryenne est blessé. Un corps de cavaliers Uzes passe tout entier du côté des Turcs. Néanmoins Diogène toujours plein de confiance, refuse la paix que lui propose le sultan Alp-Arslan, et qu'il lui offre non par crainte, car il étoit intrépide, mais par humanité. La bataille se livre près de Manziciert sur l'Araxe. Le corps de réserve est commandé par Andronic Ducas, fils de Jean Ducas, celui-ci frère du dernier Empereur, et par lui fait César. Andronic Ducas étoit courageux, mais ennemi secret de Diogène. Le sultan ayant rangé son armée, fait sa prière et verse des larmes en songeant au sang qui va nécessairement couler. Il fait publier la permission de se retirer pour tous ceux qui craignent le combat, quitte son arc et ses flèches, et ne prend que son sabre et sa massue; il lie lui-même la queue de son cheval; toute sa cavalerie en fait autant; ensuite il se couvre d'un habit blanc, et s'étant parfumé comme pour la sépulture, « si je suis vaincu, » dit-il, c'est ici mon tombeau. » Les Turcs, après quelque résistance reculèrent à petits pas pour attirer les Grecs dans des embuscades. Diogène les poursuivit, en s'observant toujours, sans pouvoir les atteindre, ni se garantir des flèches de

leur

leur cavalerie, aussi prompte à fuir qu'à revenir à la charge. L'Empereur en conséquence, voyant que la nuit approchoit rétrograda en bon ordre. Les corps les plus avancés crurent néanmoins qu'il prenoit la fuite. Andronic voulant lui faire perdre la bataille, en fit courir le bruit, et fut le premier à retourner au camp avec le corps qu'il commandoit. Toute l'armée le suivit en confusion. L'Empereur en un moment se vit abandonné. Après des efforts héroïques, ayant eu son cheval tué sous lui, et ayant reçu une blessure, il fut saisi par un esclave qui avoit été à Constantinople, et qui s'étant prosterné à ses pieds le conduisit au camp des Turcs. Diogène couvert de sang et de poussière fut présenté au sultan; celui-ci se précipitant de son tribunal, le renverse et lui marche sur le corps. C'étoit en Orient, et même à Constantinople, le traitement usité envers les princes faits prisonniers. Mais après ce premier mouvement, le sultan le traita avec les plus grands égards, et lui fit rendre les mêmes honneurs qu'à lui-même. Il s'entretint avec lui affectueusement, l'avertit de plusieurs fautes qu'il avoit commises pendant la bataille, et lui reprocha doucement le refus de la paix. Ce prince lui dit un jour : « Qu'auriez-vous fait de » moi, si j'eusse été votre prisonnier? Diogène (à ce qu'on prétend) répondit avec une inso-

lente brutalité qu'il l'eût fait déchirer à coups de verges. « Et moi, répliqua le sultan, je vous » traiterai d'une manière plus conforme à votre » loi religieuse ; car on dit que votre législateur » vous prescrit l'humanité, le pardon et l'oubli des » injures. » Il lui tint parole, lui accorda la liberté et la paix, en exigeant toutefois quinze mille pièces d'or pour sa rançon, et un tribut annuel de trois cent soixante mille pièces.

Cependant dès que la captivité de Diogène eut été connue à Constantinople, l'Impératrice avoit mandé le César Jean, qui, justement suspect à l'Empereur, s'étoit retiré en Bithynie, où il ne s'occupoit que de chasse. Il opina d'abord à ce qu'on annonçât par une proclamation publique qu'Eudocie et Michel son fils aîné prenoient conjointement les rênes de l'Empire. Cette association déplaisoit aux courtisans qui auroient mieux aimé voir un jeune prince revêtu seul du pouvoir souverain. Jean lui-même changea bientôt d'avis. Sur ces entrefaites, on apprit que l'Empereur s'avançoit vers le Bosphore. Alors le César Jean se croyant perdu si Diogène reprend son autorité, assemble les gardes, et leur fait prêter serment de fidélité à Michel. Les Varangues l'enlèvent, le transportent sur la tour la plus élevée du palais, et à la vue de toute la ville, l'y proclament Empereur. Le César mène l'Impératrice

dans un couvent, où il la contraint de prendre l'habit religieux. (Elle y vivoit encore après plus de vingt-cinq ans.) On envoie dans les provinces des circulaires du César Jean et de Michel Empereur, qui déclarent Diogène déchu de l'Empire, dont il n'avoit été qu'usurpateur, et coupables de félonie ceux qui lui prêteroient quelque secours. Psellus, flatteur de ce prince, tant qu'il avoit régné, fut le premier à faire naître l'idée de cette démarche, et s'en vante dans ses écrits. Il avoit donné l'année précédente un conseil perfide à Diogène, qu'il haïssoit mortellement, étant tout dévoué aux enfans de Constantin Ducas. Son dévouement étoit louable, mais ne sauroit justifier une perfidie.

Diogène à la nouvelle de ce soulèvement, ayant en peu de jours mis sur pied une armée nombreuse, entre dans Amazia (Amasie), capitale du Pont. Le César fait marcher contre lui Constantin, le second de ses fils, qui remporte une victoire sanglante sous les murs de cette ville. L'Empereur se retire en Cilicie et y rassemble de nouvelles troupes. Andronic, l'autre fils du César, et qui avoit trahi Diogène à Manziciert, le chercha dans cette province, et gagna une bataille sur un de ses généraux. Robert Crépin, irrité de son exil et sorti d'Abydos, étoit venu se joindre aux révoltés avec ce qu'il avoit de

Francs; il avoit contribué à leur première victoire, et fut le principal auteur de celle-ci. Diogène enfermé dans Adana, où se réfugièrent les vaincus, chercha vainement à ranimer leur courage. Investi par Andronic, et se voyant sans espoir, il offrit de se rendre et de prendre le froc, pourvu qu'il ne lui fût fait aucun mauvais traitement. Andronic envoya consulter le nouvel Empereur. Le conseil promit tout, et pour inspirer plus de confiance à Diogène, fit partir pour l'aller joindre trois archevêques qui se rendirent garans du traité. Dans l'intervalle de la négociation, ce Prince recueillit tout ce qui lui restoit d'argent et le fit passer au sultan pour s'acquitter autant qu'il étoit en lui du prix de sa rançon. Il sortit d'Adana vêtu en moine, et on le mena sur un mulet vers Constantinople. Le César lui fit donner en chemin du poison qui lui causa de violentes douleurs sans lui ôter la vie. Alors il lui fit crever les yeux, et afin qu'il en mourût, défendit de soigner ses blessures. Il vécut quelques jours, souffrant des douleurs inouies sans laisser échapper un murmure, ni proférer une plainte contre personne.

MICHEL VII *dit* PARAPINACE.

1071. Psellus fier du titre de premier philosophe de son siècle, et qui se piquoit d'être le restaurateur

de la littérature en Orient, avoit été l'instituteur de Michel Ducas. N'estimant que les sciences qu'il possédoit, il ne travailla qu'à faire un savant de son élève ; encore n'y réussit-il pas ; l'esprit de Michel avoit trop peu de profondeur. Ce prince ne retira des instructions de son maître qu'une forte dose de présomption et de pédanterie. Psellus le tint encore sur le trône, attaché au même genre d'occupations, et le détournoit des soins du gouvernement auxquels il fut toujours étranger. Tandis que l'Empire étoit ébranlé et entamé d'un bout à l'autre, le jeune Empereur discutoit des pointilleries grammaticales, prononçoit des déclamations de rhétorique et composoit des poëmes.

Le César Jean voulant concilier ses plaisirs et les affaires, qu'il comptoit bien gouverner sous le nom de son neveu, lui donna un ministre. C'étoit un eunuque nommé Nicéphorize, qui malgré la noirceur et la bassesse de son âme, avoit des talens supérieurs. Celui-ci s'empara si bien de l'esprit de Michel qu'il fit écarter le César, en le rendant suspect à son neveu, et que ses moindres caprices devenoient à l'instant des édits. Tout trembla dans l'Empire. On n'entendit plus parler que de délations, de condamnations sans forme de procès, de confiscations prononcées quelquefois contre des villes entières ; l'accusation tenoit lieu

de preuves, et l'accusateur de témoins. On étoit criminel dès qu'on étoit suspect à l'eunuque. Son insatiable avidité eût voulu engloutir tous les trésors de l'Empire. Il employa le plus odieux des moyens pour acquérir subitement d'immenses richesses; ce fut d'accaparer les moissons de la Thrace; il les entassoit à Rhœdeste (Rodesto), qu'il appeloit le magasin impérial, et vendoit une pièce d'or le boisseau de blé, qu'il avoit diminué d'un quart, ce qui causa une horrible famine. Michel a porté dans la postérité l'infamie de son ministre. Le surnom de *Parapinace* indique dans la langue grecque le retranchement fait par Nicéphorize.

1072. Les Turcs étoient rentrés en campagne depuis la mort de Diogène, sous prétexte de le venger. Ils ne se bornoient plus comme autrefois à des courses passagères; à mesure qu'ils avançoient dans le pays, ils s'y établissoient et consolidoient leurs conquêtes. Isaac Comnène, général des troupes d'Orient, fut chargé de les repousser. Son frère Alexis le seconda. Oursel se joignit à eux avec ses Francs, que Crépin mort depuis peu, avoit commandés avec gloire. C'étoient quatre cents aventuriers capables d'affronter tous les dangers et de supporter toutes les fatigues, mais non pas la discipline. Un d'eux y ayant manqué, Isaac donne ordre de le lui amener. Oursel

qui se prétendoit seul maître de ses gens s'en tient offensé, sort du camp avec eux, sans qu'on ose s'y opposer, et se retire. On alloit le poursuivre lorsque les Turcs arrivent. On se bat sur les ruines de Césarée, détruite récemment par un tremblement de terre. Les Grecs ne tiennent pas longtemps contre des ennemis supérieurs en nombre et en courage. Abandonnés ensuite par le reste de leurs troupes, les Comnène qui avoient donné dans le combat des preuves de la plus brillante valeur, revenoient à Constantinople avec soixante-dix cavaliers. Assaillis par un parti de deux cents chevaux turcs, il se font jour à travers leur escadron, et rentrent dans la capitale couverts de gloire. Le ministre en prit de l'ombrage, et pour rabaisser les Comnène fit revenir à la cour le César Jean, ennemi de cette famille, et que son frère Constantin Ducas avoit écarté du trône. N'étant pas d'humeur à ramper sous le despotisme d'un eunuque, ce prince s'étoit retiré en Asie, avec la permission de l'Empereur. A peine fut-il de retour, que Nicéphorize s'aperçut qu'il s'étoit donné un maître. Le César se prévalant de sa naissance, de son titre, de la foiblesse et de l'incapacité de son neveu, s'empara de l'administration. L'eunuque se hâta de l'éloigner une seconde fois. La révolte d'Oursel lui en fournit un moyen. Ce guerrier plus expérimenté que tous

les généraux de l'Empire, ayant joint aux Francs attachés à sa fortune une foule d'aventuriers, avoit formé une troupe assez nombreuse, et ravageoit la Phrygie, la Galatie, la Cappadoce. L'eunuque déclare à Michel qu'il ne faut rien moins que tout le poids de la puissance impériale pour écraser un tel ennemi, et que s'il ne se met lui-même à la tête de ses troupes, il n'a de ressource que dans les talens du César. L'Empereur que le seul nom d'Oursel faisoit trembler au fond de son palais, charge le César de cette expédition. Jean reconnut l'artifice de l'eunuque, et s'excusa sous divers prétextes, proposant son fils Andronic, dont il faisoit valoir la capacité; mais le Prince, soutenu des conseils de son ministre, demeurant inflexible, il fallut que le César obéit. Il alla chercher Oursel en Galatie, où ils se battirent sur les bords du Sangar (Sakaria). Il y avoit des Francs dans les deux armées. Au lieu de s'attaquer, ils conférèrent ensemble pendant la mêlée, et ceux qui étoient du côté de Jean, gagnés par leurs compatriotes, se rangèrent sous les drapeaux d'Oursel. Celui-ci remporta une victoire complète. Le César et son fils Andronic furent blessés et faits prisonniers. Ce succès éleva si haut le courage du Normand, qu'il osa porter ses prétentions jusqu'à l'Empire. Pour les faire réussir, il crut devoir diviser la famille royale

et l'armer contre elle-même. Il força le César Jean, malgré sa répugnance, de se laisser proclamer Auguste à la tête de l'armée, ne lui donnant le choix qu'entre l'Empire et la mort. Il comptoit qu'il lui seroit facile d'anéantir sa créature. Ensuite il marcha vers le Bosphore. Arrivé à Chrysopolis, il met le feu à la ville ; les flammes qu'on aperçoit de Constantinople y redoublent la terreur. Michel plus effrayé que personne, fait offrir à Oursel la dignité de curopalate ; en même temps le ministre traitoit avec les Turcs, qui vinrent au nombre de cent mille accabler Oursel et le César. L'un et l'autre furent pris ; le dernier racheté par l'Empereur se hâta de se couvrir d'un froc pour se soustraire à la cruauté du ministre, dont il n'attendoit que la mort. La femme d'Oursel acheta de son côté la liberté de son mari, qui trouva encore le moyen de réunir quelques troupes, et de faire contribuer le Pont. Un général de l'Empire, envoyé contre lui, fut vaincu et réduit à fuir de ville en ville.

Depuis que Michel étoit sur le trône, ses généraux, toujours défaits ou par les Turcs ou par Oursel, avoient perdu sa confiance et celle de l'armée. Elle demanda unanimement à être commandée par Alexis qui s'étoit signalé en toute rencontre, et qui n'avoit encore que vingt-cinq ans. Le ministre, malgré ses mauvaises intentions

pour les Comnène, fut forcé de céder à un vœu si
1073. positif. Il envoya donc Alexis contre Oursel, mais sans argent et sans soldats; l'estime que ce général s'étoit acquise lui en procura. Trop foible cependant pour attaquer de front l'ennemi, il mettoit en œuvre toutes les ruses de la guerre, et désoloit, par sa circonspection, un adversaire impétueux qui ne demandoit qu'à combattre. De plus il lui enlevoit, par sa clémence, non-seulement les places qui s'empressoient d'ouvrir leurs portes, mais le cœur même de ses propres soldats, dont il épargnoit le sang lorsqu'ils tomboient en ses mains. Oursel, affoibli par la perte des contributions qui faisoient subsister son armée, traite avec les Turcs, qui s'avançoient vers la frontière, et promet de se réunir à eux. Alexis entame de son côté une négociation avec ces Barbares, et gagne leur commandant qui, aussitôt que la jonction d'Oursel est effectuée, l'arrête et le fait transporter dans Amasie où résidoit le général grec. Celui-ci, n'ayant pas l'argent nécessaire pour payer au Turc le prix convenu de leur trahison, en demande aux principaux habitans d'Amasie, à titre d'avance seulement. Il leur représente de quel avantage il est pour tout le Pont d'être délivré des ravages du Normand, et combien il seroit dangereux de le rendre aux Turcs, comme il s'y étoit obligé à défaut de paiement de la somme stipulée.

Les riches d'Amasie, uniquement touchés de l'intérêt du moment, se refusent à sa demande, et soulèvent le peuple; Alexis, sans s'intimider, harangue la multitude et lui fait sentir l'utilité du sacrifice qu'il conseille. On se rend à la force de ses raisons, et les riches sont contraints de contribuer, comme les autres, en proportion de leurs facultés. Ensuite il part pour Constantinople, et dissipe en chemin un parti de Turcs qui avoit pénétré jusqu'en Paphlagonie. Il emmena son prisonnier qu'il traitoit avec douceur; Michel au contraire le fit battre à coups de nerfs de bœuf, et jeter dans un cachot, où il ne recevoit de soulagement que de l'humanité d'Alexis.

Les Turcs, étant occupés chez eux par des guerres civiles, l'Empire n'avoit plus d'autre ennemi que le ministre Nicéphorize. Ses exactions firent perdre patience aux Bulgares. Ils s'adressèrent à Michel qui régnoit sur la Servie, le conjurèrent de les tirer d'oppression et de leur donner pour roi son petit-fils Bodin. Il y consentit, quoiqu'il fût en paix avec l'Empire. Un 1074.
général grec, aussi étourdi qu'impertinent, envoyé contre l'aïeul et le petit-fils, haranguant ses soldats, les traita tous de poltrons. Après ce singulier encouragement, il livra bataille, fut défait et pris avec un grand nombre d'officiers, entre lesquels étoit un Lombard, que les Grecs

nommoient Longibardopule. Une seconde armée, composée en grande partie de Francs et de Macédoniens, et mieux commandée, battit le nouveau roi des Bulgares et le fit prisonnier. On l'envoya en Syrie, afin qu'étant si loin de ses états, on en fût plus sûr; mais son aïeul l'y fit enlever par quelques navigateurs vénitiens, et il régna dans la suite en Servie. Cependant Longibardopule inspira de l'amour à la fille du monarque Serve, et sut si bien le captiver lui-même, que de son prisonnier il devint son gendre, et son principal confident. Cette fortune inespérée attira en Servie une foule d'aventuriers lombards, auxquels la dure domination des princes normands sembloit insupportable. A la tête de ses compatriotes réunis aux Serves, Longibardopule reprit plusieurs places de la Bulgarie. Nicéphore Bryenne, nommé par l'Empereur duc de cette province, en chassa les Serves et la fit rentrer dans l'obéissance.

Son expédition étant terminée, il se rendit à Dyrrachium pour délivrer l'Illyrie des incursions des Croates. Il alla les chercher dans leur pays. Après leur défaite, il nettoya le golfe Adriatique qu'infestoient les vaisseaux normands. Ces services ne lui attirèrent que des disgrâces. On le rendit suspect à l'Empereur, et on le poussa tellement à bout, qu'il leva l'étendard de la ré-

volte. Basilace gouverneur d'Illyrie, qui l'y avoit 1077.
d'abord excité, fut chargé de le combattre; et ce commandement, flattant son ambition, lui fit changer de parti. Il attaqua Nicéphore Bryenne près de Thessalonique, avec des forces supérieures, et fut néanmoins défait. Alors il propose au vainqueur de retourner sous ses drapeaux, ce qui est accepté. Le fils de Bryenne, à peine en âge de puberté, surprend la ville de Trajanopolis, et y fait proclamer Empereur son père, qui hésitoit à prendre ce titre. Nicéphore détache un gros corps de troupes sous les ordres de Jean de Bryenne son frère pour marcher sur la capitale. Quelques villes se rendent à lui; il brûle Héraclée. Arrivé devant Constantinople, il en trouve les habitans disposés à le recevoir. On lui tendoit les bras du haut des murs, et on l'invitoit à délivrer l'Empire de la tyrannie du gouvernement qui l'opprimoit. Un accident imprévu changea entièrement ces dispositions. Des soldats mirent le feu à quelques maisons. L'incendie gagna tout le faubourg de Céras. Ce désastre rendit le peuple furieux, et Bryenne n'eut plus rien à espérer que de la force ouverte. L'Empereur confia la défense de la place à son frère Constantin, à Oursel qu'il tira de prison et à Alexis Comnène. Jean de Bryenne, trop foible pour réduire une si grande ville, décampa.

Oursel le suivit, maltraita son arrière-garde et s'en retourna. Le premier en continuant sa marche, rencontra les Patzinaces qui saccageoient la Thrace; il les défit et mena un assez grand nombre de prisonniers à son frère. Le nouvel Empereur profita de la circonstance pour mettre ces peuples dans son parti. Il leur rendit leurs compatriotes et fit alliance avec eux. Un autre compétiteur à l'Empire soulevoit l'Orient à la même époque. Dès qu'on y eut appris la révolte de Bryenne, les principaux officiers, aussi mécontens du ministère que ceux d'Occident, mais ne voulant pas recevoir un maître de la main de ces derniers, se crurent en droit d'en élire un de leur côté. Ils proclamèrent Nicéphore Botoniate, commandant général des milices asiatiques. Il descendoit des Phocas, qui remontoient leur généalogie jusqu'aux Fabius, la plus noble famille de l'ancienne Rome, et s'étoit signalé en plusieurs batailles. D'honorables cicatrices attestoient son courage. Froid et circonspect, il agit avec lenteur. Avant de marcher au Bosphore, il voulut s'assurer du Pont, de la Cappadoce et de la Galatie. Il traverse l'Asie suivi de trois cents hommes et vient à Nicée, où il est reçu avec acclamation. Cette nouvelle mit en mouvement toute la capitale. Le Sénat et le clergé, gagnés d'avance par les émissaires que

Botoniate avoit eu soin d'y faire passer, se rendent à Sainte-Sophie. Deux prélats, le patriarche d'Antioche et l'archevêque d'Icone, étoient les boute-feux de la sédition. On enfonce les portes de toutes les prisons, on arme les prisonniers, on menace les principaux habitans de la ville (qui ne s'étoient pas encore déclarés), de brûler leurs maisons, s'ils ne se joignent à l'attroupement. L'ordre étoit donné au nom des *très-saints Patriarches*, *du Synode* et *du Sénat*. Alexis conseille de faire charger les séditieux, amas d'artisans et de misérables pour la plupart, qui n'auroient pas tenu contre les Varangues commandés par un homme de tête. Michel, trop timide pour prendre ce parti, se démet de l'Empire au profit de son frère Constantin, et se retire dans un monastère, où il prend l'habit religieux. Constantin refuse la couronne comme un présent funeste, et passe le Bosphore pour aller rendre hommage à Botoniate. Il est suivi d'Alexis. Nicéphorize alla se jeter entre les bras d'Oursel qui étoit alors à Sélymbrie, et voulut l'engager à se donner à Bryenne, contre lequel il l'avoit lui-même envoyé avec des troupes. Le trouvant opposé à ce conseil, il l'empoisonna. Les amis d'Oursel se saisirent de ce scélérat, et le livrèrent à Botoniate, dont les ministres le firent périr dans les tortures.

NICÉPHORE (III) BOTONIATE.

1078. Nicéphore Botoniate vint occuper à Constantinople sans opposition le trône qui étoit vacant. L'Empire se trouva partagé. Bryenne, plus jeune et plus actif, régnoit en Illyrie et en Macédoine. Mal secondé, il n'avoit pu s'emparer de la capitale. Botoniate appesanti par les années, n'agissoit que par l'impulsion de deux de ses ministres qui, nés dans l'esclavage, étoient devenus ses maîtres et ceux de l'Empire. Ce prince ayant en tête un adversaire chéri des peuples pour sa bienfaisance, s'efforça de le surpasser en libéralité, et pour gagner les cœurs ruina l'état par ses profusions, et l'avilit en prodiguant les dignités sans choix et sans mesure. Ses folles largesses le mirent bientôt hors d'état de subvenir aux dépenses même nécessaires. Il employa la plus misérable des ressources, en altérant les monnoies. Ses efforts, mal entendus pour se concilier l'affection publique, ne lui attirèrent que la haine et le mépris.

Son rival marcha sur Constantinople. Alexis fut chargé de le combattre. On ne pût lui donner que peu de troupes. Tout l'Occident suivoit Bryenne, et la crainte des Turcs obligeoit de répandre, sur toutes les frontières de l'Asie, la plus grande partie des forces de l'Orient. L'armée d'Alexis

d'Alexis étoit composée de Chomatènes (habitans du mont Taurus, près des sources du Méandre, ainsi nommés à cause de la ville de Choma, leur capitale), de ceux qu'on appeloit les immortels, nouvelle milice d'élite, dressée avec soin à tous les exercices de la cavalerie, et de quelques troupes de Francs. Quant à ceux-ci, il y en avoit des deux côtés; car ces aventuriers, indifférens sur les querelles des Grecs, se battoient sans autre intérêt et sans autre vue que la solde et le butin. Bryenne réunissoit de plus grandes forces que son adversaire. Néanmoins on avoit tant de confiance dans l'habileté d'Alexis qu'on lui recommanda de livrer bataille à la première occasion. Il se posta dans un lieu de la Thrace, nommé *Calabrya*, c'est-à-dire, les Belles-Fontaines, où l'inégalité du terrain lui permit de placer des embuscades. Quoique les Francs de son parti eussent passé pendant le combat sous les drapeaux ennemis, il remporta une victoire décisive. Nicéphore Bryenne fut pris. Le vainqueur revint avec lui à Constantinople, comptant tellement sur sa parole et sa bonne foi, que dans la route ils marchoient quelquefois seuls ensemble loin de l'armée. Un jour se trouvant fatigués, ils descendirent de cheval pour prendre quelque repos. Alexis suspendit son épée à une branche d'arbre, se jeta sur le gazon et s'endormit. Bryenne tenté

de le tuer, fut retenu par un sentiment d'estime et de reconnoissance. Ce malheureux vaincu ne trouva pas tant de générosité à Constantinople. Un des ministres du prince le fit aveugler, ainsi que son fils. L'Empereur qui n'avoit pas eu la fermeté de s'y opposer, en fut fâché; il logea Bryenne au palais, lui rendit ses biens, y ajouta, et lui conféra de nouvelles dignités. Une amnistie générale fut accordée à tous ses partisans. Son frère même ne craignit pas de revenir à Constantinople. Il y périt victime d'une vengeance particulière. Un Varangue qu'il avoit autrefois surpris dans le camp, débauchant les soldats de Bryenne, et auquel il avoit fait couper le nez, le voyant un jour sortir du palais, lui abattit la tête d'un coup de sa hache d'armes. L'Empereur vouloit punir l'assassin; tous les Varangues se révoltèrent, ne menaçant de rien moins que de le massacrer lui-même. Il fallut armer contr'eux le reste de la garde. Se voyant les plus foibles, ils se soumirent, et le prince leur pardonna.

Un nouveau rival de Botoniate se présenta. Ce fut Basilacé. Ce brave guerrier, aussi inconstant qu'ambitieux, n'eut pas plutôt renoué son traité avec Bryenne, qu'il forma le dessein de profiter des troubles de l'Empire pour s'en emparer, le regardant comme une proie qui appartenoit au plus fort. Ayant pris le diadème, il attendit à

Thessalonique l'issue de la querelle de Bryenne et de Botoniate, pour tomber sur le vainqueur. Mais la diligence d'Alexis auquel le soin de cette guerre fut encore confié, le prévint. Ce général accourut le chercher dans la Macédoine, et le défit en bataille rangée sur les bords du Vardari, autrefois l'Axius, à six lieues de Thessalonique. Basilace s'étant retiré dans cette ville, fut livré par ses propres soldats. On lui ravit la vue.

Un soulèvement n'étoit pas plutôt appaisé qu'il en falloit réprimer un autre. La nullité du souverain provoquoit l'ambition de tous ceux qui se croyoient plus dignes que lui de l'Empire. Pendant qu'Alexis combattoit Bryenne, la cour, pour repousser les Turcs, mit à la tête d'une armée Constantin Ducas qui avoit quelque réputation de courage. Etant fils et frère d'Empereurs, et ayant été lui-même décoré par son père du titre d'Auguste, il ne pouvoit guère regarder Botoniate que comme l'usurpateur du patrimoine de sa famille. Aussi dès qu'il fut à Chrysopolis, il se fit donner le titre d'Empereur par ses soldats. On envoya dans son camp d'adroits émissaires qui, à force d'argent et de promesses, déterminèrent les troupes à livrer le prince qu'elles venoient de proclamer. Ducas en fut quitte pour la perte de sa chevelure et l'échange de la pourpre contre un froc.

Quelque temps après éclata une révolte dont les suites furent plus fâcheuses. Mélissène qui avoit épousé une sœur d'Alexis, vivoit dans l'île de Cos, où il possédoit de grands héritages. Différentes hordes de Turcs s'avançoient jusque sur les côtes de l'Archipel; les liaisons contractées par Mélissène avec leurs chefs, lui firent naître le dessein d'usurper l'Empire. Il prit la chaussure de pourpre, et suivi de ces bandes turques, parcouroit les villes d'Asie, qui ne lui résistoient point, et que les Barbares, devenus ses maîtres, occupoient incontinent. Ils se trouvèrent bientôt en possession de presque toutes les places de la Phrygie et de la Galatie. Mélissène, à la tête d'une armée nombreuse, s'établit dans Nicée. On proposa encore la direction de cette guerre au brave Alexis. Il la refusa, craignant d'être accusé de collusion avec son beau-frère, s'il essuyoit quelque défaite; ce qui étoit fort possible devant combattre avec des forces inférieures. L'eunuque Jean, grand-maître de la garde-robe, en fut chargé à sa place. Les troupes, mécontentes de se voir commandées par un tel général, le reçurent avec des huées. Il s'approcha de Nicée. Les Turcs vinrent à lui. Il falloit faire la retraite; mais l'eunuque, effrayé et aussi incapable de cette manœuvre que de toute autre, s'en remit sur un capitaine expérimenté, Georges Paléologue, qui

par des prodiges de valeur, d'activité, d'habileté, toujours combattant quoique blessé au front et couvert de son sang, sauva le général et l'armée. Echappé à ce péril, l'eunuque dans un premier mouvement appeloit cet intrépide capitaine son sauveur et son Dieu, lui promettoit de l'adopter et de lui laisser tous ses biens. Il revint avec l'armée à Constantinople, où il fit ce qu'il put pour perdre son bienfaiteur. Mélissène partagea tranquillement avec les Turcs la souveraineté d'une grande portion de l'Asie mineure. Ces Barbares, 1080.
sous la conduite du valeureux Soliman, s'établirent dans toute la contrée, de la Cilicie à l'Hellespont, et firent de Nicée la capitale de leurs conquêtes. Leurs bureaux, placés à la vue de Constantinople, exigeoient un péage de tous ceux qui passoient le Bosphore.

Cependant la succession à l'Empire, malgré l'état de dépérissement où il se trouvoit, remplissoit la cour d'intrigues. Les ministres, ennemis secrets des Comnène, mettoient tout en œuvre pour les ruiner dans l'esprit du prince, et les Comnène employoient pour leur défense toutes les ressources de la plus adroite politique : les deux frères s'aimoient avec tendresse. L'aîné, loin d'être jaloux d'Alexis, qui l'éclipsoit par son génie et ses exploits, ne s'occupoit qu'à le pousser vers le faîte de la grandeur. Allié, par son mariage,

de l'Impératrice, dont il avoit épousé la cousine, il sût lui inspirer tant de bienveillance pour Alexis, qu'elle l'adopta. Cette adoption fut représentée à l'Empereur comme un degré par lequel Alexis prétendoit s'élever au trône. Afin de traverser le dessein qu'on lui en supposoit, Botoniate résolut de nommer pour son successeur son neveu Synadène, beau jeune homme d'une naissance illustre et d'un caractère prononcé. L'Impératrice qui avoit épousé Botoniate, quoique l'Empereur Michel son premier mari vécût encore, destinoit l'Empire au fils unique qu'elle avoit eu de son premier et seul légitime mariage. Les Comnène ayant pénétré son secret, jurèrent de la servir et de travailler pour son fils; en récompense elle leur apprit que les ministres avoient résolu de les attirer par surprise au palais à l'insçu de Botoniate, et de les y faire aveugler aussitôt à la suite d'une fausse accusation. Ils sentirent alors qu'ils étoient perdus s'ils ne se révoltoient. L'Empereur leur en fournit l'occasion. Ayant chargé Alexis de faire venir à Constantinople une partie des troupes d'Occident pour les opposer aux Turcs, celui-ci sous ce prétexte manda tous les officiers qui lui étoient dévoués et leur donna rendez-vous sur les frontières de la Thrace, où il leva l'étendard de la rébellion. Le césar Jean Ducas, depuis longtemps sorti de son monastère, et Paléologue se

joignirent à lui. On marcha vers Constantinople. A quelques lieues de la ville, on délibéra sur le choix d'un Empereur. Tous les suffrages se partageoient entre les Comnène : chacun des deux frères sollicitoit en faveur de l'autre. On se décida pour le cadet, dont les faits d'armes avoient plus d'éclat. Isaac, dégagé de toute ambition, s'en réjouit sincèrement.

Pendant ces mouvemens, Mélissène sorti de Nicée, s'étoit avancé jusqu'au promontoire de Damalis, vis-à-vis de Constantinople. Il envoya proposer à Comnène le partage de l'Empire. Celui-ci éluda ses propositions. Rendu sous les murs de la capitale, il n'avoit point de machines pour battre la place : il comptoit sur le mécontentement du peuple. Botoniate perdit courage. Ce vieillard tremblant et glacé, se voyant enfermé entre l'armée d'Alexis et celle de Mélissène, songeoit, pour sauver sa vie, à déposer la pourpre que l'un et l'autre vouloient lui arracher. Les habitans immobiles sur la muraille sembloient n'être que spectateurs du siége. Alexis gagna un commandant de la garde allemande qui lui livra la ville. On ne tua personne; mais on se permit tous les autres genres de violence : les maisons, les palais, les églises, tout fut pillé. Un des ministres de l'Empereur voyant les troupes ennemies uniquement occupées du butin, se proposa de les

exterminer. Il fit mettre en bataille les Varangues et les Chomatènes. Ces soldats intrépides, toujours attachés au prince régnant, n'attendoient que des ordres pour fondre sur l'ennemi. Le ministre tâchoit d'encourager l'Empereur; mais le patriarche fit entendre à ce prince que Dieu le rappeloit à la vie privée, et la timidité de Botoniate secondant les exhortations du prélat, il s'achemina vers l'église de Sainte-Sophie. Dans le trouble où il étoit, il n'avoit pas songé à quitter la robe impériale; son ministre, désespéré de sa pusillanimité, remarquant les diamans dont elle étoit enrichie, les arracha en disant avec humeur: « C'est bien là vraiment la parure d'un souverain » dépouillé! » On le jeta dans un couvent, où on l'affubla, un peu malgré lui, d'un habit de moine. On lui demanda comment il se trouvoit de son changement de fortune? Il répondit qu'il ne regrettoit que la liberté de manger de la viande, que lui interdissoit la règle de son ordre.

ALEXIS COMNÈNE.

1081. Les distinctions de la famille impériale se réduisoient, au temps où nous sommes, à deux titres au-dessous de celui d'Empereur, aux titres de César et de Sébaste. Le premier, que portoit déjà Jean Ducas étoit encore promise et fut donnée par ar-

rangement à Mélissène avec la propriété de Thessalonique. A cette condition, il déposa les armes. Le fréquent usage avoit un peu terni le lustre de la qualification de Sébaste (synonime d'Auguste) qui, depuis quelque temps avoit même été conférée à des particuliers. L'Empereur inventa le nom pompeux de Sébastocrator pour son frère Isaac qui eut le pas sur le César. La femme de Botoniate, veuve de deux maris vivans et tous deux moines, se fit à son tour religieuse, de gré ou de force.

La mère de l'Empereur, Anne Comnène, étoit une princesse d'un génie étendu, vigoureux, pénétrant. Devenue veuve, encore jeune, elle s'étoit elle-même chargée de l'instruction de ses enfans. Elle avoit guidé toutes les démarches d'Alexis. Ce prince se reposa sur elle du gouvernement de l'Empire, tandis qu'il étoit à la tête des armées. Il lui conféra par une bulle d'or les principales fonctions de la souveraineté : elle sut s'en acquitter avec gloire. Alexis devint jaloux d'une autorité qu'il avoit donnée, et que sa mère lui parut exercer avec trop d'empire et d'apparat. Dès qu'elle s'en aperçut elle se retira dans un monastère, où elle vécut encore long-temps.

L'usurpateur, pour satisfaire l'avidité des soldats qui l'avoient placé sur le trône, et mettre fin aux rapines et aux violences qu'ils se croyoient per-

mises en récompense du service qu'ils lui avoient rendu, épuisa totalement le trésor public. On employa des moyens fâcheux pour remplir le vide qu'y firent ses libéralités forcées, entr'autres la confiscation d'une partie des biens de ceux qui s'étoient déclarés contre les Comnène. L'Empereur eut, ou parut avoir quelques remords, en songeant aux malheurs qu'avoit occasionnés son usurpation. Il crut l'expier en confessant à haute voix devant le clergé les désordres qu'il avoit à s'imputer, sans toutefois abdiquer la couronne qu'ils lui avoient procurée. Il demanda qu'on lui prescrivît une satisfaction proportionnée à ses fautes. On le condamna, ainsi que ses complices, à jeûner quarante jours, à coucher sur la terre, et à tous les autres actes d'austérité auxquels les pénitens publics étoient alors assujettis. Les femmes voulurent partager la pénitence avec leurs maris. L'Empereur, pendant cette quarantaine, porta un cilice et s'abstint de toute administration des affaires.

Après cette pieuse comédie, car de quel autre nom appeler les mortifications que s'impose un usurpateur qui ne renonce pas à son usurpation, il fallut se livrer à des occupations plus sérieuses. L'impétueux Robert Guiscard s'apprêtoit à fondre sur l'Illyrie. Il crut devoir joindre l'artifice à la force des armes, et chargea un moine de Crotone

de représenter Michel Parapinace, et de se donner pour cet Empereur, avec lequel il avoit quelque ressemblance ; imposture d'autant plus hardie, que ce prince détrôné vivoit dans un monastère au sein de Constantinople. Cependant elle fit quelques dupes, et le pape ordonna par l'autorité apostolique, aux gens de guerre de l'Italie, de prendre la défense de Michel, et enjoignit aux évêques d'absoudre de leurs péchés ceux qui, pour l'assister, passeroient dans la Grèce. Robert amena dans cette expédition sa femme qui, le casque en tête et la cuirasse sur le dos, manioit un cheval et se battoit comme les plus valeureux guerriers. Il prit l'île de Corfou et cingla vers Dyrrachium. Une tempête lui enleva un grand nombre d'hommes et de vaisseaux. Cet accident ne fut pas capable de l'arrêter. Une bataille navale perdue contre les Vénitiens, auxiliaires de l'Empire, et dans laquelle son fils Boëmond pensa périr, l'activité, le courage de Paléologue, qui défendoit Dyrrachium, rien ne put le détourner de son entreprise.

A la première nouvelle des préparatifs de Robert Guiscard, Alexis se trouva dans le plus grand embarras. Les Turcs ravageoient l'Asie ; il y avoit peu de troupes à Constantinople ; on manquoit d'argent pour faire de nouvelles levées ; plusieurs commandans de l'Illyrie et de la Grèce

s'alloient jeter dans le camp de Robert. On fit la paix avec les Turcs, et Alexis se mit en campagne. Il vint camper à cinq cents pas de l'ennemi : la prodigieuse multitude de ses soldats répandit d'abord l'alarme parmi les Normands ; mais la bravoure de Boëmont les eut bientôt rassurés : avec cinquante cavaliers il en défit cinq cents, et prit leur chef, qui étoit un des meilleurs de l'armée ennemie. Il se donna une bataille générale dans le lieu même où César et Pompée avoient combattu pour l'Empire du monde.

Alexis avoit soixante-dix mille hommes au moins ; la plupart des historiens lui en supposent même cent mille de plus : l'armée de Robert n'étoit que de quinze mille combattans. Pour en accroître un peu le nombre, et pour imposer aux siens la nécessité de vaincre ou de mourir, il mit le feu à sa flotte ; les soldats et les matelots qui la montoient vinrent se joindre aux troupes de terre. « Demain, leur dit-il, nous ne serons plus, » ou nous serons maîtres du camp ennemi. » La victoire sembla d'abord se déclarer pour les Grecs. Robert s'animant par le danger, faisoit porter devant lui l'étendard de Saint-Pierre qu'il avoit reçu des mains du pape, et voloit au travers de ses bataillons, en criant : « Camarades, » voilà votre guide ; c'est Dieu même qui vous » mène à l'ennemi ; quand il marche à votre

» tête, craindrez-vous de malheureux héré-
» tiques ? » Il appuyoit ces paroles des traits du courage le plus déterminé. Son épouse ne se signala pas par de moindres exploits, et la javeline à la main ramenoit les fuyards au combat. L'armée impériale fut entièrement dispersée, après avoir laissé un grand nombre des siens sur le champ de bataille ; les vainqueurs ne perdirent que trente cavaliers : l'imposteur Michel resta entre les morts. Comme son intérêt n'avoit été que le prétexte de l'agression de Robert, la guerre n'en continua pas moins. Les Normands prirent des quartiers d'hiver dans le pays, et au printemps se rendirent maîtres de Dyrrachium : la douceur dont leur prince usoit à l'égard de ceux qui se soumettoient, lui faisoit ouvrir toutes les portes.

Alexis ne négligeoit rien pour réparer la honte et arrêter les suites de sa défaite. Sentant que des troupes de nouvelles levées ne pourroient résister à celles de Robert, qui étoient braves et aguerries, il conçut qu'il n'avoit d'autre ressource que d'acheter les secours des nations belliqueuses. La détresse de ses finances étoit un obstacle à vaincre. Toute la famille impériale envoya l'or et l'argent qu'elle possédoit à la monnoie. Ce sacrifice ne suffisant pas, on décida qu'il falloit prendre à titre d'emprunt les métaux précieux qui

décoroient les églises les moins fréquentées. On assembla le clergé à Sainte-Sophie ; on lui exposa les besoins urgens de l'Etat ; on lui dit que sans doute l'Eglise ne refuseroit pas de se défaire en sa faveur d'une partie de ses ornemens superflus plutôt que de courir le danger d'être entièrement dépouillée par des mains ennemies. Ces insinuations étant froidement écoutées, on dit au clergé que le devoir du souverain étoit de le sauver malgré lui-même. Cette mesure, quoique nécessaire et juste, laissa des traces profondes, et rendit pour long-temps odieux le gouvernement des Comnène. La plus grande partie du clergé y donna son consentement; mais plusieurs s'emportèrent en invectives contre Alexis, entr'autres un évêque de Chalcédoine, fanatique furieux qu'il fut obligé d'exiler, et qui préféra la misère aux adoucissemens que lui offroit sa clémence.

1082. Tandis que ce prince rassembloit de nouvelles
1083. forces à Thessalonique, Robert repassa en Italie
1084. où l'appeloit le pape, qu'assiégeoit dans Rome, Henri, Empereur d'Allemagne. Le duc qui se regardoit comme soldat du Saint-Siége auquel il avoit juré fidélité, laisse son fils Boëmond pour suivre l'exécution de ses projets contre les Grecs, et jure de ne se baigner, et de ne se faire couper ni les cheveux ni la barbe jusqu'à son retour. Alexis se croyant délivré de son plus redoutable

ennemi, court chercher Boëmond à Jannina dans la Thessalie. Il est encore vaincu, et revient une troisième fois tenter la fortune sous les murs d'Arta en Epire, où il n'est pas plus heureux. Boëmond va investir Larisse qui résiste courageusement. Alexis, qu'aucun revers ne peut abattre, lui livre bataille sous les murs de cette ville, obtient enfin quelque avantage, et fait lever le siége. Il savoit que la plupart des Normands étoient rebutés des fatigues continuelles que leur faisoit essuyer la bouillante activité de leur jeune commandant, et que depuis le commencement de la guerre, Robert avoit été hors d'état de distribuer la solde à ses troupes. Il les avoit contenues par de grandes promesses et en leur faisant part du butin. Alexis trouva moyen de faire passer chez l'ennemi quelques hommes affidés qui échauffèrent par leurs discours le mécontentement des soldats, et les portèrent à la sédition. Ils environnèrent la maison de leur général, demandant à grands cris la paie de quatre années. Boëmond eut beaucoup de peine à obtenir la liberté d'aller lui-même chercher en Italie ce qu'ils auroient voulu obtenir à l'instant. Rassuré par l'éloignement de ce brave guerrier, l'Empereur entreprit de chasser les Normands de l'Illyrie. Ils étoient à Castorie sous le commandement d'un petit-fils d'Allain III, duc de Bretagne, appelé

Bryenne, dont la famille n'avoit de commun que le nom avec celle des Bryenne de Grèce. Alexis aidé de Georges Paléologue, vint à bout de forcer les Normands à une capitulation. La plupart, aventuriers sans biens et sans famille, prirent même parti dans ses troupes. Bryenne eut la liberté de se retirer en Bretagne sur sa parole de ne plus servir contre l'Empire.

De retour à Constantinople, l'Empereur, au lieu des acclamations auxquelles il avoit droit, n'entendit que des murmures. Le peuple le maudissoit comme un tyran qui avoit dépouillé les églises. Le clergé avoit profité de son absence pour indisposer les esprits. Ce prince voulant essayer de les regagner, convoqua une assemblée générale; il y parut avec la contenance d'un accusé, et fit lire l'inventaire des objets qu'il avoit empruntés à l'église. Il se trouva qu'il n'avoit fait usage que de l'or et de l'argent prodigués par Monomaque sur le tombeau de l'Impératrice Zoé, et de quelques vases peu nécessaires à l'exercice du culte. Après cet humble éclaircissement, il déclara s'en remettre au jugement de l'assemblée, et permit à chacun d'opiner librement. Personne n'osant s'expliquer, il reprit encore la parole, et n'eut pas de peine à justifier sa conduite. Néanmoins, voyant que son éloquence et son apologie n'avoient pas fait l'impression qu'il en avoit espéré,

péré, lisant d'ailleurs sur tous les visages des signes d'improbation, il se confessa coupable, et se condamna lui-même à la plus prompte restitution; il alla plus loin, et donna une bulle d'or, dans laquelle après s'être excusé sur la nécessité, il demande pardon à Dieu de son prétendu crime, défend à ses successeurs d'user de la même ressource, qu'il traite de sacrilège, et charge de malédictions quiconque osera contrevenir à sa défense.

Robert qui, le jour même que son fils battoit Alexis devant Arta, avoit forcé l'Empereur de sortir de Rome, résolut de revenir en personne rappeler la fortune qui l'avoit trahi dans son absence. Il fit publier une nouvelle expédition en Illyrie. Tous ses sujets étant soldats comme lui, il vit se ranger sous sa bannière une brillante jeunesse. Ses quatre fils l'accompagnèrent, et il laissa le soin du gouvernement à sa femme. Ce duc gagna une très-grande bataille entre Corfou et Céphalonie sur les flottes réunies de l'Empire et de Venise. Ce fut la fin de ses exploits. Il mourut de maladie, aussi regretté de ses troupes que de sa famille. Il étoit à la fois bon, généreux, auda- 1085.
cieux et invincible (1). Alexis versa sur la mort

(1) Cet usurpateur et Guillaume le Conquérant, furent les héros de leur siècle (si un tel nom peut

de son ennemi des larmes honorables à l'un et à l'autre. La conjoncture étoit favorable pour recouvrer tout ce qu'il avoit perdu en-deçà du golfe. Il engagea les Vénitiens que le commerce avoit attirés dans la capitale, à solliciter leurs compatriotes qui habitoient en grand nombre à Dyrrachium avec des marchands d'Amalfi et d'autres occidentaux, de le remettre en possession de cette ville importante. On y fit main-basse sur les Normands et on lui en livra les clefs. Toutes les îles et places de la côte rentrèrent sous l'obéissance de l'Empire, et après tant de sang répandu en Illyrie, il n'y resta d'autre trace des Normands que le souvenir d'une domination de très-courte durée. Pour récompenser les importans services que les Vénitiens lui avoient rendus pendant cette guerre, Alexis leur accorda la liberté de commercer dans tout l'Empire sans payer aucun droit d'importation ou d'exportation.

La guerre d'Illyrie étoit à peine terminée, que l'Empereur en eut une autre à soutenir contre les Turcs. Depuis le règne de Diogène, ils ne cessoient de saccager l'Asie mineure. Partagés en plusieurs bandes, qui avoient leurs in-

appartenir à un usurpateur) ; mais du côté de l'audace et de l'ambition, Grégoire VII l'emporta sur tous deux. Il mourut la même année que Guiscard.

térêts séparés, et qui toutes néanmoins reconnoissoient la souveraineté du sultan de Perse, ils se répandoient d'un bout à l'autre de cette belle contrée, où l'on ne voyoit plus que des ruines. Les habitans qui ne périssoient pas par l'épée, étoient traînés au loin en captivité, ou forcés de se réfugier dans des forêts, des cavernes, et des montagnes inaccessibles. Là, ils attendoient la mort dans la plus extrême misère. Les Turcs possédoient déjà le Pont, la Paphlagonie, la Bithynie au midi de Nicée, une portion de l'Ionie, la Phrygie, la Cappadoce, la Lycaonie, l'Isaurie, une partie de la Cilicie, les côtes de Pamphylie jusqu'à Satalie. Le grand sultan de Nicée, Soliman, avoit fait toutes ces conquêtes, et le sultan de Perse lui avoit abandonné la possession de tous les pays depuis et compris Antioche de Syrie jusqu'à l'Hellespont. Les Turcs eurent entr'eux des dissentions qui furent le salut des Grecs. Soliman vaincu, pour la première fois de sa vie, par l'émir d'Alep, se plongea un poignard dans le cœur. Sa mort fit éclore en Asie une foule de petits tyrans, entre autres Aboulcasem, qui, établi par Soliman dans Nicée en qualité de son lieutenant, y prit le titre d'émir, rompit le traité de paix qu'avoit fait Alexis avec Soliman et dévasta la Bithynie jusqu'au Bosphore. Il fut deux fois vaincu par

Tatice, général de l'Empire, qui dut tous ses succès aux Francs qu'il avoit dans son armée. Alexis, par ses artifices, sut attirer Aboulcasem à sa cour, sous prétexte de conclure avec lui un traité qui le mît à l'abri de la vengeance du sultan de Perse, de l'obéissance duquel il s'étoit affranchi. Pendant que cet émir s'oublioit à Constantinople au milieu des fêtes qu'on lui prodiguoit, Alexis, dont le talent supérieur étoit l'adresse et l'artifice, lui enlevoit par surprise Nicomédie, dont Aboulcasem s'étoit emparé dans son incursion en Bithynie. Comme le sultan de Perse faisoit assiéger Nicée, le nouvel émir dissimula son ressentiment, parce qu'il avoit besoin du secours de l'Empereur. Tatice fit lever le siége; mais Aboulcasem, sentant bien que tôt ou tard il succomberoit sous la puissance du sultan, alla vers lui pour tâcher de regagner ses bonnes grâces. Ce prince ne voulut pas l'admettre en sa présence, et à son retour, un général persan l'arrêta et le fit étrangler.

1086. Cette guerre contre les Turcs fut suivie d'une
1091. autre plus sanglante contre les Patzinaces. Etablis sur les deux rives du Danube vers son embouchure, ils vivoient en paix depuis neuf ans avec les Grecs. Ils les servoient même en qualité d'auxiliaires, et une partie de la garde du prince étoit tirée de leur nation. Ils se jetèrent sur la

Thrace et battirent un des meilleurs généraux de l'Empire. Tatice répara cet échec, et en fut encore redevable au courage des Francs, dans lesquels il avoit mis sa principale confiance. Les Patzinaces vaincus, loin de se décourager, reviennent l'année suivante avec quatre-vingt mille hommes, y compris les Hongrois et les Sarmates, et après avoir traversé toute la Thrace, vont camper dans le voisinage de la Chersonèse. Ils sont encore défaits ; on les pousse hors de la Thrace ; mais ils s'arrêtent en deçà du Danube, et continuent leurs incursions. Alexis se mit lui-même à la tête de ses troupes, et alla relancer les Barbares jusque dans leurs retraites. Ceux-ci voyant sa flotte sur le Danube, et apprenant qu'il venoit par terre avec une grande armée, craignirent d'être enveloppés, et pour avoir le temps de se mettre en état de défense, cherchèrent à ralentir la marche de l'Empereur par des propositions de paix ; ils lui envoyèrent une députation de cent cinquante personnes. L'Empereur qui connoissoit ou soupçonnoit leurs motifs, les reçut mal. Sachant qu'on alloit voir une éclipse de soleil, il saisit cette occasion d'intimider les Barbares. « Je prends, leur dit-il, » le ciel même pour juge de notre querelle. » S'il y paroît tout à l'heure un signe extraordi- » naire, ce sera une preuve de votre mauvaise

» foi ; sinon j'avouerai que je vous ai soupçonnés » à tort. » A la vue de l'éclipse, les députés frappés d'étonnement, ne doutèrent pas qu'Alexis n'eût au ciel des intelligences, et parurent interdits comme des coupables pris en flagrant délit. On les arrêta, et on les fit partir pour Constantinople ; mais étant mal escortés, ils égorgèrent la plupart de leurs guides, et rejoignirent leurs compatriotes. Alexis, ayant passé un défilé du mont Hémus, nommé la Porte de Fer, s'enfonça dans le pays ennemi. Il livra une bataille, et la perdit. Il y avoit combattu en soldat, tenant d'une main son épée, et de l'autre ce manteau qu'on disoit avoir appartenu à la Vierge. Cette espèce d'enseigne agitée par le vent, gênant beaucoup sa fuite, il la jeta dans des broussailles, où il la fit ensuite chercher inutilement. Les vainqueurs vinrent à leur tour attaquer Alexis dans la Thrace. L'Empereur, n'étant pas assez fort pour les combattre en rase campagne, et devenu plus circonspect depuis sa dernière défaite, s'en tint quelque temps à une guerre de chicane. Mais comme les Patzinaces paroissoient déterminés à investir Constantinople, il crut ne pouvoir se dispenser de risquer encore une action pour traverser leur projet. Il avoit dans son armée un corps de jeune noblesse très-renommé pour sa valeur. On donnoit à ceux qui le com-

posoient le nom d'Archontopules, lequel désignoit leur origine. C'étoient les enfans des tribuns, des capitaines et des autres officiers. Les sentimens généreux qui sont le fruit ordinaire d'une naissance distinguée, étoient entretenus chez eux par une éducation mâle et guerrière. Alexis s'étoit plu à former ce corps d'élite, qui pouvoit contribuer à rendre sa vigueur première à la milice grecque affoiblie par la nullité des Empereurs précédens. Cette troupe qu'il comparoit à la cohorte sacrée des anciens Thébains, comptoit déjà deux mille jeunes gens, et s'étoit signalée dans les dernières batailles. Il la détacha de l'armée pour tomber sur les derrières des ennemis. Ceux-ci, prévenus par leurs espions, dressèrent une embuscade. Trois cents Archontopules y périrent, après avoir chèrement vendu leur vie, et les autres furent obligés de prendre la fuite. L'Empereur pleura cette perte avec une tendresse et une douleur paternelle. Une action générale qui eut lieu ensuite auprès de Rhédeste, fut encore désavantageuse aux Grecs; mais Alexis vengea bientôt sa défaite par trois victoires consécutives, après lesquelles il revint à Constantinople. Il n'avoit eu qu'une semaine de repos, lorsqu'il apprit que les Patzinaces étoient à la veille d'emporter Chérobacques sur le chemin d'Andrinople. Ce prince infatigable passe la nuit

à rassembler quelques troupes, et part avant qu'elle soit achevée. Il pénètre dans la ville assiégée, qui sans doute étoit irrégulièrement investie, fait une sortie heureuse et disperse les assiégeans. En deux jours, il avoit joint et battu ses ennemis. Le troisième, il se met en marche pour retourner à sa capitale, faisant porter devant lui les têtes des Patzinaces qui avoient perdu la vie dans le combat. La prodigieuse multitude des vaincus leur rendoit de tels échecs comme insensibles. Couvrant de leurs armées toute la frontière occidentale de l'Empire, ils s'étendoient presque jusqu'à Constantinople. Alexis fut joint

COMANS. par quarante mille Comans. C'étoient des Barbares qui habitoient au-delà du Danube, et qui, trois ans auparavant, sollicités par les Patzinaces, avoient volé à leur secours. Ceux-ci venoient de vaincre les Grecs, et refusèrent de partager le butin avec les Comans, sous prétexte qu'ils n'avoient rendu aucun service, et qu'on n'avoit plus besoin de leur assistance. Les Comans dirent qu'il falloit les traiter comme associés, ou les combattre comme ennemis. N'ayant pu obtenir justice à l'amiable, ils se l'étoient faite par les armes et avoient été vainqueurs. Alexis défit d'abord un grand corps de Patzinaces, égal en nombre à son armée. Il resta ensuite quelques jours dans l'inaction pour attendre des secours

que le pape Urbain lui envoyoit de Rome. Les Comans, impatiens d'en venir aux mains, le pressoient de leur donner cette satisfaction, et comme on ne se rendoit pas assez vite à leurs désirs, leurs officiers vinrent un soir s'en plaindre, et dirent que « le lendemain au lever du soleil, » ils mangeroient la chair ou du loup ou de » l'agneau. » Alexis ne laissa pas refroidir cette ardeur. Il livra bataille dans un endroit nommé Lébune, au voisinage d'Enos. Un des principaux chefs de l'armée ennemie passa du côté des Comans avec son escadron. Les Patzinaces furent si découragés par cette désertion, qu'immobiles d'effroi, ils ne pouvoient ni fuir ni combattre. Ils se laissoient égorger presque sans défense Les femmes, les enfans, dont les chariots étoient chargés (1), ne furent pas épargnés. Cette journée (29 avril 1091), vit une nation disparoître presqu'entièrement de la terre. Au retour de la campagne, on chantoit dans les rues de Constantinople : « Il s'en est fallu d'un jour que la na-

(1) Les Patzinaces alloient au combat avec toute leur famille. Leurs escadrons étoient bordés de chariots élevés comme des tours, où étoient tous ceux auxquels l'âge ou le sexe ne permettoit pas de combattre. Cet usage leur étoit commun avec la plupart des Barbares.

» tion des Patzinaces n'ait vu le mois de mai. »
Elle sortit cependant de ses ruines. Les prisonniers étoient en si grand nombre que de peur qu'ils ne se soulevassent, on proposa de les massacrer. Alexis rejeta la proposition avec horreur. Mais les Grecs égorgèrent malgré lui la plupart de ces malheureux pendant la nuit qui suivit leur victoire. Les Comans, effrayés des cris affreux qu'ils entendoient, craignirent quelque perfidie de la part de l'Empereur et prirent la route du Danube. Alexis leur avoit promis tout le butin qui seroit fait sur l'ennemi ; quoique leur retraite semblât le dégager de sa parole, il la tint, et le leur envoya : puis revint à Constantinople, triomphant d'un peuple qui eût achevé la ruine de l'Empire, si ces Barbares avoient eu un général expérimenté. Car un seul homme fait ordinairement la destinée de ces diverses parties du genre humain, qu'on appelle des nations. Les Patzinaces, échappés au glaive, furent établis dans un canton de la Macédoine nommé la Moglène. On en forma un corps de troupes nommé Moglénites qui servit l'Empire avec fidélité.

La joie que ressentirent les Grecs de l'espèce d'extinction d'un peuple qui leur avoit causé tant de maux, fut bien troublée par les moyens funestes auxquels l'Empereur se vit contraint de

recourir pour réparer l'extrême désordre de ses finances. Il n'y eut sortes d'impositions qu'il n'imaginât. Sans être arrêté par l'anathème qu'il avoit lui-même prononcé dans un de ses édits, il ravissoit aux Eglises les offrandes les plus précieuses. Il enchérit sur ceux de ses prédécesseurs qui avoient le plus altéré les monnoies, ayant fait mêler aux pièces d'or une moitié de cuivre, et attribua la valeur de la drachme à l'obole, qui n'en représentoit que la sixième partie. De plus, il exigeoit les impôts en or au meilleur titre, et ne payoit qu'en monnoie de bas alloi.

Telle étoit la foiblesse de l'Empire, qu'un simple pirate osa l'attaquer, et lui causa de l'embarras. C'étoit un Turc nommé Zachas, qui avoit été prisonnier des Grecs. Pendant que l'Empereur s'occupoit de la guerre des Patzinaces, ce forban couroit l'Archipel, et infestoit toutes ses côtes. Secondé d'un habile marin de Smyrne, il fit construire des barques légères et quarante brigantins, qu'il chargea d'aventuriers, exercés comme lui aux combats maritimes. Il emporta Clazomène et Phocée, d'où il manda au gouverneur de Lesbos que s'il ne quittoit l'île, il le feroit pendre. Sa menace eut l'effet le plus prompt. Etant passé à Lesbos, il s'empara de tout le pays, excepté de Méthymne, puis fit voile pour

Chio, dont il se rendit maître. Les Grecs ayant tenté de l'en chasser, furent défaits en bataille rangée. Fier de ses succès, Zachas prit le titre
1092. de roi, et s'établit dans Smyrne, comme dans
1094. la capitale de ses Etats, ne se promettant rien moins que la conquête de l'Empire. Il avoit acquis une si grande considération que Soliman sultan de Nicée, fils du grand Soliman qui s'étoit tué, avoit épousé sa fille. Alexis trouva le moyen de persuader au gendre que son beau-père avoit des vues sur son trône. Tandis que Zachas attaquoit la ville d'Abydos, défendue par une flotte grecque, Soliman, à la tête d'une armée de terre, accourut pour l'écraser. Zachas, enfermé entre deux ennemis, s'alla jeter dans les bras de Soliman, qui le reçut avec une amitié apparente, et le poignarda de sa main.

L'Empereur eut à soutenir une autre guerre non moins honteuse par la qualité de l'ennemi qui osa se mettre sur les rangs. Un petit prince d'un canton de la Servie, vassal du roi des Serves et des Dalmates, osa lutter seul contre les forces impériales, et Alexis ne dédaigna pas de marcher en personne contre lui. Bolcan, c'étoit son nom, sollicita la paix, pour éloigner l'Empereur. Il l'obtint; et dès qu'Alexis eut repris la route de Constantinople, il rentra sur les terres de l'Empire, et défit un de ses généraux. L'Empereur alla

encore avec toutes ses troupes pour châtier l'insolence et la mauvaise foi de ce Barbare. La seule vue de l'armée grecque suffit pour le réduire. Il demanda quartier de nouveau, et cette fois observa la paix qu'on voulut bien lui accorder.

Alexis qui, deux ans auparavant (1091), s'étoit vu en butte à une conspiration formée par un chef des Francs, et l'avoit légèrement punie, éprouva encore des dangers du même genre et pensa y succomber durant la courte expédition dont nous venons de parler. Nicéphore Diogène, fils de l'Empereur Romain Diogène, et décoré du titre d'Auguste par son père, croyoit avoir plus de droit au trône qu'Alexis, et brûloit d'y monter. Depuis long-temps, il ourdissoit des trames secrètes. Ayant tous les talens qui entraînent et subjuguent les esprits, il s'étoit fait un grand nombre de créatures. Il fut violemment soupçonné d'un premier attentat dirigé contre Alexis, au milieu de Constantinople. Un Barbare ayant pénétré jusqu'à l'Empereur, voulut tirer du fourreau un poignard qu'il tenoit caché; frappé de crainte ou de remords, il n'en put venir à bout. Il se prosterne aux pieds de l'Empereur, en demandant pardon à grands cris. « Et que veux-tu que je » te pardonne, lui dit le prince? » Alors le Barbare, montrant son poignard, avoue son crime, mais sans nommer de complices. L'Em-

pereur empêche qu'on ne le mette en pièces sur l'heure, lui fait grâce, lui donne même des marques de libéralité, et malgré les représentations de ses amis, le laisse vivre à Constantinople. Il rejetoit avec colère les soupçons qu'on vouloit, à cette occasion, lui inspirer contre Diogène. Après ce coup manqué, celui-ci ne voulut plus s'en fier qu'à lui-même et employer que sa propre main. Il s'étudia d'abord à faire sa cour à l'Empereur avec plus d'empressement que de coutume, et comme pour lui donner des marques d'un plus grand attachement, fit placer sa tente le plus près qu'il put de celle d'Alexis. On voulut en vain faire sentir au prince le danger de ce voisinage. Très-vigilant sur tout le reste, il étoit de la plus grande insouciance sur sa propre conservation; et quoiqu'il eût fait des mécontens, il étoit souvent sans gardes, et même pendant son sommeil, sa tente ou son appartement restoient ouverts, sans aucune sentinelle à la porte. Diogène voulut profiter de cet abandon et entra sans bruit, avec un poignard sous sa robe, dans la tente où reposoient l'Empereur et l'Impératrice qui accompagnoit son mari à cette expédition. S'étant approché du lit, il fut aperçu par une des femmes de la princesse, et se retira confus, et tremblant d'avoir été reconnu. Il l'avoit été en effet. L'Empereur averti se tint sur ses

gardes et dissimula. Quelques jours après, Diogène crut avoir trouvé une occasion plus sûre d'exécuter son noir projet. L'Empereur sortoit du bain; il se présenta tout armé devant lui, comme s'il revenoit de la chasse. Le général Tatice le repoussa, en lui faisant connoître que sa perfidie étoit découverte. Alexis offrit un pardon sans réserve à Diogène, s'il vouloit confesser son attentat et révéler ses complices. Le coupable ne voulut rien révéler. L'Empereur ordonna de l'arrêter et chargea un particulier de le tenir sous bonne garde. Celui-ci fit plus qu'on ne lui avoit prescrit. Ayant engagé le prisonnier à donner les détails du complot, et n'en recevant que des injures, il le mit à la torture contre l'intention de l'Empereur, et lui arracha l'aveu de ce qu'on désiroit savoir. Alexis fut étrangement surpris de trouver dans la liste des conjurés, qui lui fut remise, les noms les plus illustres, l'époux de sa sœur aînée, et l'Impératrice Marie, femme des Empereurs Michel Ducas et Nicéphore Botoniate. Diogène ne fut condamné qu'à une prison perpétuelle. Alexis voulut ignorer la complicité de Marie, et ne lui retira pas même sa bienveillance. Deux autres coupables seulement subirent une peine bien moins grave que leur crime. Tout le reste fut pardonné. Mais quelques courtisans, trouvant de l'excès dans la clémence du prince, firent

priver de la vue Diogène et son principal complice. Il est probable que leur zèle inhumain fut en secret approuvé par l'Empereur, puisqu'il n'en témoigna aucun ressentiment. Cependant il conservoit un reste d'affection pour Diogène, et lui fit rendre une partie de ses biens. Ce malheureux aveugle tâcha de se consoler par l'étude, et fit de grands progrès en géométrie, à l'aide des figures de relief qu'on lui fabriqua. Mais l'ambition vint encore tourmenter sa solitude. Son état ne lui parut pas un obstacle aux prétentions qu'il conservoit à l'Empire. Il cabala de nouveau, et trouva même des partisans. Alexis le sut, et plus touché de pitié que de colère, voulut bien ne pas punir d'impuissans efforts.

Un faux Diogène fit courir autant de dangers à l'Empereur que le véritable. Un inconnu venu de l'Asie, pauvre et couvert de haillons, se donna pour Constantin, fils de l'Empereur romain Diogène. Quoiqu'il eût passé pour avéré jusqu'alors que Constantin avoit perdu la vie vingt ans auparavant dans une bataille, le fourbe, qui étoit très-adroit, ayant composé un roman plausible, et s'étant insinué dans plusieurs maisons, trouva des esprits disposés à le croire. Des factieux propagèrent ses mensonges. La veuve de Constantin, sœur d'Alexis, protestoit vainement contre la supposition; on la disoit subornée par

son

son frère pour désavouer son mari. Alexis méprisa d'abord cet homme, comme un personnage vil et sans conséquence, qui ne pourroit longtemps faire illusion; mais le voyant s'accréditer, il le fit enfermer à Chersone en Crimée. Les Comans étoient voisins de cette ville, et y venoient fréquemment. Le faux Diogène eut avec eux quelques conférences nocturnes du haut de la tour où il étoit retenu, et s'étant sauvé par leur secours, les suivit dans leur pays. Il les gagna si bien qu'ils le reconnurent comme souverain de l'Empire. Ce fut pour eux un prétexte d'en désoler le territoire. L'Empereur délibère dans son conseil, s'il doit aller lui-même à leur rencontre. La plupart étant d'un avis contraire, il déclare qu'il s'en rapporte au jugement du ciel. En conséquence, sur le soir, il mande à Sainte-Sophie les généraux, les principaux officiers, tout le clergé de cette église ; on dépose en leur présence, sur l'autel, deux billets cachetés, dans l'un desquels étoit écrit : *Dieu ordonne de partir;* dans l'autre : *Dieu ordonne de rester.* On passe la nuit à chanter des pseaumes, et au lever de l'aurore, le doyen prend et ouvre un des billets; c'étoit celui qui ordonnoit le départ. On sent assez combien le prince devoit influer sur cette prétendue manifestation de la volonté divine; mais on ne conçoit pas trop quel besoin il pou-

voit avoir d'un oracle supposé pour se mettre à la tête de ses troupes. Les Comans, guidés par les Valaques, traversèrent le mont Hémus et se montrèrent dans la Thrace. Plusieurs villes se rendirent volontairement, et proclamèrent Auguste le faux Diogène. Celui-ci ne craignit pas de marcher sur Anchiale, où se trouvoit Alexis avec ses troupes. Ce prince étoit si plein de confiance, qu'il sortit de la ville et rangea son armée en bataille aux pieds des murs. Les Comans n'osèrent l'attaquer, et l'Empereur étoit de son côté retenu par la considération de son infériorité en nombre. Les Barbares, alarmés par sa contenance, se retirèrent et vinrent assiéger Andrinople. Cette grande ville étoit au moment de succomber. Alexis, pour la délivrer, vouloit aller combattre les Comans, malgré la disproportion des forces réciproques. Un officier, nommé Alacasée, lui offrit d'imiter ce qu'avoit, dit-on, exécuté autrefois Zopire, pour rendre Darius maître de Babylone. L'Empereur lui permit de faire à cet égard ce qui lui plairoit. Alacasée se déchire le corps, se fait au visage plusieurs blessures, et passe dans le camp de l'imposteur. Il l'avoit connu autrefois. Il lui persuade que leur ancienne liaison est la cause de l'état où il le voit, et paroît ne respirer que vengeance. Ayant gagné sa confiance, il le conduit dans une forteresse voisine d'An-

drinople, sous prétexte que celui qui la tenoit, étant entièrement dévoué à lui Alacasée, vouloit la livrer à Diogène. Le commandant étoit dans la confidence; il les reçoit avec acclamation, ainsi que les Comans dont ils sont accompagnés. On leur donne un festin splendide. Les Comans, suivant leur usage, s'enivrent avec Diogène. Tandis que ces Barbares sont ensevelis dans le vin et le sommeil, on les égorge, on enlève le prétendu prince, et on lui crève les yeux. L'Empereur va ensuite attaquer un corps de 12,000 hommes. Un de leurs cavaliers sort des rangs, et s'avançant vers les Grecs, semble défier le plus brave. Alexis s'oublie en ce moment, court sur lui pique baissée, et le perce de part en part. Cette imprudence anime ses soldats; et à l'exception de 2,000 hommes, tout le détachement ennemi est pris ou tué. On ressaisit le butin qu'il avoit fait. Au lieu de l'abandonner à ses troupes, le prince le restitue à ceux auxquels on l'avoit enlevé. Une seconde victoire, remportée par l'empereur, oblige les Comans de repasser le mont Hémus, laissant dans la Thrace la plupart des leurs, morts ou prisonniers.

Alexis entendit avec joie, vers cette époque, le bruit des armes dont retentissoit tout l'Occident. Il se flatta de l'espoir d'une assistance qu'il sollicitoit depuis long-temps. Dès que Grégoire VII fut assis sur le trône pontifical, les chrétiens orien- CROISADES.

taux, opprimés par les Turcs et les Sarrasins, avoient imploré son secours, et Grégoire s'étoit efforcé d'attendrir les chrétiens d'Europe sur le sort de ceux de l'Asie. En 1074, il mandoit à l'Empereur d'Allemagne que plus de cinquante mille chrétiens d'Italie et de France lui avoient fait connoître qu'ils étoient prêts à le suivre, s'il vouloit les mener lui-même dans la Palestine. Quelques jours ensuite il envoya une exhortation à tous les fidèles pour les engager à ce voyage. La querelle scandaleuse qui s'alluma entre le sacerdoce et l'Empire arrêta Grégoire en Italie. Alexis parvenu au trône, tâcha de ranimer le zèle des occidentaux. Il écrivit plusieurs lettres au pape Urbain second, dans lesquelles, déplorant sa propre foiblesse, il sollicitoit le secours de l'Occident, et promettoit d'aider de toute sa puissance ceux qui viendroient combattre les infidèles. Robert, comte de Flandres, retournant (1088) de la Palestine où la dévotion l'avoit conduit, étoit passé par Constantinople. L'Empereur l'avoit honorablement accueilli, et le comte en reconnoissance lui avoit envoyé cinq cents cavaliers bien équipés pour servir dans ses armées. Alexis, quatre ans après, lui écrivit une lettre qu'il adressoit en même temps à tous les princes de la chrétienté; il y dépeignoit vivement les vexations exercées par les infidèles sur les chrétiens, l'Asie entière courbée

sous le joug des Musulmans, et le péril qui pressoit Constantinople. Des motifs si puissans n'auroient pas néanmoins suffi pour ébranler l'Europe. Un enthousiaste l'entraîna. Un ermite du diocèse d'Amiens, nommé Pierre, petit de taille et d'un air ignoble, étant allé visiter le sépulchre de J. C., fut témoin des outrages qu'essuyoient journellement les chrétiens; il se rend chez le patriarche Siméon, qui jugeant par les entretiens qu'ils ont ensemble que cet ermite n'est pas un homme ordinaire, lui expose le misérable état de la Palestine. Il lui dit que le domaine du calife est divisé en quatre sultanies; celles de Mosul, de Damas, d'Alep et de Nicée; de cette dernière ville où tous les chrétiens avoient été massacrés, sortoient sans cesse, ajoute-t-il, des essaims de brigands qui ravageoient tout le pays; ce n'étoient pas les forces de l'Empire qui défendoient Constantinople; elle ne devoit son salut qu'au Bosphore; les Musulmans ne manquoient que de vaisseaux pour s'emparer de cette ville, et de-là inonder l'Europe entière; de tous les monumens du christianisme, les Turcs n'avoient laissé subsister que le saint sépulcre pour tirer de l'argent des pélerins, qui ne pouvoient d'ailleurs y arriver sans risquer cent fois leur vie; il y en avoit un très-grand nombre dans les prisons de Jérusalem, où ils étoient tous les

jours menacés de la mort; les chrétiens ne pouvoient attendre aucun secours des Grecs qui en avoient besoin eux-mêmes. Pierre lui répondit que si les princes d'Occident étoient instruits par un témoignage authentique de toute l'étendue du malheur des chrétiens, il ne doutoit pas qu'ils n'y apportassent un prompt remède; qu'il conseilloit à Siméon de leur écrire, qu'il iroit lui-même porter ses dépêches dans toutes les cours européennes, et feroit les derniers efforts pour attendrir le cœur des potentats sur le sort de tant d'infortunés. Siméon suivit son conseil, et lui remit avec ses lettres plusieurs autres écrites par des chrétiens notables qui habitoient Jérusalem. Pierre se rendit à Rome, et fit au pape la plus touchante description de ce qu'il avoit vu lui-même. Urbain l'ayant écouté avec une très-vive émotion, lui promit de seconder son zèle. « Allez, lui dit-il, me préparer les voies pour » émouvoir les âmes, et soyez mon précurseur. » L'ermite passe les Alpes et répand partout la ferveur dont il est dévoré. Plein de feu, d'adresse et d'éloquence, il enflamme et subjugue les esprits. Ardent missionnaire, il ravit tous les cœurs par des mouvemens pathétiques. A sa voix, le clergé, la noblesse, le peuple, des hommes de toute profession, des femmes mêmes s'enivrent de l'idée d'un pélerinage religieux et guerrier.

Tandis que Pierre ébranloit avec rapidité toutes 1095.
les nations, le pape avoit convoqué un concile à Plaisance. Il fut si nombreux qu'il fallut le tenir en pleine campagne. Il s'y trouva deux cents évêques, quatre mille clercs, et plus de trente milles laïques. Urbain ne devoit y agiter que des questions théologiques; il ne s'agissoit pas encore de la croisade, dont il attendoit la maturité des prédications de Pierre. Mais Alexis ayant envoyé à ce concile des ambassadeurs pour intéresser toute la chrétienté à sa défense contre les Turcs, le pape exhorta les fidèles à se prêter à ses vœux, et dès lors plusieurs jurèrent d'employer tous leurs moyens au service des chrétiens d'Orient. Urbain vint ensuite tenir un autre concile en France, à Clermont* en Auvergne. Plusieurs princes s'y rendirent. Le fameux Pierre y parut; il avoit achevé sa course apostolique; tous les regards étoient attachés sur lui. Là, le souverain pontife, après avoir échauffé les assistans par la description des calamités qui affligeoient leurs frères de la Palestine, et par la promesse des récompenses éternelles, proposa une expédition contre les Musulmans comme une expiation infaillible de tous les crimes; le sang des Turcs et des Sarrasins devoit les effacer sans exception. En vertu de son autorité pontificale, il déclara « que ce pélerinage tiendroit lieu de toute péni-

» tence; que ceux qui mourroient dans l'escla-
» vage ou dans les combats seroient comptés au
» nombre des martyrs; que pendant la durée
» de l'expédition les pélerins seroient sous la pro-
» tection de l'Église ; qu'ils ne pourroient être
» recherchés ni pour dettes ni pour crimes; que
» quiconque oseroit les inquiéter, eux ou leurs
» familles, seroit excommunié par l'évêque du
» lieu. » Il recommanda au clergé d'inspirer aux peuples le désir de participer à une si sainte entreprise, et voulut que pour symbole d'engagement les pélerins portassent sur leur habit la figure de la croix; ce qui fit donner à ces expéditions le nom de croisades. Le discours du pape fut suivi d'une acclamation universelle; on s'écrie de toute part : *Dieu le veut, Dieu le veut!* Le pape ordonne que ces paroles soient le cri de guerre. On apporte aussitôt quantité d'étoffes rouges, dont on fait des croix, que chacun attache à l'épaule droite de son habit. Les assistans prosternés reçoivent du Saint-Père l'absolution de leurs péchés. L'assemblée se sépare; ses membres vont porter dans leur patrie l'ardeur qui les brûle et la communiquent sur leur passage. Adhémar, évêque du Pui, fut, de l'avis de ses confrères, nommé légat du pape, pour le représenter dans l'armée des croisés. Raimond, comte de Toulouse, envoya dire à Urbain qu'il se croisoit avec plu-

sieurs de ses chevaliers. Ce fut dans toutes les villes, dans toutes les familles une agitation générale; on ne parloit que de guerre, on en rencontroit partout les préparatifs et l'appareil. Les souverains ne s'opposoient pas à une frénésie qui occupoit des vassaux trop remuans. Les liens de la nature ne retenoient ni les pères, ni les fils, ni les époux. Les moines quittoient leurs cloîtres avec, ou sans la permission de leurs supérieurs. Des femmes s'imprimant une croix sur la chair au moyen d'un fer chaud, vouloient faire croire que c'étoit une impression miraculeuse. L'esprit d'indépendance, le désir d'échapper à ses créanciers, la misère, et les attraits d'une vie licencieuse faisoient autant ou plus de croisés que le zèle religieux. Dès qu'un prince annonçoit le dessein de partir, une foule de gens de toute nation venoient s'enrôler sous ses étendards. La rémission des péchés tenoit lieu de solde; on n'eut d'autre peine que de retenir ceux que leur sexe ou leur foiblesse rendoient incapables de soutenir les fatigues d'un si pénible voyage. Ce fut ainsi que se préparèrent ces expéditions, qu'on nomma *saintes* à cause de leur objet.

Entre les nations de l'Europe, les François se signalèrent par leur zèle empressé. Pendant huit mois entiers, on ne cessa d'en voir diverses bandes sur la route de l'Orient. Pierre qui avoit 1096.

été soldat avant d'être ermite, se laissant aller à l'attrait du commandement, se mit à la tête d'une foule de peuple. Des Italiens, des Lombards, quelques Allemands, plusieurs femmes habillées en hommes, se rangèrent sous ses drapeaux. La débauche se joignit à la dévotion. Un gentilhomme nommé Gautier, et surnommé *Sans Avoir*, parce qu'il ne possédoit d'autre bien que son épée, étoit lieutenant de Pierre. Il le devança pour lui ouvrir les chemins, et se dirigea sur la Hongrie. N'ayant pu obtenir du gouverneur de Belgrade (première ville de la Bulgarie) la liberté d'acheter des subsistances, il enleva des troupeaux dispersés dans les campagnes. Les Bulgares sonnent l'alarme, et attroupés au au nombre de cent quarante mille, courent sur les François; soixante de ceux-ci sont brûlés dans une chapelle; les autres, dont plusieurs étoient blessés, s'enfuient au travers des forêts avec leur commandant. On leur permet de camper aux portes de Constantinople pour y attendre Pierre l'ermite.

Ce général suivi de quarante mille combattans, sans compter une quantité considérable de clercs, de moines, de femmes, d'enfans, de vieillards, ayant traversé la Lorraine, la Franconie, la Bavière et l'Autriche, arriva sur la frontière de Hongrie. Caloman y régnoit alors; on accorda le pas-

sage à Pierre, à condition qu'il paieroit ses vivres et maintiendroit la discipline dans son armée. Tout se passa de part et d'autre avec bienveillance jusqu'à l'embouchure de la Save. Là, seize des gens de Gautier s'étant écartés du gros de la troupe pour acheter des armes, avoient été dépouillés par des Hongrois, qui les avoient renvoyés en chemise. Gautier n'avoit pas voulu revenir sur ses pas pour en tirer vengeance. Les dépouilles de ces pélerins étoient suspendues comme un trophée aux murs d'une petite ville voisine de Belgrade. Ce spectacle insultant, joint à ce que les soldats de Pierre apprennent de l'affront fait à leurs camarades, les met en fureur. L'imprudent ermite échauffe lui-même leur ressentiment. On marche sur la ville. Geoffroi Burel, d'Etampes, qui commande deux cents hommes, monte le premier à l'escalade. La place est forcée, abandonnée au pillage. Il y périt quatre mille Hongrois, et les croisés ne perdent que cent hommes. Le gouverneur de Belgrade prend l'épouvante, et s'enfuit lâchement à Nisse avec les habitans. Pierre averti que la nation hongroise s'assemble pour tomber sur lui, passe la Save et perd du monde, que lui tuent à coups de flèches des habitans du pays postés en embuscade. Les croisés en prennent sept, que l'ermite fait massacrer en sa présence. Il traverse ensuite

de vastes forêts, et après sept jours d'une marche pénible arrive à Nisse où il est reçu avec quelques précautions. Mais le lendemain cent Allemands restés les derniers, ayant mis le feu à quelques maisons, les Grecs poursuivent l'armée. Pierre veut appaiser le différent à l'amiable. Ses soldats ne l'écoutent pas; ils se battent contre les Impériaux, et sont défaits; la caisse de leur armée est prise; on emmène, on enchaîne les femmes, les filles, les enfans; on massacre les hommes. Pierre s'échappe suivi de cinq cents des siens. Lorsque tous ceux qui s'étoient dispersés se furent réunis, on vit qu'on avoit perdu dix mille combattans. Ce qui restoit mouroit de faim; les deux mille charriots qui portoient les vivres et les bagages étoient tombés au pouvoir de l'ennemi. Le pays se trouvoit désert par la fuite de ceux qui l'habitoient.

L'Empereur, instruit de ces désordres, en témoigna son indignation par une lettre adressée à Pierre. Il lui défendit de séjourner plus de trois jours dans aucune ville, avant d'arriver à Constantinople. Il lui pardonnoit cependant, disoit-il, les violences que ses soldats avoient commises, attendu qu'ils en avoient été suffisamment punis, et annonçoit qu'on lui vendroit des vivres, et qu'il ne trouveroit aucun obstacle à sa marche. Pierre s'estima trop heureux d'en être quitte

pour une réprimande. Il étoit alors dans une ville de Bulgarie; il en harangua le peuple, et demanda grâce pour les croisés d'un ton si pathétique que les Bulgares émus de pitié leur firent d'abondantes aumônes, et leur donnèrent des subsistances. Pierre continua d'avancer. Etant arrivé dans les environs de Constantinople, il eut ordre de l'Empereur de faire camper sa troupe hors de la ville, et de se rendre à son audience. Sa petite taille, et son air ignoble le firent d'abord regarder avec dédain; mais l'énergie de ses discours lui concilia l'attention et le respect. Il annonça qu'il alloit être suivi des plus puissans personnages de l'Occident. Alexis, touché de la misère de ses troupes, lui fit des largesses. Pierre rejoignit Gautier. Ils vouloient sur le champ passer en Asie. L'Empereur leur conseilla d'attendre les bandes qui devoient les suivre pour être en état de tenir tête aux Turcs, dont les forces étoient redoutables.

Ce prince ne tarda pas à se repentir d'avoir eu recours à l'assistance de l'Occident. Outre les violences qui avoient ensanglanté la route des croisés, il n'est pas d'excès qu'ils ne se permissent pendant ces cinq jours qu'ils campèrent devant Constantinople. Cette multitude sans frein et sans discipline, commandée par un ermite qu'elle ne respectoit aucunement, ne se conten-

toit pas de piller les maisons de campagne et les palais qui embellissoient les environs de la ville, elle y mettoit le feu. Elle dépouilloit les églises, et découvroit leurs toits, pour en vendre le plomb aux Grecs. Ces brigandages firent sur Alexis une impression dont il ne revint jamais, et qui passa dans l'âme de ses successeurs. Par ce premier essai de l'insolence des croisés, il jugea de ce qu'il devoit attendre de ce grand nombre de vaillans guerriers qu'on lui annonçoit. Le pape lui mandoit qu'il y avoit déjà sur pied 300,000 combattans, sous la conduite des plus braves princes de l'Europe. C'étoit un secours dont l'idée seule le faisoit trembler. Il craignoit moins les Turcs que de tels libérateurs. Pour se débarrasser de ceux qui étoient aux portes de sa capitale, Alexis qui venoit de leur conseiller d'attendre les autres croisés, les pressa de traverser le Bosphore, et leur fournit des vaisseaux. Ils vont jusqu'aux portes de Nicée, exerçant sur les Turcs qui tombent entre leurs mains, les plus horribles cruautés. Soliman régnoit dans cette contrée; il les tailla en pièces. Un capitaine nommé Renaud se fit musulman pour sauver ses jours. Gautier périt dans le combat avec les chefs les plus braves. Les Turcs exterminèrent tout ce qu'ils purent rencontrer, à l'exception des jeunes filles et des jeunes garçons qu'ils reservèrent pour leurs sé-

rails. De toute cette troupe, il ne resta que 3,000 François qui se retirèrent dans un fort à moitié ruiné, au bord de la mer, où ils se défendirent en désespérés. Alexis envoya, pour les délivrer, une flotte chargée de troupes. Dès que les Turcs l'aperçurent, ils se retirèrent. L'Empereur reçut les vaincus à Constantinople, et acheta leurs armes pour empêcher qu'ils n'en abusassent. Tel fut le sort de cette première bande qui laissa dans la Grèce une invincible prévention contre l'entreprise des croisades.

Les Allemands qui avoient suivi Pierre, n'étoient qu'un petit nombre d'aventuriers, lesquels se trouvant en deçà du Rhin, s'étoient laissés entraîner dans le mouvement général de la nation françoise. Comme le pape étoit le chef et l'âme de la croisade, les divisions qui existoient alors entre Rome et l'Allemagne, avoient fermé l'entrée du pays aux prédications de Pierre. On s'y moquoit même de l'expédition des croisés, qu'on regardoit comme une folie nationale. Peu-à-peu les Allemands furent entraînés par la contagion de l'exemple. Un de leurs prêtres, nommé Godescale, ayant rassemblé 15,000 hommes, traversoit la Hongrie. Quelques Bavarois ivres se mirent à voler dans une ville sur leur passage, et trouvant de la résistance, massacrèrent ses habitans. Ils poussèrent même la fureur jusqu'à

empaler un jeune Hongrois. La nation entière s'ébranle. Les pélerins attaqués se défendent vigoureusement. On leur offre la paix, sous la condition expresse de remettre leurs armes au roi de Hongrie, avec menace de les exterminer sur l'heure, s'ils s'y refusent. A peine ont-ils fait ce qu'on exige, qu'on les massacre sans pitié. Godescale se sauva presque seul et regagna l'Allemagne, fort dégoûté du métier de général.

A cette bande en succéda une autre d'environ 200,000 hommes, françois, anglois, flamands, lorrains, mélange confus de femmes perdues, de moines apostats, de prétendus prophètes, auxquels se joignit un comte (appelé Emicon) d'un pays voisin du Rhin, à la tête de 12,000 hommes, qu'il avoit séduits par le récit de révélations supposées. Ce fanatique les animoit contre les juifs, qu'il égorgea partout où il les trouva, pour préluder, disoit-il, à la guerre qu'il alloit porter aux infidèles. L'archevêque de Mayence fit d'inutiles efforts pour sauver ces infortunés; mais celui de Worms ne s'offroit à intercéder pour eux qu'à condition qu'ils recevroient le baptême. Les juifs au désespoir s'arrachoient eux-mêmes la vie; les mères plongeoient le poignard dans la gorge de leurs enfans. Lorsque ces croisés furent sur les frontières de Hongrie, Caloman les arrêta. Ils assiégèrent Mersbourg, après avoir

passé

passé au fil de l'épée 700 hommes envoyés pour défendre le pays. Ils alloient donner l'assaut, et déjà Caloman songeoit à se sauver en Russie, lorsque ces croisés, frappés pendant la nuit d'une terreur panique, fuient sans être attaqués. Caloman les poursuit. Il n'en échappe qu'un petit nombre qui regagnent la Carinthie et l'Italie. Cette horde de fanatiques et d'ignorans avoit pris, pour guide de son voyage, une oie et une chèvre qu'elle croyoit animées de l'esprit divin.

Formées par une multitude indisciplinée et mal commandée, ces entreprises n'obtinrent pas même le nom de croisades. Ce fut Godefroi de Bouillon, duc de la Basse-Lorraine, qui donna son nom à la première. Pour fournir aux dépenses de son expédition, il vendit Bouillon 1,500 marcs d'argent à l'évêque de Liége. Il partit avec 10,000 chevaux et 60,000 fantassins tous aguerris, accompagné de son frère Baudouin, et d'un grand nombre de seigneurs qui lui avoient amené la noblesse de France, de Lorraine et d'Allemagne. Godefroi fut traité honorablement par Caloman, avec lequel il eut une entrevue. Le monarque se justifia des hostilités exercées contre les troupes dont on vient de parler, et dont il avoit fallu réprimer les brigandages. Il promit un libre passage, pour le présent et l'avenir, à tous les croisés. Godefroi de son côté donna parole de

ne permettre aucun dégât et laissa son frère en otage. Il fut aussi reçu amicalement sur les terres de l'Empire jusqu'à Philippopolis.

Là, il apprit que Hugues le Grand (1) étoit prisonnier à Constantinople. Ce prince, frère de Philippe, roi de France, avoit levé des troupes au nom du monarque, pour les conduire en Palestine. Les plus puissans vassaux de la couronne, Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume le Conquérant, Etienne, comte de Chartres et de Blois, Eustache, comte de Boulogne et frère de Godefroi de Bouillon, s'étoient joints à lui avec leurs soldats, ce qui composoit une nombreuse armée. Ils prirent des quartiers aux environs de Bari, pour attendre le printemps. Hugues, avec trois seigneurs seulement, passa au rivage de Dyrrachium (qui sera désormais appelé Durazzo), dans le dessein d'aller lui-même reconnoître le pays. Le gouverneur de cette ville les arrêta, et Alexis les fit conduire à Constantinople, où ils furent gardés à vue. Godefroi envoie demander leur liberté, et continue sa marche. Sur le refus de l'Empereur, la guerre est déclarée. On ravage, on brûle tous les environs de Sélymbrie, à quatorze lieues de

(1) Surnom qui lui fut donné plutôt pour la grandeur de sa naissance, que pour celle de ses actions.

Constantinople. Ce gouvernement relâche les prisonniers, et la dévastation cesse à l'instant.

Godefroi vient camper à la vue de la ville impériale. Alexis l'invite à se rendre au palais avec quelques seigneurs. Des François, établis dans la capitale, l'avertissent secrètement de ne pas déférer à cette invitation, et de se défier même des présens qu'on lui fera et qui pourroient être empoisonnés. Godefroi, sur cet avis, refusa de sortir de son camp. La cour offensée de sa défiance, interdit tout commerce avec les croisés. Ceux-ci, en pillant les terres voisines, la contraignent de lever cette défense. On se réconcilia; mais les vues d'Alexis et celles des princes croisés étoient trop opposées pour que la bonne intelligence fût durable. L'Empereur craignoit que l'Europe entière, en se renversant sur l'Asie, n'écrasât Constantinople. Il prétendoit d'ailleurs s'approprier seul, et sans qu'il lui en coûtât rien, les conquêtes auxquelles se préparoient les Occidentaux. Pour faire cesser l'objet de ses justes craintes, il vouloit faire passer en Asie ces diverses troupes de croisés à mesure qu'elles arrivoient, afin qu'elles ne se multipliassent pas en trop grand nombre autour de sa résidence; et pour satisfaire son ambition, il ne vouloit livrer le passage dont il tenoit les clefs qu'à des conditions infiniment onéreuses. Les croisés, au

contraire, afin d'être en état de lui donner la loi, avoient dessein de s'attendre les uns les autres dans les plaines de Thrace. Et quant aux conquêtes futures, ils n'étoient aucunement disposés à verser leur sang pour l'intérêt des Grecs, mais pour se former à eux-mêmes un Empire sur la ruine des musulmans. Godefroi, n'ayant pas cru devoir accepter une seconde invitation de se rendre au palais, les hostilités recommencèrent. Ce prince lorrain repoussa aisément une armée innombrable de Grecs, composée de milices bourgeoises sans courage et sans expérience, qu'on envoya contre lui, et se procura par l'épée les vivres que l'Empire refusoit de lui fournir. Enfin, Alexis, fatigué de tant de ravages, demande la paix, et offre de donner son fils en otage, si Godefroi veut venir conférer avec lui. Cette proposition est acceptée. L'Empereur reçoit le chef des croisés et son cortége sans se lever de son trône. Il les admet au baiser; ils y viennent à genoux. Après cette cérémonie orientale, il fait revêtir Godefroi des habits impériaux, et déclare l'adopter pour son fils. Le Lorrain, entièrement désarmé par cette réception, se donne à l'Empereur non-seulement pour son fils, suivant l'usage des Grecs, mais pour homme-lige, en mettant ses mains dans celles d'Alexis. Les autres seigneurs lui rendirent le même hommage;

ils reçurent tous de magnifiques présens. Le traité se réduisit à deux articles. Alexis promit avec serment d'aider les princes de ses forces, qu'il conduiroit même en personne, et de leur fournir des vivres à un prix raisonnable. Ceux-ci s'engagèrent de leur côté à lui céder les principales places de l'ancien domaine de l'Empire qu'ils prendroient en Asie, et pour le territoire qu'ils seroient obligés de garder comme un moyen de conquérir Jérusalem, ils promettoient de lui prêter foi et hommage.

Malgré la vigilance de Godefroi, les croisés peu disciplinés causoient toujours quelque désordre. D'ailleurs les autres armées étoient en chemin, et Alexis craignoit de voir toutes ces nuées d'étrangers se rassembler dans le voisinage de Constantinople. Il pressa donc Godefroi de passer en Asie. Ce duc y consentit et alla camper à Chalcédoine. Dès que l'Empereur vit le danger éloigné, il augmenta le prix des vivres. Il s'étoit rendu maître de toutes les denrées dont il faisoit seul le commerce sous des noms empruntés, s'engraissant ainsi par un vil monopole du sang de ses sujets, autant que de celui des étrangers. Le duc retournoit fréquemment à Constantinople pour se plaindre de cette infidélité. L'artificieux Alexis lui donnoit satisfaction pour le moment, et presqu'aussitôt de nouveaux sujets de plainte.

1097.

Bientôt arriva un autre chef de croisés, celui de tous dont la cour redoutoit davantage la présence. C'étoit Boëmond, prince de Tarente, et fils du fameux Robert Guiscard. L'Empereur avoit éprouvé sa valeur naissante dans la guerre d'Illyrie, et il lui en étoit resté un profond souvenir. Il savoit d'ailleurs que la politique de ce Normand n'étoit pas plus esclave que la sienne des règles de l'équité; qu'il avoit engagé Godefroi à se joindre à lui pour s'emparer de l'Empire. Ce dernier, plus sage et plus juste, avoit rejeté la proposition. Boëmond étoit au siége d'Amalfi, avec son oncle Roger comte de Sicile, lorsqu'il apprit que les princes d'Occident passoient dans la Grèce. Aussitôt il prend la croix, et le même enthousiasme saisit la plupart des soldats; il part à leur tête; et son oncle, demeuré presque seul devant la place, est forcé de retourner en Sicile. Les deux cousins de Boëmond, le vaillant Tancrède et le comte Richard s'étoient joints à lui. Il débarqua dans l'Albanie. Les habitans qui prenoient ces croisés pour des brigands plutôt que pour des pélerins (et en effet on pouvoit s'y méprendre), refusèrent de leur vendre des vivres. Ceux-ci en ravirent de force. Animés par le pillage, ils attaquèrent un château rempli de provisions, et le brûlèrent avec tous ceux qui s'y trouvoient. Alexis, apprenant ce désastre,

donne à son général en Macédoine l'ordre secret d'employer tous les moyens pour détruire les croisés. En même temps, il invite Boëmond à venir recevoir à Constantinople des marques de son amitié. Le prince normand qui connoissoit Alexis, le paye de remercimens aussi peu sincères que ses civilités, et continue sa marche. La plus grande partie de l'armée avoit passé le Vardari, lorsque les troupes impériales viennent fondre sur le reste, qu'elles comptent écraser sans peine. Tancrède qui étoit déjà sur l'autre rive, repasse le fleuve avec deux mille cavaliers, tue et prend un grand nombre de Grecs. Boëmond, pour n'être pas arrêté dans son expédition, dissimule son ressentiment, et renvoie les prisonniers. La cour intimidée fait fournir des subsistances aux croisés pour leur argent. Lorsque leur chef eut traversé une partie de la Thrace, il fut invité à se rendre à Constantinople. Il n'y étoit nullement disposé; Godefroi, à la prière d'Alexis, vint le trouver, et le pressa vivement de donner cette satisfaction à un souverain dont il eût été imprudent de se faire un ennemi. Le respect de Boëmond pour Godefroi l'emporta sur sa répugnance. Alexis l'accueillit avec des témoignages de bienveillance et d'estime, dont il n'étoit jamais avare. Le prince de Tarente fut étonné de trouver dans la salle où on lui avoit servi un magnifique repas, quan-

tité d'animaux non cuits, et fraichement tués. On avoit sagement prévu qu'il pourroit craindre le poison ; et en effet, il ne voulut pas toucher aux mets apprêtés par les Grecs. L'Empereur cependant, aidé de Godefroi, sut amener le prince de Tarente à lui jurer foi et hommage. Pendant la cérémonie, un jeune comte françois, choqué de voir une foule de seigneurs illustres debout devant le trône sur lequel le monarque étoit assis, y monta et prit place à ses côtés en disant : « Ce Grec est un plaisant » rustre de s'asseoir devant nous. » Alexis, à ce qu'on prétend, ne fit qu'en rire, quoique cette insolence ne fût rien moins que risible. Mais Baudouin, prenant ce jeune homme par la main, l'obligea de descendre, en lui reprochant l'indécence de son procédé. Le fier Tancrède, regardant cet hommage comme une bassesse, pour s'y soustraire, s'étoit dérobé du palais avec le comte Richard ; et tous deux s'étant mis à la tête des troupes, ils leur avoient fait traverser le Bosphore. L'Empereur voulut paroître l'ignorer, pour ne pas recommencer une querelle.

Peu après l'arrivée de Boëmond, le comte de Flandre amena encore un plus grand nombre de troupes. Nul prince n'avoit autant contribué à entraîner l'Occident à cette expédition. Il fut suivi du duc de Normandie, du comte de Chartres et

de Blois, et de celui de Boulogne. Ils ne firent aucun dégat, ne trouvèrent aucun obstacle, et prêtèrent aussi hommage sans difficulté : Alexis leur donna des secours d'argent, de chevaux et d'habits; il avoit soin de ne laisser entrer que cinq ou six seigneurs à la fois dans la ville, et de faire qu'il n'y eût jamais deux armées ensemble à ses portes.

Un des plus puissans d'entre les princes croisés, et le seul qui pût le disputer à Godefroi en autorité, en expérience et en sagesse, étoit Raymond, comte de Toulouse et de Saint-Gilles, nommé aussi comte de Provence, dont il possédoit une partie : il avoit été le premier à prendre la croix. Il étoit accompagné du légat du pape, de l'évêque d'Orange, et de quantité de seigneurs françois et espagnols. Il passa par la Dalmatie, dont les habitans, la plupart pâtres et presque sauvages, se sauvant dans les bois et dans les montagnes, n'en sortoient que pour tomber sur les traîneurs, qu'ils massacroient. On en prit plusieurs, auxquels on coupa les pieds et les mains, afin d'intimider les autres par cette épouvantable barbarie. Les croisés eurent beaucoup à souffrir jusqu'à Durazzo, où ils n'arrivèrent qu'après quarante jours de marche : là, on reçut des lettres de l'Empereur qui ne parloit que de fraternité ; mais on connut bientôt ce qu'il falloit croire de

ces démonstrations d'intérêt. Des essaims de Barbares, Comans, Bulgares, Uzes, Patzinaces au service de l'Empire, voltigeant de toute part, massacroient ceux qu'ils pouvoient surprendre. On se vit quelquefois obligé de s'ouvrir le passage l'épée à la main. Une ville qui agissoit en ennemie fut prise et saccagée; enfin il fallut entrer de force à Rhédeste sur la Propontide, pendant que les Impériaux inquiétoient les derrières de l'armée. On les mit en fuite et on pilla la ville. On y reçut de nouvelles lettres d'Alexis qui promettoit à Raymond de le dédommager de ses pertes s'il vouloit venir à Constantinople sans se faire suivre de ses soldats. Godefroi et Boëmond l'y exhortoient, et lui mandoient qu'Alexis avoit pris la croix et promis de se mettre à la tête des troupes chrétiennes. Il se rendit à leurs exhortations; mais il ne voulut jamais faire vœu de fidélité à l'Empereur. Ce prince, vivement piqué, dissimula, suivant son usage, et tandis qu'il accabloit le comte de caresses, il fit, de nuit, attaquer son camp. Cette surprise procura d'abord quelque avantage aux Grecs; ils finirent par être repoussés avec perte. Raymond furieux sollicitoit les autres princes de se joindre à lui, afin de se défaire de ce perfide, plus dangereux pour leur ligue que les Musulmans; mais n'ayant pas de navires, ils ne pouvoient repasser en Europe.

Cette querelle eût pu être funeste à l'Empereur, si par l'intercession des principaux croisés il n'étoit parvenu à calmer Raymond. Ce seigneur se réconcilia sincèrement avec Alexis; cependant on ne put arracher à sa fierté l'hommage que tous les autres avoient rendu au chef de l'Empire.

Les croisés s'étant arrêtés à Nicomédie, Pierre l'ermite vint se réunir à eux avec une poignée de malheureux échappés au glaive de Soliman. Alexis s'excusant de les joindre en personne sous prétexte que son absence exposeroit sa capitale aux attaques des Barbares, leur envoya quelques troupes sous le commandement de Tatice. Les historiens des croisades font de ce général le portrait le plus hideux, et supposent qu'il n'avoit à l'armée d'autre mission que d'épier les princes et de traverser leurs démarches. Probablement la prévention a dirigé leurs pinceaux; car nous avons vu que Tatice étoit un guerrier distingué.

Les chrétiens commencèrent leur expédition par le siége de Nicée. Leur réunion devant cette ville composoit une de ces innombrables armées qui, à des époques différentes, ont commencé par effrayer la terre, et fini par la couvrir de leurs débris. On y comptoit quatre à cinq cent mille hommes de pied et cent mille chevaux. Dès que Soliman le jeune, sultan de Nicée, fils du grand Soliman, et dont les états s'éten-

doient jusqu'à Tarse, avoit appris le dessein des chrétiens sur sa capitale, il en étoit sorti pour rassembler ses troupes et solliciter le secours des autres princes de sa religion. Il revint avec de grandes forces, et fut entièrement défait. Les Latins jetèrent dans la ville avec leurs machines une infinité de têtes de Musulmans, et en firent porter mille à l'Empereur. Alexis étoit convenu avec les croisés de leur abandonner tout le butin, parce que la ville rentreroit en son pouvoir; mais pour éluder la convention, il fit offrir en secret aux assiégés les conditions les plus douces, s'ils vouloient remettre la place à ses troupes. Elles étoient sur le lac qui bordoit la ville au couchant, et y furent introduites au moment où les croisés alloient l'escalader. Ceux-ci indignés à la vue des enseignes impériales, arborées sur les murs, vouloient forcer la place et la conquérir sur leurs perfides alliés. Les chefs arrêtèrent cette fougue, pour ne pas interrompre leur expédition par une espèce de guerre civile entre les chrétiens : la seule récompense de leurs travaux fut la délivrance des prisonniers latins qui étoient restés de la déroute de Gautier-Sans-Avoir et de Pierre l'ermite. Alexis traita les prisonniers turcs avec douceur; il plaçoit avantageusement ceux qui vouloient s'enrôler sous ses drapeaux, et donnoit la liberté aux autres, avec des marques de sa gé-

nérosité. Il renvoya dans la suite, sans rançon, la sœur, la femme de Soliman et deux de ses fils, qui étoient encore dans l'enfance. Les croisés murmuroient; Alexis adoucit les chefs par des présens, et les soldats par des distributions d'argent et de vivres. Il engagea les princes à le venir trouver à Constantinople avant de continuer leur voyage; et, après leur avoir prodigué les plus séduisantes caresses, il leur fit entendre adroitement que, pour cimenter leur union par un gage inviolable, il convenoit que ceux qui ne lui avoient pas encore promis fidélité, se conformassent à cet égard à l'exemple des autres princes. Tous y consentirent à l'exception de Tancrède. Un seigneur de la cour, piqué de cette opiniâtreté, laissa échapper quelque parole offensante. Tancrède porta la main sur son épée : l'Empereur se jeta entr'eux. Boëmond réprimanda son cousin, lequel, tout confus de sa violence, prêta le serment qui lui avoit paru si honteux.

On prétend que le siége de Nicée et deux combats perdus sous ses murs par les Turcs, leur coûtèrent deux cent mille hommes; ce qui nous semble exagéré : les chrétiens laissèrent treize mille morts dans ces différentes affaires, et marchèrent sur Antioche. Soliman les attaqua dans la Phrygie avec cent cinquante mille chevaux et deux cent mille fantassins; il fut encore vaincu;

Les croisés, quoique tourmentés par la faim et la soif, remportèrent deux autres grandes victoires dans les plaines arides de la Pisidie et de la Lycaonie. Tancrède se rendit maître de toute la Cilicie; et Baudouin, passant l'Euphrate, s'empara d'Edesse. Cette ville célèbre se trouvoit isolée au milieu de la domination turque. Un commandant grec, qu'on y avoit envoyé du temps de Romain Diogène, s'y étoit rendu indépendant. La renommée de Baudouin, qui, à la tête d'un détachement, avoit pénétré jusqu'aux bords de l'Euphrate, fit désirer aux habitans d'Edesse de l'avoir pour protecteur. On l'invite à s'y rendre : le vieux commandant l'adopte pour son fils, le désigne pour son successeur, et le traite en collègue ; bientôt il en devient jaloux et cherche à s'en défaire. Les habitans le préviennent. Son avarice et sa dureté leur rendant son autorité odieuse, ils lui ôtèrent la vie, et se soumirent à Baudouin. Telle fut l'origine de la première principauté établie en Orient par les Latins. Bornée à l'Occident par la Cappadoce, elle s'étendit en Mésopotamie et subsista quelque temps avec gloire.

La grande armée réduite à 300 mille hommes par le manque d'eau, de subsistances, par des attaques continuelles, ayant pris plus de quarante villes sur sa route, et passé l'Oronte (alors

nommé Farfar), malgré la résistance des Musulmans, vint attaquer Antioche. Suénon, fils du roi de Danemarck, alloit à la tête de quinze mille 1098. hommes joindre les croisés devant cette ville. Il avoit été accueilli à la cour de Constantinople; mais en traversant la Phrygie, il fut surpris de nuit par les Turcs et exterminé avec toute sa troupe. Les Latins prétendirent qu'Alexis avoit instruit Soliman de la marche de ce prince : le siége d'Antioche duroit depuis quatre mois, et les assiégeans se trouvoient fort incommodés par la disette; il n'étoit pas facile de nourrir tant de monde.

Tatice désespérant du succès, se retira sous prétexte d'aller chercher des vivres et de hâter l'arrivée d'Alexis, qui promettoit de venir joindre les croisés. Pour les mieux tromper, le général grec laissa ses tentes toutes dressées avec une partie de ses gens: il ne revint plus. L'empereur assembloit à la vérité une nombreuse armée, dans laquelle il se trouvoit quarante mille Latins, les uns restés en arrière, les autres arrivés à Constantinople depuis le départ des princes. Il se mit en marche, pour Antioche en apparence; mais il apprit en Phrygie que la ville avoit été livrée par trahison, et que les vainqueurs investis à leur tour y étoient menacés du même sort que les vaincus. En effet le sultan du Rorasan avoit envoyé trois cent

soixante mille hommes sous la conduite d'un général estimé parmi les Turcs, nommé Kerboga, pour délivrer Antioche. Celui-ci n'étant arrivé que trois jours après la prise de la ville, l'avoit aussitôt assiégée, avant que les Latins eussent eu le temps de se reposer et d'amasser des subsistances. Le comte de Chartres, Guillaume de Grandmesnil et plusieurs autres seigneurs, eurent la lâcheté d'abandonner leurs camarades. Ils allèrent joindre Aléxis, et fournirent un prétexte plausible de retraite à ce prince, qui, suivant toute apparence, n'étoit pas déjà trop disposé à partager le péril commun; ils l'exagérèrent tellement, ainsi que les forces ennemies, que l'Empereur effrayé ou feignant de l'être, retourna promptement à Constantinople, brûlant tout le pays, d'Icone à Nicée, pour ôter aux Turcs les moyens de le poursuivre. Les chrétiens depuis trois semaines ressentoient toutes les horreurs de la famine. Malgré cette détresse, il leur resta encore assez de vigueur pour se dégager par une éclatante victoire qui coûta, dit-on, cent mille hommes aux Turcs, et à eux quatre mille seulement.

Pendant le siége d'Antioche, comme c'étoit d'une intelligence qu'entretenoit Boëmond dans la place, qu'on en attendoit le succès, il avoit été convenu entre les princes croisés qu'elle lui seroit remise

remise si Alexis ne remplissoit pas l'engagement qu'il avoit contracté de venir à leur secours. Lorsque la ville fut en leur pouvoir, afin d'ôter tout prétexte de plainte à l'Empereur, on lui députa Hugues le Grand et le comte de Hainaut pour l'inviter à venir, comme il l'avoit promis, seconder la croisade dans la conquête de Jérusalem. A cette condition, on offroit de lui remettre Antioche, conformément au traité; mais s'il n'exécutoit pas sa promesse, on lui déclaroit qu'on se regarderoit comme dégagé de celles qu'on lui avoit faites, et qu'on ne lui abandonneroit ni Antioche, ni aucune des villes dont on pourroit s'emparer. Les députés furent attaqués près de Nicée, et à ce qu'on croit, par des soldats de la garnison de cette ville : le comte de Hainaut disparut sans qu'on en ait depuis appris aucune nouvelle. Hugues se sauva dans des forêts, alla trouver Alexis, et comme un lâche déserteur, retourna en France sans rendre compte de sa mission aux princes qui la lui avoient donnée. Boëmond fut mis en possession d'Antioche, qui devint la capitale d'une principauté, laquelle s'étendit jusqu'à Tarse, et subsista cent quatre-vingt-dix ans. Alexis se plaignit de cette infraction au traité, offrit aux princes des sommes considérables, et promit d'aller avec eux à Jérusalem, si l'on vouloit l'attendre deux ou trois mois. Les croisés ne

crurent pas devoir se fier à la parole d'un souverain qui leur en avoit si souvent manqué.

1099. Il ne leur donna aucun secours pour le siége de Jérusalem. La ville n'en fut pas moins prise au bout de cinq semaines, sur les Turcs qui, pendant qu'on attaquoit Antioche, l'avoient enlevée aux Sarrasins. Godefroi étant mort un an après cette brillante conquête, eut pour successeur son frère Baudouin, comte d'Edesse. Aussi brave et plus ambitieux que lui, ce prince agrandit son petit Etat par des victoires.

1102. L'Empereur ne parut prendre aucune part à ce qui se passoit en Palestine. Il étoit tranquille dans sa capitale, lorsque de nouvelles bandes de croisés vinrent troubler le repos passager dont il avoit joui. Trente mille Lombards entreprirent le pélerinage de Jérusalem, sous les ordres d'Anselme, archevêque de Milan et de plusieurs seigneurs d'Italie. Ils commirent les plus grands excès sur leur passage, et jusque dans un faubourg de Constantinople. Alexis eut beaucoup de peine à les jeter, si l'on peut dire ainsi, au-delà du Bosphore. Ils furent suivis de deux mille Allemands, commandés par Conrad, connétable de l'Empereur d'Allemagne. Le comte de Chartres, honteux d'avoir abandonné la confédération pendant le siége d'Antioche, revint en Asie avec un grand nombre de ses vassaux. Bientôt arrivèrent de di-

verses contrées plus de deux cent mille croisés avec leurs femmes, leurs enfans, des clercs, des moines et quantité de gens inutiles. Ils demandent un chef à l'Empereur, qui leur donne Raymond, comte de Toulouse, lequel s'étant déclaré son partisan dans plusieurs occasions, vivoit à sa cour depuis deux ans, et y jouissoit de la faveur la plus distinguée. Cette multitude indisciplinée s'avance, malgré son général, au milieu de l'Asie. Ivre de présomption autant que de débauche, elle ne se promettoit pas moins que la conquête de cette partie du monde. Ayant passé le fleuve Halys, ces croisés trouvèrent une petite ville peuplée de chrétiens, qui vinrent à leur rencontre en procession. Ils les reçoivent à grands coups d'épée, massacrent et dépouillent ces malheureux. Les ennemis, en côtoyant cette armée avec précaution, en diminuent beaucoup le nombre. Enfin harassée de fatigue, périssant de soif et de faim dans la Cappadoce, elle fut exterminée par les Turcs qui lui tuèrent cinquante mille hommes en un seul jour. Raymond en ramena les débris à Constantinople. L'Empereur lui ayant reproché d'avoir été le premier à fuir, il s'excusa sur ce qu'il avoit voulu sauver les turcopoles de ce prince; c'étoient une espèce de chevaux-légers, très-habiles à manier l'arc, nés d'un Turc et d'une Grecque. Bientôt le misérable reste des

croisés se joignit à Guillaume comte de Nevers, qui amenoit quinze mille hommes. A peine ce commandant fut-il sur le territoire ennemi, que la disette et sur tout la soif mirent ses gens hors de combat, et les Turcs tombant sur eux n'éprouvèrent aucune résistance. Le comte échappé à cette boucherie, paya fort chèrement une escorte de douze turcopoles, qui le dépouillèrent en le conduisant en Syrie; ensorte qu'il eut beaucoup de peine à gagner Antioche à pied et couvert de haillons. Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, accompagné d'Hugues le Grand qui étoit venu en France, et d'Etienne, comte de Bourgogne, suivirent de près le comte de Nevers avec une armée dix fois plus nombreuse que la sienne. Parvenus en Bulgarie, ils eurent une querelle avec le duc de cette contrée qu'ils insultèrent, et qui leur ferma le passage. Il fallut se battre. Il y eut de part et d'autre beaucoup de morts et de prisonniers. Le duc des Bulgares étant du nombre de ces derniers, on traita le jour même. Cette bande de croisés passa le Bosphore au temps de la moisson, et ne trouva rien sur la terre. Les Turcs avoient tout brûlé, et comblé aussi les puits et les citernes. Cette armée disparut encore. Des milliers de femmes furent emmenées dans le Korasan. Ceux qui échappèrent au fer des Turcs se réfugièrent à Cons-

tantinople, d'où ils se rendirent ensuite à Jérusalem. Hugues le Grand mourut à Tarse. Le comte de Poitiers, après s'être vu à la tête de cent cinquante mille hommes, fut réduit à mendier sur la route, jusqu'à ce qu'il entrât dans Antioche avec six de ses compagnons d'infortune pour toute suite. Il revint en France; mais les comtes de Chartres et de Bourgogne moururent en combattant dans la Palestine.

La perte de tant de chrétiens fit penser qu'Alexis les trahissoit. On disoit à Jérusalem que les turcopoles avoient par ses ordres conduit les croisés par des déserts et des chemins impraticables pour les faire périr. Mais un historien des croisades, témoin oculaire, Albert d'Aix, atteste que c'étoit une calomnie : l'Empereur, dit-il, les avertit plus d'une fois de ne pas s'engager dans des chemin où ils ne trouveroient que la disette et la mort. Il témoigna aussi le plus vif intérêt pour la délivrance des principaux croisés qui tomboient entre les mains des Musulmans. Son crédit procura même la liberté à plusieurs d'entr'eux. Cependant malgré ces témoignages de bienveillance, on ne peut nier que sa conduite n'ait été en général tout au moins très-équivoque. Ce ne fut pas un sentiment de générosité qui lui fit offrir de payer la rançon du prince de Tarente surpris dans une embuscade

près de Malatia (en Arménie) par un des émirs de cette contrée, nommé Doniman; regardant ce prince comme son plus dangereux ennemi, il vouloit l'avoir entre ses mains afin de se délivrer de toute inquiétude, et de recouvrer Antioche. Alexis proposoit une somme considérable pour qu'on le remît en sa puissance. Soliman instruit de cette proposition, eut envie de partager la proie. Il en écrivit à l'Emir, et lui rappela qu'étant associés, ils avoient toujours été de moitié dans le butin comme dans les dangers. Doniman ne se prêtant point à ses désirs, Soliman rompit avec lui, ravagea ses terres, le battit plusieurs fois, et lui jura une haine implacable. Celui-ci au désespoir, ne savoit quel parti prendre. Il communiqua son inquiétude à Boëmond, qui lui dit : « Contentez-vous de la moitié de la somme que » vous propose Alexis, je vous la fournirai ; en » me délivrant vous acquerrez l'amitié de tous les » chrétiens. Nous mettrons sous vos pieds le fier » Soliman, et nous renverserons de son trône » l'Empereur votre ennemi naturel. » L'offre de Boëmond fut acceptée. Il rentra dans Antioche, et trouva son Etat accru par la valeur de Tancrède.

1105. Alexis envoya réclamer Laodicée, dont Boëmond s'étoit emparé il y avoit cinq ans, et même Antioche. Le prince de Tarente, comme on a

déjà pu voir, n'étoit pas d'humeur à se laisser intimider par la menace de guerre qu'on lui faisoit au cas de refus. La cour de Constantinople s'y étoit attendue, et tourna contre lui tout ce qu'elle avoit de forces. Boëmond étoit maître de la Cilicie entière et d'une grande portion de la Pamphilie; l'Empereur voulut commencer par ce pays, pour s'ouvrir le chemin d'Antioche. Il confia l'expédition à Butumite, ministre très-adroit qui avoit négocié la reddition de Nicée. Il lui donna deux jeunes officiers qu'il avoit élevés dans le palais dès leur enfance, et formés lui-même à l'art de la guerre. En leur recommandant une entière soumission à leur chef, il les chargea en même temps de lui rendre un compte secret (1) de tous ce qu'ils pourroient remarquer. Ces deux ordres ne s'accordoient pas trop bien ensemble. La confiance du souverain inspira tant de fierté à ces jeunes gens qu'ils ne se crurent pas obligés d'obéir à un général dont ils étoient les surveillans; et le danger de l'insubordination contraignit l'Empereur de renoncer à ce misérable moyen de connoître la vérité. Les deux espions furent écartés.

(1) On a vu de nos jours, sous Louis XV, l'exemple d'une pareille correspondance entre le monarque, et un sujet (M. de Broglie), chargé de surveiller ses supérieurs.

de Butimite, qui prit quelques places de la Cilicie. Boëmond n'ayant pas de marine, eut recours à celle des Pisans, alors florissante. L'évêque de Pise vint promptement à son secours avec neuf cents navires, qui ne pouvoient être que des barques. En traversant la Méditerranée, il en détacha plusieurs pour aller ravager les îles de Corfou, de Céphalonie, de Leucade et de Zante. Les deux flottes se battirent près de Rhodes. Celle des Grecs eut l'avantage; mais elle fut en grande partie brisée par la tempête en revenant à Constantinople. Les Pisans, quoique vaincus, se trouvèrent encore assez de forces pour faire une tentative sur l'île de Chypre; ils furent si vigoureusement repoussés par son gouverneur qu'ils se rembarquèrent avec précipitation, sans attendre une partie des leurs, qu'ils avoient envoyés faire du butin. Ceux-ci de retour au rivage, transportés de désespoir en se voyant abandonnés, se précipitèrent et s'ensevelirent dans les eaux. Boëmond ne fut pas plus heureux sur terre. On lui enleva Laodicée (Ladikia en Syrie) et toute la Cilicie. Ces succès rabattirent sa fierté. Il s'aperçut enfin qu'il étoit trop foible pour lutter contre toute la puissance de l'Empire, et prit le parti d'aller chercher des renforts en Occident. L'embarras étoit d'y arriver, la route de terre lui étant fermée, et n'ayant pas de flotte qui pût as-

surer son passage par mer. Il usa d'un singulier stratagème pour cacher son départ. Après avoir 1104.
fait courir le bruit de sa mort, et donné à cette 1105.
nouvelle le temps de se répandre, il s'enferma dans un cercueil, où on lui avoit pratiqué le moyen de respirer. On le transporte ainsi au port d'Antioche; on l'embarque avec l'appareil d'un convoi funèbre. Il part suivi de quelques navires. L'équipage vêtu de deuil, affecte la plus profonde affliction, et le convoi passe librement au milieu de la flotte impériale. Boëmond descend à Corfou, et comme il n'y craint rien, attendu que son escorte est aussi nombreuse que la garnison, il sort de son cercueil, demande le gouverneur, et lui dit: « Faites savoir à votre » maître que Boëmond est ressuscité, et qu'il » s'en apercevra bientôt. » Dès qu'il fut arrivé en Italie, il mit tout en œuvre pour soulever les puissances de l'Occident contre Alexis qu'il soutint être un perfide et l'ennemi mortel des chrétiens. Le pape reçut le prince de Tarente comme le héros de la chrétienté, et lui donna l'étendard de Saint-Pierre.

Alexis se doutant bien des mauvais offices que lui rendoit Boëmond dans l'Occident, écrivit à tous les souverains, à toutes les républiques de cette contrée, particulièrement à celles de Pise, de Gênes et de Venise, pour les prévenir contre les

accusations de son adversaire; et voulut montrer, par un service éclatant, l'intérêt qu'il prenoit aux croisés, persuadé que ce moyen de justification étoit le meilleur qu'il pût employer. Il y avoit au Caire 300 gentilshommes françois, enfermés dans des cachots. On ne leur donnoit pour nourriture que de l'eau et du pain. Ils souffroient d'ailleurs tous les maux d'une dure captivité. Alexis envoya un ambassadeur avec une forte somme pour les racheter. Le Soudan d'Egypte l'accueillit mieux que ne le désiroit le libérateur même. Il lui remit gratuitement les prisonniers, et cette générosité confirma les soupçons d'intelligence avec les Musulmans qui pesoient sur la tête de l'Empereur. Ce prince tâcha de mettre les captifs délivrés dans ses intérêts par les procédés les plus généreux. Il leur laissa le choix de rester à sa cour, ou de retourner dans leur pays, et leur dit : « Vous serez mes compagnons, si » vous restez; mes amis, si vous partez. » Ils retournèrent en France, et il eut en leurs personnes des apologistes qui travaillèrent avec plus de zèle que de succès à le justifier.

Tancrède à qui Boëmond avoit en son absence laissé le gouvernement d'Antioche, fit rentrer la Cilicie dans son obéissance. On est fâché de voir un si brave guerrier souiller sa gloire par une barbarie, et faire couper le nez et les pouces à

l'équipage d'un navire grec dont il s'étoit emparé. Cependant Boëmond se procuroit l'appui de Philippe, roi de France. Ce monarque lui permit de lever des soldats, et lui donna sa fille. Au milieu de la cérémonie du mariage célébré dans l'église de Chartres, le prince de Tarente monte au jubé, et y prêche avec véhémence l'expédition contre Alexis. Ce sermon d'un guerrier embrasa facilement des cœurs amoureux de la gloire des armes. Un légat du pape tint un concile 1106.
à Poitiers, pour répandre le même enthousiasme au-delà de la Loire. Toute la France prend parti pour Boëmond. Il passe les Pyrénées, obtient aussi des secours en Espagne, et revient en Italie où il trouve le même empressement à le suivre.

Alexis de son côté ne négligeoit rien pour résister à l'invasion dont il étoit menacé. Il ne dédaignoit pas de former lui-même ses nouveaux soldats aux évolutions militaires. Tandis qu'il s'occupoit du soin de défendre l'Empire, quatre frères, portant le nom d'Anémas, songeoient à le lui ravir avec la vie; ils parvinrent à gagner les principaux personnages de l'armée. Pour se procurer les moyens de corruption dont ils avoient besoin, ils s'adressèrent à un sénateur qui avoit de grandes richesses, une extrême présomption et fort peu de jugement. Cet homme qui se nommoit Salomon, se croyoit un habile philosophe,

et très-capable de régir des états, parce qu'il savoit par cœur la Politique d'Aristote et la République de Platon. L'aîné des Anémas, le chef des conjurés, lui persuada sans peine que c'étoit pour lui qu'on travailloit, que l'Empire avoit besoin d'un génie tel que le sien, et que le temps étoit venu où les philosophes alloient gouverner le monde, et le monde être heureux. Le crédule Salomon ouvrit ses trésors et y laissa puiser largement. Il ne savoit pas qu'on dût assassiner l'Empereur, et n'avoit dessein que de le revêtir d'un froc. Pour se faire des partisans, il s'adressoit aux premiers venus, et leur promettoit des pensions et des dignités. Cette indiscrétion contraignit les conjurés de précipiter leurs mesures. Ils furent découverts, le jour même qu'ils avoient fixé pour l'exécution du complot. Salomon ne fut puni que par l'exil. Sa maison, qui ressembloit à un palais, fut donnée à l'Impératrice, avec tout ce qu'elle contenoit. Cette princesse ne voulut rien de la dépouille de ce malheureux imbécille, et abandonna tout ce qui lui appartenoit à sa femme. Les quatre frères, outre le bannissement, subirent une punition bouffonne et dégoûtante à la fois. Après leur avoir rasé la tête, et arraché la barbe, on les promena sur des bœufs; on avoit ceint les coupables d'une couronne composée de cornes et d'entrailles de ces animaux.

Les bourreaux dansoient devant eux, et faisoient entendre des chansons analogues à cette farce détestable. On devoit leur ôter la vue sur la place publique, et tout étoit prêt lorsque l'Impératrice à force d'instances obtint qu'on leur fît grâce du supplice.

A la conjuration des Anténas succéda une révolte moins dangereuse. Grégoire Taronite entreprit de se rendre indépendant dans son duché de Trébisonde. L'éloignement de cette ville (1), séparée d'ailleurs du reste de l'Empire par les conquêtes des Turcs, rendoit le projet d'une exécution facile et pouvoit tenter l'ambition. Cependant Taronite y échoua. Il perdit une bataille dans laquelle il fut pris. Pendant long-temps, il ne cessa d'invectiver contre l'Empereur dans la prison, où il éprouvoit des effets continuels de sa clémence. Fatigué enfin de la longueur de sa détention, il témoigna son repentir au prince, qui ne demandoit qu'à lui pardonner, et qui ne se bornant pas à lui rendre sa liberté et ses biens, le combla encore de faveurs. 1107.

Boëmond ayant achevé ses préparatifs, menaçoit l'Illyrie. Alexis envoya une flotte dans le golfe Adriatique, pour s'opposer à son passage. L'amiral ne pouvant connoître dequel port par-

(1) Elle est à 225 lieues de Constantinople.

tiroit le prince de Tarente, ni où il comptoit aborder, crut que le plus sûr étoit de l'aller chercher, et contre les ordres qu'il avoit reçus de se borner à observer le golfe, débarqua en Italie, et alla par terre vers Brindes où il espéroit surprendre Boëmond. Ce prince n'y étoit pas alors, et la ville prise au dépourvu alloit être emportée du premier assaut, si sa mère n'eût amusé les Grecs par des offres de capitulation. Ce délai donna le temps à Boëmond de secourir les assiégés. N'ayant affaire qu'à des troupes de marine peu accoutumées aux combats de terre, il les dispersa promptement. La plupart des vaincus se noyèrent en regagnant leurs vaisseaux. Six Patzinaces furent pris dans cette occasion. Boëmond, qui profitoit de tout, tira un grand parti de cet incident. Il conduisit ces Barbares à Rome, les présenta au pape qui n'approuvoit pas qu'on fit la guerre aux Grecs, attendu qu'ils étoient chrétiens, et lui dit que combattre l'Empereur, c'étoit combattre les Patzinaces, les Uzes, les Comans, les Turcs, dont ses armées étoient composées. Il lui fit remarquer les regards affreux, les visages farouches de ces Scythes, plus semblables à des tygres qu'à des hommes. La vue de ces Barbares lui valut en Italie un grand nombre de soldats. Au premier avis de son départ, l'amiral grec, qui s'étoit fait battre à Brindes, prit l'épouvante,

quitta la mer, ses vaisseaux, et descendit à terre avec tout son monde. Boëmond entra sans résistance au port de Valone ; il amenoit 12,000 chevaux et 60,000 fantassins françois, italiens, allemands. Après s'être emparé de tous les environs et avoir dévasté toute la côte, il vint camper devant Durazzo.

Cette nouvelle qui remplit la capitale d'effroi, n'ébranla point l'Empereur ; quoiqu'il eût des soupçons d'une trame secrète, formée contre lui au sein de sa cour, il partit pour aller défendre la frontière. A peine sorti de Constantinople, il s'arrêta pendant quatre jours, retenu par une crainte superstitieuse. C'étoit une opinion répandue en ce temps à Constantinople, qu'au départ des Empereurs le succès de leur voyage étoit annoncé par un miracle qui s'opéroit dans une église du faubourg de Blaquernes. On n'explique pas sa nature. Mais il avoit manqué cette fois, et Alexis en conséquence n'osoit s'éloigner. Il revint à Constantinople, passa une partie de la nuit en prières, dans l'église du miracle, crut l'avoir obtenu, et revint à son camp. Il fut encore retenu quelques jours à Cypséla (en Thrace) par la découverte du complot dont je viens de parler. Un esclave patzinace, homme d'une force extraordinaire et d'une audace féroce, gagné par les mécontens, et armé par eux d'un poignard

à deux tranchans, s'étoit chargé de l'assassiner. Fidèle au système de clémence qu'il s'étoit prescrit dès le commencement de son règne, Alexis se contenta de reléguer les coupables dans des îles désertes. Arrivé à Thessalonique, où étoit le rendez-vous de l'armée, il s'occupoit à l'exercer. Pour dresser les recrues, il employoit de jeunes officiers parfaitement instruits. C'étoit un corps de 300 hommes, formé par lui-même. Sans aucun égard pour la naissance, la fortune ou les sollicitations, ils choisissoit dans la jeunesse ceux que recommandoit un extérieur plus avantageux. C'étoit la fleur de la milice grecque. Personne ne savoit mieux lancer la flèche ou le javelot. L'Empereur étoit le capitaine de cette troupe favorite. Il prenoit plaisir à l'instruire, à s'exercer avec elle. C'étoit sur ces jeunes gens qu'il comptoit le plus dans les occasions importantes. Boëmond, qui attendoit le retour du printemps pour attaquer Durazzo, n'avoit pas moins d'activité. Il cerna la place de tout côté, et fit brûler ses vaisseaux, pour ôter à ses soldats toute pensée de retraite. La flotte grecque d'ailleurs étant maîtresse de la mer, il gagnoit pour son armée les bras qu'il eût fallu employer sur les navires. Aussi habile ingénieur que général expérimenté, il présidoit à la construction des machines de guerre. Mais les attaques n'étoient pas encore commencées,

commencées, et la disette se faisoit déjà sentir dans son camp, par la vigilance d'Alexis qui, en possession du golfe, avoit en outre fermé par terre tout passage aux vivres des Latins. Le courage de Boëmond soutenoit seul la défaillance des soldats qui étoient tourmentés par la maladie et la famine tout ensemble.

Dès les premiers jours de la belle saison, il battit les murs avec un bélier d'une grosseur extraordinaire, mais sans succès. La garnison qui étoit nombreuse et bien composée, se moquant de l'impuissance de ses efforts, poussa l'assurance jusqu'à ouvrir une des portes, invitant les ennemis à entrer, et leur disant qu'ils ne pouvoient pas désirer une plus large ouverture. Alexis s'approcha de Durazzo ; mais il ne crut pas devoir livrer de bataille pour en faire lever le siége ; tant de conjurations déjà éventées lui faisoient craindre une trahison dans une action décisive. Il suivit son plan, qui étoit d'affamer l'armée latine, et employa aussi un artifice digne du caractère astucieux qu'on lui attribue. Il connoissoit ceux en qui Boëmond avoit le plus de confiance ; il leur adressa des lettres qui sembloient être des réponses, les remerciant de l'avis qu'ils lui donnoient des secrets desseins de leur chef. Ayant pris ses mesures pour que ces lettres fussent interceptées par le prince de Tarente, il 1108.

se flattoit qu'elles pourroient jeter le trouble et la discorde dans l'armée ennemie. Boëmond effectivement en fut d'abord vivement affecté. Mais à la réflexion, il prit le même parti qu'Alexandre, quand on voulut le mettre en garde contre son médecin Philippe. Il manda ceux à qui les lettres étoient écrites, leur en fit lecture, et leur protesta qu'il n'y voyoit qu'une fourberie de l'Empereur. Après divers combats, où les succès furent variés, Boëmond se trouva plus étroitement bloqué que la ville dont il faisoit le siége. L'Empereur, sans sortir de son camp placé à une journée de Durazzo, étoit l'âme de toutes les opérations, et dirigeoit tous les mouvemens. Ayant reconnu que les cavaliers latins étoient comme invulnérables par la force de leur armure, tandis qu'ils pouvoient se tenir à cheval, et qu'ils n'étoient pas même en état de se défendre lorsqu'ils étoient démontés, à cause de l'embarras de leur attirail, il avoit recommandé de ne pas tirer aux hommes, mais aux chevaux; ce qui lui avoit réussi. La peste, suite ordinaire de la famine, commençant à se répandre dans le camp des Latins, Boëmond fut contraint de faire plier sa fierté naturelle et de demander la paix. Il eut une entrevue avec l'Empereur afin d'en régler les conditions. Elles furent humiliantes pour le prince normand, qu'on obligea

de restituer une grande partie de ses conquêtes, et dont le duché d'Antioche se trouva réduit à peu de chose; et même à n'être dans le droit qu'un fief de l'Empire, quoique dans le fait il conservât son indépendance.

Boëmond reçut de l'Empereur la dignité de Sébaste, avec des présens considérables, et retourna dans la Pouille sans en faire part aux seigneurs latins, qui avoient partagé ses travaux et ses dangers. Ceux d'entre ces derniers qui s'étoient croisés pour le voyage de la Terre Sainte, reçurent de la générosité d'Alexis ce que leur avoit refusé l'avarice de Boëmond. Celui-ci, quoiqu'il eût juré l'observation du traité sur les Evangiles et la croix, se disposoit à porter de nouveau la guerre dans la Grèce, et alloit y repasser sur sa flotte, lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle.

La sage conduite de l'Empereur l'avoit délivré de son plus dangereux ennemi. L'ambitieux Normand, qui n'avoit aspiré à rien moins qu'à la couronne impériale, arrêté dès le premier pas, n'avoit remporté en Italie que la qualité peu honorable de vassal de l'Empire. Les Turcs, attaqués au centre de leur domination, laissoient respirer Alexis. Il profita de cet intervalle de repos pour réparer les maux accumulés par tant de guerres. Sur la côte maritime, depuis Adra- 1109.

mytte jusqu'à Attalea, tout étoit couvert de ruines. Les habitans fugitifs s'étoient dispersés dans les lieux les plus inaccessibles. Alexis s'occupa de rétablir leurs anciennes demeures et de les y rappeler. Il commença par Adramytte, située au fond d'un golfe, vis-à-vis de Lesbos. Cette ville se repeupla et reprit en peu de temps sa première splendeur. Les Turcs s'en alarmèrent, et s'étant approchés de la place, furent défaits par des forces plus nombreuses que les leurs. Ils étoient accompagnés de leurs familles. Les Barbares vainqueurs égorgèrent leurs femmes, et jetèrent les enfans dans des chaudières bouillantes. Cètte atrocité fit échouer l'utile projet de relever les villes détruites. On ne put songer dès lors qu'à se défendre du juste ressentiment des Turcs. Ceux qui avoient échappé au fer des Grecs se couvrirent d'habits de deuil, et coururent de ville en ville, s'arrachant la barbe et les chéveux, et soufflant partout la rage dont ils étoient animés. L'émir de Cappadoce, à la tête de quatre-vingt mille hommes, se mit en campagne, brûlant de vengeance. Mais il eut l'imprudence de séparer ses troupes en trois corps d'armée, dont deux furent taillés en pièces, ensorte que l'inhumanité des Grecs demeura impunie.

Nous nous dispenserions de parler d'une nouvelle hérésie qui se répandit alors à Constanti-

nople, si les circonstances qui accompagnèrent la punition de son auteur, ne servoient à développer le caractère de l'Empereur et l'esprit de ce siècle. Un Bulgare, nommé Basile, renouvela quelques-unes des opinions des manichéens, auxquelles il en ajouta d'autres qui lui appartenoient. Il étoit iconoclaste et détestoit la croix. Il seroit trop long et fort inutile de détailler tous les points de son hétérodoxie. Sa secte prenoit le nom de *Bogomiles*, ce qui, dans la langue qu'on parloit en Bulgarie, signifioit *Ceux qui implorent la miséricorde de Dieu*, parce qu'ils alloient toujours récitant quelque prière. L'hérésiarque, médecin de profession, mais vêtu en moine, étoit suivi de douze prosélytes qu'il nommoit ses apôtres. Il avoit pour maxime de désavouer sa doctrine, dès qu'il trouvoit quelque risque à la confesser (1). Les précautions qu'il prenoit pour la cacher, l'avoient long-temps tenue secrète; mais ayant admis des femmes au nombre de ses disciples, sa théologie fut bientôt ébruitée. Alexis qui se piquoit de doctrine, voulut en prendre connoissance. On amena, par ses ordres, plusieurs Bogomiles au palais. Ils lui nommèrent leur chef,

(1) Nous avons vu de nos jours des philosophes pratiquer cette salutaire méthode.

mais sans vouloir donner d'autres éclaircissemens ; il en fit mettre un à la torture, et apprit, par cet odieux moyen, où résidoit Basile. Aussitôt il le fait enlever, et emploie un vil artifice pour lui arracher l'aveu de son hérésie. Il reçoit ce malheureux comme un prophète, l'admet à sa table, lui témoigne le désir d'être initié à ses mystères, l'entraîne dans le lieu le plus reculé du palais pour entendre ce qu'il doit révéler. Après que Basile a complaisamment étalé tout son système théologique, qu'un secrétaire, qu'on avoit fait cacher, copioit littéralement, l'Empereur ouvre les portes aux principaux personnages du sénat et du clergé qui s'étoient rendus sans bruit dans une salle voisine. Basile ne peut nier sa doctrine; il fait tous ses efforts pour la justifier; on l'emprisonne. Alexis, voulant détruire entièrement sa secte, ordonne d'arrêter ceux qui sont soupçonnés d'en être, tant à Constantinople qu'au dehors. Le nombre en étoit considérable; c'eût été un travail infini de les interroger tous. D'ailleurs, on n'eût pas tiré de grandes lumières de leurs interrogatoires, puisque ces sectaires ne se faisoient pas un scrupule de renier leur croyance. Le prince, chez qui l'emploi de la ruse avoit tourné en habitude, employa l'expédient le plus singulier pour distinguer en un moment ceux qui étoient faussement accusés d'hérésie, ou qui n'y

étoient pas encore très-affermis. Il fit allumer dans une vaste place deux bûchers, devant un desquels fut plantée une croix, et vint accompagné d'un grand cortége d'ecclésiastiques et de sénateurs, se placer sur un trône. Les Bogomiles, renfermés dans les cachots, étant amenés devant lui : « Je vous crois tous coupables, » dit-il; pour une hérésie monstrueuse, le » soupçon tient lieu de conviction. Cependant » j'ai cru devoir distinguer entre l'erreur et » l'obstination. Que ceux qui se prétendent mal » à propos accusés, ou qui se repentent, meu» rent sous les bras de la croix, elle les préser» vera des flammes éternelles qu'ils ont méritées, » du moins par leur imprudence. Que les en» nemis de la croix expirent loin d'elle dans » l'autre bûcher. » Le peuple murmure d'un ordre qui confond ainsi l'innocent et le coupable. Les condamnés se séparent; ceux-ci s'approchent de la croix; ceux-là s'en éloignent avec horreur.

Alexis rend la liberté aux premiers, et fait remener les autres dans leurs prisons, où il leur fut envoyé des missionnaires pour les catéchiser. Ce prince en fit même venir au palais plusieurs qu'il tâcha de ramener à l'orthodoxie. Ceux qui ne voulurent pas s'y ranger, moururent dans les fers. Basile fut condamné au feu par un synode

d'évêques, de prêtres et de moines, que présidoit le patriarche de Constantinople. Un des articles de foi des Bogomiles étoit qu'ils n'avoient rien à craindre des plus cruels supplices, et que fussent-ils au milieu des flammes, les anges s'empresseroient de les en délivrer.

Basile, auteur de cette folle opinion, à force de l'enseigner, étoit parvenu à s'en pénétrer de bonne foi lui-même. On dressa un bûcher à un bout de l'Hippodrome et une croix à l'autre; l'Empereur, qui étoit présent, laissa l'option au condamné d'adorer la croix, ou d'être brûlé vif. Basile fut inébranlable. On lui arracha son manteau qu'on jeta au feu. Cet infortuné, comptant toujours sur la protection des anges, s'écria (en parlant de ce manteau): « Peuple, le voyez-vous qui s'envole au ciel? » Cette extravagance même auroit dû faire sentir à ses juges l'énorme excès de la peine qu'ils avoient prononcée. L'Empereur qui avoit fait grâce de la vie à ses propres assassins, laissa dévorer par les flammes un fou plus digne de pitié que de colère. On avoit fait sortir ses sectateurs de prison pour les rendre témoins de son supplice. Le peuple, furieux de fanatisme, demandoit à grands cris qu'on les traitât comme leur maître; déjà même il les traînoit au bûcher; Alexis arrêta cette violence;

mais ces malheureux terminèrent leurs jours dans la captivité (1).

Des affaires plus importantes appelèrent l'attention d'Alexis. Boëmond ne laissoit qu'un fils âgé de quatre ans; mais Tancrède, tuteur de cet enfant, étoit très-disposé à lui conserver la principauté d'Antioche, et très-capable de donner de l'occupation à l'Empereur. Ce monarque ne comptoit pas sur l'observation du traité auquel la nécessité avoit réduit son adversaire, et ne pouvoit espérer que le fier Tancrède y seroit plus fidèle que Boëmond, qui déjà l'avoit enfreint par ses préparatifs de guerre. Cependant il lui envoya des députés pour sonder ses intentions. Tancrède les reçut et les congédia avec mépris. L'Empereur avant de tirer vengeance de cette insulte, voulut s'appuyer de l'alliance des princes occidentaux qui avoient des établissemens dans l'Asie. Il députa vers Bertrand, fils du comte Raymond. Ce dernier étoit mort dès 1105 devant Tripoli de Syrie; son neveu, Guillaume Jourdain, avoit continué de tenir la ville bloquée pendant quatre ans, lorsque Bertrand avec des troupes levées dans son comté de Toulouse, et accompagné

1111.
1115.

(1) Un concile tenu à Constantinople en 1144, usurpant l'autorité civile, et outre-passant toute mesure, condamna les Bogomiles au feu.

d'une flotte génoise aborda en Grèce. Il enleva de force les vivres qu'on refusoit de lui vendre. Alexis qui avoit reçu du père des services importans, voulut éviter une querelle avec le fils. Il ordonna de lui ouvrir tous les marchés, et lui promit même une somme considérable, s'il vouloit, à l'exemple de son père, se reconnoître son vassal; ce qui fut accepté et accompli de bonne foi de part et d'autre. Le comte passa en Syrie sur les navires de Gênes, et Tripoli se rendit à lui après avoir soutenu un blocus de dix ans. Il prit avec le consentement des croisés le titre de comte de Tripoli, dont ses successeurs héritèrent.

Alexis savoit que l'argent étoit le moyen de persuasion le plus efficace qu'on pût employer auprès des princes Francs (1). En conséquence, il fit partir un député pour Tripoli et Jérusalem avec de fortes sommes. Bertrand ayant témoigné les dispositions les plus favorables, le député déposa son trésor entre les mains de l'évêque de Tripoli. L'Empereur l'avoit ainsi ordonné dans la crainte que Baudouin, roi de Jérusalem, dont il se défioit plus que du comte de Tripoli, ne se

(1) Ce nom de Francs se donnoit dans l'Orient à tous les Occidentaux, parce que parmi les peuples d'Occident, les François étoient les plus remarquables.

saisit des fonds pour armer en faveur de Tancrède. Son envoyé devoit à l'égard de Baudouin se borner à des promesses, jusqu'à ce que ce dernier eût rendu des services effectifs. Le roi de Jérusalem voulut être payé d'avance ; on ne put s'accorder sur ce point, et la négociation se rompit. L'envoyé, de retour à Tripoli, réclama son argent, la confédération projetée entre Alexis et les deux princes n'ayant pu s'effectuer. Bertrand n'étoit plus. Les tuteurs de son fils prétendirent que la somme appartenoit à leur pupille, puisque le père avoit accédé aux conditions proposées par l'Empereur. On ne put leur arracher que la portion qu'on avoit destinée à Baudouin; pour prix du reste, on fit faire au jeune prince le serment de fidélité à l'Empire. La mort de Tancrède qui survint dans ces circonstances ne laissa de regret à l'Empereur que celui de la perte de son argent, les alliances qu'il avoit désirées et manquées lui devenant inutiles.

Il se transporta aux bords de l'Hellespont pour être à portée de défendre ses Etats également menacés du côté de l'Orient et de celui de l'Occident. Le fils de Soliman le jeune, sultan de Nicée, (mort depuis six ans) ravageoit tout le pays de Philadelphie (Alah Shehr) en Lydie, jusqu'à l'Archipel. Un général grec le battit avec des forces inférieures; le sultan demanda la paix qui

lui fut accordée à des conditions honorables pour l'Empire. Alexis apprit en même temps que Pise, Gênes et d'autres puissances d'Italie armoient sous prétexte de porter du secours au roi de Jérusalem, qui faisoit le siége de Tyr, mais en effet pour exercer leurs pirateries sur les côtes de la Grèce, les îles de l'Archipel et de la Méditerranée; il fit si bien garder tous les passages qu'on ne put effectuer aucune descente. Quelques navires latins qui s'étoient enfoncés dans l'Hellespont furent pris par les siens, et la flotte latine rentra dans les ports d'Italie, vide de butin. Il étoit à peine de retour à Constantinople, qu'il lui en fallut sortir pour s'opposer à cinquante mille Turcs du Korasan (1) qui s'étoient répandus dans la Bithynie, et qui prétendoient enlever tout ce qui restoit dans l'Asie à l'Empire. Quoique malade, et ne pouvant se tenir à cheval, il les alla chercher au-delà du mont Olympe, les défit deux fois, et les contraignit à se retirer. Après quelques mois d'un repos laborieux, il vint s'établir à Philippopolis pour veiller sur les Comans.

Il s'y occupa pendant l'hiver à convertir des hérétiques de différentes sectes, qui abondoient

(1) Anciennement la Braetriane, aujourd'hui le Tokaristan.

dans cette contrée. Il fut secondé par le césar, Nicéphore Bryenne, et plusieurs ecclésiastiques, entr'autres par le savant Eustrate, archevêque de Nicée en Thrace, qui nous a laissé les meilleurs commentaires d'Aristote. Le prince ouvrit dans son palais des conférences publiques, où les chefs des hétérodoxes venoient soutenir leurs opinions. Infatigable controversiste, il passoit sans prendre de nourriture, les jours entiers et même une grande partie de la nuit à disputer avec eux. Il en convertit plusieurs. Au milieu de la chaleur de ces discussions, il apprend que les Comans ont traversé le Danube. Il court à eux. Son approche les effraie, et leur fait repasser le fleuve. De retour à Philippopolis, il reprend les conférences. Ceux qu'il ne put ramener à l'orthodoxie furent transférés dans une ville qu'il fit bâtir au-delà de l'Hèbre, près de celle où il étoit, et à laquelle il donna son nom, mais que l'usage, souvent plus puissant que l'autorité, fit appeler *Neo-Castrum*, c'est-à-dire Château-Neuf. Deux des principaux chefs des hérétiques furent condamnés à une prison perpétuelle.

Le Korasan et les pays situés au-delà de l'Oxus, 1116.
étoient alors, à l'égard de l'Asie, ce qu'avoient 1117.
été pour l'Europe la Scandinavie et les contrées qui sont par-delà le Danube et la Vistule, dans le quatrième et le cinquième siècle; c'étoit une

source intarissable d'ennemis. Des flots de Barbares sortis des glaces de la Tartarie, et tous nommés Turcs dans l'histoire, venoient successivement inonder l'Asie mineure, dont la douce température et la fertilité les attiroit comme l'opulence de la Syrie avoit autrefois appelé les Sarrasins des sables brûlans de l'Arabie. Ce peuple destructeur sorti de ses cavernes, faisoit de la plus belle contrée du globe un désert sauvage. Saïsan, ce fils du jeune Soliman, qui n'avoit fait la paix, il y avoit quatre ans, que pour se préparer à une guerre nouvelle, tira une armée du Korasan, et s'unit avec le sultan d'Alep pour attaquer l'Empire. La puissante sultanie de Nicée, depuis la prise de cette ville, avoit fait sa capitale d'Icone en Phrygie (Cogni). L'Empereur résolut d'y aller attaquer Saïsan. La goutte l'ayant retenu au lit pendant plus d'un mois retarda l'exécution de son projet, et donna aux Turcs le temps de se répandre dans la Natolie. Ils crurent que la maladie de l'Empereur n'étoit qu'une feinte pour masquer sa timidité; et dans les farces grossières dont cette nation s'amusoit, comme presque tous les peuples du monde, on jouoit la goutte d'Alexis; ce prince étoit apporté sur le théâtre dans un équipage grotesque; mais dès qu'il se fut mis en campagne, il vit fuir les Turcs devant lui. Les ayant long-temps pour-

suivis, il revint sur ses pas à Nicomédie, poste avantageux pour refaire ses troupes, et recevoir des vivres de Constantinople. On crut qu'Alexis ne songeoit qu'à se reposer, et qu'après quelque séjour, il retourneroit à la capitale. Tout le camp murmuroit; on prétendoit que la vieillesse avoit glacé son courage et ralenti son activité. Il méprisa ces rumeurs, et employa son loisir à former ses soldats à un nouvel exercice, dont la manière de combattre de ses ennemis lui avoit fait sentir la necessité. Il avoit observé que les Turcs ne réunissoient pas leurs troupes comme les autres nations. Les deux ailes et le corps de bataille faisoient comme trois armées placées à de grands intervalles, et la réserve toujours postée en arrière, s'éloignoit beaucoup du centre. Lorsqu'on attaquoit un de ces corps, les autres accouroient sur les flancs de l'armée ennemie pour l'envelopper et l'accabler de flèches. S'ils trouvoient de la résistance, ils fuyoient avec rapidité toujours en bon ordre; puis revenoient à la charge lorsqu'on étoit débandé, à leur poursuite. Leurs chevaux arabes ou tartares étoient vîtes et dociles. Ils n'avoient point d'infanterie. Semblables aux anciens Parthes, ils étoient aussi redoutables dans la fuite que dans le combat, tirant par derrière avec tant de justesse et de force qu'ils manquoient ra-

rement de percer de part en part le cheval ou le cavalier. L'Empereur imagina une nouvelle ordonnance pour les combattre. Après divers avantages et une victoire complète remportée dans la plaine d'Amorium (Amoria en Phrygie), n'ayant plus le temps d'attaquer Icone avant la mauvaise saison, il reprit le chemin de Constantinople, avec un riche butin et un grand nombre de prisonniers faits et délivrés. Saïsan voulut troubler sa retraite; deux fois repoussé il demanda la paix. Elle fut conclue dans une entrevue qu'eurent les deux souverains. Alexis continua sa marche très-lentement, à cause du grand nombre de vieillards, d'enfans, de femmes enceintes, de malades qui s'étoient réfugiés auprès de lui, et qui trouvoient au centre de l'armée les commodités qu'ils eussent pu obtenir à Constantinople. On les transportoit sur des voitures, où ils recevoient les mêmes soulagemens que dans les hôpitaux. Les attentions du Prince pour eux honorent son humanité; lorsqu'une femme se trouvoit prise des douleurs de l'enfantement, on s'arrêtoit jusqu'à ce qu'elle fût délivrée. Il en étoit de même lorsqu'un malade touchoit à ses derniers momens; le Monarque se rendoit près de lui. Pendant son repas, sa table étoit environnée de pauvres qu'il se plaisoit à nourrir. Etant arrivé le soir sur la rive du Bosphore, et voyant qu'on lui

lui préparoit à Constantinople une pompeuse entrée, il la fixa au lendemain, traversa la mer pendant la nuit, et se retira sans bruit dans son palais. Il donna le jour suivant au soin des captifs qu'il avoit délivrés et de cette multitude indigente qui l'avoit suivi.

Peu de princes se sont montrés plus compatissans. Au pied de la citadelle de Constantinople, vers l'entrée du Bosphore, dans la Propontide, étoit depuis long-temps un hôpital, qu'il agrandit, et dont il fit un bâtiment vaste et magnifique, divisé en plusieurs corps de logis. Les soldats invalides, les blessés, les infirmes, les malades dénués de fortune, y trouvoient un asile, sans autre recommandation que leur indigence. L'Empereur prenoit un intérêt particulier aux orphelins. Quelques-uns étoient confiés à leurs parens, auxquels il payoit une pension, d'autres élevés dans des monastères. Le plus grand nombre étoit logé dans l'hôpital, où des maîtres choisis présidoient à leur instruction. Cet édifice occupoit le terrain sur lequel est aujourd'hui le sérail. Il contenoit 10,000 malheureux et un nombre presqu'égal de personnes employées à leur service. De grands revenus furent attachés à cette maison. Son administration n'étoit confiée qu'au talent et à la probité. Une exacte économie y entretenoit une honnête abondance. L'Empe-

reur lui-même y tenoit la main et se faisoit rendre les comptes.

Dans le cours de son règne, il avoit corrigé plusieurs abus, et réprimé particulièrement les rapines des receveurs de la taille proportionelle. Il ne négligea pas la réforme de la discipline ecclésiastique, et porta fort loin l'autorité qu'il s'attribuoit en cette matière. Il avoit la manie commune à la plupart des Empereurs grecs de se croire grand théologien. Une de ses lois établit que l'Empereur a droit d'ériger les évêchés en métropoles, et de régler à son gré l'élection des prélats et la disposition des Eglises.

1118. Un an après son retour de l'expédition d'Asie, il tomba grièvement malade. Il paroît que sa goutte étoit remontée vers la poitrine. La jalousie qu'inspiroit le premier médecin à ses confrères moins habiles que lui, leur fit s'opposer à ses conseils, et précipita peut-être les derniers momens du prince. On employoit alors fréquemment l'usage du feu pour la cure des malades. Le cautère qu'on fit par ce moyen à l'Empereur, n'eut aucun succès. L'Impératrice, depuis la maladie d'Alexis, étoit chargée des affaires, et les administroit avec sagesse. On ne pouvoit lui reprocher que l'aversion qu'elle avoit conçue pour Jean son fils aîné. Il est vrai que ce prince lui en donnoit quelque sujet par une opposition trop fréquente

à ses volontés. Elle vouloit l'écarter du trône pour y placer Bryenne, mari d'Anne Comnène, sa fille, laquelle étoit l'objet de sa prédilection. Il avoit été honoré du titre de César, ensuite de Panhypersébaste. Il est auteur d'une histoire des Empereurs de Constantinople, depuis Isaac Comnène jusqu'à la fin du règne de Botoniate. Sa femme, Anne Comnène, en a aussi composé une de la vie d'Alexis son père, dont le style, quoique diffus, est fort supérieur à celui de tous les écrivains de son temps. Son ouvrage est quelquefois semé de réflexions frivoles, de minutieuses descriptions de l'extérieur et des habillemens de la famille impériale. On y trouve de plus une prévention, à la vérité presqu'inévitable, en faveur de son père et de ses parens, malgré ses protestations réitérées de ne rien donner à l'intérêt personnel. L'excessive tendresse de l'Impératrice pour cette fille chérie, lui fermoit les yeux sur le mérite de Jean, qui possédoit toutes les bonnes qualités de l'Empereur, et qui en étoit chéri. Sa mère ne cessoit de le représenter à son époux comme un étourdi, un libertin capable de détruire tout ce qu'Alexis avoit fait de bon et d'utile. Elle peignoit Bryenne sous des couleurs tout opposées. Un jour poussé à bout par ses importunes sollicitations, le prince lui dit : « Considé» rez avec moi, je vous prie, si jamais aucun

» Empereur, ayant un fils capable de lui suc-
» céder, a donné la préférence à un gendre. » S'apercevant qu'une déclaration si précise mortifioit l'Impératrice, il se replongea dans sa dissimulation ordinaire, et pour la consoler finit par des paroles si ambiguës, qu'il lui laissa encore quelque espérance. Peu d'heures avant la fin d'Alexis, Jean, averti de l'état de son père et des intentions de l'Impératrice, entre dans la chambre du mourant, et l'embrassant tendrement, détache de son doigt l'anneau impérial, sans être aperçu de sa mère; on croit que ce fut d'accord avec l'Empereur. Convaincu qu'il n'a pas un moment à perdre pour s'assurer de la couronne, qu'on travaille à lui enlever, il monte à cheval, avec son frère Isaac; et tous deux, à la tête de leurs amis, courent vers le grand palais; l'Empereur s'étoit fait transporter dans un autre, où l'air étoit plus tempéré. L'Impératrice, informée de ce coup d'éclat, envoie dire à Jean que son père vit encore, et que sa précipitation est criminelle. Le prince n'a aucun égard à cette remontrance. Sa mère excite Bryenne à prendre les armes, et promet de l'appuyer. Il n'ose courir tant de risque. Enfin, pour tenter un dernier effort, elle s'approche de son mari expirant, et le baignant de ses larmes, lui dit : « Cher
» époux, vous vivez, et votre fils met votre cou-

» ronne sur sa tête. » Alexis ne répond rien. Comme elle continue de le fatiguer de ses cris : « Laissez-moi avec Dieu, lui dit-il, d'une voix » entrecoupée ; je lui demande pardon de mes » crimes ; ce monde n'est plus rien pour moi. » La princesse désespérée, se renversant sur son siége, ne peut s'empêcher de s'écrier : « Vous » mourez comme vous avez vécu, toujours plein » de déguisement. » Cependant on vient annoncer à son fils que les Varangues qui gardent le palais, en ont fermé l'entrée. Il s'y transporte, et leur montre l'anneau impérial : « Je le tiens de mon » père, dit-il, comme un gage du droit qu'il » me transmet à votre obéissance. » Ces soldats, accoutumés à une soumission littérale, ne se rendirent pas encore ; il fallut que Jean leur jurât qu'Alexis n'étoit plus. Une foule de peuple entra dans le palais avec lui. Les portes en furent aussitôt fermées. Ceux qui s'y étoient jetés, y restèrent pendant plusieurs jours avec le prince, sans en pouvoir sortir ; ensorte qu'on fut obligé de souffrir et de nourrir cette multitude, qui, suivant un usage bizarre, eut la liberté de piller tout ce qui se trouva sous sa main. Le lendemain de la mort d'Alexis, sa veuve fit avertir le nouvel Empereur de venir assister aux obsèques de son père. Il s'en excusa sur des affaires si pressantes qu'elles ne lui laissoient pas un moment pour s'acquit-

ter de ce devoir. La vérité est qu'il craignoit, s'il s'écartoit un instant du palais, de voir sa mère ou Bryenne s'en saisir. La fille d'Alexis et les croisés ont fait de ce prince un portrait également infidèle. L'une ne lui donne que des vertus, les autres que des vices. Les actions des hommes, sont le seul témoignage irrécusable de leur mérite; les siennes offrent un mélange de bien et de mal. Actif, intrépide, habile général, jamais abattu ni découragé par les revers, il ranima la valeur des Grecs, qui avoient montré tant de pusillanimité sous ses foibles prédécesseurs. Il eut la gloire de s'être défendu avec succès contre le valeureux Robert Guiscard et le fougueux Boëmond. On reproche à son administration civile d'avoir communément sacrifié la justice à la faveur, et d'avoir écrasé le peuple d'impôts. Ce n'est pas qu'il fût avare; il laissa peu de chose dans le trésor. Il étoit même extrêmement charitable; mais il prodiguoit l'argent à ses parens et à ses ministres. Il fut modeste, maître de lui, clément, affable, tempérant, disposé à écouter les bons conseils. Il ne respecta pas assez les droits sacrés de la propriété. Il se crut plutôt le propriétaire que l'administrateur de la fortune publique. Plein d'idées despotiques, il regardoit les sénateurs et les magistrats comme ses valets et non comme ses officiers, et il voyoit la noblesse si loin de lui, qu'il ne la distinguoit

pas du reste de ses sujets. Les croisés ont porté contre lui à la postérité des plaintes amères ; cependant les premiers torts et les plus graves furent les leurs, et Alexis n'en a peut-être eu d'autres à leur égard que la dissimulation, qui constituoit le fonds de son caractère. Il vécut 70 ans et en régna plus de 37.

JEAN COMNÈNE.

Une mère puissante, qui avoit hautement préféré son gendre à son fils, une sœur ambitieuse qui vouloit faire régner son mari, donnoient de l'inquiétude à l'Empereur. Il étoit secondé par son frère Isaac. Ces deux princes s'aimoient tendrement, mangeoient à la même table, s'asseyoient sur le même trône, et ne se quittoient jamais. Dès les premiers jours de son avénement, Jean pensa succomber à une conjuration secrète. Les intrigues d'Anne Comnène en faveur de son mari lui avoient fait un grand nombre de partisans. Cette femme philosophe avoit dans ses intérêts tous les philosophes de l'Empire. Elle étoit l'âme du complot, et il eût réussi si son époux lui avoit ressemblé. La garde du palais étoit séduite, et les portes devoient s'ouvrir dans la nuit. Les conjurés n'attendoient que Bryenne. Soit crainte, soit remords, il laissa passer le mo-

ment convenu, et ses complices se séparèrent. Anne désespérée, s'emporta jusqu'à le taxer de lâcheté. Dès le lendemain, cette trame fut découverte. L'Empereur pardonna aux coupables. Un petit nombre seulement d'entr'eux furent punis par la confiscation. La sœur du Prince fut la première à éprouver sa clémence. Il ne lui ôta pas même son amitié. Sa mère ne prit point de part à cette conjuration; dès qu'elle le vit en possession du trône, son cœur se rouvrit aux sentimens de la maternité. Il est vrai que son fils étoit un des meilleurs souverains qui eussent jamais possédé l'Empire. Les Grecs lui donnèrent le surnom de *Beau*; c'étoit à cause de ses belles qualités, car son extérieur n'étoit rien moins que gracieux. Aussi brave et moins impétueux qu'Alexis, il commanda toujours ses armées en personne. Il ne voulut aussi se reposer que sur lui-même du soin de gouverner ses états.

1119. Presque toujours en guerre contre les Turcs,
1120. il passa en Asie dès la seconde année de son règne pour arrêter leurs progrès. Ces Barbares ayant rompu le traité fait avec Saïsan infestoient la Phrygie, dont ils possédoient la capitale (Laodicée). L'Empereur la prit d'assaut, quoique leur plus valeureuse jeunesse s'y fût jetée. Il fit épargner le sang des assiégés. Vainqueur dans tous les combats qu'il livra aux Turcs de cette

contrée, il parvint à les en chasser. L'année suivante il obtint de pareils succès en Pamphilie.

Les mouvemens des Barbares de l'Occident 1121. suspendirent la guerre contre les Turcs. Il y avoit 1124. trente ans qu'Alexis avoit, en plusieurs batailles, anéanti toute une génération de Patzinaces. Il n'étoit resté de ce peuple que ceux d'entre les vieillards, les femmes et les enfans qui n'avoient pas accompagné l'armée. Dès que la génération suivante fut assez nombreuse, elle passa le Danube, inonda et dévasta la Macédoine. L'Empereur y courut et les Patzinaces vinrent lui offrir la bataille. Ce prince, quoique blessé, les fit reculer. Ils s'enfermèrent dans leur camp, où ils s'environnèrent de leurs chariots liés ensemble, dans lesquels étoient placés leurs enfans et leurs femmes. On eut beaucoup de peine à forcer cette barrière. Mais les Varangues ayant sauté sur les chariots et les ayant mis en pièces à coups de hache, les Patzinaces par-là mis à découvert n'opposèrent plus de résistance. On fit beaucoup de prisonniers dont les plus propres à porter les armes furent incorporés dans les troupes impériales.

A cette guerre en succéda une autre contre les Perses trop peu redoutables pour alarmer l'Empire, mais assez forts pour inquiéter ses frontières par de fréquentes incursions. Le commandant d'un château qu'ils détruisirent, ayant pris

la fuite à leur approche et s'étant sauvé à Constantinople, y fut par ordre de l'Empereur revêtu d'une robe de femme, et promené sur un âne. Jean triompha de ce peuple en bataille rangée, et le contraignit d'implorer sa clémence.

La défaite successive de ces deux nations n'empêcha pas les Hongrois de concevoir l'espérance d'entamer quelque province de l'Empire. Ils passèrent le Danube, prirent et ruinèrent Belgrade. Cette guerre dut son origine à un usage singulier de la Hongrie touchant la succession au trône. C'étoit le frère et non le fils du roi qui lui succédoit. Cet ordre de choses a existé chez quelques autres peuples encore. Il en résultoit que les frères du monarque vivoient en bonne intelligence avec lui, tandis qu'il n'avoit pas d'enfant; mais s'il lui survenoit un fils, la tendresse fraternelle s'éclipsoit, et pour lui faire passer la couronne on aveugloit ses oncles. Un frère d'un roi de Hongrie subit ce triste sort, ainsi que son fils. Ce dernier se sauva auprès de l'Empereur, et malgré son infortune, excita encore la jalousie du monarque hongrois, Etienne, qui demanda qu'il fût privé de l'asile qu'on lui avoit accordé. Jean aima mieux soutenir la guerre dont on le menaçoit en cas de refus, que de trahir lâchement les droits de l'hospitalité. Il gagna une bataille en personne, et la paix se fit dès la fin de la première cam-

pagne. Le prince auquel il avoit donné un refuge, régna dans la suite sur les Hongrois, malgré sa cécité.

Les prospérités continuelles de Jean furent interrompues par la défection de Venise. Elle avoit jusqu'alors reconnu la souveraineté de l'Empire, et lui avoit été d'un grand secours dans les guerres de l'Occident. Mais sa puissance maritime donna de l'ombrage aux Grecs. C'étoit un ancien usage que le doge entrant en charge fût décoré de quelque titre honorable par la cour de Constantinople. Dominique Michel promu à cette place, et renommé par ses succès contre les flottes musulmanes, n'ayant pu obtenir le même honneur, déclara la guerre à l'Empire. C'est de lui que date l'indépendance absolue des Vénitiens. Jean les regardant comme des vassaux rebelles, les chassa de toute la domination impériale, et fit ravager le territoire qu'ils possédoient en Dalmatie. A cette nouvelle, la flotte vénitienne, qui venoit d'Orient, où elle avoit aidé le roi de Jérusalem (Baudouin II) à la conquête de Tyr, va prendre et piller la ville de Rhodes, s'empare de Chio, saccage Samos, Mytilène, Andros, fait une descente dans le Péloponèse, enlève Modon, dont elle détruit les murailles, et emmène toute la jeunesse captive, puis rentre dans les ports de Venise, chargée des dépouilles des Grecs.

1125. Les guerres que l'Empereur eut à soutenir
1136. contre les Turcs dans le cours des années suivantes ne présentent pas un grand intérêt. On y voit des villes de la Natolie prises, perdues, reconquises. Il eut enfin un assez long intervalle de repos. La connoissance qu'on a de son caractère ne permet pas de douter qu'il n'en ait fait un emploi utile. L'histoire, trop occupée de combats et de siéges, ne parle pas de ses travaux pacifiques.

1137. Ils furent troublés par la guerre de Cilicie.
1138. Jean conservoit sur Antioche les mêmes prétentions que son père, qui soutenoit n'avoir laissé à Boëmond que l'usufruit de cette souveraineté, ce dont le fils de celui-ci ne convenoit pas. Quoiqu'il en soit, Jean ne cessoit d'en demander la restitution; et Boëmond II prévoyant que ce prince guerrier ne tarderoit pas à soutenir ses droits les armes à la main, s'occupa de se faire un boulevard de la Cilicie. Ce pays conquis par les croisés avoit été attaché à la principauté d'Antioche; mais une peuplade d'Arméniens qui étoit venue s'établir entre les rochers du mont Taurus, y faisoit de grands progrès. L'ancienne Arménie, située aux sources de l'Euphrate et du Tigre, étoit une vaste contrée hérissée de hautes montagnes, coupées par de fertiles vallées. La nation Arménienne naturellement commerçante, s'étoit

de bonne heure étendue au-delà de l'Euphrate, dont elle occupoit la rive occidentale depuis la Comagène jusque vers le Pont-Euxin. Cette contrée se nommoit l'Arménie mineure; Mélitène, depuis nommée Malatia, en étoit la capitale. Vers le règne d'Héraclius, les deux Arménies étant ravagées par les guerres continuelles des Perses et des Grecs, un grand nombre de leurs habitans passèrent dans le Pont et la Cappadoce; ce qui forma une troisième Arménie, qu'on appela le Thème Arméniaque, dont la capitale étoit Amasie. Enfin les dévastations des Turcs ayant chassé de ce pays une multitude d'Arméniens, ils se cantonnèrent dans les montagnes de la Cilicie, et y établirent diverses principautés dans les gorges et sur les hauteurs escarpées du mont Taurus; ce fut la quatrième Arménie. Postés dans des lieux presque inaccessibles entre des rochers et des précipices, ils y bâtirent des châteaux où chaque chef, commandant de la peuplade d'alentour, établissoit sa résidence. Indépendans les uns des autres, tantôt ils se faisoient la guerre entr'eux, tantôt ils se réunissoient pour se défendre des Turcs ou pour les attaquer. Ils n'épargnoient pas non plus les terres de l'Empire. Ils disputèrent pendant bien des années, aux princes d'Antioche, ce que ceux-ci possédoient au-delà du mont Amanus, branche du

mont Taurus qui sépare la Syrie de la Cilicie, et s'emparèrent à la longue de la partie de cette dernière province qui s'étend depuis le golfe d'Issus, jusqu'à l'Antioche de Cilicie (Antiocheta), dans l'espace de quatre-vingts lieues. C'étoit une lisière étroite entre la mer au midi, et le mont Taurus au nord.

Les Arméniens professoient la religion chrétienne; leur patriarche se nommoit le catholique d'Arménie. Ils s'accordoient avec les Grecs presque sur tous les dogmes de la religion, mais non sur les pratiques; leur ayant été long-temps assujétis, ils ne les aimoient pas et affectoient de s'écarter de leurs usages. Ils faisoient l'office en langue vulgaire, et leurs prêtres à la messe ne mêloient point d'eau à leur vin. Dans la suite, ayant promis obéissance au Saint Siége, ils ne voulurent néanmoins rien changer à leurs anciens rites. Ils étoient tous soldats et toujours en guerre, changeant d'alliance sans scrupule, suivant leurs intérêts. Léon, un de leurs souverains, se rendit redoutable par sa valeur, et se fit une espèce de royaume, sans prendre le titre de roi. Il étendit son domaine aux dépens des princes d'Antioche. Mais la fortune l'ayant abandonné dans une bataille, il fut pris et enfermé dans une prison. Bientôt son vainqueur, Boëmond II, fut défait et perdit la vie en combattant contre le sultan d'Alep et

de Mosul (1). Il ne laissoit qu'une fille âgée de trois ans, nommée Constance. Ses tuteurs voulant lui donner un puissant protecteur, l'offrirent pour épouse au plus jeune des fils de Jean, qui refusa ce moyen facile de recouvrer Antioche, et s'en repentit presqu'aussitôt.

Raymond, fils puîné du comte de Poitiers, étoit alors en pélerinage pour Jérusalem, caché sous l'habit de mendiant; déguisement dont la dévotion de ce siècle avoit introduit l'usage. Foulques, roi de Jérusalem, et l'un des tuteurs de Constance, la donna pour épouse à Raymond. Celui-ci apprenant que l'Empereur se préparoit à porter ses armes dans la Syrie, et se sentant trop foible pour lui résister, rendit la liberté à Léon, à condition qu'il s'uniroit à lui contre les Grecs. L'Arménien, fidèle à sa parole, leva des troupes et se portoit sur Séleucie (Selefkeh), ville maritime que les Grecs avoient conservée en Cilicie au milieu des conquêtes des Musulmans. L'Empereur arrive dans cette province, prend d'assaut la ville de Tarse dont les princes d'Antioche avoient chassé les Turcs, défait et ceux-ci et les Arméniens toutes les fois qu'il peut

(1) Il se nommoit Zengui. Les historiens des Croisades, qui l'appellent Sanguin, en font un monstre de cruauté, et les écrivains Arabes, un héros.

les atteindre, et subjugue la Cilicie entière ; il marche ensuite vers Antioche. Raymond envoye demander du secours au roi de Jérusalem. Mais ce roi étoit lui-même assiégé dans un château du comté de Tripoli, et loin de pouvoir délivrer celui qui l'implore du péril dont il est pressé, il croit devoir solliciter son assistance. Une proposition aussi extraordinaire que celle d'appeler à son aide un prince menacé lui-même d'un siége, fut néanmoins accueillie ; les croisés étoient unis alors par des liens indissolubles. Raymond, après avoir pourvu du mieux qu'il put à la défense d'Antioche, en sortit avec ses meilleures troupes ; mais malgré la diligence qu'il mit dans sa marche, le château étoit rendu, et le roi avoit obtenu une capitulation honorable quelques jours avant son arrivée. Pendant son absence, Jean ayant investi Antioche, Raymond n'y pouvoit rentrer qu'en traversant l'armée impériale. Il attend la nuit, et entre dans le camp ennemi avec les siens, comme si c'eût été un détachement revenant du pillage. Il n'est pas reconnu et pénètre en silence jusqu'auprès de la tente de l'Empereur. Là, ses gens poussent un grand cri et chargent ceux qui s'opposent à leur passage. Les assiégeans prennent l'épouvante, fuient à la distance d'une lieue, et le vainqueur paroît dans la ville au bruit des acclamations de tous les habitans, qui sortent-

aussitôt

aussitôt et pillent le camp ennemi. La terreur panique des assiégeans étant passée, l'Empereur les ramène devant Antioche. Les assiégés se défendent vigoureusement ; mais les forces n'étoient point égales ; ils sentent bien qu'ils ne pourront long-temps résister à un prince habile, courageux et infatigable. Raymond demande la paix et l'obtient à condition de prêter hommage et fidélité à l'Empereur, qui stipula de plus la faculté d'entrer librement dans Antioche quand il lui plairoit, et avec tel cortége dont il jugeroit à propos de s'environner. Jean promit de son côté qu'après avoir pris Alep, Shizar, Hama, Hems (autrefois Bérée, Larisse, Epiphanée, Emèse), il les livreroit à Raymond qui joindroit ces villes et leurs environs à sa souveraineté d'Antioche, et posséderoit le tout comme fief de l'Empire. Ces clauses étant arrêtées, le drapeau impérial fut arboré sur la citadelle d'Antioche. Jean, pour tenir la promesse qu'il avoit faite, attaqua la ville d'Alep ; mais il ne put la prendre. Il s'empara de Shizar, et donna aussitôt l'ordre du retour. Raymond et Joscelin, qui, dans cette expédition, avoient montré assez peu d'ardeur, firent les plus vives instances pour l'engager à révoquer cet ordre ; il n'y eut aucun égard. Jean, usant du droit qu'il s'étoit fait céder, entra dans Antioche avec une partie de son armée. Raymond et Jos-

celin tenoient la bride de son cheval. Il s'y reposa quelques jours, pendant lesquels il exerça pleinement l'autorité souveraine. Avant de partir, il dit à Raymond que son intention étoit toujours de lui conquérir un royaume, comme il s'y étoit engagé; mais que pour y parvenir, il avoit besoin d'une place d'armes, et que nulle ville n'y étoit plus propre que celle d'Antioche; qu'en conséquence il en demandoit, non la propriété, mais le libre usage comme seigneur suzerain, jusqu'à ce qu'il eût subjugué les villes qu'il devoit livrer à Raymond. A cette demande, ce dernier et les seigneurs latins qui étoient présens, demeurèrent interdits, n'y voyant qu'un projet de s'emparer d'Antioche (ce qui rendroit facile à l'Empereur la conquête de tous leurs établissemens) (1), et n'étant pas d'ailleurs en état de s'opposer à sa volonté, s'il vouloit employer la force. Tous gardoient le silence; le comte d'Édesse, plus hardi et plus adroit que les autres, dit que les

(1) A la mort de Baudouin Ier. (1118), les Latins possédoient en Asie quatre états considérables. La principauté d'Antioche, depuis Tarse jusqu'à Maraclée près de Tortoses; le comté d'Edesse, de l'Euphrate au Tigre; le comté de Tripoli, depuis Maraclée jusqu'au fleuve Adonis, entre Biblos et Baruth, et le royaume de Jérusalem qui du fleuve Adonis s'étendit bientôt aux frontières de l'Egypte.

vues de l'Empereur étoient généreuses, qu'il s'occupoit plus de leur intérêt que du sien ; mais qu'il étoit besoin de certaines précautions pour en assurer le succès; que Raymond gouvernoit un peuple ardent et soupçonneux ; qu'on avoit besoin de quelque temps pour le disposer à un arrangement aussi convenable. L'empereur approuva la prudence de Joscelin, qui profita du délai accordé pour soulever la ville, en y répandant et en y commentant les prétentions de ce prince. Les habitans exaspérés massacrent tout ce qu'ils rencontrent de gens de sa suite, et poursuivent ceux qui leur échappent jusqu'au palais. Il mande le prince d'Antioche et les seigneurs latins, et dissimulant sa colère, leur dit : « Mes » intentions sont empoisonnées. Je n'ai garde de » vous rendre responsables de l'emportement » d'une multitude aveugle. Allez la désabuser, » et lui assurer que je la délivrerai dès demain » d'une injuste défiance, en sortant d'Antioche. » Ils firent ce que désiroit l'Empereur, qui, dès le point du jour, alla camper aux portes de la ville. Les seigneurs latins l'y vinrent trouver pour se disculper de ce mouvement, qu'ils rejetèrent sur le caprice du peuple. Jean feignit de les croire, et prétexta des affaires pour retourner dans sa capitale qu'il avoit quittée depuis deux ans. Son frère Isaac le joignit en route. Leur

étroite union avoit été troublée par une cause légère, mais que la malveillance des flatteurs avoit tellement envenimée, qu'Isaac étoit sorti de l'Empire avec Jean son fils aîné. Il avoit obtenu un asile du sultan d'Icone, et s'étoit oublié jusqu'à faire des incursions sur le territoire impérial. N'ayant obtenu aucun succès, il tomba dans le mépris des émirs. Alors il sentit toute l'énormité de sa faute, et vint avec son fils se jeter dans les bras de son frère, qui lui pardonna sans peine. Cette générosité n'empêcha pas Isaac de nouer dans la suite une intrigue pour le detrôner. Elle fut découverte, et on le tint renfermé pendant le reste de ce règne.

1139. 1140. Jean ne s'arrêta pas beaucoup à Constantinople. Apprenant que les Turcs ravageoient les plaines de Bithynie, voisines du Sangar (Zacara), il reprit la cuirasse quoique l'hiver durât encore, et qu'il fût malade. La seule nouvelle de sa marche suffit pour faire prendre la fuite aux Turcs. Il profita de ce moment de paix pour mettre en état de défense les places de Bithynie, et y fit travailler son armée. Elle en murmura, se plaignant en outre d'être privée de la douceur de séjourner quelquefois dans ses foyers. Le prince, peu sensible à ces murmures, répétoit souvent « qu'il ne vouloit pour soldats que des hommes » qui ne connussent d'autre fatigue que l'inac-

» tion, d'autre famille que leur troupe, d'autre » patrie que leur camp. » Les Turcs ne le laissèrent pas long-temps à ces occupations paisibles. Bientôt il apprit que ces Barbares ravageoient le Pont, et que le gouverneur de Trébisonde, dans la même province, avoit secoué le joug de l'obéissance. Il y accourut pour combattre les Turcs et châtier le rebelle. Une de ses premières opérations fut le siége de Néocésarée (Niksar). Il eut à soutenir plusieurs actions meurtrières, dans l'une desquelles Manuel, le plus jeune de ses fils, alors âgé de dix-huit ans, étant sorti des rangs sans en avoir demandé la permission, alla se jeter au milieu des escadrons ennemis. Le péril où il s'exposoit attira toute l'armée après lui, et les Turcs furent vivement poussés. On dit que Jean, après avoir loué la valeur de son fils, lui fit subir le châtiment imposé par les lois romaines à la désobéissance des simples soldats. La désertion du neveu de l'Empereur fit abandonner le siége de Néocésarée. Jean, fils d'Isaac Comnène, montoit, un jour de bataille, un beau cheval arabe. L'Empereur lui dit de le céder à un cavalier, dont il estimoit la valeur et qui se trouvoit démonté, en ajoutant que son neveu avoit d'autres chevaux tout aussi bons, parmi lesquels il pourroit choisir. Le jeune prince, qui étoit opiniâtre et hautain, sans ré-

pondre à son oncle, se tournant vers le cavalier : « Emprunte un cheval, lui dit-il, et prends » carrière; tu auras celui-ci, si tu me fais quitter » les arçons. » Cependant voyant son oncle enflammé de colère, il descendit, se fit amener une autre monture, et alla joindre les Turcs dont il étoit connu, ayant déjà vécu quelque temps parmi eux avec son père. Il se fit musulman, épousa la fille du sultan d'Icone, et en eut un fils, dont le fameux Mahomet II se vantoit de descendre. L'Empereur, qui avoit perdu un assez grand nombre d'hommes et de chevaux, et qui manquoit de vivres, se doutant bien que le déserteur feroit connoître sa situation aux ennemis, revint à Constantinople. La campagne suivante fut tout aussi infructueuse.

1142. L'année d'après, il partit pour la Syrie avec
1143. la plus belle armée qu'il eût encore vue sous ses ordres. Il se fit suivre de presque toutes les forces et tous les trésors de l'Empire. Il avoit le double projet de chasser les Musulmans de la Palestine et de composer à Manuel, celui de ses quatre fils qui lui étoit le plus cher, un royaume, de la Pamphilie, de la Cilicie, de l'ile de Chypre et d'Antioche. Quand il fut près de cette ville, il renouvela les mêmes demandes qui, dans son premier voyage, avoient causé tant d'alarmes et de troubles. Le conseil de Raymond, pour le

dégager de sa parole, fut d'avis qu'on le désavouât comme ayant passé son pouvoir dans le traité qu'il avoit fait. On envoya donc des députés à l'Empereur qui déclarèrent, au nom du patriarche et des habitans, « que Raymond ni sa » femme n'avoient pu disposer de la principauté » sans le consentement des autres seigneurs, et » celui du peuple; que s'ils prétendoient trafiquer » ainsi de leur domaine au détriment de leurs » sujets, on les banniroit eux-mêmes de tout le » territoire. » Un légat du pape, qui se trouvoit alors dans la ville, se joignant à la députation, signifia de la part du Saint Siége à Jean qu'il eût à s'abstenir d'y faire entrer ses troupes, et de susciter aucun trouble aux Latins établis dans l'Orient. Pour se venger de ces oppositions, le Prince permit à ses soldats, sous prétexte qu'ils manquoient de vivres, de ravager le territoire de la cité. Ils abusèrent de la permission, y commirent d'horribles dégats, et même des meurtres. L'Empereur ne put arrêter cette multitude fougueuse, après lui avoir lâché la bride. Pour ne pas s'éloigner d'Antioche, dont il comptoit s'emparer, il eut la pensée d'aller passer l'hiver à Jérusalem ; il témoigna à Foulques le désir de visiter les lieux saints, pour y honorer les vestiges du fondateur du christianisme. Le roi, craignant une dévotion si bien armée, lui fit répondre que

ses Etats n'étoient pas assez étendus pour recevoir une suite telle que la sienne ; que s'il vouloit venir seulement accompagné de dix mille hommes, il seroit reçu avec les hommages dus au plus grand prince de l'univers. Jean ne crut pas qu'il fût de sa dignité de se montrer en Palestine avec si peu de monde. Un accident funeste vint renverser tous ses projets. En frappant à la chasse un sanglier de son épieu, il renversa son carquois rempli de flèches empoisonnées. Un de ces traits lui perça la main. Pour arrêter le sang, on se servit d'un topique aussi bizarre que frivole, usité sans doute alors parmi les chasseurs. On lui enleva la peau du talon, qu'on appliqua sur sa blessure, qui fut ensuite fortement bandée. Le poison, ainsi renfermé, circula dans les veines. On fut d'avis de lui couper le bras, sans être cependant assuré que cette douloureuse opération lui sauveroit la vie. L'Empereur n'y voulut pas consentir, disant « que ce n'étoit pas trop de deux » mains pour tenir les rênes de l'Empire. » Il mourut, peut-être victime d'un mauvais jeu de mots, autant que d'un remède ridicule. Se sentant près de sa fin, il convoqua ses principaux officiers pour leur annoncer qu'il appeloit à sa succession Manuel, le plus jeune des deux fils qui lui restoient. Afin de déterminer leur suffrage en faveur de l'objet de sa prédilection,

il leur observa « qu'Isaac fut le cadet d'Ismaël, » que Jacob ne vint au monde qu'après Esaü, » que Moyse étoit plus jeune qu'Aaron, et que » David étoit le dernier de tous ses frères. » Manuel fut proclamé : il étoit dans sa vingt-deuxième année. Son père avoit vécu 55 ans et en avoit régné plus de 24. Ce fut le Marc-Aurèle de Constantinople. Il avoit la passion des armes; mais il ne fit la guerre que pour se défendre, ou reconquérir le territoire qu'on avoit enlevé à l'Empire. Aucun vice, aucun défaut n'obscurcit ses brillantes et solides qualités. Il ne se forma contre lui qu'une seule conjuration, celle de sa sœur Anne, et une intrigue de la part de son frère Isaac. Il ne condamna jamais personne à mort, ni à la perte de ses membres. Le règne de son père, le sien et celui de son fils furent pour l'Empire une espèce de repos, où il s'arrêta dans sa chute.

MANUEL.

Isaac, frère aîné de Manuel, étoit à Constantinople. La guerre civile paroissoit inévitable; l'adresse d'un ministre réussit à l'écarter. C'étoit Axuch, turc de naissance, qui avoit eu sous Jean la principale direction des affaires. Sa modération, ses talens, sa probité avoient fait taire l'envie, et lui avoient concilié l'estime et le res-

pect de toute la cour, au point que les membres mêmes de la famille impériale, lorsqu'ils le rencontroient, descendoient de cheval pour lui faire honneur. C'étoit lui qui, déterminé par la supériorité de Manuel sur son aîné, avoit engagé l'Empereur à une préférence dont les suites auroient pu être si funestes, et qui étant contraire à l'usage constant de l'Empire et à celui de presque toutes les nations, blessoit les lois de l'équité.

Pendant que Jean rendoit les derniers soupirs, ce ministre, qui l'avoit accompagné dans son expédition, accourut à Constantinople pour soutenir son ouvrage. Il fit tant de diligence qu'il y arriva avant la nouvelle de la mort de l'Empereur. Aussitôt il se saisit de la personne d'Isaac, et l'enferma dans un monastère. Ce prince apprit bientôt la cause de cette violence imprévue. Ses plaintes, aussi amères que légitimes, pouvoient soulever toute la ville. Axuch, pour en prévenir l'effet, avoit imaginé une ruse, dont il n'existe pas peut-être un autre exemple. Sa bonne conduite dans le gouvernement, son désintéressement, son obligeance lui avoient acquis la confiance de tout ce que l'Etat avoit de personnes de marque; il les fit sans peine entrer dans les intérêts de Manuel, et convint avec eux d'un moyen d'abuser son frère. Quand l'ac-

cord fut fait, Axuch produisit une décision de l'Empereur qui confisquoit leurs biens pour les punir de leur prétendu attachement à Isaac. Celui-ci les regarda dès-lors comme des partisans assurés de sa cause, pensa n'avoir pas besoin d'en chercher d'autres, et noua avec eux des intelligences qu'il crut secrètes. De leur côté, ils l'amusèrent par de trompeuses espérances, et remettant d'un jour à l'autre l'explosion qu'ils promettoient l'entretinrent dans son erreur jusqu'à l'arrivée de Manuel. Le ministre étoit maître du palais ; cela ne suffisoit pas. Il falloit encore gagner au parti de Manuel le clergé de Sainte-Sophie, qui avoit un très-grand crédit dans la ville ; Axuch y avoit pourvu d'avance en se munissant d'un diplôme impérial qui promettoit à chacun de ses membres plus de dix mille francs. Ce moyen fut efficace.

Manuel, avec son armée, traversa plusieurs provinces occupées par les Turcs, sans leur demander la liberté du passage. Etonnés de sa hardiesse, ils n'osèrent lui opposer aucun obstacle. Il fut reçu à Constantinople avec allégresse. Outre que l'habile ministre avoit préparé les esprits à le désirer pour maître, son mérite lui avoit, dès sa première jeunesse, gagné le cœur des peuples. Il commença par mettre en liberté les deux Isaac, son oncle et son frère, qu'il appela

tous deux à la cour. La réconciliation fut sincère de sa part.

Cette année (1143) , les croisés perdirent une des quatre grandes principautés qu'ils avoient conquises, le comté d'Edesse qui n'avoit subsisté que quarante-six ans. Cette perte fut l'effet de la mauvaise conduite de Joscelin ; il avoit abandonné la capitale de ses Etats , n'y laissant pour sa garde que de mauvaises troupes mal payées , et s'étoit retiré en deçà de l'Euphrate dans un pays de délices, où la volupté l'endormit. Le sultan d'Alep et de Mosul , le fameux Zengui , profitant de la négligence du comte, vint assiéger Edesse et la pressa si vivement , que Joscelin n'eut pas le temps de recevoir les secours qu'il avoit demandés de tout côté. Quoique la ville eût été saccagée , il y demeura quelques chrétiens, et peu après, la garnison turque se trouvant fort réduite , ils introduisirent de nuit le comte dans Edesse ; mais les deux forteresses , renfermées dans l'enceinte des murailles, restèrent au pouvoir des Musulmans. Noradin, fils de Zengui (qui venoit de mourir), aussi grand guerrier que son père, attaqua la ville. Les habitans , trop foibles pour résister aux ennemis du dedans et du dehors , s'abandonnant au désespoir , ouvrirent les portes et sortant en foule , hommes, femmes, enfans se jetèrent au milieu

des assiégeans, pour y trouver une prompte mort. Ce fut une affreuse boucherie. Le comte, échappé avec un très-petit nombre d'assiégés, fut pris bientôt, et mourut de faim dans les prisons d'Alep.

Manuel ne conserva pas entièrement sur le 1144.
trône les qualités qui l'y avoient fait monter. 1146.
Après avoir été, pour ainsi dire; un modèle accompli de toutes les vertus royales, corrompu par l'ivresse du pouvoir absolu, il devint dur, hautain, débauché, avide; non qu'il fût avare, mais il se laissoit piller par ses officiers, ses ministres et sa maîtresse, fille d'un de ses frères morts.

Comme il désiroit aller combattre les Turcs en personne, il crut qu'il suffisoit d'envoyer ses généraux contre Raymond. Une armée de terre et une flotte partirent pour réduire le prince d'Antioche, qui ayant perdu une grande bataille sous les murs de la ville, sentit qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de se réconcilier avec l'Empereur. Il se rendit à cet effet à Constantinople. Manuel refusa de le voir, qu'il n'eût été préalablement au tombeau de Jean son père faire une espèce d'amende honorable, quoiqu'il s'en fallût bien que, dans la querelle de ce prince et de Raymond, tous les torts dussent être imputés à celui-ci. Après cette satisfaction, le prince d'Antioche fut

reçu à l'audience de l'Empereur, auquel il prêta serment de fidélité.

Manuel alla chercher le sultan d'Icone vers sa capitale. Le Turc en sortit fièrement, présenta la bataille et fut défait une première fois. Ensuite s'étant posté avantageusement aux environs de la même ville, il fit, par un stratagème ingénieux, paroître son armée beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'étoit en effet. L'Empereur, qu'aucun danger réel ou apparent n'intimidoit, vouloit aller à lui; les Grecs, craignant un combat trop inégal, refusoient d'avancer. Furieux, il prend par la bride le cheval du premier porte-enseigne, et le traine à l'ennemi. Effrayés du danger de leur prince, tous les escadrons le suivent, et il met les Turcs en fuite. Cependant jugeant qu'avec le peu de troupes qui lui restent, il ne pourra s'emparer d'Icone avant l'hiver qui s'approche, il se détermine à faire retraite, et ruine d'abord tous les environs. Comme les soldats détruisoient les tombeaux pour y chercher des trésors, l'Empereur défendit, sous peine de la vie, de toucher à la sépulture de la sultane mère, disant que « Les » princes ennemis, même après leur mort, méri» toient encore du respect. » Il porta la générosité jusqu'à calmer les inquiétudes de la femme du sultan, en lui mandant que son mari étoit hors de danger. Avant de s'éloigner, il écrivit à ce dernier:

« Vous vous êtes toujours dérobé à notre pour-
» suite. Las de courir après un fugitif, nous
» allons nous reposer. Vous nous reverrez bien-
» tôt. Songez à ne pas vous déshonorer encore
» par une lâcheté. » Manuel tint parole. Nouvellement marié à une princesse allemande, il se reprochoit de n'avoir pas encore signalé son mariage par quelque périlleuse aventure. C'étoit dans ces siècles de chevalerie, une des extravagantes galanteries à la mode chez les peuples occidentaux. Il vouloit aller seul faire le coup de sabre avec l'ennemi. Son frère Isaac, et le ministre Axuch obtinrent de lui la permission de partager le péril. Tous trois se firent jour, dit-on, à travers un corps ennemi de 500 hommes. Le fait, quoique raconté par un témoin oculaire, n'en est pas plus croyable. La témérité de l'Empereur a sans doute été singulièrement exagérée. Après cette aventure romanesque, il s'approcha d'Icone, toujours côtoyé par les ennemis. Quelques bataillons grecs s'étant détachés pour les écarter, alloient être enveloppés, si l'Empereur ne fût accouru en personne. A sa vue, les Grecs reprirent courage, et les Turcs, dont il étoit devenu la terreur, se dispersèrent. Il les poursuivit avec toute son armée, et les ayant atteints, comme il voyoit ses troupes effrayées de leur nombre supérieur, il arrache un étendard des mains de celui

qui le portoit, court aux ennemis, et les met de nouveau en fuite. Parvenu aux vastes plaines d'Icone, Manuel apprit qu'il se préparoit une seconde croisade. L'exemple de la première lui avoit montré ce qu'il devoit craindre de cette dévotion guerrière. En conséquence, il reprit le chemin de Constantinople. Avant de partir, il envoya proposer au sultan de vider leur querelle dans une bataille rangée. Le Turc, qui avoit fait l'épreuve de l'indomptable courage de Manuel, répondit en demandant la paix. L'Empereur répliqua qu'il y penseroit. Rendu aux sources du Méandre, il crut être fort éloigné des ennemis et s'arrêta dans une riante prairie, bordée d'agréables forêts, arrosée de plusieurs ruisseaux, qui formoient cette fameuse rivière. Les charmes de ce lieu l'invitèrent à y prendre quelque repos. Des Turcs, qui ne le savoient pas si près, et qui venoient à leur ordinaire se jeter sur le territoire de l'Empire, paroissent dans le voisinage; Manuel fait partir un détachement de troupes choisies pour les combattre. Ils fuirent, mais en faisant, à chaque instant, volte-face pour se défendre. Cette manœuvre fatigua et refroidit les Grecs, qui déjà se laissoient envelopper, lorsque le Monarque posté sur une éminence d'où il les observoit, sans se donner le temps d'endosser la cuirasse, vole à leur secours. A son approche, les Turcs prennent

prennent la fuite. Il les poursuit avec chaleur. Son cheval s'étant fatigué, il s'arrête pour en attendre un autre, recommandant aux siens de ne pas quitter prise. Mais bientôt rebutés par la difficulté des chemins et la longueur de l'action, ils reviennent en arrière. Manuel, désolé de leur mollesse, se remet en selle, et part sur le champ. Les ennemis le voyant venir presque seul et sans cuirasse, tirent sur lui de toute part, et le serrent de près. Il renverse à ses pieds tout ce qui ose l'approcher et met le reste en fuite. Un de ceux qu'il avoit abattus, le blesse au talon. Comme il n'y avoit rien de prêt pour poser un appareil sur sa blessure, un soldat, tirant son sabre, alloit se couper lui-même un morceau de chair; Manuel l'en empêcha. Cette marque de dévouement fut récompensée, ainsi qu'elle le méritoit. L'Empereur, dans ce voyage, reçut un témoignage de la malveillance de son frère Isaac. Un jour que la conversation étoit tombée sur les exploits militaires, les courtisans ne manquèrent pas d'élever au-dessus de tous les guerriers du temps passé ou présent, Manuel, qui se piquoit d'une suprême valeur. Cependant un neveu de ce prince, fils d'un de ses frères aînés morts, et qui auroit dû, suivant l'ordre ordinaire des successions, posséder l'Empire, ne balança pas de donner exclusivement la palme du courage à l'Empereur

Jean. Le monarque paroissoit écouter sans envie l'éloge de son père, et y ajoutoit même, lorsque son frère Isaac se jeta dans un parallèle injurieux, tournant en ridicule les faits guerriers de Manuel. Un cousin de l'Empereur donna le démenti à l'insolent Isaac; ce dernier lui faisoit tomber la tête sous le tranchant de son épée, si Manuel n'eût paré le coup, qu'il reçut sur son bras, et qui lui fit une profonde blessure. Ce prince se contenta d'ôter les sceaux de l'Empire à son frère; mais il crut devoir se prémunir contre ses intentions, et porta dès lors une cuirasse sous ses habits.

1147. Il trouva l'Eglise de Constantinople dans le plus grand trouble. Le patriarche Michel Curcuas, après en avoir occupé le siége pendant près de trois ans, se reprochant le peu de fruit que produisoient ses instructions et ses exemples, se démit de sa dignité, et retourna dans le monastère d'où on l'avoit tiré; là, prosterné dans le vestibule de l'église, il se fit fouler aux pieds par les moines, en punition, disoit-il, de la vanité qui lui avoit fait quitter cette sainte retraite, pour un emploi dont il n'étoit pas digne. Son successeur, nommé Cosmas, né dans l'île d'Egine, étoit si charitable, que souvent il se dépouilloit de ses habits pour en revêtir les indigens, et si entêté dans ses préventions qu'il voulut arracher des mains des gardes un moine hérétique qu'on ar-

rétoit, et qui avoit gagné sa bienveillance. N'ayant pu en venir à bout, il l'accompagna jusqu'à la prison, et insista pour y être enfermé avec lui. Un zèle si ardent, et d'autres marques d'attachement qu'il donna encore à ce moine, le firent déposer dans un synode, auquel assistèrent l'Empereur, les princes, les juges ecclésiastiques et séculiers, et un grand nombre de sénateurs. Cosmas qui étoit présent, sortit indigné, maudissant le synode, la cour et l'Impératrice, « qui, » disoit-il, ne mettroit jamais au monde d'enfant » mâle; » ce qui arriva en effet, et ce que le crédule Manuel attribua dans la suite aux malédictions du patriarche.

L'Empereur instruit que les croisés n'étoient pas aussi près de se mettre en chemin qu'il l'avoit cru, calcula qu'avant leur arrivée à Constantinople il pourroit avoir le temps de terminer la guerre avec les Turcs, et se disposa en conséquence à faire le siége d'Icone. Il s'avançoit dans la Phrygie, lorsque le sultan lui demanda la paix par ses ambassadeurs. Comme il alloit avoir besoin de toutes ses forces pour imposer aux croisés, il ne se rendit pas difficile. Le traité lui assura la restitution de toutes les places dont les Turcs s'étoient emparés en Pamphilie et en Cilicie.

De retour dans sa capitale, il apprit que l'Empereur d'Allemagne, Conrad III, étoit en 2
2ᵉ. croisade.

marche, et que Louis VII, roi de France, alloit le suivre. Ce n'étoit plus comme dans les commencemens de la première croisade, diverses bandes d'aventuriers, sans discipline, marchant sous des chefs peu d'accord entr'eux; c'étoient les deux plus puissans souverains de l'Europe, conduisant deux armées régulières assez nombreuses pour écraser les Musulmans et conquérir l'Asie entière. La prise d'Edesse alarmoit toute la chrétienté. Le roi de Jérusalem, le duc d'Antioche, le comte de Tripoli, menacés de l'envahissement de leurs Etats, imploroient l'assistance de l'Occident. Le pape Eugène ému du danger où se trouvoit la Palestine, ne négligea rien pour rallumer l'ardeur qu'avoit excitée Urbain II un demi-siècle auparavant. Il écrivit à Louis qui avoit déjà formé le dessein de se croiser pour accomplir le vœu qu'en avoit fait Philippe son frère aîné, vœu qu'une mort prématurée l'avoit empêché d'accomplir. Il indiqua un parlement à Vézelai. Là, Saint Bernard, abbé de Clairvaux en Champagne, dont le brûlant enthousiasme étoit encore échauffé par les exhortations du pape, prêcha la croisade avec tant d'éloquence, que la multitude innombrable de ses auditeurs fondant en larmes se voua sur le champ à une entreprise qu'elle regardoit comme une expiation suffisante des crimes les plus énormes.

Dans un second parlement, tenu à Chartres trois semaines après, on voulut lui déférer le commandement de l'expédition, persuadé qu'aucun autre ne pouvoit la conduire aussi bien que celui qui la prêchoit avec tant de zèle. Mais mieux avisé que Pierre, éclairé peut-être par la faute de cet ermite, il n'eut garde d'écouter cette dangereuse tentation. Il alla porter en Allemagne le même esprit qu'il avoit répandu en France. Ses gestes, sa voix, sa véhémence enflammèrent un peuple flegmatique, qui n'entendoit pas même la langue dans laquelle on lui parloit. Le succès du missionnaire fut si complet, qu'il nous apprend que les villes demeurèrent désertes, et que le nombre des hommes y égaloit à peine le 7e. de celui des femmes. Le roi de France tint à Etampes un troisième parlement, où l'on délibéra sur la route qu'on suivroit pour aller en Syrie. On arrêta de prendre celle de Constantinople. Louis écrivit à Manuel pour lui demander le passage, et l'engager à concourir à une entreprise dirigée contre ses ennemis naturels. Manuel répondit par une lettre pleine de témoignages d'affection et des plus satisfaisantes promesses; en même temps il donnoit avis au sultan d'Icone du danger qui le menaçoit. L'Empereur ne pouvoit oublier tout ce qu'Alexis avoit eu à redouter et à souffrir de la première croisade. Il pensoit d'ailleurs comme ce

prince, qu'il lui seroit plus facile de recouvrer sur les Turcs ce qu'ils avoient arraché à l'Empire que d'enlever aux croisés leurs conquêtes. Les Grecs en général s'imaginoient que les croisades n'étoient qu'un prétexte pour couvrir le dessein de s'emparer de tout leur territoire.

L'armée chrétienne comptoit 70 cavaliers cuirassés, sans parler de la cavalerie légère, et de l'infanterie dont le nombre étoit prodigieux. Conrad ayant demandé à Manuel la permission de passer sur son territoire, et d'y acheter des vivres, en avoit reçu la réponse qu'il pouvoit désirer. Il fit, ainsi que les seigneurs qui l'accompagnoient, le serment qu'on exigea, de ne causer aucun dommage sur les possessions de l'Empire, formalité qui ne rassuroit pas entièrement contre la crainte qu'inspiroit leur présence. De tous les Occidentaux, c'étoient les Allemands que les Grecs haïssoient davantage. Ils ne pouvoient souffrir que le souverain d'Allemagne prît le nom d'Empereur, qui, suivant eux n'apartenoit qu'à leur prince. Manuel plein de défiance faisoit réparer les tours et les murailles de Constantinople, où il avoit rassemblé un grand nombre de troupes. Il en avoit envoyé d'autres au-devant des Allemands, en apparence pour les accompagner, et dans le fait pour les observer. Ces croisés commirent de grands désordres, et l'armée d'observation en vint quel-

quefois aux mains avec eux; il n'y eut point cependant d'action générale, ni fort importante. Manuel invita Conrad à se rendre à Constantinople ; mais ce prince demanda que l'Empereur grec sortît à sa rencontre. La proposition parut si révoltante à la fierté de Manuel qu'il ne fut plus question d'entrevue. Les deux Empereurs s'écrivirent des lettres pleines de bravades et de railleries. Celui d'Allemagne passa le Bosphore sur les vaisseaux que lui prêta Manuel. Ils souhaitoient également d'être éloignés l'un de l'autre, et l'impatience du premier ne lui permit pas de satisfaire le roi de France qui le prioit instamment de l'attendre devant Constantinople. Quoiqu'il eût perdu beaucoup de monde, il entra dans l'Asie avec plus de quatre-vingt-dix mille hommes.

L'armée de Louis n'étoit pas moins nombreuse. Pour éviter les querelles que les jalousies nationales eussent pu occasionner, et trouver plus aisément des subsistances, il étoit parti quinze jours après Conrad, avec sa femme Eléonor et tous les seigneurs de sa cour. Rendu à Ratisbonne, il trouva deux ambassadeurs grecs dont il lui fallut essuyer un compliment rempli des éloges les plus outrés, Geoffroy, évêque de Langres, qui accompagnoit le roi, et qu'on nommoit le Nestor de l'armée françoise, ennuyé, ainsi que Louis, de ces flatteries insipides, interrompit les harangueurs, en les

invitant à dire en deux mots le sujet de leur mission. Ils demandèrent que le roi ne s'emparât d'aucune des places de l'Empire, qu'il s'engageât à livrer aux Grecs celles dont il chasseroit les Turcs, et fit confirmer cette promesse par le serment des seigneurs qui l'accompagnoient. Le premier article fut accordé sans peine; le second souffrit beaucoup de difficulté, et fut remis à la décision des deux princes lorsqu'ils conféreroient ensemble. Les troupes françoises étoient divisées en plusieurs corps, qui se suivoient à quelque distance : les Grecs envoyèrent une armée de Comans et de Patzinaces contre ceux qui marchoient les derniers. Ces Barbares leur dressèrent des embûches, et tuèrent tous ceux qu'ils purent surprendre. On s'en plaignit à Manuel, qui répondit froidement qu'il n'étoit pas maître de contenir les Patzinaces : les François souffroient aussi de la disette, parce qu'on refusoit de leur vendre des vivres. A une journée de Constantinople, Louis trouva encore des ambassadeurs grecs, qui n'avoient d'autre vue que de l'abuser par de vaines démonstrations de respect. Ils ne lui parloient qu'à genoux; ils se prosternoient à ses pieds: les Grecs en même temps lui faisoient tout le mal qu'ils pouvoient faire avec impunité. On découvrit que Manuel venoit de conclure une trève de douze ans avec les Turcs, lui qui avoit

sollicité le roi de France de le venir joindre pour les combattre. Les François campèrent hors de la ville. Ceux qui avoient le malheur d'y entrer, pour acheter des armes ou des vivres, étoient souvent maltraités, même massacrés : telle étoit l'horreur des Grecs pour les Latins, qu'ils purifioient les autels où les prêtres de cette nation avoient officié; les Latins de leur côté ne regardoient pas les Grecs comme des chrétiens, et se croyoient par cette raison autorisés de les piller et de les tuer. Le roi se rendit au désir que témoignoit l'Empereur de le voir dans son palais : il en fut reçu avec une politesse hautaine, et une franchise affectée, dont il fut néanmoins si bien la dupe qu'il parut oublier tous les sujets qu'il avoit eus de se plaindre. Manuel, très-pressé de se débarrasser de la présence de Louis, qui attendoit encore des troupes embarquées à Brindes, eut l'adresse de piquer la jalousie des François pour précipiter leur départ. Il fit publier de fausses nouvelles des prétendus succès de Conrad. Les François craignant qu'il ne leur restât plus de lauriers à cueillir, pressèrent leur roi de passer en Asie ; il fallut qu'il se rendit à leurs désirs.

L'Empereur, délivré de ces hôtes incommodes, s'occupa de faire échouer leur entreprise. Quelques désordres commis au-delà du Bosphore par les soldats de Louis, donnèrent occasion à Manuel

d'inviter le roi à venir conférer avec lui dans son palais; Louis s'y refusa et demanda que l'Empereur passât lui-même le Bosphore, où que chacun d'eux s'avançât jusqu'au milieu du détroit. La fierté de Manuel s'en offensa, et il fit savoir, par une ambassade, ce qu'il désiroit: c'étoit que les barons françois lui jurassent foi et hommage, et qu'une parente de Louis, qui accompagnoit la reine, fût donnée en mariage à un de ses neveux. Les barons refusoient l'hommage, qu'ils ne devoient qu'à leur souverain; mais Louis ne voulant pas s'attirer l'inimitié de l'Empereur, exigea d'eux cette complaisance. Le comte de Dreux, son frère, ne jugea pas devoir s'y prêter; il prit les devants avec quelques autres seigneurs, dont la répugnance fut également invincible, et emmena même sa parente pour la soustraire à une alliance qui lui sembloit inégale. Dans le même temps, Roger, roi de Sicile, qui attaquoit la Grèce et y faisoit des conquêtes, sollicitoit le roi de France de se liguer avec lui contre l'Empereur. Beaucoup de seigneurs françois, et surtout l'évêque de Langres, conseilloient au roi cette alliance, et vouloient qu'il se servît de la flotte sicilienne pour se rendre maître de Constantinople. C'étoit, à leur avis, le seul moyen de se garantir de la perfidie des Grecs, et d'assurer le succès de leur expédition.

L'inaltérable probité de Louis rejeta ces conseils. Il résista également aux sollicitations de l'Empereur, qui, de son côté, lui offrit tous ses trésors s'il vouloit lui aider à combattre le roi de Sicile.

Conrad traversoit déjà l'Asie pour aller attaquer Icone; ses guides, ayant de perfides instructions, au lieu de mener les Allemands par les provinces méridionales qui étoient fertiles, les conduisirent par l'aride Cappadoce, où les attendoient à la fois la disette, et l'ennemi prévenu par Manuel. Non content de cette trahison, l'Empereur avoit posté en embuscade, le long des chemins, des soldats pour tuer tous ceux qui s'écartoient de l'armée. On mêloit de la chaux parmi les farines qu'on leur débitoit. On leur fermoit les portes des villes; on leur faisoit payer d'avance les vivres qu'ils désiroient, et en échange de leur argent ils ne recevoient souvent que des railleries. Forcés de vendre quelques pièces de leur armure pour avoir de quoi se nourrir. On ne leur donnoit que de la fausse monnoie qu'on refusoit ensuite de prendre en paiement de leurs subsistances. Leurs conducteurs, après les avoir engagés dans les défilés du mont Taurus, disparurent. Les Turcs voltigeant autour d'eux avec leur cavalerie légère, les accablant de traits, et se dérobant avec promptitude à leur poursuite,

détruisirent plus des neuf dixièmes de cette grande armée. Conrad regagna Nicée où il se joignit au roi de France ; mais bientôt confus de se voir presque seul à sa suite, il revint à Constantinople avec ce qui lui restoit de noblesse. Manuel, qui ne le craignoit plus, lui fit un accueil favorable. Il lui donna au printemps suivant un vaisseau qui le transporta en Palestine ; enfin, après un revers éprouvé par les chrétiens sous les murs de Damas, Conrad s'embarqua dans le port de Saint-Jean d'Acre et retourna dans ses Etats, inutilement épuisés d'hommes et d'argent.

L'expédition de Louis n'eut pas un plus heureux résultat. A peine sorti de Constantinople, il reçut des traitres conducteurs de l'armée allemande, la fausse nouvelle de la prise d'Icone par Conrad. A Ephèse, il trouva des envoyés de Manuel, qui lui mandoit avec une feinte amitié, qu'il alloit avoir sur les bras une multitude innombrable de Turcs, et qui lui conseilloit de se retirer dans les places de l'Empire. Son dessein étoit de diviser l'armée françoise pour la livrer aux Turcs. Louis répondit qu'il ne craignoit pas les Musulmans, quelque fût leur nombre. Sur cette réponse, les députés lui présentèrent une autre lettre d'un style différent. Manuel s'y plaignoit des désordres commis par les soldats du

roi sur les terres de l'Empire, et lui signifioit qu'il ne pourroit plus empêcher ses sujets de les traiter en ennemis. Louis ne répondit rien et continua sa marche. Il passa le Méandre à la vue des Musulmans qu'il battit et dispersa. Les Grecs donnèrent retraite aux vaincus dans Antioche de Pisidie. Louis marcha vers Laodicée de Phrygie, où il espéroit trouver des vivres, dont il avoit un besoin urgent. La garnison impériale de cette ville alla joindre les Turcs, et le commandant en fit sortir tous les habitans et emporter toutes les subsistances. Unis avec les infidèles pour affamer les François, les Grecs brûloient et détruisoient tout sur la route que Louis devoit tenir. Les troupes françoises, sans guide, sans provisions, engagées dans des défilés impraticables entre les montagnes de Pisidie, furent coupées par les Musulmans, qui en firent une boucherie: le roi ne se sauva que par des prodiges de valeur. Les débris de cette armée arrivèrent à Satalie, autrefois nommée Attalie (en Pamphilie). Le gouverneur n'osant se déclarer l'ennemi des François, leur offrit des provisions et des vaisseaux pour les transporter en Syrie, ce qu'ils acceptèrent; mais pendant plus d'un mois qu'ils furent obligés d'attendre le vent, en cette ville, il fit ce qu'il put pour ruiner ses hôtes. Il ne leur fournit des vivres et des vaisseaux qu'à un prix excessif; encore ces

vaisseaux étoient-ils en si petit nombre, qu'on fut obligé de laisser à terre l'infanterie et les malades. On paya une forte somme aux Grecs pour escorter l'une et pour prendre soin des autres, jusqu'à ce qu'ils pussent soutenir la mer: mais dès que le roi fut parti, ils appelèrent les Turcs qui égorgèrent les malades et taillèrent en pièces l'infanterie. Cette barbarie ne parut pas suffisante à Manuel; irrité qu'on eût fourni des navires et des subsistances aux François, même à un prix exorbitant, il fit enlever tout l'or et l'argent qui se trouvoient dans Satalie.

Nous ne suivrons point Louis à Antioche, à Jérusalem, ni à Damas, où la trahison de quelques chrétiens de la Palestine fit échouer (1148) toutes les forces des croisés. L'Empire dont nous écrivons l'histoire, n'eut aucune part à ces événemens. Il suffira de dire que Louis revint ainsi que Conrad, sans gloire et presque sans suite dans ses états (1149). L'Europe éclata en murmures contre Saint Bernard qui avoit allumé cette guerre funeste, et donné le ciel même pour garant du succès. Il crut s'en justifier en attribuant les revers aux crimes des croisés.

Pendant cette seconde croisade, l'Empire étoit aux prises avec Roger, roi de Sicile, fils du comte Roger qui avoit fait la conquête de cette île, et neveu du célèbre Robert Guiscard. Ce prince

qui possédoit en outre la Pouille et la Calabre, aussi ambitieux et aussi brave que son père et son oncle, porta ses vues sur la Grèce. Il commença par attaquer l'île de Corfou. Ses habitans, écrasés d'impôts par les Grecs, se donnèrent d'eux-mêmes aux Siciliens. Ceux-ci vont ensuite ravager les côtes de l'Acarnanie, de l'Etolie, entrent dans le golfe de Corinthe, débarquent dans le port de Crissa, pénètrent dans la Béotie, et saccageant tout ce qui se trouve sur leur passage, arrivent devant Thèbes, place foible, mais encore opulente. Ils la prennent par escalade et la pillent, contraignant les riches par de mauvais traitemens à leur livrer tout ce qu'ils possèdent, et ne leur laissant la vie qu'après leur avoir fait jurer sur l'évangile, qu'ils n'ont rien distrait. Ils leur ravissent jusqu'à leurs habits, emmènent les hommes les plus distingués, les plus belles femmes, les ouvriers en soie les plus habiles, et marchent à Corinthe. Ses habitans quittent la ville et se réfugient dans la citadelle, qui sembloit imprenable par sa situation et la force de ses remparts. Les Siciliens la prirent néanmoins sans peine, quoique sa garnison fût nombreuse. C'étoient de mauvaises troupes, avec un plus mauvais commandant. L'amiral sicilien traita les soldats et leur chef avec le dernier mépris, et usa des droits de la victoire aussi rigoureusement qu'à Thèbes. Il se rendit en

Sicile avec des navires si chargés de butin qu'ils en étoient presque submergés.

1148. L'Empereur, pour repousser cette agression,
1151. assembla ses meilleures troupes et arma une flotte formidable. Les Vénitiens réconciliés avec l'Empire sous le règne précédent, y joignirent la leur. Manuel se met à la tête de son armée de terre. Rendu à Philippopolis, il apprend que les Patzinaces ont passé le Danube, court à eux, s'expose comme un soldat et les met en déroute. Puis il se rend au golfe de Thessalonique pour attendre ses vaisseaux. Il fut obligé de différer jusqu'à l'année suivante, l'attaque de Corfou. L'entreprise sembloit effrayante, la ville située sur la cime d'un promontoire très-élevé, étant environnée d'une épaisse muraille, flanquée de hautes tours. Manuel y courut des dangers personnels; il appaisa par sa prudence une querelle sanglante, suivie même de quelques hostilités entre les Grecs et les Vénitiens. La flotte de Roger fut battue, et la ville se rendit après un long siége, probablement par l'infidélité du gouverneur qui passa au service de l'Empire. Manuel donna le commandement de sa flotte à un officier qui n'entendoit rien à la marine, avec ordre de gagner le port d'Ancône et de s'y établir, pour faire de là des progrès dans l'Italie, dont il méditoit la conquête. Cet amiral ayant imprudemment tenu

la

la mer pendant les tempêtes ordinaires de l'équinoxe d'automne, vit presque tous ses vaisseaux se briser sur les rivages. L'Empereur alla porter la guerre chez les Dalmates, qui, pendant le siége de Corfou, avoient fait des incursions sur le territoire de l'Empire. Les Serves et les Hongrois s'étant réunis à eux, il les joignit sur les bords du Drin, qui sépare la Servie de la Bosnie. Un pont étoit entre les deux armées; l'enseigne allant trop lentement à son gré, il saisit le drapeau et passe le pont à toute bride, suivi des plus braves d'entre les siens. Il donna encore en cette occasion d'autres preuves de la plus grande intrépidité; et ce fut à elle qu'on dut les avantages qu'il remporta. Le prince de Servie lui envoya demander la paix, mais ne put l'obtenir qu'après être venu, par ordre de l'Empereur, se jeter à ses pieds et se reconnoître son vassal. Manuel alla ensuite chercher et vaincre les Hongrois dans leur pays. Leur ayant accordé une trêve, il revint avec de riches dépouilles et un nombre infini de prisonniers, à Constantinople, où il donna le spectacle d'une pompe triomphale.

Dans l'intervalle de ses guerres, ce prince formoit ses troupes par des exercices continuels, et faisoit à leur armure des réformes utiles, agrandissant leurs boucliers et alongeant leurs javelines. Personne n'avoit d'armes plus pesantes que les siennes; 1152.

les hommes les plus vigoureux pouvoient à peine les manier. Après avoir échappé à des dangers sans nombre dans les combats, il pensa succomber à une trahison domestique. Andronic, fils de son oncle Isaac, possédoit tous les talens et toutes les qualités qui peuvent séduire ; un courage héroïque, une élocution facile, un air noble, une humeur enjouée ; mais son cœur étoit corrompu. Il vivoit publiquement avec Eudocie, sœur de la maîtresse de Manuel, et se vantoit en riant d'être plus régulier que lui dans ses mœurs, parce qu'Eudocie n'étoit que sa cousine. L'Empereur l'aimoit et l'admettoit à tous ses exercices. Il l'envoya en Cilicie combattre un prince arménien. Andronic passoit son temps à table, avec des femmes, et au théâtre (s'étant fait suivre par une troupe de comédiens). Il fut surpris, et défait après d'inutiles prodiges de valeur, et revint à la cour, alors en Macédoine, où il plaisanta lui-même du revers qu'il avoit essuyé par sa faute. Sa maîtresse ne le quittoit pas. Courageuse et aguerrie, elle n'avoit d'autre demeure que la tente d'Andronic. L'Empereur, peu réglé lui-même dans sa conduite, avoit la foiblesse de souffrir ce désordre. Un frère et un beau-frère d'Eudocie, désolés d'un scandale qui les rendoit la fable de l'armée, voulurent y mettre fin par un assassinat, et se postèrent de nuit avec des gens armés, à l'en-

trée de la tente d'Andronic, pour le massacrer dès qu'il en sortiroit. Eudocie s'en aperçoit et conseille à son amant de se sauver sous l'habit d'une de ses suivantes. Andronic répond qu'il ne veut pas être, vêtu en femme, ou tué, ou traîné à l'Empereur; il coupe la toile de sa tente, et franchissant une haie dont elle étoit bordée, s'enfuit à l'aspect des assassins confus. Manuel ne fit que rire de cette aventure, et ayant toléré une infraction publique aux bonnes mœurs, ne crut pas devoir punir une voie de fait qui portoit atteinte à son autorité. Ainsi une faute entraîne à d'autres fautes. Insensible à l'attachement que lui avoit toujours témoigné l'Empereur, Andronic méditoit depuis long-temps sa mort et l'usurpation de son trône. Il avoit, dans ce dessein, pratiqué des intelligences avec les Turcs, le roi de Jérusalem et celui de Hongrie. Deux fois il s'approcha de Manuel pour le poignarder, sans pouvoir y réussir. On se contenta de l'emprisonner.

L'Empereur ne perdoit pas de vue les projets qu'il avoit formés sur l'Italie. Roger, roi de Sicile, venoit de mourir, et laissoit pour successeur son fils Guillaume, qui, ne se croyant pas assez affermi dans ses Etats pour soutenir la guerre, sollicita la paix qui lui fut refusée. Les généraux de Manuel, après avoir été au 1155. 1156.

moment de chasser les Normands d'Italie, essuyèrent des revers. Une flotte sicilienne vint chercher celle de l'Empire à Négrepont, la défit, la brûla, prit la ville, et vogua vers Constantinople, qu'elle insulta en l'absence de l'Empereur. Malgré ces succès, Guillaume redoutoit un prince aussi belliqueux que Manuel, et, par une lettre très-adroite, il tâcha de lui inspirer des sentimens pacifiques. « L'agresseur, » dit-il, a l'avantage de la hardiesse ; celui qui » se défend a pour lui la justice ; il a pour lui » la nécessité, l'arme la plus forte que la nature » ait fournie aux hommes. » Guillaume, sans s'abaisser, ménageoit l'amour propre de l'Empereur. On convint d'une trêve de trente ans. Le roi de Sicile restitua tout ce que ses troupes avoient enlevé dans leur incursion en Grèce, à l'exception des ouvriers en soie, qu'il eut la faculté de retenir. Ce fut le seul profit que produisit cette guerre. La Sicile fournit dès-lors des soieries à toute l'Europe. On ne les tiroit auparavant que de la Grèce et des autres provinces de l'Empire d'Orient. L'île d'Eubée étoit depuis long-temps renommée pour les ouvrages de tissure, et sous Darius, fils d'Hystape, les habitans d'Erétrie (autre contrée de l'Attique), qui les premiers lui avoient résisté, furent amenés prisonniers en Perse pour y travailler aux étoffes précieuses.

Tandis que les généraux de Manuel conquéroient et perdoient l'Italie méridionale, il battoit en personne les Turcs dans la Phrygie, et les forçoit, pour prix de la paix qu'ils désiroient, à lui restituer plusieurs villes dont ils s'étoient emparés dans le Pont et la Cappadoce. Des affaires plus pressantes l'appeloient ailleurs. Depuis la défaite d'Andronic, le souverain d'Arménie, Thoros, avoit envahi presque toute la Cilicie. D'un autre côté, le nouveau prince d'Antioche donnoit des inquiétudes. Raymond, ayant été tué dans une bataille contre Noradin, sultan d'Alep, n'avoit laissé qu'un fils encore enfant sous la tutelle de sa mère Constance. Cette princesse épousa Renaud de Châtillon. Il s'unit d'abord à l'Empereur, qui l'engagea de chasser Thoros de la Cilicie, promettant de le dédommager des dépenses de cette expédition. Renaud fit ce que demandoit le monarque; le prince arménien vaincu par lui s'alla cacher dans les gorges du Mont-Taurus. Mais Manuel n'envoyant pas l'indemnité qu'il avoit promise, Châtillon, pour se payer de ses propres mains, fit une irruption dans l'île de Chypre, pleine de richesses, et presqu'entièrement dépourvue de troupes. Ayant taillé en pièces le peu qu'on lui en opposa, il saccagea l'île entière, n'épargna ni femmes ni enfans, et remporta un

immense butin. L'Empereur courut aux armes pour se venger d'un acte d'hostilité si barbare. Thoros avoit repris la Cilicie pendant l'expédition de Chypre; Manuel n'avoit pas d'autre chemin pour marcher sur Antioche. Il s'empara promptement de cette province, après avoir mis en fuite et repoussé dans ses montagnes le prince d'Arménie, qui, peu après, pour n'être pas relancé jusque dans ses cavernes, se reconnut vassal de l'Empire. Manuel attendit à Tarse que la saison lui permît d'aller chercher Renaud de Châtillon dans sa capitale. Ce prince ne se sentoit pas en état de résister à un si formidable ennemi. Il s'étoit rendu odieux à ses sujets par ses cruautés, et avoit ulcéré le patriarche Aimeri par le traitement le plus inhumain. Ses finances se trouvant épuisées, il avoit demandé une somme considérable à ce prélat; pour punir son refus, il le fit fouetter outrageusement, et après qu'on eût frotté de miel ses plaies sanglantes, on l'exposa aux ardeurs d'un soleil brûlant. Les douleurs aiguës que lui causèrent les piqûres de tous les insectes ailés, le forcèrent de livrer les trésors de l'Eglise à Renaud. Ce prince, peu sensé, crut le dédommager et lui faire oublier sa barbarie, en lui accordant un triomphe semblable à celui qu'Assuérus avoit décerné à Mardochée. Il le fit monter à cheval et promener pompeusement par toute la

ville, l'accompagnant lui-même à pied, et lui tenant l'étrier. Cette ridicule satisfaction n'avoit pas appaisé le patriarche, et le ressentiment de son injure étoit, après deux ans, tout vif encore dans son cœur. Il offrit à Manuel de lui mettre Renaud entre les mains. L'Empereur rejeta l'offre de cette trahison. Il ne reçut pas mieux celle que fit Renaud de lui céder la citadelle d'Antioche pour obtenir sa grâce, et résista également aux sollicitations de ses proches en faveur de ce prince, qui, par des présens considérables, les avoit mis dans ses intérêts. Renaud, le voyant inflexible, eut recours au seul moyen qui pouvoit désarmer un ennemi généreux. Il vint se livrer à sa discrétion, se prosterna devant le seuil de sa porte, la tête, les bras, les pieds nus, tenant en main une épée dont il lui présenta la garde. Une troupe de moines, dont il s'étoit fait suivre, la tête et les pieds nus comme lui, se jetèrent à genoux fondant en larmes et levant les bras pour implorer miséricorde. L'Empereur l'accorda, se contentant d'exiger qu'Antioche lui fournît un certain nombre de troupes toutes les fois qu'il le requeroit, et reçut un patriarche grec, qui jouiroit du même pouvoir et des mêmes honneurs que le patriarche latin, condition déjà stipulée à la prise d'Antioche par les croisés, mais jusque-là mal observée. L'humiliation de Re-

X 4.

naud fit mépriser les Latins de toute l'Asie.

Baudouin III, qui régnoit alors à Jérusalem, avoit épousé une fille du frère aîné de l'Empereur. Il alla trouver Manuel en Cilicie dans le dessein de profiter de son mécontentement pour se faire donner la principauté d'Antioche. Mais ce prince, connoissant ses intentions et ne voulant pas s'y conformer, l'accueillit avec tant de froideur, que le roi de Jérusalem n'osa s'en expliquer avec lui. Manuel s'avança vers Antioche; les habitans, ennemis de la domination des Grecs, firent courir les bruits qu'ils crurent les plus propres à le détourner d'y entrer. L'intrépide Empereur ne prit point l'alarme. Comptant sur le courage de ses Varangues, il se présenta aux portes de la ville. Le peuple, n'ayant pu réussir à l'intimider, lui fit la réception la plus flatteuse. Renaud lui tenoit l'étrier, et Baudouin, sans aucune marque de royauté, l'accompagnoit à cheval. Pendant les huit jours qu'il demeura dans Antioche, la justice se rendit en son nom et par ses officiers. Son séjour fut signalé par de magnifiques tournois. Les Latins se piquoient de supériorité dans cet exercice dont ils étoient les inventeurs. Ils y furent vaincus par les Grecs. Manuel abattit lui seul deux chevaliers, et laissa le peuple d'Antioche dans l'admiration de sa force et de son adresse.

Des combats simulés ne suffisoient pas à son

ardeur guerrière ; il vouloit réduire Alep, où régnoit le sultan Noradin, le plus renommé des princes Musulmans, et dont le redoutable voisinage tenoit Antioche dans des inquiétudes continuelles. Le Turc, ne se trouvant pas alors en état de tenir tête à l'Empereur, proposa pour payer la paix, de lui remettre plus de six mille prisonniers chrétiens qui etoient en son pouvoir, la plupart François et Allemands, restes malheureux de la seconde croisade. L'humanité fit accepter le traité à Manuel, ce qui semble contredire les trahisons qu'on lui impute envers les croisés, ou prouve du moins qu'il ne se porta pas, sans de puissantes raisons, à les desservir. Délivré du soin de cette guerre, il lui prit envie de faire une partie de chasse dans les montagnes de Syrie. Il ne s'y fit accompagner que d'une foible escorte. Ses coureurs vinrent l'avertir qu'ils avoient rencontré un gros de cavaliers turcs : « Allons les chercher, dit-il, ce gibier en vaut » bien un autre. » Et quoique sa troupe fût bien moins nombreuse que celle des ennemis, il les étendit tous sur le champ de bataille. Le roi de Jérusalem s'étant cassé un bras à cette chasse, Manuel fit sur le champ la fonction de chirurgien, et l'ayant conduit à Antioche, continua de le soigner et le guérit entièrement lui-même. Ce prince étoit instruit de tous les secrets de la

médecine, avoit fait dans cet art intéressant d'utiles découvertes, et se livroit sans dégoût à toutes les opérations chirurgicales. En retournant à Constantinople, il prit, pour abréger, le chemin de la Lycaonie, après avoir licencié une partie de ses troupes. Cette imprudence lui attira un échec. Le sultan d'Icone, Azzeddin, maltraita deux fois son arrière-garde.

1157. 1161. L'année suivante il en tira une ample vengeance, et porta ses armes en Phrygie. Les Turcs étoient répandus dans cette province. Manuel pour les attaquer par tout à la fois, divisa ses forces en plusieurs corps, et s'alla poster, lui, avec un seul escadron de cavalerie, au centre de la contrée sur des hauteurs, d'où il fondoit avec rapidité sur l'ennemi quand il le savoit aux prises avec les siens. Son nom seul étoit si redouté que les Turcs n'osoient se hasarder à combattre que les corps où il n'étoit pas; mais il arrivoit presque toujours avant que l'affaire fût décidée, et ne manquoit jamais de déterminer la victoire. Il réduisit le sultan d'Icone à lui demander quartier, pour ainsi dire, et fit avec ce prince une paix honorable et avantageuse. Afin de la confirmer en quelque sorte, Azzeddin se rendit lui-même à Constantinople. L'Empereur lui donna des fêtes magnifiques. Le sultan voulut à son tour lui procurer un spectacle merveilleux. Il avoit à sa suite

un saltinbanque qu'il regardoit comme un être surnaturel. Ce charlatan annonça par des affiches qu'il traverseroit le cirque en volant. Au jour marqué, il parut sur la tour de l'Hippodrome, vêtu d'une étoffe ample et légère, soutenue de plusieurs cercles, pour prendre et retenir le vent. L'Empereur lui fait dire qu'il ne doute pas de sa légéreté, mais qu'il lui conseille de ne pas s'exposer au malheur d'Icare. Le Turc rejette cet avis, agite ses bras comme des ailes, prend l'essor et se brise aussitôt contre terre. Avant le départ d'Azzeddin, Manuel fit étaler dans une salle du palais les superbes présens qu'il lui destinoit. Ayant conduit le sultan à cet appartement, *que désirez-vous de ces trésors*, lui dit-il? Le sultan répondit qu'il accepteroit avec reconnoissance ce qu'il plairoit à l'Empereur de lui offrir, *eh bien*, reprit Manuel, *je vous donne tout.* Le prince turc dans l'effusion de sa joie promit de restituer Sébaste, une des plus grandes villes de sa sultanie. L'Empereur envoya quelques temps après pour en prendre possession; mais le perfide Musulman l'avoit ruinée.

L'ordre de l'hérédité du trône en Hongrie 1162.
fut pour l'Empire l'occasion d'une guerre sanglante. Geïsa qui régnoit alors sur cette contrée, 1169.
avoit deux frères, Ladislas et Etienne. La loi du pays lui donnoit le premier pour successeur;

mais il avoit aussi deux fils, Etienne le jeune et Béla. Malgré la loi, la tendresse paternelle destinoit la couronne à l'aîné de ses enfans. Les frères, pour éviter le traitement ordinaire, se réfugièrent à Constantinople, où ils furent reçus avec joie. Geïsa avoit si bien pris ses mesures que son fils Etienne fut, après sa mort, élu roi par les suffrages de la nation. Manuel réclama en faveur des oncles. On lui répondit « que le peuple avoit » fait un autre choix, et qu'à lui seul appartenoit le droit de se donner un maître. » Manuel marche vers le Danube, et son intervention jointe au parti que les oncles surent se pratiquer dans le pays, obligea le nouveau roi de céder la place à Ladislas, qui étant mort peu après la laissa à son frère Etienne. Celui-ci vexe ses sujets; ils le contraignent à la fuite et rétablissent son neveu. Manuel remet une seconde fois sur le trône sa créature, qui en est encore chassée. L'Empereur lui fournit de nouveau des troupes, de l'argent, et ordonne toutefois à ses généraux d'employer plutôt la persuasion que la force. Mais s'apercevant que la répugnance nationale est invincible, et que son protégé, quand on parviendroit à lui reconquérir son trône, ne pourroit jamais s'y maintenir, il forma un projet plus utile à l'Empire; ce fut d'y réunir la Hongrie. Il n'avoit alors d'autre enfant qu'une fille, et

il destinoit sa succession à l'époux qu'il lui donneroit. Il jeta les yeux sur Béla, frère et présomptif héritier du roi de Hongrie. La proposition de ce mariage faite aux Hongrois, fut acceptée, parce qu'ils crurent par ce moyen être délivrés de la guerre. Les jeunes époux ne furent que fiancés, à cause de leur âge encore trop tendre. Béla fut décoré de la qualité de *despote*, qui signifioit maître et seigneur, titre que les Empereurs conféroient à ceux de leurs parens qu'ils vouloient singulièrement honorer. L'eunuque Jean, oncle de Michel Calaphate en avoit été revêtu le premier. Manuel déclara son gendre successeur à l'Empire avec sa fille Marie, et leur fit jurer fidélité par tous les ordres de l'Etat. La guerre continua entre les deux Etienne qui se disputoient le royaume de Hongrie. L'Empereur voulant interposer sa médiation, et s'il étoit nécessaire sa puissance, pour terminer cette querelle, passa le Danube, et fit dans ce trajet admirer son humanité. Une des barques trop chargée penchoit d'un côté et alloit périr; le reste de l'armée étant occupé de son propre passage, ne se mettoit pas en peine de la sauver. Le prince y court, et malgré la rapidité du fleuve, atteint le bateau, soutient de ses épaules le bord à demi submergé et donne le temps de venir au secours. Le vieux Etienne abandonné de ses soldats, se retira dans le voisinage

de Sirmium ville impériale. Son neveu ne craignit pas en l'y poursuivant d'offenser l'Empereur. Il assiégea même Zeugmine qui lui appartenoit. C'étoit une ville bâtie par les Hongrois au-delà de la Save, mais que les Grecs avoient prise en 1151. Le jeune Etienne s'en rendit maître ; il fit son oncle prisonnier et l'empoisonna. Manuel irrité de cet attentat, et effrayé de la perte de Zeugmine, vint l'assiéger en personne. On cite de lui en cette circonstance un trait qui honore autant sa bonté que sa valeur intrépide. Il aperçoit une flèche dirigée du haut des murs sur un de ses soldats, qui portant sa vue ailleurs alloit être infailliblement percé. Aussitôt il accourt et reçoit le trait sur son bouclier. Andronic, qui, après douze ans, s'étoit échappé de sa prison (1), et avoit obtenu sa grâce de l'Empereur, signala son courage à ce siége. La ville fut emportée d'assaut et livrée au pillage; on y passa tout au fil de l'épée. Le roi de Hongrie demanda la paix qu'on voulut bien lui accorder, mais dès l'année suivante il reprit les armes et emporta quelques avantages sur les généraux de Manuel. Ce prince partit lui-même, se rendit à Sardique, et fit tout mettre à feu et à sang dans

(1) C'étoit la seconde fois, mais la première, il avoit été repris.

la Hongrie, par son armée divisée en trois corps, ce qui n'empêcha pas Etienne de battre et de prendre un de ses généraux dans la Dalmatie. Enfin une bataille décisive gagnée par un autre général grec près de Zeugmine termina ces guerres de Hongrie qui duroient depuis dix-huit ans presque sans interruption. Le roi Etienne étant mort, la couronne fut déférée d'une voix unanime à Béla; mais ses espérances à l'Empire s'évanouirent par la naissance d'un fils de Manuel; et même son mariage avec la fille de l'Empereur ne s'effectua pas.

A la guerre de Hongrie, qui avoit fait répandre tant de sang et n'avoit apporté aucun avantage aux Grecs, succéda une expédition d'Egypte, qui fut moins glorieuse et ne fut pas plus utile. Amauri, roi de Jérusalem, successeur de son frère Baudouin mort sans enfans, et qui s'étoit allié avec l'Empereur, ambitionnoit depuis long-temps la conquête de l'Egypte. L'occasion lui paroissoit favorable pour s'emparer de cette contrée fertile. Elle étoit habitée par un peuple efféminé, sous la domination des califes abîmés dans le luxe et la volupté, qui abandonnoient leur autorité à des soudans, en apparence esclaves, et en effet tyrans de leurs maîtres. Amauri tenta l'ambition de Manuel, en lui proposant une coalition pour subjuguer et partager cette province. L'Empereur

1170.

fit plus que ne désiroit Amauri ; son contingent de troupes fut si considérable, qu'il parut le chef de l'entreprise, et que le roi de Jérusalem ne joua que le rôle d'auxiliaire. Ce prince voyant que Manuel songeoit à travailler pour lui-même, beaucoup plus que pour son allié, se refroidit sur ce projet. Le général de l'Empereur vint le chercher à Jérusalem. Ils allèrent ensemble assiéger Damiette. Après quelques efforts inutiles, Amauri traita secrètement avec les assiégés. Les Grecs seuls donnoient un assaut à la ville, lorsque le roi de Jérusalem accourant à eux leur cria : « Ar» rêtez, la paix est faite. » Les Grecs et les Latins s'accusèrent mutuellement, et avec une égale justice, de mauvaise foi.

1171. Après cette malheureuse expédition, l'Empire
1180. eut à repousser les hostilités des Vénitiens, autrefois ses sujets. L'origine de la querelle est racontée diversement par les historiens des deux nations ; ses résultats ne furent pas très-importans, quoique l'armement de Venise fût formidable. Le doge Vital qui en avoit la direction, s'empara en passant des villes que les Grecs possédoient encore sur le golfe, entr'autres de Raguse. Il alla ensuite attaquer l'île de Négrepont. Le gouverneur engagea le doge à députer vers Manuel, qui étoit, disoit-il, disposé à donner satisfaction aux Vénitiens. Vital lui envoya deux personnes distinguées,

distinguées, et pendant leur voyage alla s'emparer de l'île de Chio. Il s'y arrêta tout l'hiver, comptant sur les intentions pacifiques de l'Empereur. Mais ce prince n'avoit voulu que gagner du temps, et fit partir une flotte nombreuse pour chercher celle de Venise. Vital, dont les équipages étoient tourmentés par la peste, n'osa pas attendre l'ennemi. Il s'enfuit, toujours poursuivi par les Grecs qui lui enlevèrent plusieurs vaisseaux, et ne rapporta dans sa patrie que la contagion, au lieu du butin qu'on avoit espéré. Le peuple furieux l'accusa de trahison, et l'assassina en pleine rue et en plein jour. Les Vénitiens essayèrent de se venger de leurs revers sur Ancône qui jouissoit de sa liberté sous la protection de l'Empereur, lequel y tenoit quelques troupes. Ils étoient d'ailleurs jaloux de cette ville qui partageoit avec eux le commerce du Levant. Ils se liguèrent avec les Allemands pour l'assiéger. L'archevêque de Mayence vint l'attaquer par terre, tandis que les Vénitiens l'investissoient par mer. Une veuve, comtesse de Bertinoro (ville de la Romagne), et un riche citoyen de Ferrare entreprirent la délivrance d'Ancône. Ils levèrent ensemble une armée, et pour subvenir à une si grande dépense cette femme généreuse engagea jusqu'à ses enfans. Elle livra une sanglante bataille aux Allemands qu'elle tailla en pièces, monta en-

suite avec ses soldats sur les vaisseaux qui se trouvoient au port d'Ancône, et mit en fuite la flotte vénitienne. Les mouvemens des Turcs en Asie déterminèrent l'Empereur à écouter les propositions des Vénitiens qui sollicitoient la paix. Il leur rendit les privilèges dont ils jouissoient à Constantinople. Ils y avoient des comptoirs, ainsi que les autres cités commerçantes d'Italie, Gênes, Pise, Florence; la jalousie mutuelle de ces républicains troubloit souvent le repos de la ville; et quelquefois pour le rétablir, le prince ne trouvoit d'autre moyen que de les en chasser.

Pendant le démêlé de l'Empire avec la république de Venise, Milon, frère et successeur de Thoros, prince d'Arménie, s'unit au sultan d'Icone, Azzeddin, et à celui de Damas. Tous trois envahirent la Cilicie, et battirent tous les généraux que Manuel envoya pour la défendre. Azzeddin fut celui qui retira le plus de profit de cette expédition commune; et non content de ce qu'il avoit acquis en Cilicie, il dépouilla de leurs Etats les princes musulmans dont il étoit environné. En même temps qu'il repoussoit les troupes de Manuel, et lui enlevoit ses places, il affectoit pour lui le plus grand respect, lui écrivoit, se disoit son fils adoptif, et l'appeloit son père. L'Empereur, à la tête de la plus forte armée qu'il eût encore eue sous ses ordres, marcha vers

les sources du Méandre. Azzeddin lui fit proposer un arrangement. Il répondit qu'il ne poseroit les armes qu'après avoir tenu sous ses pieds la tête du Sultan ; mais il s'engagea, près d'une forteresse ruinée, nommée Myriocéphales, dans un défilé, où il fut écrasé. Cependant il parvint à se faire jour à travers les ennemis, et à se retirer dans son camp tout couvert de blessures. Mais il y auroit péri si Azzeddin ne lui eût envoyé offrir la paix au moment où il devoit le moins s'y attendre. Manuel eut cependant la mauvaise foi de manquer aux conditions stipulées, et répondit aux plaintes qu'en fit le sultan, qu'il ne se croyoit pas obligé par un traité que la nécessité lui avoit arraché. Suivant ce principe, aucun ne seroit obligatoire ; car il n'en est guère qui ne soit imposé par la force à la foiblesse. Après cette déclaration, la guerre recommença.

L'Empereur, qui n'étoit pas encore rétabli, fut bientôt vengé par ses généraux qui culbutèrent une armée de vingt-quatre mille Musulmans sur les bords du Méandre. Dès qu'il put monter à cheval, il reprit les armes et, auprès du même fleuve, extermina un gros corps de Turcs. La terreur de son nom en dispersa un autre. L'année suivante (1179), apprenant qu'ils assiégeoient une place forte à l'extrémité de la Bithynie, il

part dès le lendemain, traverse cette province avec rapidité, quoique dans un âge avancé, marchant à pied de jour et de nuit dans les forêts et les montagnes, dont ce pays est hérissé, et n'ayant d'autre lit qu'une terre marécageuse, sur laquelle on étendoit quelques bottes de foin ou de paille. Dès que les ennemis aperçurent ses enseignes, ils se retirèrent en tumulte.

Ces succès ne purent éloigner de sa pensée le souvenir de la journée de Myriocéphales. Elle laissa dans son âme de si tristes impressions, que sa santé en fut détruite. Cette force de caractère qui avoit animé toute sa vie, l'abandonna entièrement. Les astrologues, auxquels il avoit une entière confiance, lui promirent encore quatorze ans d'existence, et lui prédirent qu'il verroit, avant de mourir, le choc impétueux des astres et une convulsion générale de la nature. Ils osèrent déterminer le jour de cette catastrophe. Le crédule Manuel fit, par précaution, creuser des souterrains, et démolir les toits de ses palais de peur d'en être écrasé. Les courtisans, feignant la même terreur, se firent à son imitation des logemens sous terre; mais au bout de quelques jours, Manuel sentit les approches de la mort. Les astrologues effrayés s'enfuirent, et l'Empereur, suivant la dévotion de son siècle, revêtit un habit de moine, pour exhaler son dernier soupir,

qu'il rendit dans sa cinquante-huitième année, après un règne de trente-sept ans et demi.

Ce prince, qui manifesta de si grandes qualités guerrières, ternit toute sa gloire par une mauvaise administration intérieure. Il se livroit indifféremment aux fatigues de la guerre et aux douceurs de la volupté. Ses sujets succomboient sous l'énormité des taxes, et les abus de leur perception. Les traitans, après s'être enrichis par des manœuvres concussionnaires, achetoient les magistratures. Des libéralités sans discernement épuisoient le trésor public. Manuel payoit les ministres étrangers pour trahir leurs maîtres, et ces ministres ne trahissoient que lui. Il versoit d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres; il eût mieux valu ne pas faire tant de pauvres. Ses eunuques, revêtus des premières magistratures, et à qui les lois et même la langue des Grecs étoient étrangères, jugeoient en dernier ressort des causes épineuses qu'ils n'entendoient pas. Tous les tribunaux retentissoient des procès qu'on faisoit aux moines ou qu'ils intentoient eux-mêmes. L'Empereur, pour en couper la racine, défendit de les troubler dans les biens dont ils étoient alors en possession, que leurs titres fussent valables ou défectueux. Quoique cette manière d'étouffer les contestations juridiques fût trop favorable aux moines, Manuel

d'un autre côté réprima leur ambition, en ressuscitant la loi qui leur défendoit des acquisitions nouvelles. Il eût voulu que « toutes leurs demeures » eussent été placées loin des villes, loin des » sirènes dont les accens séducteurs pénétroient jusqu'au fond de leurs cloîtres; c'est au » contraire, ajouta-t-il, au sein de Constantinople qu'on a bâti des monastères, où des » habitans de divers plumages, voletant de » toutes parts dans la journée, et rentrant le » soir dans la volière, ne retiennent de leur état » que la tonsure, l'habit et la barbe. » Sur la fin de sa vie, Manuel cessa de payer lui-même ses troupes, et assigna leur solde sur les provinces et les villes. Il en résulta de nombreux inconvéniens et des maux intolérables. La taxe, imposée par les officiers qui en étoient seuls arbitres, étoit quelquefois si forte qu'un grand nombre de contribuables s'enfuyoient, abandonnant leurs enfans et leurs femmes. D'autres fois, un cavalier s'emparoit des terres du malheureux qu'on avoit chargé de lui procurer sa subsistance, et qui devenoit le fermier ou même l'esclave de celui auquel il ne devoit fournir que le nécessaire. Les artisans, qui aimoient mieux vexer qu'être vexés, quittoient leurs atteliers, et, sans aucune aptitude ni aucun goût pour les armes, achetoient des capitaines, pour

un peu d'argent, le privilége d'être enrôlés dans leurs compagnies, et le droit d'opprimer leurs concitoyens. D'un autre côté, les gens d'honneur se retiroient du service ; ils ne vouloient plus d'un métier trop ressemblant à la piraterie. Les soldats, ne connoissant en général que la main qui les paie, et se payant par eux-mêmes, ne conservoient plus aucun lien d'attachement à l'Empereur. Cette fausse mesure dégrada la nation. Une foule d'infortunés, n'ayant plus les moyens de vivre, vendirent jusqu'à leur liberté. L'Empereur, pour rémédier à ce désastre, fut obligé d'affranchir par un édit tous les habitans de l'Empire qui étoient nés libres; mais la cause du mal subsistoit toujours. Ce prince eut aussi la manie d'être théologien : c'étoit celle de presque tous les Empereurs grecs. Ils statuoient souverainement sur les points contestés. La déposition et l'exil attendoient ceux qui refusoient de se soumettre à leurs décisions. Manuel souffroit moins que personne la contradiction sur ce chapitre. Les Grecs de ce temps disputoient sans cesse sur la nature et les opérations de la divinité, se traitant mutuellement d'hérétiques sur des questions insolubles, et des objets incompréhensibles pour tout le monde. Les Empereurs se flattoient néanmoins d'en avoir l'intelligence ; et cette prérogative étoit si bien

établie dans l'opinion publique, que Cinname (1), historien d'ailleurs assez sensé, dit sérieusement que ces matières épineuses sont de la compétence exclusive des prélats et des Empereurs. Manuel déposa des évêques, et destitua d'autres personnes en place, parce qu'ils différoient sur quelques points de ses opinions théologiques. Il dressa un formulaire qu'il fit souscrire dans un concile, avec menace d'excommunication, même de mort contre quiconque oseroit seulement le soumettre à l'examen.

Ce fut sous le règne de ce prince (1165), que le prêtre Jean écrivit à différens souverains de la chrétienté, et envoya particulièrement des ambassadeurs à celui des Grecs. Il se vantoit d'avoir soixante-dix rois pour tributaires. On a beaucoup disputé pour savoir qui étoit ce prêtre Jean, que plusieurs nient avoir été prêtre, qui se nommoit Ungcan ou Avenkcan, et que les Européens appeloient prêtre Jean, parce qu'il avoit, ainsi que la plus grande partie de ses sujets, embrassé le christianisme. Il régnoit dans la partie la plus orientale de l'Asie en tirant vers le Nord, sur une tribu de Mogols qui portoit le nom de Kérit, et son Empire s'étendoit à

(1) Il a écrit six livres sur la vie de Jean et Manuel Comnène.

droite et à gauche dans la grande Tartarie jusqu'aux confins de la Chine, et peut-être même de la Corée ou du Japon. Tous ses Etats furent envahis au commencement du 13e. siècle par Ginghizcan, qui avoit épousé sa fille.

ALEXIS COMNÈNE II.

Les trois premiers Comnène avoient soutenu et relevé l'Empire ; leurs exploits l'avoient rendu redoutable au-dehors, mais ils avoient trop négligé de l'affermir, et tandis qu'ils lui acquéroient de la gloire, il achevoit de se miner par des vices intérieurs auxquels il eût fallu remédier. L'Empereur actuel n'en étoit pas capable. Il n'avoit que douze ans. Sa mère (Marie) fut sa tutrice. Elle partagea le soin des affaires avec Alexis Comnène, revêtu de la dignité de Protosébaste, qui même du vivant de Manuel son oncle, étoit plus dans les bonnes grâces de l'Impératrice qu'il ne convenoit à l'honneur de cette princesse. Parmi les courtisans, les uns travailloient à enlever à l'heureux Alexis le cœur de Marie, les autres profitoient de la distraction que toutes ces galanteries mettoient dans les affaires, pour piller le fisc et les sujets ; quelques-uns plus hardis, aspiroient à la souveraineté, tous se réunissoient contre le favori, dont l'insolent orgueil révoltoit toute la cour.

L'Impératrice Marie, afin d'avoir seule l'autorité, accoutumoit son fils à l'amour des plaisirs et négligeoit son éducation.

1181. 1184. Cet ordre de choses réveilla l'ambition d'Andronic. Les services rendus par lui au siége de Zeugmine (1166) avoient fait oublier à Manuel tous ses crimes, et il avoit vécu comme auparavant dans l'intimité du prince; mais l'élévation de Béla renversant l'espérance qu'il conservoit toujours de succéder à l'Empereur, il s'étoit échappé en murmures séditieux contre le choix d'un étranger appelé à l'Empire. Manuel, pour l'éloigner honorablement, lui donna de nouveau le commandement de la Cilicie, où il avoit été plusieurs fois surpris et battu par Thoros l'arménien, et où sa mauvaise conduite rendit une seconde fois toute sa bravoure inutile. Raymond, prince d'Antioche, avoit laissé deux filles dont la beauté étoit fameuse dans tout l'Orient. L'Empereur avoit épousé l'aînée. Andronic devint éperdument amoureux de Philippa, la cadette, qu'il n'avoit jamais vue. Emporté par cette passion, il se rend à Antioche, et se fait aimer. Craignant le ressentiment de Manuel, irrité de ce qu'il eût ainsi quitté sa province, il se rendit à Jérusalem, où il séduisit encore la veuve du roi Baudouin. L'Empereur donna des ordres sur les frontières de Syrie, pour qu'on eût à se saisir

de sa personne, et à lui crever les yeux. Il s'enfuit avec sa nouvelle maîtresse, d'abord en Ibérie, ensuite dans la Perse, et se retira enfin près du sultan de Colonia (dans le Pont). Son adresse et sa vigilance le sauvèrent de la poursuite des émissaires de Manuel, qui n'épargnoient rien pour le faire périr, et il s'en vengea en faisant sur les terres de l'Empire des prisonniers qu'il livroit aux Turcs. L'Eglise grecque l'anathématisa. Il ne s'en mit pas en peine. Manuel n'ayant pu réussir à le surprendre, parvint à faire enlever sa maîtresse qui fut emmenée à Constantinople. C'étoit un appât tout puissant pour attirer Andronic, qui en avoit deux enfans, et dont la passion pour cette princesse n'avoit rien perdu de sa force. Effectivement, ne pouvant se résoudre à vivre sans elle, il sollicite sa grâce auprès de l'Empereur, et l'obtient. Il se rend au palais ayant une chaîne cachée sous son habit, et prosterné devant le souverain la découvre, et refuse de se rendre à l'invitation que lui fait le prince de se relever, à moins qu'il n'ordonne à quelqu'un des assistans de prendre la chaîne pour le traîner ainsi aux pieds du trône. Manuel se laissant émouvoir par cette burlesque scène, le combla de bienfaits. Il l'éloigna cependant de la cour, et l'envoya sur les bords de la mer Noire. Il y goûtoit enfin quelque repos, lorsque la mort

d'Alexis vint ranimer son ambition. Le serment même de fidélité qu'il avoit fait à son oncle, lui sert de prétexte pour prendre les armes. En rentrant en faveur, il avoit juré de s'opposer à tout ce qui pourroit porter préjudice à l'Empire, à l'Empereur et à sa famille. Il écrit lettre sur lettre au jeune Alexis, au patriarche, à tous ceux qui sont censés chérir encore la mémoire de Manuel, exagère l'abus que le favori fait de son pouvoir, le danger que court le prince, l'opprobre dont la conduite de Marie couvre la maison impériale. Hypocrite effronté, il a toujours à la bouche quelque passage de Saint Paul. Il donne tant d'énergie à ses reproches, qu'il enflamme tous les esprits. Abandonnant le lieu de son exil, il vient sur la frontière de Bithynie, parlant en tout lieu de l'obligation que lui impose sa conscience de sauver l'Empereur pour remplir ses engagemens. Les mécontens se rallient sous sa bannière. Le protosébaste, au lieu de s'opposer à ce commencement de révolte, sembloit prendre plaisir à se rendre plus odieux. Il éclipsoit le souverain par son faste, et lui fit promulguer un édit qui portoit qu'aucun ordre signé même de sa main, ne pourroit être exécuté s'il n'étoit muni de la signature et de l'approbation du protosébaste. Alors il ne garda plus de modération. Les trésors de l'Etat furent prodigués en fêtes, en

bâtimens de caprice, en aveugles profusions. Tous les esprits se tournoient vers Andronic. On l'appeloit comme le sauveur de l'Empire. Une fille du premier mariage de Manuel (sa veuve n'avoit été que sa seconde femme) se montroit la plus empressée à hâter la révolution. Elle se nommoit Marie, avoit été fiancée à Béla, et avoit épousé un fils puîné du marquis de Montferrat, que l'Empereur avoit décoré de la qualité de César. Et comme cette fière princesse avoit déclaré qu'elle n'épouseroit qu'un roi, Manuel donna encore ce titre à son époux érigeant pour lui la province de Thessalonique en royaume. Cette femme hautaine indignée du peu d'égards que lui témoignoit le favori, ne cessoit de presser Andronic, qui différoit pour se faire désirer davantage. Elle forma une ligue des ennemis du protosébaste. Des assassins furent apostés pour lui arracher la vie. Ils manquèrent leur coup, et furent mis en prison, où ils n'attendoient que le dernier supplice. Marie qui les avoit précipités dans ce malheur ne les abandonna point. Elle se rend avec son époux à Sainte-Sophie, en excitant le peuple à la secourir. Le clergé lui ouvre les portes. On accourt en foule. L'Impératrice effrayée lui envoie offrir le pardon, elle répond que c'est à elle de le donner, et qu'elle ne l'accordera au protosébaste qu'après qu'il aura élargi les prisonniers, et qu'il aura déposé un pouvoir

dont il abuse. Elle se compose une armée, change l'église en un champ de bataille, et entraîne le clergé dans son parti. Trois prêtres, la croix à la main, se mettent à la tête des séditieux. Le palais du favori est démoli. On se bat tout un jour dans l'église et aux environs. Enfin l'intervention des principaux seigneurs de la cour et une amnistie absolue terminent cet affreux désordre. Cependant le favori, mécontent de ce que le patriarche eût gardé une sorte de neutralité, fait commencer par les chefs du clergé une procédure pour le déposer. Les menaces de l'épouse du César, prête à reprendre les armes, en arrêtent les suites. Le protosébaste ordonne au prélat de se retirer de nuit et en secret dans un couvent hors de la ville. Il obéit. Marie à la tête du sénat, court au palais, déclare qu'elle va y mettre le feu, si le patriarche n'est rendu à son église. Le protosébaste est forcé de plier.

Andronic, instruit de cette anarchie, voyant que tout est mûr pour l'exécution de son projet, marche vers Constantinople, déplorant hautement le sort de son jeune maître, et annonçant qu'il va se sacrifier pour le sauver. Ce manége lui gagne tous les cœurs et grossit son armée à chaque pas. Rendu au rivage de Chalcédoine, il voit toute la flotte le venir joindre, se déclarer pour lui, et les habitans de Constantinople se

rendre en foule à son camp. Un méchant général, nommé Andronic l'Ange, se présente devant lui, et il le reçoit en citant ce passage de l'évangile : « Il est écrit, voilà que j'envoie mon ange de» vant votre face pour vous préparer le chemin. » Une révolte éclate dans la capitale. Le favori généralement abandonné est saisi et mené au rebelle qui lui fait crever les yeux après une espèce de jugement rendu par les principaux seigneurs qui s'étoient rangés de son parti. Pendant qu'Andronic se disposoit au passage, une horrible tragédie s'exécutoit à Constantinople. Cette ville étoit pleine de Latins que leur commerce et la faveur de Manuel y avoient attirés de toute l'Italie. Ce prince connoissant leur courage et leur fidélité, les combloit de bienfaits, et les employoit quelquefois de préférence dans des affaires importantes. La cour et la ville en étoient jalouses. Quelques différences qui existoient entre les opinions religieuses des deux nations aigrissoient encore les esprits. On se traitoit mutuellement d'hérétiques. Le protosébaste, après la mort de Manuel, continua de favoriser les Latins, ce qui augmenta la haine qu'on leur portoit. La chute du protecteur écrasa les protégés. Ils furent avertis qu'on se disposoit à les exterminer; les plus alertes se sauvèrent sur leurs vaisseaux; les autres en plus grand nombre fu-

rent assaillis par une multitude effrénée. Andronic avoit envoyé des troupes pour aider le peuple à les massacrer. Ils se défendirent vaillamment; mais il leur fallut céder au nombre et prendre la fuite, en abandonnant des magasins remplis de richesses. Les uns se sauvèrent chez des seigneurs dont ils étoient connus et qui eurent le courage de leur donner asile; les autres trouvèrent encore de leurs navires dans le port, et se hâtèrent de mettre à la voile. On réduisit en cendres le quartier qu'ils habitoient. Les femmes, les enfans, les vieillards, les infirmes furent dévorés par les flammes. Plusieurs s'étoient réfugiés dans leurs églises. Ils y furent brûlés avec elles. Les clercs et les religieux éprouvèrent de plus grandes cruautés que les autres. Un cardinal ayant été décapité, sa tête attachée à la queue d'un chien fut traînée dans toutes les rues. Les malades furent égorgés dans leurs lits; les prêtres et les moines grecs étoient les plus acharnés au carnage. Ils payoient les assassins et alloient chercher dans les maisons les Latins qui s'y étoient cachés, pour les livrer à leurs bourreaux. Les plus humains vendoient aux Barbares ceux auxquels ils laissoient la vie. Plus de quatre mille, dit-on, furent ainsi livrés à un déplorable esclavage. Entre les malheureux que les Grecs livroient à la mort, se trouvoient leurs beaux-pères, leurs beaux-frères,

beaux-frères, leurs gendres. Les Latins fugitifs, de leur côté, pillèrent, saccagèrent les îles et les côtes de la Propontide, de l'Hellespont, de l'Archipel, ruinèrent les couvens, tuèrent prêtres et moines, et de ces terribles représailles remportoient plus de richesses qu'ils n'en avoient perdu à Constantinople. Avec les vaisseaux qu'ils trouvèrent en différens ports, ils se composèrent une nombreuse flotte qui rendit long-temps la mer impraticable aux Grecs.

L'entrevue du patriarche avec l'usurpateur fut remarquable par plus d'une circonstance. Le prélat l'alla visiter dans son camp, accompagné des principaux de son clergé. Il étoit à cheval. Andronic le vint recevoir hors de sa tente, se prosterna devant lui, et en se relevant lui baisa les pieds, et l'accabla d'éloges hyperboliques. Le patriarche, sans en être touché, le salua en silence, et trouvant dans ses traits, malgré leur régularité, quelque chose de farouche et de sinistre, il se tourna vers le plus proche de ses clercs, et lui dit tout bas : « Le voilà tel qu'on nous l'avoit » dépeint. » (Il le voyoit pour la première fois.) Andronic l'entendit, et jugeant à l'air du prélat, que son intention n'étoit pas de le louer, s'approcha de l'oreille d'un de ses courtisans : « Voilà, » dit-il, un sombre arménien. » Ce patriarche quelque temps après, commit une imprudence

du même genre, mais bien plus grave. Andronic toujours faux et dissimulé, gémissoit de l'abandon où se trouvoit Alexis. Il reprocha au patriarche lui-même d'avoir oublié que Manuel l'avoit chargé de veiller sur ce dépôt précieux. Le prélat répondit : « Je ne l'ai abandonné que lorsqu'il » n'a plus eu besoin de moi : du jour qu'il a » été entre vos mains, je l'ai regardé comme » mort. » Ce mot fit tressaillir Andronic, il sondoit en quelque sorte ses entrailles. « Qu'en» tendez-vous par-là ? » lui répondit-il, avec un œil étincelant de colère. Le patriarche, pour ne pas irriter davantage ce lion qui commençoit à rugir, tâcha de couvrir son indiscrète témérité par des flatteries aussi déplacées que sa sauvage franchise.

Cependant les deux fils d'Andronic, s'étant rendus maîtres du palais, le père traversa le Bosphore, en prononçant avec allégresse ce verset de David : « Reviens, mon âme, au séjour de » ton repos; le Seigneur t'a sauvée, il t'a garantie » des piéges qu'on t'avoit tendus. » Il se prosterna devant l'Empereur, lui baisa les pieds, qu'il arrosa de ses larmes, et salua très-froidement l'Impératrice, puis se retira dans son camp, qu'il avoit assis sur le rivage. On arrêta dans la nuit un mendiant qui venoit à heure indue solliciter la charité près de sa tente. Ses gardes le

prirent pour un sorcier qui venoit jeter sur leur maître quelque maléfice, et le peuple le brûla vif sans forme de procès, pour faire sa cour à l'usurpateur; ce qui montre à la fois et la servile bassesse de cette populace de Constantinople, et l'impuissance des lois. Andronic alla voir le tombeau de Manuel; il y versa des larmes, poussa des sanglots et des gémissemens lugubres. On trouva une grande marque de sensibilité dans ces regrets pour un homme qui l'avoit quelquefois vivement poursuivi. Comme ses parens vouloient abréger une scène si triste et l'engager à s'éloigner de ce lieu funèbre : « Laissez-moi, dit-il, et » retirez-vous, j'ai quelque chose à lui dire en » particulier. » On s'écarta. On le vit les mains étendues, les yeux attachés sur le marbre, ayant l'air de murmurer des paroles qu'on n'entendit pas. Quelques-uns crurent qu'il maudissoit la mémoire de Manuel et insultoit à sa cendre.

Dès qu'il eut le pouvoir en main, il en abusa. L'Empereur fut environné de gardes qui observoient tous ses pas, et ne permettoient à personne de l'approcher. Ceux qui pouvoient causer quelque ombrage au tyran, furent chassés du palais. Tout mérite devint suspect : la naissance, les actions courageuses, la bonne réputation étoient des crimes; les avantages mêmes de la figure piquoient sa jalousie, quoique la vieillesse eût déjà

blanchi sa tête. Ces prétendus forfaits étoient punis par la prison, l'exil, la cécité : l'iniquité du maitre pervertit les sujets. On vit des frères, des fils, des pères accuser ceux qui auroient dû leur être les plus chers d'avoir censuré la conduite du tyran, de le haïr, de plaindre le jeune Alexis. Souvent les accusés récriminoient contre leurs accusateurs, et les entraînoient avec eux dans les prisons; personne n'étoit assuré de sa liberté, ni même de sa vie : les flatteurs d'Andronic ne trembloient pas moins que les autres. Ceux qu'il avoit embrassés la veille, étoient quelquefois massacrés le lendemain. Le César et son époux auxquels il devoit tant de reconnoissance, périrent du poison qu'il leur fit donner. Au milieu de ces barbaries, il affectoit un zèle ardent pour son prince, et trouvoit mauvais qu'il ne fût pas encore couronné quoiqu'il l'eût déjà été du vivant de son père. Il renouvela cette cérémonie et poussa l'affectation au point de porter Alexis à l'église, sur ses épaules : le peuple fut dupe de son hypocrisie. Pour dominer avec sécurité, Andronic avoit un obstacle à écarter : la mère du souverain, joignant à ce titre celui de tutrice, étoit une rivale redoutable; Andronic sut la rendre odieuse même à son fils, en lui persuadant qu'elle étoit à la fois ennemie de l'Empire et de l'Empereur. Il anima si bien les esprits contr'elle, qu'on l'ac-

cabloit en face des injures les plus atroces. Pour donner quelque apparence de forme juridique à sa perte, on assembla une commission composée de la jurisdiction du palais. Trois d'entre les juges, qui n'étoient pas vendus à la tyrannie, déclarèrent qu'avant de prononcer ils vouloient savoir si c'étoit par l'ordre de l'Empereur qu'on alloit juger sa mère. Andronic, irrité de cette espèce d'opposition, ordonne aux varangues de les saisir. Le peuple qui assistoit à l'audience, veut les arracher aux gardes pour les mettre en pièces. Ils se sauvent dans ce tumulte, et Andronic se contenta de les avoir éloignés. Néanmoins la violence qu'ils avoient essuyée, excite l'indignation de plusieurs grands personnages, qui s'engagent par serment à ne pas prendre de sommeil qu'ils n'aient ôté la vie au tyran. La conjuration est aussitôt découverte que formée. Elle sert de prétexte au cruel Andronic pour se défaire de tous ceux qui lui sont suspects. Alors, ne craignant plus d'opposition, il fit arrêter l'Impératrice. Ignominieusement traînée dans un noir cachot, où elle étoit livrée aux outrages d'une garde insolente, et privée de nourriture, elle attendoit à chaque instant le coup mortel; cependant on instruisit son procès, ou plutôt on feignit de l'instruire, et l'on prononça contr'elle peine de mort, sans l'avoir même entendue. Cet

arrêt inique fut présenté par Andronic au jeune Empereur, qui, tremblant pour lui-même, signa la condamnation de sa mère. Elle fut étranglée, et on lui donna les flots pour sépulture. Andronic, comme pour faire oublier qu'elle avoit été la beauté la plus accomplie de son siècle, fit donner à la seule de ses statues qu'il laissa subsister, les rides et toutes les difformités de la décrépitude; inutile et misérable raffinement de méchanceté. Un crime restoit à commettre au tyran pour consommer son usurpation; il voulut auparavant se faire donner le titre dont il avoit le pouvoir, par le prince même qu'il alloit précipiter dans le tombeau. Ses émissaires représentèrent au sénat que l'état avoit besoin d'un bras vigoureux pour le soutenir, qu'il falloit contraindre la modestie d'Andronic à partager l'autorité suprême avec l'Empereur, qui lui-même désiroit un collègue dont il attendoit son salut. A peine la proposition est faite, qu'on s'écrie : Vivent Alexis et Andronic Comnène ! A ces cris, tous les habitans accourent, l'acclamation est répétée universellement. Andronic feignant d'être étonné de ces clameurs, vient dans l'appartement d'Alexis et lui en demande la cause. Ce jeune prince environné d'une foule de peuple qui proclame Andronic, croit indispensable de se prêter à l'enthousiasme universel, et l'invite à partager sa couronne. Celui-

ci refuse ce qu'il désire avec passion. Ses partisans, pour vaincre sa feinte résistance, le prennent dans leurs bras et le portent sur le trône. Le lendemain les deux Empereurs vont ensemble à Sainte-Sophie. Dans la proclamation qui s'y fait Andronic est nommé le premier. En communiant sous l'espèce du vin, il dit : « Je proteste et prends » à témoins le corps et le sang de mon Sauveur, » que je n'accepte le diadème que pour aider » mon cousin Alexis à en soutenir le poids, et » pour affermir son pouvoir. » Il le fit étrangler dans son lit, et son corps lui étant apporté, il le poussa du pied, en disant : « Ton père fut » un perfide, ta mère une prostituée, et toi un » imbécille. » La tête fut jetée dans une fosse profonde destinée à recevoir les cadavres des criminels et le reste embarqué, (pour être précipité dans la mer) sur un navire chargé de musiciens qui faisoient entendre des airs et des chants d'allégresse. Ce malheureux prince périt dans sa quinzième année.

ANDRONIC.

Aussitôt après la mort d'Alexis, Andronic voulut donner pour femme à Manuel, son fils aîné, Agnès, fille de Louis VII, qui avoit été l'épouse d'Alexis, mais qui, à cause de son bas âge, (onze ans) avoit toujours vécu séparée de

lui. Manuel se fit un scrupule de prendre pour femme la veuve de son parent. Son père irrité de sa désobéissance le fit mettre en prison, et le déclara incapable de lui succéder. Il épousa lui-même la jeune princesse; et la malheureuse fille d'un roi de France se trouva livrée à un vieillard dissolu, assassin de son mari. Ce vieillard endurci n'avoit point de remords; mais il craignoit ceux des ministres de ses forfaits. Pour les tranquilliser, il demanda au clergé de le relever du serment qu'il avoit prêté à Manuel et à son fils, et une absolution générale pour tous ceux qui avoient contribué à son élévation. Il obtint tout ce qu'il désiroit, et ces lettres de rémission furent affichées: le clergé reçut en récompense quelques grâces peu importantes.

Un certain nombre de seigneurs cantonnés dans l'Asie, refusèrent de reconnoître Andronic. Ils furent tous défaits. Lopade (Lupad) dans l'Arménie, Pruse et Nicée en Bithynie, lui résistèrent également. Il vint lui-même investir la dernière de ces villes: tous ses efforts furent d'abord impuissans. On repoussa ses assauts; on brisa ou l'on incendia ses machines. Pour obliger à les respecter, il fit venir la mère d'Isaac l'Ange, l'un des commandans de la place. On la lia sur le bélier qui battoit la muraille, afin qu'on n'essayât plus de le brûler; mais les assiégés, dans une

sortie, détachèrent cette femme, l'amenèrent avec eux et mirent le feu à la machine. Andronic, qu'ils eurent l'imprudence d'injurier du haut de leurs remparts, couroit autour de la ville, s'arrachant la barbe, traitant ses officiers et ses soldats de poltrons, et frappant ceux-ci outrageusement. Un des chefs des assiégés ayant été tué, le foible Isaac l'Ange qui leur restoit, les exhorte à se rendre; leur évêque les en conjure et les y détermine. Il sort à leur tête : tous, même les femmes et les enfans, pieds nus, et des branches d'olivier dans les mains, vont demander miséricorde. Andronic les rassure, pleure avec eux, entre dans la place et extermine presque tous les habitans. Un grand nombre de Turcs auxiliaires qui s'y trouvoient furent pendus autour des murs: il épargna l'évêque et Isaac l'Ange. Pruse et Lopade éprouvèrent le même sort. On y exerça sur les vaincus les plus détestables barbaries; Andronic trouvoit un horrible amusement à faire crever un œil d'un côté et couper un pied de l'autre. Dans les campagnes les arbres étoient surchargés de cadavres. Quand il rentra dans la capitale tout couvert du sang de ceux qu'il nommoit ses sujets, le peuple lui prodigua les acclamations, et la flatterie s'épuisa en éloges.

Parmi ceux qui se soulevèrent contre lui, il faut distinguer Jean Vatace qui commandoit

dans la Lydie. Quoique dévoré par une fièvre ardente qui le mit en peu de jours au tombeau, il livra bataille auprès de Philadelphie, alors capitale de la province dont il étoit commandant. Il se fit porter dans son lit sur une éminence d'où il observoit tout, et d'où il dirigea les mouvemens de l'action. Il remporta une victoire complète (1), que sa mort rendit inutile, et qui fut fatale à ses deux fils, qu'on priva de la vue.

L'île de Chypre, envahie par les Turcs au 7e. siècle, et retournée peu après au pouvoir des Grecs, fut cette année (1184) séparée pour toujours de l'Empire, et forma un royaume particulier, sous Isaac Comnène, petit-fils, par sa mère, d'Isaac frère de Manuel. Les Cypriotes, au lieu d'un tyran éloigné, en eurent sur leurs têtes un qui fut tout aussi méchant et aussi cruel qu'Andronic. L'Empereur, dont la marine étoit en trop mauvais état pour qu'il pût l'aller réduire, s'en vengea sur ses amis. Il en fit lapider deux; et, ce qui est à peine croyable, les courtisans furent eux-mêmes les exécuteurs du supplice. Quelqu'un osa prier Andronic de permettre

(1) On a vu, dans le dernier siècle, le maréchal de Saxe à Fontenoi renouveler ce prodige, et montrer ce que peuvent le courage de tête et le sang froid jusqu'aux portes de la mort.

qu'on les inhumât; il demanda d'un ton compatissant s'ils étoient morts. Et après qu'on le lui eût assuré, il ajouta, en versant des larmes, qui étoient toujours à sa disposition, qu'il les plaignoit et se plaignoit lui-même d'être forcé de respecter la sentence des juges, laquelle les privoit de sépulture. Le soleil ne se couchoit guère sans avoir vu à Constantinople quelque exécution publique, outre celles dont il n'étoit pas le témoin. Il est triste pour l'histoire d'être réduite à ensanglanter si souvent sa plume; mais son devoir est de peindre les monstres, comme les héros. Elle immole les premiers aux yeux de la postérité sur le même échafaud qu'ils ont teint du sang de l'innocence, et jamais criminels ne furent environnés d'une plus nombreuse assistance. Nous abrégerons cependant le récit des cruautés monotones dont ce prince s'est rendu coupable. De simples murmures étoient punis comme une offense capitale. Un clerc accusé de s'en être permis, ayant été traduit en jugement, la première pensée d'Andronic fut d'ordonner qu'on l'empalât, qu'on le rotît, et que ses membres fussent servis sur la table de sa femme. On parvint cependant à l'empêcher de commettre cette épouvantable barbarie. Les délateurs eux-mêmes, pour capter exclusivement sa bienveillance, se dénonçoient mutuellement.

1185. 1188. Un gouvernement si détestable sembloit appeler une invasion. Le roi de Sicile, Guillaume II, prince habile et courageux, lève une armée, équipe une flotte, et en donne le commandement à son cousin Tancrède. Après avoir emporté d'assaut l'importante ville de Durazzo, on vint mettre le siége devant Thessalonique, la seconde place de l'Empire. Elle eût pu tenir long-temps; sa garnison étoit forte, et les habitans avoient de la bravoure. Mais le commandant ne s'occupoit que de ses plaisirs, et n'avoit jamais fait la guerre. Lorsque des pans entiers de murailles s'écrouloient, il disoit à ses compagnons de débauche : « Entendez-vous le babil de *la Vieille* ? » C'étoit le nom qu'il donnoit à une machine terrible qui fracassoit les murs. Aussi l'ennemi fut-il bientôt dans la ville. Eustathe, le célèbre commentateur d'Homère, en étoit alors archevêque. Les Grecs laissèrent, avec la même lâcheté, prendre Amphipolis (Jemboli). De cinq corps d'armée envoyés par Andronic pour combattre les Siciliens, aucun n'osa se présenter devant eux. Ce prince ne manquoit ni de courage ni d'habileté dans la guerre; mais l'âge, la débauche et la mollesse l'avoient énervé. Il passoit des jours entiers dans ses jardins ou dans des maisons délicieuses avec ses maîtresses. L'entrée en étoit libre en tout temps aux musiciens et

aux femmes de théâtre ; mais du reste, il étoit presque invisible, même pour ses plus intimes confidens. Il envoyoit chercher en Egypte des drogues pour ranimer sa voluptueuse et languissante vieillesse. De retour à son palais, il s'entouroit d'une garde de Barbares, qu'il tenoit encore à quelque distance de son appartement, ne comptant que sur la fidélité d'un dogue énorme qui passoit les nuits enchaîné à la porte de sa chambre. Il avoit la petitesse de tirer vanité de ses exploits de chasse, et de hérisser les portiques de la ville des preuves de ses hauts faits en ce genre. Lorsqu'il avoit quelque temps habité les îles délicieuses de la Propontide, le jour de sa rentrée à Constantinople étoit regardé comme malheureux. En effet, il comptoit avoir perdu sa journée, s'il se couchoit sans avoir fait étrangler, ou tout au moins aveugler quelque personnage considérable. La nuit même n'étoit pas un temps de sécurité. Ses satellites enlevoient alors les victimes qu'il vouloit immoler.

Andronic affecta d'être fort tranquille sur les progrès des Siciliens. C'étoit, disoit-il, une troupe de frêlons qui venoient bourdonner autour de Constantinople, et qu'une poignée de poussière dissiperoit sans peine. Il fit cependant quelques préparatifs de défense, après lesquels il se renferma dans son palais et dans ses plaisirs.

Cette inaction fit murmurer violemment. Puisqu'il négligeoit la défense de son peuple, il falloit, disoit-on, chercher un autre défenseur. Ses ministres lui persuadèrent que ces clameurs n'étoient excitées que par les parens de ceux qu'il tenoit en prison; qu'il falloit punir les uns et les autres; que c'étoit sa trop grande clémence qui enhardissoit les séditieux. Eh bien, dit-il, en citant un passage de saint Paul : « Ne pouvant faire » le bien que je veux, je ferai, puisqu'ils m'y » contraignent, le mal que je ne veux pas. » Il fut résolu dans le conseil de porter une sentence de mort contre tous les détenus, les exilés, et ceux qu'on avoit privés de la vue. La rédaction de cet acte sanguinaire supposoit qu'il étoit l'ouvrage du conseil seul, *poussé par l'inspiration divine, et sans y avoir été, en aucune sorte, excité par Andronic.* Le prince ne crut pas cependant que le moment fût venu de publier cette liste de proscription.

La haine générale lui donnant lieu de craindre une révolution, il fit demander à un magicien qui seroit son successeur. On lui répondit que ce seroit Isaac. Plusieurs personnes portoient ce nom. Quelqu'un lui persuada que c'étoit Isaac l'Ange qui étoit désigné. On envoie pour l'arrêter; la nécessité le rend intrépide; il fend la tête d'un coup de sabre, au chef de la troupe, et

tombant aussitôt sur sa suite, la disperse et se sauve à Sainte-Sophie, en criant : « A moi, citoyens, » j'ai tué le diable. » On crut qu'il vouloit parler d'Andronic. Une foule considérable passe la nuit avec lui dans l'église ; au point du jour, toute la ville y accourt. Il est proclamé unanimement. On détache de dessus l'autel une couronne d'or qu'on y avoit suspendue, depuis le règne du premier Constantin, et on la pose sur la tête d'Isaac. Celui-ci, craignant d'échouer, se défend de la recevoir. Jean Ducas, moins timide, présentoit sa tête chauve à ce dangereux ornement ; le peuple s'écrie : « Point de tête pelée ; Dieu nous » garde d'avoir encore un vieil Empereur : Vive » l'Empereur Isaac ! »

Andronic essaye de résister ; il n'est pas obéi. Ensuite il offre de renoncer à l'Empire en faveur de son aîné, le moins odieux de ses deux fils. Il étoit trop tard ; les portes du palais sont enfoncées ; le peuple enlève tout ce qui s'y trouve. C'étoient, disoit-il, les dépouilles de la tyrannie. On saluoit profondément le nouveau souverain, en passant sous ses yeux avec les meubles et les richesses de la couronne. Andronic s'étoit sauvé ; il fut pris, enfermé, avec un carcan au cou et des chaînes pesantes aux pieds et aux mains. Après lui avoir fait souffrir, pendant plusieurs jours en public, tous les tourmens et tous les

outrages, on le pendit par les pieds. Il ne lui échappa ni une injure ni une plainte contre ses bourreaux ; il répétoit seulement de temps à autre : « Seigneur, ayez pitié de moi ; pourquoi » froissez-vous encore un roseau déjà brisé ? » Ce prince, noirci de tant de crimes, avoit cependant quelques bonnes qualités. Sobre comme un anachorète, il ne prenoit pour toute nourriture qu'un peu de pain et de vin à la fin de la journée. Il assistoit les pauvres, et les préservoit de l'injustice des puissans. Les oppresseurs ne trouvoient aucune grâce devant lui. Le monopole étant sévèrement réprimé, les vivres se maintinrent à un prix modéré, pendant son règne. La coutume barbare de piller ceux qui avoient fait naufrage sur les côtes, et d'arracher à ces infortunés ce que la tempête leur avoit laissé, s'étoit maintenue malgré les Empereurs. Andronic prit un moyen violent pour arrêter cette détestable piraterie ; ce fut d'ordonner que les seigneurs dans le domaine desquels on pourroit l'exercer, seroient pendus au mât du vaisseau échoué, ou aux branches de l'arbre le plus élevé du rivage, pour avertir les navigateurs, disoit-il, qu'ils n'avoient plus rien à craindre des habitans de la côte. Il étoit tellement ennemi des disputes sur la religion, qu'ayant entendu dans une tente prochaine de la sienne, une contestation de ce

genre

genre entre deux évêques, il menaça, s'ils n'y mettoient fin, de les faire jeter tous deux dans un fleuve, sur le bord duquel il étoit campé. Il estimoit cependant les théologiens, les jurisconsultes, les savans, les combloit de faveurs et les faisoit asseoir à côté de son trône. Il avoit lui-même quelques connoissances. Il subsiste encore de lui un dialogue contre les juifs. Ses deux fils furent immolés à des défiances politiques. L'aîné, Manuel, méritoit un autre sort ; il avoit refusé avec horreur de présider à l'exécution de l'Impératrice Marie, et de signer l'édit épouvantable dont nous avons parlé.

ISAAC L'ANGE, *second du nom d'*ISAAC.

La famille des Ange étoit récemment connue dans l'Empire. Constantin l'Ange, né à Philadelphie, est le premier dont parle l'histoire. Il eut le bonheur de plaire à la fille d'Alexis, par sa bonne mine (son seul mérite), et cet Empereur, indulgent jusqu'à la foiblesse, voulut bien souffrir qu'il l'épousât. Constantin et son fils Andronic ne commandèrent que pour se faire battre. Nous avons vu qu'Isaac, fils d'Andronic, avant d'avoir été promu à l'Empire, rendit lâchement la ville de Nicée. Parvenu au trône, il ne songea qu'aux plaisirs qu'il y pouvoit trouver.

Les bouffons lui plaisoient singulièrement, quoiqu'ils le missent souvent en colère, en lui manquant de respect. Il passoit sa vie dans les îles charmantes de la Propontide, où il bâtit de magnifiques palais. Sa prodigalité alloit jusqu'à l'extravagance. Il faisoit gloire de combler la mer en certains endroits, et d'y créer des îles nouvelles. Il détruisoit sans cesse pour reconstruire, enlevoit sans scrupule les vases sacrés pour les faire servir à des usages profanes, altéroit les monnoies, accroissoit les impôts, vendoit les magistratures, et mettoit les magistrats, par la soustraction de leurs gages, dans la nécessité de vivre aux dépens du peuple. Absolument sans caractère, il étoit toujours en contradiction avec lui-même, chrétien dans la semaine sainte, et libertin le reste de l'année, dévot et impie, dur et compatissant, exacteur et charitable. Avide des plus minces présens, il recevoit jusqu'à des fruits et du gibier.

La révolution qui l'avoit placé sur le trône avoit été trop rapide pour que les Siciliens eussent pu en profiter. Après la prise de Thessalonique, ils avoient divisé leur armée en trois corps, dont un avoit pris la route de Constantinople. Ce détachement fut battu deux fois par les Grecs. La flotte, composée de 200 voiles, n'eut pas un plus heureux succès. Ayant tenté une descente qui ne lui réussit pas, elle cingla vers la Sicile. Les

tempêtes, la famine, les maladies la firent périr presque toute entière. Pendant que les Impériaux repoussoient les Siciliens, le sultan d'Icone ravageoit la Lydie ; Isaac ne put l'arrêter qu'en s'obligeant de lui payer un tribut annuel, misérable palliatif qui ne fait qu'accroître les forces et l'audace de l'ennemi, en diminuant les moyens de lui résister. L'Empereur, humilié par les Turcs, se crut du moins assez fort pour arracher l'île de Chypre à l'atroce tyrannie d'Isaac Comnène, qui l'inondoit du sang de ses malheureux sujets. Cette expédition échoua.

La guerre qu'on eut à soutenir contre les Bulgares et les Valaques, alors réunis en un seul corps de nation, fut également malheureuse. Un impôt excessif contribua beaucoup à leur révolte. Pierre et Azan, deux frères issus des anciens rois du pays, employèrent pour l'échauffer un moyen conforme à la grossièreté des esprits qu'ils avoient à mouvoir. Ils firent bâtir une église en l'honneur de Saint Démétrius, patron de Thessalonique, particulièrement révéré dans la Macédoine et la Thrace, y rassemblèrent quelques misérables qu'ils payèrent pour jouer le rôle d'inspirés, et qui, les yeux égarés, les cheveux épars, crioient d'une voix tonnante : « Que le moment étoit venu de » secouer le joug de la tyrannie ; que le martyr » Démétrius avoit abandonné les Grecs; qu'il

» s'étoit retiré chez les Bulgares et les Valaques, » pour les seconder; qu'il falloit attaquer sur le » champ l'Empire et massacrer tout ce qui tom- » beroit entre leurs mains. » Les Bulgares et les Valaques coururent aux armes. Pierre, qui prit le titre de roi, saccagea les environs du mont Hémus, enleva dans la Thrace les hommes et les troupeaux. L'Empereur marcha en personne contre lui, mit les revoltés en fuite et les poursuivit jusqu'au Danube. Pierre, Azan et les principaux chefs se réfugièrent chez les Patzinaces leurs voisins. Isaac croyant n'avoir plus rien à faire, trompé d'ailleurs par quelques feintes protestations d'obéissance des rebelles, se hâta de retourner à Constantinople. Il n'y fut pas plutôt, qu'Asan rentra en Bulgarie suivi d'un grand nombre de Patzinaces, et que toute la nation Bulgare reprit les armes. Isaac envoya un de ses oncles contr'eux. Jaloux des succès qu'il obtint, il le rappela presque aussitôt, et lui donna pour successeur un homme aveuglé par Andronic. En ce temps il n'étoit pas rare qu'on employât des généraux qui avoient éprouvé ce traitement. Il est vrai qu'entre les diverses manières d'ôter la vue aux condamnés, il y en avoit une qui leur laissoit souvent quelque lueur. C'étoit de leur approcher des yeux une lame de fer rouge, et le plus ou le moins d'effet de cette opération dé-

pendoit des exécuteurs. D'ailleurs, dans le déclin de l'Empire, le titre étoit sans doute séparé de la fonction; comme on a vu de nos jours des gouverneurs de provinces qui n'en avoient que le nom et les émolumens. Ce nouveau général ayant été défait, fut remplacé par Alexis Branas. Celui-ci avoit été envoyé contre les Siciliens, par Andronic en 1185, et s'étoit tenu éloigné d'eux. Ce fut lui qui les battit deux fois la même année sous Isaac; mais la seconde, il avoit usé de supercherie ou plutôt de perfidie, les ayant attaqués tandis que leurs généraux délibéroient sur les conditions de paix qu'il avoit proposées. L'Empereur mécontent de cette conduite paroissoit disposé à l'en punir. Branas crut ne pouvoir espérer d'asile que sur le trône. Il se rendit à Sainte-Sophie, et tâcha de soulever le peuple, en disant que le prince menaçoit sa vie, pour le récompenser de lui avoir conservé l'Empire. Tous ses discours ne produisirent aucun effet, et le peuple manqua cette fois à un séditieux. Sa tentative néanmoins avoit alarmé le timide Isaac, qui devoit lui-même sa couronne à une semblable audace. Il envoya au rebelle le pardon de son crime, et lui continua sa bienveillance. Quoique cette entreprise de Branas dût le rendre à jamais suspect, comme il s'étoit écoulé deux ans depuis, et qu'on ne connoissoit point de meilleur général,

Isaac, trompé d'ailleurs par le zèle qu'il affectoit pour réparer sa faute, lui confia le commandement de la guerre contre les Bulgares. Branas s'y conduisit en capitaine consommé; sans hasarder de bataille, par la sagesse de sa conduite et l'habileté de ses campemens, il détruisit peu-à-peu les ennemis dans de petits combats qui tournoient toujours à son avantage. Les ayant repoussés au delà du mont Hémus, il reprit le projet dans lequel il avoit échoué; il se fit proclamer Empereur à Andrinople par toute l'armée, et vint assiéger la capitale. Le lâche Isaac n'employa d'abord que les armes de la dévotion. Il fit placer sur la muraille, comme une défense insurmontable une image célèbre de la Vierge, et ayant assemblé dans son palais tous les moines mendians de la ville, il passoit la journée en prières avec eux. Conrad, parent de ce fils du marquis de Montferrat qui avoit épousé une fille de l'Empereur Manuel, et qui étoit depuis long-temps attaché à l'Empire auquel il avoit déjà rendu d'importans services, suppléa heureusement à l'inaction d'Isaac.

N'ayant de ressources pécuniaires que dans Constantinople, ce prince engagea aux églises pour de fortes sommes la vaisselle impériale qu'il retira dans la suite sans rien rendre. Excité par Conrad, il se détermina enfin à livrer bataille et

commanda une aile de son armée. Le prince latin fit la fonction de général en chef. Branas fut défait et tué de sa main. Isaac fit préparer un banquet pour célébrer cette victoire qu'on avoit gagnée pour lui, et y fit servir la tête de Branas, qu'il envoya ensuite à la femme de ce général. Les principaux officiers des troupes rebelles demandèrent grâce, en déclarant que si l'on s'opiniâtroit à ne point pardonner, ils porteroient leurs services chez les nations ennemies. Isaac accorda une amnistie générale; plusieurs vinrent le remercier; il leur conseilla de s'adresser au patriarche pour être relevés de l'anathème qu'ils avoient encouru par leur révolte. Les uns suivirent son avis, d'autres en firent des risées; et disoient qu'ayant été clerc autrefois, il avoit conservé l'habitude de catéchiser. Par un effet de sa bizarrerie naturelle, après avoir pardonné aux officiers rebelles, il permit au peuple de Constantinople de traiter en pays ennemi les campagnes environnantes et les îles de la Propontide, pour les punir de s'être déclarées en faveur de Branas. En conséquence de cette permission, tous les alentours de Constantinople furent couverts de sang et de flammes. Deux cent cinquante cavaliers latins, qui, sous les ordres de Conrad, avoient presque seuls décidé du sort de la bataille de Constantinople, se signalèrent dans cette dé-

vastation. Les artisans de la capitale déjà mécontens des Latins qui se vantoient d'avoir sauvé l'Empire, irrités encore du traitement barbare qu'ils venoient de faire aux Grecs, se jettent sur ces étrangers, croyant pouvoir avec impunité piller leurs maisons, et renouveler le massacre qu'ils avoient commis du temps d'Andronic. Mais les Latins, tous gens de guerre, s'étant barricadés, se défendirent pendant la nuit entière, et exterminèrent beaucoup de ces assaillans. On alloit recommencer les attaques le matin, lorsque l'Empereur envoya ses principaux officiers arrêter le désordre. Les Latins employèrent un singulier stratagème pour désarmer cette populace furieuse. Ils avoient transporté pendant les ténèbres dans le vestibule de leurs maisons une grande partie de ceux qu'ils avoient tués, les avoient habillés comme eux, et leur avoient coupé la barbe qui distinguoit les Grecs. Ils les montrèrent aux envoyés de l'Empereur comme des Latins qui avoient succombé dans cette émeute, et demandèrent si ce n'étoit pas assez du sang de ces malheureux. Le peuple y fut trompé et se crut suffisamment vengé; d'ailleurs l'ivresse qui seule lui avoit inspiré du courage s'étant dissipée, son ardeur s'étoit fort refroidie; en conséquence il se retira.

Les Bulgares et les Valaques avoient profité de la guerre pour repasser le mont Hémus avec les

Patzinaces. Isaac, à qui la victoire remportée sur Branas avoit donné une grande opinion de lui-même, quoique ce succès ne fût dû qu'à Conrad, alla les combattre en personne. Son infanterie lui procura quelque avantage, les ennemis ayant fort peu de troupes de cette arme. Et durant la campagne suivante, où il n'acquit aucune gloire, ayant dans une course enlevé la femme d'Asan, il contraignit ce prince bulgare à lui demander une trève.

Conrad cependant, las de vivre à la cour de Constantinople, profita de l'absence de l'Empereur pour passer en Syrie, où il avoit fait serment d'aller, et où son père se distinguoit entre les plus illustres croisés. Il débarqua au port de Tyr, le jour même que Saladin gagna la fameuse bataille de Tibériade, qui porta un coup mortel aux chrétiens de la Palestine. Son arrivée sauva la ville de Tyr, dont il contraignit Saladin de lever le siége; mais sa valeur mal secondée ne put arrêter le cours des conquêtes de ce redoutable sultan qui après s'être emparé d'Acre, de Baruth, de Sidon, d'Ascalon, emporta Jérusalem en dix jours. Sybille, fille d'Amauri, sœur de Baudouin IV, mère de Baudouin V, tous trois successivement rois de Jérusalem, leur ayant survécu, épousa Gui de Lusignan et porta sur sa tête la couronne qui lui appartenoit. Elle mourut deux

ans après la prise de Jérusalem. Lusignan prétendit conserver le nom de roi, quoiqu'il ne le tînt que du chef de sa femme. Isabelle, sœur de Sibylle, lui disputa cette prérogative, et se qualifia de reine de Jérusalem. Elle étoit mariée à Humfroi de Thoron, connétable du royaume. Conrad ambitionnant un titre encore imposant, lors même qu'il est dépouillé de tous les avantages qui ont coutume de l'accompagner, et croyant y acquérir des droits en possédant Isabelle, l'enleva et l'épousa. Ce mariage extraordinaire subsista au moyen de l'argent qu'il répandit, et à cause du besoin qu'on avoit de son assistance, parce qu'étant maître de Tyr, il eût pu affamer tout ce qui restoit aux chrétiens dans ces contrées. Ces droits, tels qu'ils étoient, passèrent à Jean de Brienne, comte de la Marche, par son mariage avec Marie, fille de Conrad. Ce dernier tomba (1192) sous les coups de ce prince sanguinaire, nommé le vieux de la Montagne, qui s'étant érigé sur le mont Liban un tribunal assassin, y jugeoit les princes de la terre, et du haut de ses rochers envoyoit poignarder, par des énergumènes, ceux qu'il avoit condamnés.

1189. 3e. CROISADE. Les revers des chrétiens dans la Syrie avoient consterné l'Occident. Le pape Urbain III en mourut de douleur. Le premier soin de son successeur Grégoire VIII fut de travailler au re-

couvrement de Jérusalem. Il ne survécut que deux mois à son avénement au trône pontifical. Clément III, qui le remplaça, fit également tous ses efforts pour exciter l'enthousiasme des princes chrétiens et des fidèles en général, en leur promettant les grâces du ciel et la rémission de tous leurs péchés. Il y réussit : princes, barons, prélats, gens de toute condition se croisèrent. Philippe, roi de France, Henri, roi d'Angleterre et son fils Richard, l'Empereur Frédéric Barberousse s'engagèrent pour l'expédition reputée sainte, et invitèrent leurs sujets à les suivre. La guerre, survenue entre la France et l'Angleterre, retint leurs rois pendant deux ans, et Henri mourut dans cet intervalle. Ce contretemps n'arrêta point Barberousse; il partit de Ratisbonne à la fin du mois de mars 1189, avec son fils Frédéric, duc de Suabe, huit prélats, deux ducs, dix-neuf comtes, trois marquis, trois mille chevaliers et quatre-vingt mille soldats. Isaac s'étoit engagé par serment à favoriser son entreprise, et Barberousse à passer sur les terres de l'Empire sans y causer aucun dommage. Celui-ci, après avoir traversé l'Autriche, entra en Hongrie, où il reçut du roi Béla tous les secours que leur alliance lui donnoit le droit d'en attendre. Arrivé sur les terres de l'Empire, il n'y trouva que malveillance, quoique fidèle à sa parole; il maintint

ses troupes dans la plus exacte discipline. Des soldats, cachés et embusqués, tiroient sur elles des flèches empoisonnées. On enlevoit les vivres sur leur route ; on obstruoit les passages ; il y avoit à chaque pas des obstacles à écarter. Les Grecs n'osoient cependant se montrer de front et se contentoient de harceler. S'étant une fois présentés pour arrêter les croisés, la vue des hommes et des chevaux revêtus de fer, les effraya si fort, qu'ils s'enfuirent en courant à la ville la plus prochaine, Philippopoli, et y jetèrent une telle alarme, qu'en un moment elle fut abandonnée par les habitans et la garnison. Peu après, Frédéric, qui avoit envoyé à Constantinople trois députés, apprit qu'on les avoit dépouillés, menacés de mort et jetés dans des cachots séparés. Il reçut en même temps des lettres d'Isaac pleines de faste et d'arrogance. La suscription étoit en ces termes : « Le très-sublime Isaac, très-sacré Empereur, » très-excellent, très-puissant, établi de Dieu » maître des Romains, ange de toute la terre, » successeur du grand Constantin, souverain des » souverains, au très-cher frère de son Empire, » le très-grand roi (1) d'Allemagne, envoie sa » grâce et sa dilection fraternelle. » Il lui man-

(1) Les Empereurs Grecs ne donnoient pas d'autre titre aux Empereurs d'Occident.

doit « qu'il étoit indigné que Frédéric et ses » pélerins eussent eu la hardiesse d'entrer dans » ses Etats sans sa permission ; qu'il savoit très » bien que son intention étoit d'exterminer les » Grecs, et de donner l'Empire au duc de » Suabe son fils ; que néanmoins, si les croisés » demandoient à passer en paix, et juroient de lui » céder la moitié des conquêtes qu'ils pour- » roient faire, il leur accorderoit le passage et » le commerce des vivres ; mais que pour ga- » rantie de leur bonne foi, il falloit lui donner » en otage le duc de Suabe avec six évêques et » d'autres seigneurs à son choix. » Un auteur prétend qu'il demandoit encore que Frédéric lui remît sa couronne entre les mains, pour la recevoir ensuite de lui. Frédéric se contenta de mépriser ces impertinences et de renvoyer le député sans réponse. Il avoit déjà mandé au général qui commandoit les troupes impériales dans la Thrace, qu'il étoit étonné de se voir traiter en ennemi par les Grecs, qu'au sur plus, s'il ne pouvoit obtenir de gré le passage qu'on lui avoit promis, il sauroit se l'ouvrir de force. Le général grec fit passer cette lettre à l'Empereur qui lui répondit : « Au lieu des menaces » que vous me transmettez de la part de votre prince » allemand, j'attendois de vous des nouvelles » de la défaite de son armée, que vous laissez

» courir en liberté. Faites que j'en reçoive au » plutôt. » On essaya de lui procurer cette satisfaction; mais les Grecs, ayant rencontré les croisés, se dispersèrent sans avoir même osé les envisager. Leur seule avant-garde, composée d'Alains, combattit et fut écrasée. Le duc de Suabe ne les épargnoit pas; il alla chercher à Bérée (en Thrace) un gros détachement qu'ils y avoient. Ils sortent de la place, comme pour marcher à sa rencontre; mais dès qu'ils aperçoivent les Allemands, ils se sauvent dans les montagnes, ne se croyant pas même en sûreté à l'abri des remparts. Isaac fait faire alors des propositions de paix; Frédéric répond froidement qu'il passera l'hiver en Thrace, et qu'on aura le temps de s'arranger. L'Empereur de Constantinople alors, reprenant son caractère d'arrogance insensée, écrit de nouvelles injures à celui d'Allemagne, et lui prédit qu'il mourra avant Pâques. Ses amis le ramenèrent enfin à des sentimens plus raisonnables, et lui firent sentir le danger de retenir les députés allemands dans les fers; il les relâche en conséquence. Ceux-ci instruisirent Frédéric d'une ligue formée entre Isaac et Saladin, et de l'animosité des Grecs contre les croisés; particulièrement de celle du patriarche, qui avoit dit en chaire « qu'il falloit » massacrer sans miséricorde ces faux pélerins;

» que c'étoit un moyen infaillible d'effacer tous » les péchés, et que quiconque auroit tué un » Grec, en obtiendroit l'absolution en tuant dix » Allemands. » Frédéric apprit encore qu'Isaac, dans l'audience qu'il avoit donnée à ses députés, avoit manqué à toutes les bienséances à leur égard ; qu'il les avoit laissés debout confondus dans la foule avec les valets de la cour ; il usa d'un procédé tout contraire. Ayant fait venir devant lui les envoyés grecs avec toute leur suite, il les invita tous à s'asseoir, même les domestiques. Ceux-ci, par respect pour le prince, et surtout pour leurs maîtres, ne pouvoient s'y résoudre. « Asseyez-vous, leur dit Frédéric : » Tous les Grecs sont si grands Seigneurs, qu'on » ne peut faire entr'eux de distinction de rang. » Il fallut qu'ils s'assissent pêle-mêle ; et comme Isaac, en élargissant les députés, avoit retenu leurs effets et plus de deux mille marcs d'argent, Frédéric déclara aux Grecs qu'il ne lui accorderoit de paix qu'après qu'il auroit rendu ce qu'il avoit enlevé avec tant d'infamie. Les Grecs se retirèrent confus ; et Frédéric s'avança dans 1190.
la Thrace, faisant le dégât par tout ce pays. A son approche, les habitans d'Andrinople quittèrent la ville, où ils ne se trouvoient pas en sûreté. Le duc de Suabe prit d'assaut Dydimothicos (Dimotuc), et y passa tout au fil de

l'épée. D'autres villes subirent le même sort. Les Grecs, de leur côté, avoient empoisonné en plusieurs endroits l'eau et le vin. Les croisés, en ayant été avertis, n'en reçurent aucun dommage. Pierre et Azan offrirent à Frédéric de lui amener quarante mille hommes, s'il vouloit mettre sur leur tête la couronne de Constantinople ; il répondit qu'il étoit venu pour faire la guerre aux Musulmans. Isaac méprisa d'abord le danger qui le menaçoit. Un soi-disant prophète lui avoit prédit que Frédéric viendroit effectivement jusqu'à la porte de Blaquernes, mais qu'il seroit obligé de se retirer après avoir plus souffert de maux qu'il n'en auroit causé. Prévenu de ces chimères, Isaac montroit la fenêtre du palais de Blaquernes, d'où il comptoit, disoit-il, percer de ses flèches le cœur de Frédéric. Les désastres qu'on lui annonçà coup sur coup lui firent oublier la prophétie, et rappelèrent sa timidité naturelle. Il offrit de se soumettre lui-même aux conditions humiliantes qu'il avoit prétendu imposer, de donner en otage quatorze personnes de sa famille, de fournir des vaisseaux et des vivres aux croisés, pour passer en Asie, et telle satisfaction que voudroit exiger le très-victorieux *Empereur des Romains* ; car alors il ne crut pas lui devoir refuser ce titre. Ces conditions furent acceptées. Les députés du sultan d'Icone vinrent

aussi

aussi trouver Frédéric dans Andrinople, et lui présentèrent une lettre de leur souverain, dans laquelle il lui promettoit toute sûreté et toute commodité pour son passage. Ce prince traversa l'Hellespont à Gallipoli.

Les prophètes chrétiens et musulmans s'accordoient à prédire les plus grands malheurs aux Turcs; et leurs prédictions avoient pris tant de crédit sur ces derniers, que Saladin voulant repeupler de ses sujets la Palestine dévastée par ses conquêtes, n'en put déterminer aucun à s'y établir. A 12 ou 15 lieues de l'ancienne Troye, Frédéric trouva de nouvelles preuves de la perfidie des Grecs; c'étoient les corps des avant-coureurs de son armée qu'ils avoient assassinés. Un soldat d'Ulm ayant reconnu son frère parmi les morts, passa en nageant un marais qui sembloit impraticable, et au delà duquel il aperçut ses assassins au nombre de dix. Il alla seul à eux et en fit tomber neuf sous ses coups. Ce fait peut donner une idée de ce qu'étoient alors les Grecs. Harcelés sur toute la route et toujours vainqueurs, les croisés ne trouvèrent de dispositions favorables qu'à Laodicée (en Phrygie), sur les confins de l'Empire. Le sultan Azzeddin qui avoit traité avec Frédéric, n'étoit pas, suivant toute apparence, de meilleure foi qu'Isaac. D'ailleurs, il n'étoit plus le maître à Icone. Son fils s'étoit

emparé de la place et l'y tenoit captif. Ce fils, qui ne cessa d'inquiéter Frédéric, dès que les Allemands eurent quitté Laodicée, fut battu trois fois; la capitale de la sultanie fut emportée en six heures. L'Empereur ne permit pas même le pillage, et se contenta de prendre les vivres dont il avoit besoin. Le sultan, retiré dans la citadelle, traita humblement avec lui. Les Allemands s'acheminèrent ensuite vers les bords de la mer. Ils furent encore attaqués par des Turcs indépendans de la sultanie d'Icone, qu'ils repoussèrent toujours avec avantage. En descendant vers la mer de Cilicie, ils se rapprochoient des frontières de l'Empire grec, qui s'étendoit encore jusqu'à l'Antioche de Cilicie, nommée dès lors Antiochette. Frédéric, rendu à la vue de Séleucie (Sélefkeh en Isaurie), et fatigué d'une longue marche sous un soleil ardent, se trouva au bord du Calycadnus (Salef). La fraîcheur et la limpidité des eaux de ce beau fleuve l'invitèrent à s'y jeter à cheval. Saisi aussitôt d'un froid mortel, on l'en retira presque sans vie, et il expira peu de momens après. Quelques-uns disent que ce fut dans le Cydnus, où Alexandre-le-Grand avoit pensé périr, qu'il trouva la mort; mais il n'alla pas jusque-là. Son fils, poursuivant l'entreprise, entra dans la ville d'Antioche, la plupart de ses troupes y succombèrent à une

maladie contagieuse. Il traversa néanmoins une grande partie de la Syrie, renversant tout ce qui s'opposoit à son passage, prit Baruth et plusieurs autres places enlevées aux chrétiens. Il se rendit enfin devant Saint-Jean-d'Acre qu'assiégeoit, depuis plus de huit mois, Gui de Lusignan, et mourut à ce siége. Les soldats qui lui restèrent, s'étant embarqués à Tyr, revinrent en Europe couverts de blessures. Les rois de France et d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard, n'arrivèrent devant Acre que l'année suivante (1191). Ils vinrent par mer pour n'avoir pas à combattre les obstacles que la mauvaise volonté des Grecs auroit pu leur opposer. L'armée chrétienne étoit alors de 300,000 âmes. La jalousie qui divisoit les croisés, empêcha le succès de leurs armes. Avec tant de forces, ils ne réussirent qu'à prendre Saint-Jean-d'Acre qui avoit tenu trois ans. Nous ne nous arrêtons pas sur ces faits étrangers à l'histoire que nous traitons; mais nous devons donner quelque détail de l'expédition de Richard 1191.
dans l'île de Chypre, qui étoit du domaine de l'Empire. La flotte de ce prince, composée de 150 navires et de 53 galères, ayant été dispersée par la tempête, comme il faisoit voile pour la Syrie, trois de ses navires se perdirent sur l'île de Chypre. Isaac Comnène, qui continuoit d'y régner en tyran, et qui étoit allié de Saladin, fit

saisir, en quelque sorte au sortir de l'abyme, les malheureux qui avoient échappé au naufrage. Une sœur de Richard et une princesse qu'il devoit épouser, étoient sur un autre bâtiment, maltraité aussi par l'orage. Elles se présentèrent devant le port de Limisso. Le tyran leur refusa l'entrée, et elles alloient périr, si le roi ne fût venu promptement à leur secours, avec une partie de sa flotte. Ce prince envoya jusqu'à trois fois demander ses gens injustement détenus. Isaac répondit que loin de les rendre, il traiteroit leur roi comme eux, s'il osoit mettre le pied dans son île. Richard y descend aussitôt, saute le premier sur le rivage, extermine ou disperse les Grecs. C'étoit fait du tyran, si la nuit ne l'eût sauvé. Le lendemain il fut surpris dans son camp, et s'enfuit en chemise. Il demanda la paix et l'obtint aux conditions les plus dures, dont la première fut de prêter serment de fidélité au roi. A peine eut-il signé le traité, qu'il s'en repentit, et déclara qu'il ne pouvoit observer des clauses si déshonorantes. Le roi s'empara de toutes les places fortes. Comnène conservoit sa férocité dans son infortune. Un jour qu'il étoit à table, un des comtes qui l'avoient suivi, lui conseillant de faire la paix pour prévenir la ruine entière de la nation et la sienne, il le frappa d'un couteau qu'il tenoit, et lui coupa le nez. Celui-ci le quitta, et alla

instruire le roi de la retraite du tyran, qui fut fait prisonnier, s'échappa, et mourut en Asie, empoisonné par son échanson.

Richard partit pour la Syrie, laissant le gouvernement de l'île à deux anglois. L'un d'eux étant mort, les Grecs se soulevèrent et se donnèrent un moine pour souverain; l'autre battit le moine, le prit et le fit pendre. Richard ayant besoin d'argent et de ses troupes, engagea l'île aux chevaliers du Temple pour vingt-cinq mille marcs. Ils furent bientôt avertis que les Grecs qui détestoient les Latins encore plus qu'ils n'avoient détesté leur tyran, avoient comploté de les massacrer dans toute l'étendue de l'île. Sur cet avis, cent chevaliers s'enferment dans le château de Nicosie, capitale de Chypre. Ils y sont assiégés par une nombreuse multitude. Ces braves guerriers, prévoyant que la famine ne tarderoit pas à les réduire, voulurent périr les armes à la main. Ils se jettent au milieu des assiégeans, et au lieu d'une mort honorable qu'ils cherchoient, trouvent une victoire à laquelle ils n'osoient pas même prétendre. Le carnage dura tout le jour, et ils ne laissèrent dans Nicosie ni homme ni femme, tout fut passé au fil de l'épée. L'ordre des templiers ayant déclaré à Richard qu'il ne vouloit plus de la possession de cette île, ce prince en donna le domaine à Gui de Lusignan, à condition qu'il

rembourseroit les templiers. Tel fut le commencement du royaume de Chypre, qui subsista trois siècles sous dix-sept rois, jusqu'à ce qu'il tombât par donation entre les mains des Vénitiens. L'Empereur grec vit avec le plus grand déplaisir l'île de Chypre enlevée à sa domination, et en conçut contre Richard un mortel ressentiment. Le roi d'Angleterre informé de ces mauvaises dispositions, ayant été, à son retour de la Palestine, jeté par la tempête sur le rivage du Bas-Empire, évita de se faire connoître et préféra de se confier à des pirates. Leur navire fit naufrage sur les côtes d'Italie. Richard passa par l'Autriche, déguisé en pèlerin, fut reconnu et mis dans les fers par les ordres du duc Léopold, qui voulut par là se venger d'un affront qu'il en avoit reçu dans la Palestine et en même temps le rançonner. Il y resta plus d'un an. Gui de Lusignan établit dans l'île de Chypre des évêques et des prêtres latins, comme il étoit d'usage en tous les lieux dont les croisés s'emparoient. Les Impériaux les accusent d'avoir fait mourir dans les supplices ceux qui restèrent attachés à l'Eglise grecque. Un savant (Leo Allatius) prétend justifier ces procédés en disant qu'il est juste de massacrer et de brûler les hérétiques, et que telle a toujours été la pratique de l'Eglise; en quoi il la calomnie.

Pendant que l'île de Chypre changeoit de do-

mination, l'Empire éprouvoit dans son sein des mouvemens convulsifs qui se succédoient avec rapidité. Le profond mépris qu'excitoit Isaac, la facilité avec laquelle il s'étoit emparé du trône, qui ne lui avoit coûté qu'un coup de sabre, paroissoient propres à tenter les ambitieux. Plusieurs faux Alexis se présentèrent successivement, et prétendirent que le véritable étoit échappé à la cruauté d'Andronic. Le premier causa beaucoup de troubles en Asie, mais aucun d'eux ne réussit. D'autres personnages encore essayèrent d'usurper la couronne et n'eurent pas un meilleur succès. Plusieurs en furent soupçonnés, ou à tort ou légèrement, et furent punis.

Cette année l'ambition d'un fameux canoniste nommé Balsamon, fut trompée par un artifice qu'avoit autrefois employé Eudocie dans une occasion plus importante pour élever Romain Diogène à l'Empire. Le monarque vouloit placer sur le trône pontifical de Constantinople, Dorothée, patriarche titulaire de Jérusalem. Les canons ne permettoient pas ces translations d'un évêché à un autre. Isaac manda Balsamon qui avoit le titre de patriarche d'Antioche, lui dit qu'il étoit le seul ecclésiastique de l'Empire qui fût digne d'occuper le patriarcat de Constantinople, et qu'il lui feroit plaisir de trouver dans ses profondes connoissances le moyen de prouver au peuple la légitimité d'une

pareille permutation de prélature. Balsamon le lui promit. Dès le lendemain, la question proposée dans une assemblée du clergé dont il étoit l'oracle, fut résolue au gré de l'Empereur, qui confirma la décision par des lettres-patentes. Dorothée fut aussitôt nommé au siége patriarcal de la ville impériale. Balsamon et les autres prélats qui avoient concouru à la décision du cas de conscience soulevèrent le peuple, et prononcèrent une sentence de déposition contre Dorothée. L'Empereur cassa le jugement des prélats et fit installer sa créature à main armée. Mais pendant deux ans que siégea Dorothée, ce fut un combat perpétuel entre le souverain qui s'efforçoit de le maintenir, et le clergé qui, joint au peuple, le traversoit dans toutes ses fonctions. Isaac n'eut pas la fermeté de résister à ces cabales. Son protégé, déposé de nouveau dans un synode, fut remplacé.

1192. La trève faite en 1188 avec les Bulgares et les
1195. Valaques étant expirée, ces deux peuples réunis aux Comans recommencèrent les hostilités sur les bords du Danube. L'Empereur s'approche du mont Hémus pour entrer en Bulgarie, dont il croyoit l'accès facile. Mais il trouva les places en bien meilleur état qu'il ne l'avoit imaginé, et nouvellement réparées. Les Barbares agiles et dispos se tenoient toujours sur les hauteurs, courant de

montagnes en montagnes. Isaac apprenant que les Patzinaces venoient les joindre, crut qu'il étoit prudent de se retirer, et quitta le pays au bout de deux mois, sans avoir pu approcher de l'ennemi. L'empressement qu'il avoit de s'éloigner, lui fit préférer le chemin le plus dangereux parce qu'il étoit le plus court. Les Barbares qui le côtoyoient, le voyant engagé dans un terrain étroit et difficile laissèrent aller son avant-garde et tombèrent sur le centre, où il se trouvoit avec toute sa noblesse. Il y fut écrasé, et ne dut la vie qu'à la bravoure de ses officiers qui aux dépens de la leur lui ouvrirent un passage. Son arrière-garde évita ce défilé. Pour pallier la honte de sa défaite, il disoit que Dieu avoit voulu punir la rébellion, et que tous ceux qui avoient péri avoient été les complices de Branas. L'année suivante, les vainqueurs se répandirent comme un torrent dans la Thrace. Les généraux de l'Empire, après avoir d'abord obtenu quelques succès, furent battus en plusieurs rencontres. L'Empereur, jugeant sa présence nécessaire, marcha vers Phllippopoli, traînant après lui une foule de femmes et toute la débauche de la cour. Cependant la masse de ses forces toutes rassemblées, et l'habileté des officiers lui procurèrent des avantages. Etant revenu à Constantinople, il laissa une grande partie de son armée sous les ordres de son cousin,

Constantin l'Ange, jeune homme de mérite, qui sut se faire craindre des ennemis et respecter par ses troupes. Sa vigilance et son activité continrent les Barbares. Plein de mépris pour Isaac, il inspira ses sentimens à beaucoup d'officiers et de soldats, et encouragé par eux prit le nom et la chaussure impériale; mais il fut presqu'au même instant enchaîné par ceux mêmes qui l'avoient poussé à la révolte. On lui arracha les yeux. Pierre et Asan se réjouirent de son malheur. Ils faisoient des vœux pour la conservation d'Isaac; tandis que de semblables souverains, disoient-ils, seront sur le trône, les affaires des Bulgares ne peuvent que prospérer. L'année suivante, deux généraux grecs ayant été vaincus par les Barbares, l'Empereur se mit en campagne, menant avec lui son frère Alexis, avec lequel il partageoit ses biens, ses plaisirs, son pouvoir. Ce perfide, jaloux de voir la couronne sur la tête de son cadet, forma un parti pour la lui arracher. Isaac en fut averti, et ne put le croire. S'étant arrêté à Cypsèle, il invita son frère à le suivre à la chasse. Celui-ci s'en excusa sur une indisposition. Dès que le monarque est parti, les conjurés enlèvent Alexis comme malgré lui, le portent dans la tente impériale, et le proclament Empereur. Au premier bruit de cette nouveauté, toute l'armée va se ranger près de lui; et les domestiques, les ministres d'Isaac,

ceux qu'il avoit comblés de bienfaits ne furent pas les derniers. Ce prince averti du soulèvement, revient sur ses pas. Se voyant abandonné de tous, il s'enfuit en Macédoine. Il y est livré par son hôte. On le ramène à Constantinople, on lui ravit la vue et on le jette dans une prison, où il ne reçoit d'autre nourriture que celle des plus vils esclaves. Il avoit un fils nommé Alexis, âgé de douze ans, qui eut le bonheur de s'échapper des mains de son oncle.

ALEXIS III L'ANGE, *dit* COMNÈNE.

Le malheur d'Isaac, trahi par ceux qui lui avoient le plus d'obligations, auroit pu apprendre à son frère que les bienfaits ne retiennent dans l'obéissance que ceux qui les ont mérités; mais un malheur dont on profite, ne donne que de foibles leçons; Alexis se flatta d'obtenir plus de reconnoissance, et commença par répandre à pleines mains l'argent de la caisse militaire pour récompenser les chefs de la conjuration, et même l'armée qui au premier signal de la révolte s'étoit déclarée pour lui. Cette source étant épuisée, il prodigua les pensions. Aucune demande, quelque déraisonnable, quelque effrontée qu'elle pût être n'étoit rejetée. Il ne lui restoit plus rien à distribuer que les dignités; elles furent abandonnées

à tous ceux qui osèrent y prétendre, même sans aucun titre. L'impudence à les demander en tenoit lieu. Cette facilité à les conférer les avilit. Après s'être mis ainsi dans l'impuissance de payer ses soldats, ce prince les laissa se disperser. Pour lui, il s'avança vers la capitale à petites journées, s'arrêtant dans tous les lieux où il pouvoit trouver quelque amusement, comme s'il n'avoit pas eu d'autre affaire. L'élévation d'Alexis eut d'abord à Constantinople l'approbation générale; mais le bas peuple, inconstant dans ses affections et ses opinions, voyant la nouvelle Impératrice Euphrosyne s'établir dans le grand palais, s'emporta en invectives contre cette princesse, dont les mœurs n'étoient pas sans reproche. Il accourut en foule à la place publique, en criant : « Plus » de Comnène : c'est une maison qui ne pro- » duit plus que des tyrans; plus d'Ange, fa- » mille stérile dont il ne sort que des avortons. » On choisit pour Empereur un astrologue. Les grands, enfermés dans le palais avec Euphrosyne, tombant avec leurs domestiques sur cette multitude désarmée, la dissipent en un instant et saisissent son idole qu'ils jettent dans un cachot.

Euphrosyne est du petit nombre des femmes qui ont déployé sur le trône un caractère énergique, et un courage viril. Elle avoit reçu de la nature une beauté que les agrémens de son es-

prit rendoient plus piquante, une éloquence pleine de force et de grâce. Elle étoit sans religion et peu délicate sur l'honneur: une philosophie audacieuse le lui faisoit regarder comme un préjugé, qu'elle sacrifioit sans balancer à son ambition ou à ses caprices. Indépendante de son mari qui sembloit fermer les yeux sur ses galanteries, elle partageoit tout au moins la puissance souveraine avec lui, donnant des ordres sans le consulter, quelquefois même contraires aux siens; en sorte que l'Empire avoit deux maîtres, souvent peu d'accord ensemble. Dans les audiences accordées aux ambassadeurs, elle paroissoit sur un trône à part, qui surpassoit en magnificence celui de son époux. Les grands, les parens même du souverain briguoient la faveur de cette fière Impératrice par les offices les plus serviles, se ravalant jusqu'à porter sa litière.

L'argent qu'elle distribua parvint à réconcilier avec la révolution ceux qui lui étoient opposés. Le clergé ne se fit pas chèrement payer. Un prêtre, malgré le patriarche, qui fit une courte résistance, proclama le nouvel Empereur dans l'église de Sainte-Sophie. La soumission universelle prévint l'arrivée d'Alexis, dont l'usurpation ne fit pas verser une goutte de sang. Il prit; on ne sait trop pourquoi, le nom de Comnène. Il n'y avoit pas trois mois qu'il étoit sur le trône lors-

que son indolente mollesse encouragea un hardi Cicilien à le lui disputer. Ce concurrent se produisit encore sous le faux nom d'Alexis Manuel, et fut appuyé par les Turcs. Un eunuque envoyé contre lui, n'ayant fait preuve que d'incapacité, l'Empereur alla lui-même en Asie combattre son rival. Il s'aperçut que le peuple étoit fort indifférent dans cette querelle, et qu'il attendoit très-froidement quel seroit le maître que lui donneroit le sort des armes. Il se trouva même des gens assez peu craintifs pour faire en sa présence l'éloge de son compétiteur, et le prince qui n'avoit pas le sentiment de sa dignité, s'oublioit jusqu'à contester avec eux, et plaider sérieusement sa cause. Ne pouvant obtenir aucun avantage contre le rebelle, il jugea sa présence inutile à l'armée, et la laissa sous les ordres d'un général aussi peu capable que lui-même, et qui n'osa marcher à l'ennemi. Cette guerre paroissoit devoir être funeste à l'Empereur, lorsqu'un événement imprévu la termina. Le faux Alexis fut assassiné la nuit par un des siens.

4e. croisade. Tandis que le bonheur de l'Ange le débarrassoit d'un ennemi redoutable, il se formoit une quatrième croisade par l'impulsion du pape Célestin III. L'Empereur Henri VI voulant faire valoir les droits qu'il avoit sur le royaume de Naples et de Sicile, du chef de sa femme, fille

du roi Roger, mit sur pied trois armées à la fois. Il en conduisit une en Italie, où il s'empara des places qu'y possédoient encore les Normands, et détruisit par tous les genres de cruauté, la maison de Tancrède de Hauteville, qui régnoit avec gloire depuis cent cinquante ans. Il mourut à Messine, dans le temps qu'il s'apprêtoit au voyage de la Terre Sainte; mais il y avoit fait passer une armée par mer, et une autre avoit pris la route de terre jusqu'à Constantinople, sans rencontrer d'obstacle. Un évêque partageoit le commandement de la première, et la seconde avoit pour général l'archevêque de Mayence; Alexis donna des vaisseaux à celle-ci pour la conduire au port d'Antioche. Cette expédition (à laquelle les Grecs ne prirent aucune part), malgré de brillantes victoires remportées par les Latins, n'eut pas de résultats plus avantageux que les deux précédentes : elle dura trois ans.

Pendant la révolution qui donnoit à l'Empire 1196.
un nouveau maître, les Bulgares et les Valaques 1202.
s'étoient avancés jusqu'en Macédoine, et avoient exterminé tout ce qu'ils avoient rencontré de troupes grecques. De retour en leur pays, ils répondirent avec hauteur aux députés d'Alexis qui allèrent les trouver pour traiter de la paix; l'Empereur alors envoya contr'eux son gendre Isaac, qui jouissoit de quelque réputation, et qu'il avoit

décoré du titre de Sébastocrator. On avertissoit Asan que l'Empereur Alexis (auquel son usurpation faisoit supposer du mérite) étoit un ennemi tout autrement redoutable que son frère. Asan, qui connoissoit bien Alexis, dit que ce nouveau prince ne devoit son succès qu'au mépris dont l'autre s'étoit couvert; et montrant sa pique, où pendoient divers rubans à la manière des Bulgares : « Voyez ces rubans, disoit-il, ils » vous paroissent plus beaux les uns que les » autres, parce qu'ils sont de diverses couleurs; » ils sont cependant du même fil, et travaillés » par le même ouvrier : il en est ainsi d'Isaac » et d'Alexis, tous deux nés dans le même pays » et sortis du même père. »

Le gendre de l'Empereur, brave, mais jeune et présomptueux, trompé par quelques foibles avantages qu'Asan lui avoit laissé prendre à dessein, donna dans un piége, fut battu, fait prisonnier, et mourut peu après dans les fers. Cette victoire devint fatale au prince bulgare. Il avoit admis dans sa plus intime familiarité un officier nommé Ivan, d'une audace déterminée. Le Sébastocrator se lie avec ce guerrier, et l'excite à se défaire d'Asan, lui promettant le secours de l'Empereur pour s'emparer du trône de la Bulgarie. Cet officier balançoit encore, lorsque le prince, ayant découvert qu'il avoit séduit la

sœur

sœur de sa femme, le mande dans la nuit; il se doute du motif de cet ordre, cache une épée sous sa robe et entre au palais. Dès qu'Asan l'aperçoit, il court en fureur à ses armes. Ivan le prévient et le renverse mort du premier coup. Aussitôt, ayant assemblé ses amis, il va s'emparer de Ternobe (Ternova), la plus forte place du pays, sur un des sommets du mont Hémus. Pierre vint l'y assiéger. Ivan eut recours à l'Empereur, et offrit, s'il vouloit le sauver, de lui remettre cette ville, qui lui eût procuré le moyen de conquérir aisément le reste de la Bulgarie. Alexis, enchaîné par l'amour du plaisir, se contenta d'envoyer quelques troupes qui se débandèrent dès qu'elles aperçurent les hauteurs de l'Hémus. « Nous ne connoissons que trop, » disoient les soldats, ces funestes montagnes, où » nous avons déjà laissé tant de nos camarades. » L'Empereur alors vint en personne avec de plus grandes forces; la même désobéissance l'obligea de retourner sans avoir tiré l'épée. Ivan s'échappa de nuit, et vint se réfugier à Constantinople.

Les Turcs, qui avoient soutenu la révolte du dernier des faux Alexis, continuoient leurs dévastations après sa mort, son intérêt n'ayant été que le prétexte de leurs hostilités. Masoud, sultan d'Ancyre, assiégeoit Dadibra en Paphlagonie (ville détruite). L'Empereur y envoya du secours

sous la conduite de quelques jeunes officiers, qui, en arrivant, tombèrent dans une embuscade. Tout fut pris ou tué. On promena autour des murailles deux des chefs prisonniers, les mains liées derrière le dos; et un héraut crioit aux assiégés : « Voilà vos défenseurs; le même sort vous » attend si vous n'implorez au plutôt la clémence » de l'invincible Masoud. » La ville, après s'être défendue courageusement pendant quatre mois, fut forcée de capituler. Alexis capitula aussi, on peut le dire : ayant des inquiétudes d'un autre côté, il consentit, pour obtenir la paix, à tout ce que lui demanda le sultan d'Ancyre.

C'étoit Henry VI, Empereur d'Allemagne qui causoit ses alarmes. Après la conquête de la Sicile, ce prince se disposoit à passer dans l'Orient, et portoit ses vues ambitieuses sur le trône de Constantinople; ne cherchant qu'un prétexte de guerre, il avoit, du temps qu'Isaac régnoit encore, envoyé lui demander la restitution des pays (depuis Durazzo jusqu'à Thessalonique) autrefois conquis par le roi Guillaume, dont il réunissoit tous les droits. Il offroit cependant de se désister de ces prétentions chimériques au moyen d'une somme immense. Alexis ayant usurpé le trône avant que cette négociation eût été terminée, n'osa exposer à une guerre nouvelle sa puissance mal affermie, et consentit à payer ce que de-

mandoit Henry par ses ambassadeurs. Son imprudente vanité fit augmenter le prix de la rançon. Le jour de Noël, il affecta d'étaler aux yeux des Allemands la plus grande magnificence, et donna ordre à sa cour de paroître dans l'appareil le plus fastueux. Comme on faisoit remarquer tout cet éclat aux envoyés : « Voilà, dirent-ils, un beau » parterre ; pour nous, nous laissons les parures » à nos femmes, et nous en amusons nos enfans. » Nous ne réservons pour notre usage que le fer. » C'est le fer qui taille l'or et les diamans ; c'est » lui qui gagne les batailles. » A la vue de cette opulence, les ambassadeurs rehaussèrent leurs demandes ; Henry voulut bien en rabattre. Cependant pour le satisfaire, l'Empereur grec fut réduit à dépouiller les sépultures de ses prédécesseurs des métaux dont elles étoient ornées, et à les convertir en monnoie ; mais Henry étant mort sur les entrefaites, cet argent demeura entre les mains d'Alexis.

L'Empire reçut encore une plus grande humiliation. Un simple pirate de Gênes infesta la mer Egée et les îles, prit et pilla des villes, battit deux flottes grecques, et on ne put le vaincre que par une trahison, en le faisant attaquer pendant qu'on négocioit avec lui.

D'autres pirates déchiroient le sein de l'Empire ; c'étoient les magistrats qui dévoroient la

substance du peuple. Au commencement de son règne, Alexis avoit déclaré, par un édit formel, que les dignités et les magistratures cesseroient d'être vénales, et ne seroient conférées qu'au mérite reconnu ; mais les parens de l'Empereur et les courtisans vendoient ce qu'il prétendoit donner. Les femmes surtout avoient un grand crédit, et l'argent étoit la monnoie la plus honnête dont on achetoit leurs suffrages ; en sorte qu'on voyoit élevés aux premières charges et même décorés du titre de Sébastes, des inconnus, des Barbares, des misérables qui, par quelque moyen que ce fût, s'étoient procuré de l'or. On peut bien croire qu'ils reprenoient sur les sujets, et avec usure, ce qu'ils avoient été contraints d'avancer aux sangsues de la cour. Les peuples opprimés maudissoient le gouvernement. Euphrosyne, plus clairvoyante que l'Empereur, vit qu'un tel brigandage ne tarderoit pas à détruire l'Etat jusque dans ses fondemens ; elle fit en conséquence entendre à son mari qu'il falloit que les charges fussent véritablement gratuites, ou que le prix en fût versé dans le trésor impérial, et lui donna un ministre (Constantin Mésopotamite) capable de tenir la main à cette réforme. Les courtisans, désolés de voir détourner loin d'eux une telle source de richesses, jurèrent la perte de l'Impératrice. Son propre

frère et son gendre instruisirent l'Empereur d'une intrigue qu'elle entretenoit avec un beau jeune homme. Alexis envoya le massacrer sur le champ, et s'en fit apporter la tête qu'il foula aux pieds, en proférant des injures fort peu séantes dans la bouche d'un souverain. La mort de son amant fit trembler l'Impératrice. Cette femme hautaine rampa devant les confidens de son mari. Il continua de l'admettre à sa table, mais d'un air si contraint et avec tant de marques d'aversion, qu'elle sentit qu'elle étoit perdue, si elle ne payoit de hardiesse ; en conséquence elle demanda hautement qu'on lui fît son procès. L'Empereur, voulant éviter un éclat flétrissant pour lui-même, se contenta de faire donner la question aux femmes et aux eunuques de l'Impératrice afin d'éclaircir sa conduite. Il crut en avoir assez appris pour la bannir de sa présence, et non pour lui ôter la vie. Il la relégua dans un monastère ; elle n'y demeura que six mois. Ses accusateurs, en la faisant éloigner, s'étoient flattés de gouverner l'Empereur. Voyant que le ministre seul profitoit de cette disgrâce, ils appaisèrent le prince, comme ils l'avoient irrité. Euphrosyne rappelée regagna, par son adresse, la confiance de son mari, et devint plus puissante que jamais. Mésopotamite, qui auroit pu servir utilement l'Empire, se perdit par l'excès de son

ambition. Voulant réunir les dignités ecclésiastiques et civiles, il se fit nommer à l'archevêché de Thessalonique. Ceux dont il réprimoit la cupidité lui intentèrent des accusations calomnieuses. Il ne trouva aucune ressource dans la foiblesse d'Alexis, et le patriarche de Constantinople, qui pouvoit craindre qu'il n'ambitionnât dans l'Eglise une plus haute dignité, le déposa dans un synode, comme coupable de crimes énormes, qui ne furent jamais prouvés.

L'Empereur, dont le caractère n'avoit aucune consistance, et qui étoit assez peu belliqueux, s'engagea, pour se venger de l'enlèvement de deux chevaux, dans une guerre qui lui fit perdre plusieurs villes en Phrygie. Le sultan d'Egypte lui envoyoit deux coursiers arabes; Kaïchosroës, sultan d'Icone, s'en saisit, et se repentant d'avoir, pour un sujet si léger, troublé la bonne intelligence qui régnoit entre ses Etats et ceux de l'Empire, envoya en faire des excuses. Alexis en devint plus fier, crut être redouté, ordonna d'arrêter tous les sujets du souverain d'Icone, qui étoient à Constantinople pour leur commerce, et abandonna leurs effets au pillage. Le sultan fut le premier en campagne, ravagea les bords du Méandre, s'empara de plusieurs places, fit une quantité de prisonniers, qu'il emmena dans son pays, et auxquels la douceur de sa domination et ses

bienfaits firent aisément oublier le leur. Un territoire fertile fut assigné à ces captifs ; et quantité de Grecs, jaloux de leur bonheur, des villes entières même, vinrent avec empressement le partager, et habitèrent la sultanie d'Icone. Alexis avoit d'abord envoyé contre Kaïchosroës un corps de troupes commandé par un officier si jeune qu'il étoit à peine en état de porter les armes. Aussi cet enfant ne fit-il autre chose que d'enlever quelques troupeaux, qu'il se hâta d'emmener en triomphe à Constantinople.

L'Empereur, s'arrachant avec peine du séjour enchanteur des îles de la Propontide, vint en Bithynie pour arrêter les progrès de l'ennemi ; mais il ne put se sevrer de ses plaisirs que pendant l'espace d'un mois, et courut les reprendre, sans avoir fait d'autre exploit que de s'être montré un moment à son armée. Ce prince fatiguoit ses troupes par des marches continuelles. Il se mettoit à leur tête, tantôt en Europe, tantôt en Asie, comme pour aller chercher l'ennemi, et revenoit avant de l'avoir aperçu. Ses soldats, harassés sans aucun fruit, quittoient avec peine leurs foyers, où ils ne rapportoient que la honte et le mépris. Aussi l'État tomboit-il dans un tel degré d'avilissement, qu'Alexis étant dangereusement malade, et n'ayant pas de fils, les hommes les plus vils se crurent as-

sez de capacité pour le gouverner, et osèrent se mettre sur les rangs.

La guérison de l'Empereur mit fin à ces ignobles cabales. Dès que le mal lui eut donné quelque relâche, il se rendit à Thessalonique pour combattre un aventurier nommé Chryse. C'étoit un Valaque intrépide qui avoit passé au service de l'Empire à la tête de cinq cents de ses compatriotes, à l'époque où Pierre et Azan en avoient secoué le joug. On lui avoit confié en Macédoine la garde d'une place importante. Il s'y rendit indépendant et fit aux Grecs une guerre ouverte. L'année précédente, Alexis avoit encore marché contre lui ; mais n'ayant aucune suite dans l'esprit, et quittant toujours à regret la vie molle de la cour, il y étoit retourné sans avoir rien entrepris. Cette fois il attaqua, au bord du Vardari, une forteresse que la nature et l'art avoient tellement fortifiée, que le rebelle se croyoit, dans cet asile, en état de braver toutes les forces de l'Empire. Les officiers les plus expérimentés étoient d'avis de s'emparer d'abord de tout le pays des environs ; mais les eunuques et la jeunesse de la cour, qui brûloient de revoir les retraites de la Propontide, ne permirent pas à l'Empereur de les écouter. Les Grecs donnèrent dans cette occasion des preuves de valeur, et firent voir qu'un chef habile eût

pu encore en tirer parti ; la négligence et l'incapacité de celui qu'ils avoient les firent échouer. Pour retourner promptement à ses plaisirs, Alexis acheta la paix du Valaque, en lui cédant le canton dont il s'étoit emparé dans la Macédoine ; et quelque temps ensuite, pour conserver son amitié, il lui donna en mariage une princesse de son sang. A peine l'Empereur avoit quitté la Macédoine, que les Patzinaces vinrent la dévaster. Après avoir parcouru librement toute la province, ils se retirèrent de même, chargés de ses dépouilles.

Tandis qu'on ravageoit, avec cette impunité, une portion intéressante de l'Empire, la cour n'étoit occupée que de fêtes à l'occasion du mariage de deux filles de l'Empereur : l'une d'elles, Anne, épousoit Théodore Lascaris, l'aîné de six frères, tous pleins de bravoure. On étoit alors à la veille du carême, et les Grecs, plus conséquens que les autres peuples chrétiens, se préparoient à la pénitence par la suspension des spectacles et des amusemens publics. Les jeunes époux obtinrent de l'Empereur une dispense de la règle ; mais ne voulant pas que le peuple assistât aux jeux, Alexis les renferma dans l'enceinte d'un de ses palais, où l'on prépara un cirque et l'on dressa un théâtre : ce furent les princes, les ministres, les sénateurs et leurs

enfans qui firent les fonctions de cochers et de comédiens, et l'on crut, au moyen de cette indécence, n'avoir pas violé l'usage et la discipline de l'Eglise.

Ces réjouissances furent troublées par la nouvelle de la révolte d'Ivan. On l'avoit envoyé à Philippopoli pour arrêter les courses de ses compatriotes. Il y rendit d'abord d'importans services; mais il finit par abuser de sa commission pour s'établir une souveraineté. Il attiroit à lui, par ses largesses, un grand nombre de Bulgares, qui remplaçoient les troupes grecques qu'il congédioit. Alexis, prévenu en sa faveur, approuvoit cette conduite sur laquelle on chercha vainement à lui ouvrir les yeux; il ne fut désabusé que par une révolte ouverte. Manuel Camyse, général estimé parmi les Grecs, fut chargé de la combattre. Ivan lui tendit un piége; il y donna, perdit son armée, et fut pris. L'Empereur, au lieu d'offrir aussitôt de le racheter, eut l'indignité de ne voir dans la disgrâce de son général, qui étoit son parent, que la facilité de lui enlever les biens considérables qu'il possédoit. Il se félicita d'avoir gagné, par sa défaite, plus que ne lui eût valu la plus belle victoire; et pour n'être pas importuné des plaintes de la famille du prisonnier, il fit enfermer sa femme et son fils. Dans la suite, Camyse ayant supplié ce prince d'acquitter du

moins le prix de sa rançon sur tous ses biens qu'il déclaroit lui céder, en éprouva un refus. Le désespoir le jeta entre les bras de Chryse, redevenu l'ennemi de l'Empire, et il fit payer cher aux sujets l'ingratitude du maître. Alexis étoit fort embarrassé sur les moyens de réduire Ivan, guerrier féroce, qui, dans ses festins, se faisoit un jeu cruel de couper en pièces ses prisonniers, et dont le seul nom faisoit trembler les troupes impériales; il pensa ne pouvoir s'en délivrer qu'en le trompant, lui fit faire des propositions de paix, lui accorda tout ce qu'il voulut, et jura l'observation du traité sur l'évangile. Ivan se rendit près de lui sur la foi de ses sermens, fut arrêté et mis dans les fers. Alexis crut avoir obtenu à bon marché un succès qui ne lui coûtoit qu'une perfidie et un parjure.

L'Impératrice, en son absence, avoit, par sa fermeté, maintenu le repos à Constantinople. Une faction puissante ayant cherché à soulever le peuple, elle en fit arrêter et punir le chef, ce qui renversa le complot. Cet acte de vigueur lui inspira de l'orgueil et de la vanité. Se croyant supérieure à son sexe, elle en dédaigna toutes les bienséances, et ne se livra plus qu'à des habitudes viriles. Vêtue en homme, un oiseau sur le poing, elle couroit les forêts à la tête d'une troupe de chasseurs, dont elle se piquoit de surpasser

la force et l'audace. Le peuple n'osant censurer ouvertement ses travers, instruisit plusieurs de ces oiseaux qui articulent des paroles, leur apprit des traits satiriques, et les laissa voler en liberté : l'Impératrice connut par leur organe ce qu'on pensoit de sa conduite.

L'état jouit de quelque repos en Asie, grâce à l'ambition des fils d'Azzeddin, qui se disputoient l'héritage de leur père. Le sage et l'humain Kaïchosroës fut chassé d'Icone par un de ses frères. Après avoir vainement imploré le secours de plusieurs princes, il sollicita celui d'Alexis, qui n'eut pas le bon esprit de profiter de ces guerres civiles entre les Turcs, pour recouvrer quelques-unes des provinces enlevées à l'Empire. Le sultan d'Icone ne trouva qu'une froide indifférence à Constantinople, où il passa le reste de ses jours dans la triste condition d'un souverain dépouillé, pour qui l'on croit faire assez en plaignant son infortune.

Loin d'être en état de conquérir, l'Empire ne pouvoit même défendre les environs de sa capitale. Une armée innombrable de Comans ayant fait une irruption dans la Thrace, ne trouva aucune résistance, et ces barbares seroient venus jusqu'aux portes de Constantinople, sans une attaque imprévue qui les rappela dans leur pays. Les Russes, nouveaux chrétiens, animés de la

ferveur ordinaire aux néophytes, s'indignèrent de voir un peuple de leur religion attaqué par des infidèles; excités par leur archevêque sans avoir aucune alliance avec l'Empire, sans être appelés à son secours, ils firent une diversion en sa faveur, en se jetant sur le pays des Comans, qu'ils forcèrent par-là d'abandonner la Thrace pour défendre leurs foyers.

La foiblesse du gouvernement se faisoit encore mieux sentir, s'il est possible, dans l'intérieur: la violence et l'audace n'avoient plus de frein. Un banquier très-actif et très-avare avoit amassé d'immenses trésors dont il ne faisoit aucun usage. De jeunes seigneurs complotèrent de le délivrer d'un fardeau qui ne pouvoit que lui causer d'inutiles soucis. Ils forcèrent pendant la nuit les portes de sa maison, fouillèrent partout sans rien trouver, et n'en pouvant tirer aucun éclaircissement, résolurent de le tenir prisonnier chez lui jusqu'à ce qu'il eût révélé son secret. Cette violence fit du bruit, et ces brigands titrés furent contraints de lâcher leur proie; mais on ne dit pas qu'ils aient été punis. On vit dans le même temps une scélératesse d'un genre différent et si extraordinaire, qu'il n'en existe peut-être pas d'autre exemple. Jean Lagus, préfet de Constantinople, jugeoit en cette qualité les délits contre la police, et avoit l'intendance des prisons. Dépositaire des

aumônes de la charité en faveur des prisonniers, il avoit l'infamie de se les approprier; c'étoit là son moindre crime, et c'étoient aussi ses moindres profits : il en tiroit bien davantage des voleurs qui étoient en prison, et qu'il regardoit comme ses commis. Maître et bienfaiteur des geoliers, il faisoit sortir de nuit ces prisonniers pour piller les maisons et les passans dans les rues. A leur retour, il partageoit le butin avec eux. L'Empereur averti de cet horrible manége, promit de le punir; mais sa paresse différant toujours ce qui ne devoit comporter aucun délai, il survint une sédition qui sauva le coupable. Lagus ayant condamné au fouet un artisan qui l'avoit mérité, les camarades du malfaiteur attroupèrent ceux de la même profession, et ils coururent ensemble à la maison du préfet pour le mettre en pièces; il s'évada. Le peuple se joignit à ces gens de métier. Cette multitude s'étant portée à Sainte-Sophie, force la garde de Varangues qui étoit à ses portes, et demande à grands cris un autre Empereur. On se bat tout le jour; la ville est inondée du sang des citoyens et de celui des soldats; et, ce qui peint bien l'état de l'Empire à cette époque, le lendemain l'Empereur et le peuple sembloient avoir oublié ce qui s'étoit passé la veille, et une émeute aussi sanglante n'eut aucune suite.

Jamais occasion ne parut plus favorable pour

un usurpateur : l'incapacité absolue du prince en faisoit désirer un autre ; mais ceux qui osoient se mettre sur les rangs valoient encore moins qu'Alexis. Un certain Jean Comnène, surnommé le Gros, à cause de l'épaisseur de sa taille devenue énorme par les excès de la table, se fit de ses convives un parti assez nombreux ; ils le conduisent à Sainte-Sophie et le proclament Empereur : le peuple, dont il avoit l'avantage de n'être pas connu, le mène au palais ; les portes en sont enfoncées. Alexis étoit à Chrysopolis. Jean prend séance sur le trône d'or, donne des ordres et distribue les premiers emplois ; mais il se trouve tellement au-dessous de l'entreprise qu'il a osé former, qu'il pousse la négligence jusqu'à laisser le palais sans garde. Alexis envoya ce qu'il avoit auprès de lui de parens et de gens de guerre : ils assommèrent sans peine le stupide usurpateur.

L'état ne gagna rien à sa disgrâce : son souverain ayant épuisé les plus odieuses ressources de la finance, s'avisa de faire le métier de pirate. Il donna six galères à un capitaine, qui dépouilla, sur le Pont-Euxin, et les Grecs, et les Turcs avec lesquels on étoit en paix. Ceux qui vouloient défendre leurs biens, furent massacrés ou précipités dans la mer, les autres jetés nus sur le rivage. Les navigateurs ainsi pillés vinrent porter leurs plaintes à l'Empereur ; on ne les écouta

point. Le sultan d'Icone fit entendre les siennes; Alexis se justifia par un mensonge, en désavouant le capitaine, sujet rebelle, disoit-il, et déserteur de l'Empire. Cependant, pour prévenir la guerre, il consentit à indemniser les négocians de la sultanie. Quelques jours après, il écrivit à un scélérat de ceux qu'on nommoit *Bathéniens*, et qui faisoient profession d'assassinat, pour l'engager à le défaire du sultan. Ses lettres furent interceptées par le prince turc, et la paix fut rompue. Les événemens de cette nouvelle guerre ne sont pas assez importans pour mériter qu'on s'y arrête. L'Empereur, suivant sa coutume, ne fit que se montrer en Asie, et l'hiver sépara les deux armées sans qu'elles eussent mesuré leurs forces. Nous courons le plus rapidement qu'il nous est possible sur les guerres qui ne présentent en général que des scènes uniformes sans aucune action décisive, nous bornant à en citer les traits les plus remarquables.

Nous ne dirons qu'un mot de celle que l'Empire eut à soutenir contre Jean, vulgairement nommé Joannice, successeur de son frère Pierre au royaume de Bulgarie. Ce prince, dès qu'il fut sur le trône, forma le dessein de faire rentrer le pays sous l'obéissance de l'Eglise romaine. Il envoya dans cette vue une ambassade au pape Innocent III, dont il reçut le sceptre, la couronne,

ronne, un étendard sur lequel étoient peints une croix et les clefs de l'église, avec le droit de battre monnoie, privilége dont les papes en ce temps s'arrogeoient la concession. Malgré le zèle que Joannice affichoit pour la religion, c'étoit un barbare. Dans la guerre qu'il recommença contre l'Empire, ayant pris Varna, il fit précipiter tous ses malheureux habitans dans le fossé, et les ensevelit vivans sous la terre dont il le combla.

Les aventures de la fille aînée de l'Empereur, Eudocie, mériteroient peu d'être connues si elles ne peignoient les mœurs de son siècle. Elle avoit épousé un roi de Servie, Etienne, qui, peu après être monté sur le trône, l'avoit quitté pour un couvent, et l'avoit laissé à son fils aîné du même nom que lui, né d'un premier mariage. Le jeune prince devint amoureux de sa belle-mère, en fit son épouse après la mort de son père, ce qui étoit contre les lois de toute la chrétienté, et en eut plusieurs enfans. Sa passion s'éteignit, et sur des soupçons vrais ou faux contre sa vertu, il la fit dépouiller de ses habits et la chassa du palais, couverte à demi de quelques lambeaux. Alexis, qui avoit fait la guerre pour l'enlèvement de deux chevaux, laissa l'outrage de sa fille impuni.

Ce prince venoit de comprimer deux révoltes, entr'autres celle de Camyze, qu'il avoit poussé 5e. croisade.

au désespoir par ses mauvais procédés ; il venoit de traiter avec Joannice et avec Chryse qui avoit repris les armes, lorsqu'une nouvelle croisade se forma contre l'Orient. Les chrétiens de la Palestine, réduits à un état déplorable, appeloient à leur secours les princes d'Occident. Outre la principauté d'Antioche, jointe alors au comté de Tripoli, il ne leur restoit en Syrie que Tyr et Saint-Jean-d'Acre. Jérusalem étoit retombée en 1187 au pouvoir des Musulmans. Innocent III, pontife ambitieux et entreprenant, chargea un curé de Neuilly-sur-Marne, nommé Foulques, d'être le promoteur et le héraut de la guerre qu'il vouloit faire porter dans la Terre Sainte. Ce missionnaire parcourut la France et l'Allemagne, et alluma partout l'ardeur des combats. Les deux rois françois et anglois, devenus irréconciliables depuis leur expédition en Asie, et se défiant l'un de l'autre, ne jugèrent pas à propos de quitter leurs états. Ils permirent seulement à leurs sujets de prendre la croix, et les seigneurs d'Angleterre sentirent même qu'ils déplairoient à leur prince, en s'éloignant de sa personne. Innocent avoit envoyé des légats à Constantinople pour engager l'Empereur à seconder les croisés, et à réunir les deux Eglises, proposant à cet effet un concile général. Alexis répondit d'un ton de prophète, que le moment de la miséricorde de Dieu pour la délivrance de

la Palestine n'étoit pas encore arrivé. Quant au concile, il consentoit d'y députer, pourvu qu'il se tînt en Orient, où avoient été célébrés les huit premiers conciles généraux. Il relevoit l'Empire au-dessus du Sacerdoce. Enfin il pria le pape d'interposer son autorité pour lui faire rendre l'île de Chypre, ancien domaine impérial. S'il n'attaquoit pas, disoit-il, le roi titulaire de Jérusalem, qui s'en étoit emparé, c'étoit pour épargner le sang chrétien. Le pape répliqua, pour ce qui concernoit la Palestine, qu'il n'appartenoit pas aux hommes de fixer les momens déterminés par les décrets éternels, que leur devoir étoit de mettre la main à l'œuvre, en abandonnant le succès à la providence. Il combattoit les idées d'Alexis sur la prééminence de l'Empire, et soutenoit que le sacerdoce lui est autant supérieur que le soleil l'est à la lune, qui emprunte de lui sa lumière; ces deux astres étant, disoit-il, le symbole des deux puissances. Quant à l'île de Chypre, il répondoit qu'il prendroit de plus amples informations.

Le pontife, pour attirer les peuples à la croisade par les motifs spirituels et temporels, accorda rémission de tous péchés à ceux qui s'enrôleroient, et s'engagea pour lui et ses successeurs à prendre, sous la sauve-garde de Saint Pierre, leurs biens et leurs familles, pendant l'expédition. Il en-

joignit aux souverains (car le pape leur commandoit alors) d'affranchir les croisés de tout impôt, et d'annuler toutes les dettes usuraires qu'ils avoient pu contracter envers les juifs. Il les excepta de l'interdit jeté sur le royaume de France, à l'occasion du divorce de Philippe Auguste avec la reine Ingelburge; il ordonna, pour contribuer aux frais de l'entreprise, que les évêques et les monastères payassent le 40e. de leur revenu, taxa le Saint Siége au 10e., ainsi que les cardinaux, et fit fondre tout ce qu'il avoit de vases d'or et d'argent.

Sur la fin de l'année 1199, à la suite d'un tournois tenu dans un château situé sur l'Aisne en Champagne, une foule de seigneurs françois prirent la croix, entr'autres Mathieu de Montmorency, Geoffroi de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, qui nous a laissé le récit de cette expédition, et quatre évêques. L'année suivante, Baudouin, comte de Flandre et du Hainaut, sa femme, ses frères, deux seigneurs anglois seulement, une foule de chevaliers italiens et allemands se croisèrent de leur côté. Plus de la moitié de l'Europe se mit en mouvement. L'Espagne, toujours aux prises avec les Musulmans établis dans son sein, ne participa point à cette croisade. L'expérience ayant dégoûté de la route de terre, on résolut de s'embarquer. On n'avoit point de

vaisseaux. Les Vénitiens, les Génois, les Pisans se disputoient alors l'Empire de la Méditerranée. On arrêta de recourir aux premiers, qui avoient une plus nombreuse marine. Six commissaires leur furent envoyés pour traiter avec eux. Ils s'adressèrent au doge Henri Dandolo, un des grands personnages de son siècle. Les conventions pour le transport et les vivres furent arrêtées avec le sénat, et la république promit de plus de fournir au moins 50 galères à ses frais, parce qu'elle auroit la moitié des conquêtes. Ce traité fut confirmé par tout le peuple, assemblé dans l'église de Saint Marc. Les députés s'y étant rendus pour obtenir son consentement, un d'eux, Geoffroi de Ville-Hardouin, prit la parole au nom de tous. « Les plus puissans barons de France, » dit-il, nous ont envoyés vers vous pour vous » prier d'avoir pitié de Jérusalem, et de vouloir » bien les accompagner. Ils vous ont choisis » comme la nation la plus puissante sur mer; » ils nous ont ordonné de nous jeter à vos pieds, » et d'y demeurer jusqu'à ce que vous leur ayez » promis de secourir la Terre Sainte. »

On répondit par des acclamations. Il fut décidé qu'on commenceroit par attaquer l'Egypte, la principale ressource des Sarrasins et des Turcs. On demanda la confirmation du traité au pape, qu'on regardoit comme le directeur de l'entre-

prise ; il l'accorda volontiers, néanmoins avec cette restriction que les croisés ne causeroient aucun dommage aux nations chrétiennes, à moins qu'ils n'éprouvassent des obstacles de leur part ; et même qu'en ce cas ils ne pourroient agir offensivement qu'avec l'approbation du légat de Rome. Les Vénitiens qui avoient des desseins secrets, ne voulurent pas souscrire à cette clause. Pise et Gênes refusèrent de concourir à l'expédition. Le commandement fut donné à Boniface, marquis de Montferrat, prince généreux et guerrier, cousin du roi de France, et frère de ce fameux Conrad de Montferrat qui avoit été gendre de l'Empereur Manuel. Les croisés se réunirent à Venise. C'étoit l'élite des guerriers de l'Europe, la plupart vétérans et d'une bravoure à toute épreuve. On députa au pape pour le prier d'obtenir du secours d'Alexis. Il répondit que ce monarque avoit promis de fournir des vivres aux croisés, que s'il manquoit de parole, le Saint Siége leur permettroit d'en prendre de force. Les Vénitiens, dont la flotte étoit prête, sommèrent les chefs de payer ce qu'on avoit stipulé pour le passage. La quête qu'on fit dans le camp, n'en put fournir qu'une petite partie, et un grand nombre de croisés, déjà ennuyés du voyage, parloient de s'en retourner. Les principaux seigneurs de l'armée firent porter au doge tout ce

qu'ils avoient d'argent, d'or et de diamans. Ce sacrifice ne compléta pas encore la somme. Dandolo, qui avoit une âme élevée, eût volontiers fait remise du reste; mais il étoit chef d'une république marchande. Pour tirer les croisés d'embarras, il proposa au sénat de les employer à reprendre Zara (en Dalmatie), place révoltée qui s'étoit donnée au roi de Hongrie, et en considération d'un tel service, d'attendre le paiement du reste de la dette, jusqu'au temps où les conquêtes des Occidentaux les mettroient en état de s'acquitter. Cet expédient fut approuvé des Vénitiens. Il s'en fallut beaucoup qu'il eût l'approbation de tous les croisés. Plusieurs objectoient qu'ils n'étoient venus que contre les Musulmans; que le roi de Hongrie, en possession de Zara, étoit non-seulement chrétien, mais croisé. Le pape défendoit ce siége, sous peine d'excommunication; mais Dandolo fit voir « que » le chef de l'Eglise, dont la puissance est toute » spirituelle, n'a aucun droit de faire la loi aux » princes; et que procurer l'impunité à la ré- » bellion, ce seroit autoriser le crime. » Le doge s'exprima avec tant d'éloquence et d'énergie, qu'il entraîna la plupart des croisés à son sentiment. Quoique plus qu'octogénaire, il prit aussi la croix, et un assez grand nombre de ses compatriotes imitèrent son exemple.

Isaac espéra de remonter sur son trône par l'entremise des croisés. Son fils Alexis, que l'Empereur, après l'avoir quelque temps tenu prisonnier, avoit remis en liberté, passa furtivement en Sicile, d'où il se rendit à Rome pour demander au pape sa médiation auprès des princes chrétiens en faveur de son père. Ce pontife, tout occupé de la conquête de la Terre Sainte, n'écouta pas ses sollicitations. Alexis envoya des députés aux croisés à Venise. Ils y furent accueillis. On convint avec eux, que si ce prince s'engageoit à les aider dans la conquête de la Palestine, on lui prêteroit réciproquement des secours.

Les croisés s'embarquèrent à Venise. Jamais flotte si nombreuse et si belle n'avoit paru sur le golfe Adriatique. Elle étoit de quatre cent quatre-vingts navires. Le doge commandoit en personne les cinquante galères qui formoient le contingent de la république vénitienne. Les soldats étoient au nombre d'environ quarante mille, tant cavaliers que fantassins, et après avoir réduit à l'obéissance de la république Trieste et d'autres places d'Istrie qui s'étoient soulevées, ils arrivèrent devant Zara, qu'ils forcèrent de capituler, et qu'ils abandonnèrent au pillage. On y passa l'hiver. Les deux nations (françoise et vénitienne.) eurent des quartiers séparés. La distribution qui s'en fit excita une sanglante querelle.

Les Vénitiens, au lieu de faire les honneurs dans une ville qui leur appartenoit, s'étoient emparés des plus beaux logemens. La fierté françoise s'en indigna. On se battit avec rage, et la croisade alloit s'ensevelir dans Zara, si le doge et les barons ne se fussent jetés au milieu de la mêlée, et ne fussent parvenus avec bien de la peine à séparer les combattans. Le pape, mécontent du mépris qu'on avoit fait de ses ordres relativement à la ville de Zara, écrivit aux croisés une lettre de reproches; il se plaignoit principalement des Vénitiens, qu'il regardoit comme les auteurs de la désobéissance. Les François députèrent au pontife pour s'excuser sur la nécessité de satisfaire leurs alliés, de qui dépendoit le succès de la croisade. Ils demandèrent quelle conduite ils devoient tenir avec les Vénitiens, qui ne croyant pas avoir mérité l'excommunication, ne jugeoient pas avoir besoin de s'en faire absoudre. Le pape leur ordonna de restituer ce qu'ils avoient du butin de Zara, et de renouveler leur serment d'obéissance au Saint Siége. A ces conditions, il vouloit bien les relever des censures qu'ils avoient encourues. Il leur recommandoit de ne communiquer avec les Vénitiens que par nécessité, et, si ceux-ci persistoient dans leur endurcissement, de s'en séparer dès qu'ils auroient passé la mer, et surtout de ne pas se joindre à eux dans les batailles,

de peur d'encourir la malédiction, tant de fois éprouvée par les armes des Israëlites, lorsque ceux-ci s'étoient associés aux infidèles. Bientôt cependant, le Saint Père s'appaisa et accorda l'absolution aux Vénitiens, dont tout le crime étoit d'avoir réduit une ville qui s'étoit révoltée contr'eux pour la quatrième fois.

Le fils d'Isaac, Alexis, avoit passé en Allemagne avec une députation de croisés pour traiter avec Philippe, duc de Suabe et roi des Romains, qui avoit épousé sa sœur Irène. Cette députation revint à Zara accompagnée des ambassadeurs de Philippe. Ils dirent au doge et aux barons: « Le » roi des Romains, en vous recommandant son » beau-frère, croit le mettre sous la protection » de Dieu même. Ce sera un prélude convenable » à votre sainte expédition, que de rétablir un » prince dépouillé par un perfide usurpateur. » Le succès de cette première conquête sera le » gage et le moyen de la seconde. Alexis promet » sur la foi des sermens les plus inviolables de » remettre l'Orient sous l'obéissance de l'Eglise » romaine; sachant que les dépenses de votre » armement ont épuisé vos ressources, il vous » offre deux cent mille marcs d'argent, des vivres » pour votre armée durant une année entière, » la restitution de ce qui a été enlevé aux Vé- » nitiens, en numéraire et en marchandises, sous

» le règne de Manuel. Il vous accompagnera en » personne en Egypte, ou, si vous l'aimez mieux, » vous donnera dix mille hommes à sa solde » pendant un an, et entretiendra tout le cours de » sa vie cinq cents chevaliers dans la Palestine. » Ces propositions furent pour les croisés un sujet de discorde. Les uns disoient « que c'étoit aban- » donner la cause de Dieu pour celle d'Isaac ou » du jeune Alexis; que leur vœu les appelant en » Syrie, ils ne pouvoient sans crime se porter » ailleurs. » Les autres répondoient: « qu'aller » directement en Syrie, c'étoit manquer l'objet » de leur vœu; qu'on ne sauroit s'y maintenir » sans le secours de la Grèce, et qu'on ne l'ob- » tiendroit que par le rétablissement d'Isaac. » La majorité se déclara pour ce parti; mais quantité de croisés se séparèrent de l'armée, les uns pour retourner en leur pays, les autres pour passer en Syrie. Cinq cents s'étant jetés dans un vaisseau marchand, firent naufrage et périrent tous. Un grand nombre d'autres furent tués, en traversant l'Illyrie, par des montagnards nommés *Martelos*. C'étoient des brigands qui n'avoient d'autre habitation que des cavernes ou le creux des arbres, et d'autres armes qu'une courte hache et une massue; courant avec légèreté au travers des rochers de ces montagnes, ils massacroient les voyageurs. Quelques seigneurs du pre-

mier rang passèrent au service du roi de Hongrie, croisé lui-même, mais ennemi des autres croisés depuis le siége de Zara, qu'une maladie l'avoit empêché de secourir.

Lorsque l'Empereur Alexis eut connoissance des mouvemens de son neveu, il écrivit au pontife romain, le regardant comme l'âme de la croisade, « qu'il ne devoit pas souffrir que des armes en » quelque sorte consacrées à la guerre contre les » infidèles fussent tournées contre les chrétiens; » que son neveu n'avoit aucun droit à l'Empire, » étant né avant que son père Isaac y fût par- » venu; qu'en ce cas la couronne devenoit élec- » tive, et qu'elle lui avoit été déférée selon les » lois par une élection libre. » Le pape répondit : « Que quand il auroit reçu une députation » de l'Empereur il en délibéreroit avec ses frères » les cardinaux, et qu'il tâcheroit de le satisfaire; » que cependant le jeune Alexis réunissoit bien » des suffrages en sa faveur, à cause de la rébel- » lion de l'Église grecque contre le Siége Aposto- » lique, dont il promettoit, lui, de reconnoître » la supériorité. » Comme tous les vœux du pape se portoient au recouvrement de Jérusalem, il n'étoit rien moins que favorable à l'entreprise sur Constantinople. Consulté par les croisés, il leur manda « que cette pensée ne pouvoit leur être suggérée » que par l'ennemi du nom chrétien (le démon);

» qu'ayant d'abord envisagé la Palestine, ils » ressembloient à la femme de Loth et regar- » doient en arrière; que leur changement avoit » déjà découragé grand nombre de croisés et » relevé la hardiesse des Sarrasins; que l'hété- » rodoxie des Grecs, ni l'usurpation d'Alexis » ne leur donnoient aucun droit de les attaquer, » n'étant juges ni des uns ni de l'autre. Qu'il » leur ordonnoit en vertu de l'autorité apostoli- » que d'aller droit à la Terre Sainte. » Cette lettre ne changea rien à la résolution des croisés. On prétend qu'ils vinrent à bout d'adoucir la répugnance du Saint Père; mais ils ne purent jamais la détruire entièrement.

Le jeune Alexis alla les joindre avec un 1203.
nombreux cortége de seigneurs allemands envoyés par son beau-frère Philippe. Il renouvela les promesses faites en son nom, et en ajouta d'autres, avec cette ardeur qui dure communément autant que l'infortune. Durazzo se rendit au jeune Alexis, et Corfou aussi. On passa quelques jours dans cette île riche et fertile pour recueillir des vivres. La faction opposée à l'entreprise sur Constantinople, entraîna pendant ce séjour la moitié de l'armée dans son parti. Elle délibéroit sur les dernières mesures à prendre; les chefs sentant que la force seroit impuissante, eurent recours aux plus humbles supplications.

Ils se rendirent vêtus d'habits de deuil, précédés de la croix, au lieu de la conférence, et tombant aux pieds des factieux : « Nous sommes résolus, » dirent-ils, de demeurer prosternés, et de mou» rir à vos yeux, si nous ne pouvons obtenir » que vous soyez fidèles aux sermens qui nous » ont unis. » Ces paroles et l'état d'humilité où les mécontens voyoient leurs maîtres, leurs parens, leurs amis, désarmèrent la faction, et la concorde rentra dans le camp. On quitta Corfou, et l'on rencontra aux environs du cap Malée deux vaisseaux qui revenoient de la Palestine; ils faisoient partie d'une flotte flamande commandée par Jean de Nesle, châtelain de Bruges, qui avoit passé de Marseille en Syrie contre les ordres de Baudouin, comte de Flandres. Ce fut pour celui-ci une perte irréparable, parce qu'il y avoit mis l'élite des soldats sous la conduite de chevaliers distingués qui avoient juré sur l'évangile de le venir joindre, ce qu'ils ne firent jamais. Cette portion de l'armée des croisés n'avoit éprouvé que des malheurs. Les uns étoient morts de la peste, les autres avoient été pris par les Turcs; enfin quelques-uns échappés au désastre revenoient en Europe, Les îles de Négrepont, d'Andros, la ville d'Abydos se soumirent. Les croisés gagnant la côte d'Asie, entrèrent dans le port de Chalcédoine, ville située à l'embouchure du Bosphore, qui la sépare

de Constantinople par un canal d'environ deux lieues de largeur. Cette cité, autrefois rivale de Bysance, mais souvent ruinée, étoit beaucoup déchue. L'infanterie s'étant remise en mer, remonta le Bosphore jusqu'à Chrysopolis, qui commençoit à être connue sous le nom de Scutari. La cavalerie vint par terre se poster sur le rivage au-dessus de la flotte.

L'Empereur jusque-là n'avoit pas songé à sa défense; il possédoit peu de vaisseaux; encore étoient-ils dépourvus d'agrêts et de mâtures. Les eunuques gardiens de ses parcs et de ses forêts, ne permettoient pas d'y couper un arbre, préférant l'intérêt de la chasse du prince à celui de sa marine. Le grand amiral qui avoit épousé une sœur de l'Impératrice, vendoit à son profit jusqu'aux clous des navires, et l'Empereur le souffroit. Tout entier à ses plaisirs, son occupation presque unique étoit de se pratiquer d'agréables promenades et des vues ravissantes, d'applanir des collines, de combler des vallons, de transporter des forêts dans les environs de ses maisons de plaisance. Pour fournir à ces dépenses, sans retrancher de son luxe et de ses profusions, il écrasoit le peuple sous la masse des impôts. La perte de Durazzo et de l'île de Corfou lui avoit causé quelque inquiétude; mais les compagnons de ses amusemens l'eurent bientôt rassuré. Il

tournoit en risée l'audace des Latins. Cependant lorsqu'il vit leur flotte rangée devant le port de Scutari, ses yeux s'ouvrirent; il fit radouber en diligence une vingtaine de vieilles galères, sortit avec ce qu'il avoit de troupes en état de combattre, et vint avec elles camper au bord du Bosphore, au-dessus du golfe de Céras, à dessein d'empêcher la descente.

Pendant que les croisés furent à Scutari, un de leurs détachemens composé de François, rencontra cinq cents chevaliers grecs. Aussitôt il vole à la charge. Les Grecs effrayés de la seule approche de ces hommes de fer, qu'ils appeloient les diables d'Occident, tournent le dos. Le grand amiral qui les commande est le premier à fuir. Le lendemain arrive un député de l'Empereur, qui dit aux croisés : « Mon maître ignore quelle » raison a pu déterminer des chrétiens à porter » la guerre dans les Etats d'un prince chrétien. » Votre dessein est, dit-on, d'arracher la Terre » Sainte des mains des infidèles. Il se fera un » honneur de s'associer à cette pieuse entreprise. » Il est prêt à vous aider de tout son pouvoir, » et de tous ses moyens; sortez seulement de » ses terres. Ce seroit avec douleur qu'il se ver- » roit contraint d'armer contre vous des forces » qu'il est disposé à employer pour vous; ce n'est » pas la crainte qui lui dicte ce langage pacifi-

» que.

» que. Il ne lui seroit pas difficile de repousser » une armée vingt fois plus forte que la vôtre. » Conon de Béthune, le plus éloquent de ces guerriers, chargé de la réponse, dit : « Votre maître se trompe, nous ne sommes point entrés » dans ses Etats. Cet Empire n'est pas le sien ; » c'est celui de son frère, c'est le patrimoine de » ce jeune prince que vous voyez au milieu » de nous. Quant au motif qui nous a décidés, » il devroit le connoître, il devroit savoir qu'un » usurpateur est l'ennemi de tous les princes. Il » n'a qu'une ressource pour nous désarmer, » c'est de venir se mettre à la merci de son neveu. Nous lui garantissons qu'il en recevra de » quoi vivre honorablement dans un repos préférable à une souveraineté usurpée. S'il refuse » ces conditions, ne soyez pas assez hardi pour » revenir en proposer d'autres. » Les croisés passèrent le Bosphore pour se porter devant Constantinople. L'Empereur les attendoit à la descente avec soixante-dix mille hommes. Dès qu'on en fut venu aux mains, les Grecs lâchèrent pied, abandonnant et leur camp et le rivage. On voulut essayer si la vue du jeune Alexis produiroit quelque mouvement. Un héraut, en le montrant, crioit à la multitude qui bordoit les remparts : « Voici l'héritier du trône ; reconnoissez » votre légitime souverain ; ayez pitié de lui et

» de vous-mêmes. » Mais la crainte rendit le peuple sourd à cette invitation.

Au delà du golfe de Céras, qui faisoit le port de Constantinople, s'élevoit en amphithéâtre sur une colline, le faubourg de Péra ou Galata. C'étoit un des quatorze quartiers qui partageoient la capitale. Le peuple, dont l'ignorance extrême égaloit celle où étoit alors plongé l'Occident, croyoit que l'épître de Saint-Paul *ad Galatas*, avoit été adressée aux habitans de ce faubourg; il étoit défendu par une tour très-forte, à laquelle étoit attachée une chaîne de fer; elle fermoit l'entrée du port en s'accrochant par l'autre extrémité à la citadelle, située à la pointe de la ville sur la rive du Bosphore. Pour disposer l'attaque par terre et par mer, il falloit se saisir de la tour de Galata, et faire entrer les vaisseaux dans le golfe. On fut prévenu par les assiégés qui firent une sortie et assaillirent le camp. On les repoussa, et une partie des fuyards s'étant sauvés vers la tour, furent poursuivis de si près, que les vainqueurs y entrèrent avec eux, et en demeurèrent les maîtres. En même temps, la flotte des Vénitiens ayant brisé la chaîne, força l'entrée du port, et vint y mouiller. Après quelques jours employés à préparer les machines, on fit un mouvement. La flotte et l'armée arrivèrent ensemble à l'embouchure du fleuve Barbysès qui se décharge à

la pointe du golfe, et s'y arrêtèrent. Les Grecs, après avoir rompu le pont qui ouvroit l'entrée dans la plaine de Constantinople, se tenoient sur le bord opposé. Ils furent écartés à coups de traits et de pierres, et le passage fut rétabli; il leur eût été facile de le défendre; il n'y pouvoit défiler que trois cavaliers de front, et la population de la ville donnoit aux assiégés 20 combattans contre un; mais au premier pas qu'ils virent faire aux François sur le pont, ils coururent se cacher derrière leurs murailles. Avant d'en venir aux dernières attaques, on tenta encore les voies de conciliation. Quelques barons s'approchèrent des remparts; le jeune Alexis se présenta lui-même, on essaya d'engager les assiégés à une conférence; ils répondirent par des hostilités. L'usurpateur avoit persuadé au peuple qu'on avoit le dessein d'asservir son église à celle de Rome; ce qui avoit tellement aigri les esprits, qu'on ne voulut rien entendre. C'étoit une entreprise bien hasardeuse que d'assiéger avec moins de quarante mille hommes une ville si forte, qui comptoit un million d'habitans, qui renfermoit, à ce qu'on prétend, soixante mille cavaliers, outre une multitude innombrable de fantassins. L'enceinte des murs du côté de la terre, avoit deux lieues. Les fréquentes sorties causoient aux assiégeans des alarmes toujours renaissantes. Il leur falloit six à sept fois par jour se ranger en ba-

taille, et l'on n'avoit le loisir ni de se livrer au sommeil, ni de prendre ses repas. La campagne étoit couverte d'ennemis qui voltigeant de toute part empêchoient qu'on ne pût s'éloigner du camp pour aller au fourage et pour chercher des vivres, dont on commençoit à manquer. Après dix jours d'actions presque continuelles, les François et les Vénitiens donnèrent chacun de leur côté un assaut général. Les François ayant ouvert une brêche à un mur, firent les plus grands efforts pour y monter. Ils furent vaillamment repoussés par les Pisans auxiliaires, et par les Varangues, le meilleur corps des troupes impériales. Deux croisés furent pris et menés à l'Empereur qui tira vanité de ce mince avantage, comme d'une victoire importante. La plupart des barons couverts de blessures, se reposoient pour reprendre haleine. L'Empereur n'étoit que le spectateur oisif de tous ces combats, sans donner lui-même aucun ordre. L'action étoit encore plus vive du côté de la mer. Dandolo, le premier marin de son siècle, voyant que ses galères craignent d'aborder, que ses encouragemens, ses menaces, ses promesses sont sans effet, ordonne à l'équipage de celle qu'il monte de le mettre à terre. On lui obéit. Les matelots le prennent entre leurs bras et le descendent sur le rivage. Dès qu'on l'y voit, tenant entre ses mains l'étendard de Saint-

Marc, les capitaines honteux de leur pusillanimité s'empressent de voler à son secours. On se précipite, on débarque, on plante des échelles de tout côté. Les gros navires forment un autre genre d'attaque. Le long de chaque grand mât étoit attaché un pont-levis assez large pour donner passage à quatre hommes de front ; ce pont relevé et dressé au moment de l'attaque alloit, par une de ses extrémités, tomber sur les murs et les tours qu'il surpassoit en hauteur ; ensorte que les assaillans et les assiégés se battoient corps à corps. En même temps on sappoit le pied des murs. Tout-à-coup on aperçoit sur une tour l'étendard de Saint-Marc. A cette vue, les Grecs fuient, les Vénitiens en foule s'élancent sur la muraille, et s'emparent de vingt-cinq tours. L'Empereur effrayé ne sait trop s'il doit abandonner la ville, ou s'il peut encore la défendre. Cependant il essaye de résister, et rassemble ses forces ; les habitans se joignent aux soldats ; on marche aux Vénitiens qui descendoient dans la place. Ceux-ci voyant accourir un peuple immense qu'ils ne pourroient soutenir, l'arrêtent par l'incendie. En un moment tout est en feu dans une vaste étendue, et les Vénitiens regagnent leurs tours. Alexis saisit cet instant pour se porter sur l'armée françoise, qui n'étoit, en comparaison des ennemis, qu'une poignée d'hommes. Dandolo, abandon-

nant les tours, rentre dans ses vaisseaux, vole à la porte de Blaquerne où étoient les François, fait débarquer ses troupes et les joint à eux. Les assiégés, malgré l'extrême supériorité du nombre, craignent d'avancer. L'Empereur fait sonner la retraite et rentre dans la ville, au grand déplaisir de son gendre Lascaris, le plus brave des Grecs, et qui ne respiroit que le combat. Les croisés suivent les ennemis et en tuent plusieurs sans qu'ils osent tourner visage. Cette multitude assez nombreuse pour fouler les croisés aux pieds, si elle avoit eu le courage de les joindre, vient se mettre à l'abri de ses remparts. Alexis craignant d'être abandonné et livré, prend conseil, non de sa femme, trop intrépide pour lui suggérer une lâcheté, mais de ses courtisans et de sa peur, et se retire à Zagora (ville de Paphlagonie, actuellement détruite), n'amenant de toute sa famille qu'une de ses filles, et en laissant deux autres avec sa femme à Constantinople. La nouvelle s'en répand dans la nuit. Euphrosyne, qui pour régner a besoin d'un fantôme d'Empereur, assemble ses parens et ses amis, offre la couronne à qui voudra s'en saisir; personne n'ose accepter un si dangereux présent. Cependant le grand trésorier distribue de l'argent aux Varangues, au nom d'Isaac. De concert avec lui, les principaux de la ville ouvrent la prison à ce prince, et y met-

tent à sa place Euphrosyne et sa famille; on le conduit au palais de Blaquernes et on le fait asseoir sur le trône. Les croisés envoient des députés à l'Empereur pour lui demander la ratification du traité conclu avec son fils. Isaac après s'en être fait expliquer les conditions, dit : « Certes ces con-
» ventions sont de haute conséquence, et je ne
» vois pas trop le moyen de les accomplir; toute-
» fois vous nous avez si bien servis, qu'en vous
» donnant même tout l'Empire, on ne vous don-
» neroit que le juste prix de vos services; » et il ratifia le traité. Alexis fut aussitôt conduit en pompe à Constantinople, entre le doge et Baudouin. Les croisés le regardant en quelque sorte comme leur pupille, engagèrent son père à partager avec lui le titre et la puissance Impériale.

ISAAC II *et* ALEXIS IV.

Après la cérémonie de son inauguration, Alexis vint trouver les chefs de la croisade et leur dit : « Vous ne connoissez que trop l'anti-
» pathie des Grecs pour les nations latines. Ils
» ne peuvent me pardonner de vous devoir le
» trône. Jugez si j'ai encore besoin de vos se-
» cours. Si vous partiez incessamment, il me
» seroit impossible d'acquitter avant votre départ
» la dette que j'ai contractée envers vous. Je

» serois peut-être hors d'état d'y satisfaire jamais.
» Ma couronne et même ma vie ne seroient rien
» moins qu'assurées. Votre intérêt et le mien
» demandent que vous restiez ici jusqu'au prin-
» temps (on étoit alors au mois d'août); je
» vous défraierai pendant tout cet intervalle ; je
» paierai aux Vénitiens le loyer de leur flotte,
» et je préparerai la mienne pour vous accom-
» pagner. » Ces propositions parurent raisonnables, même avantageuses pour les croisés, et furent acceptées. Les prêtres qui se trouvoient parmi eux, jugèrent l'occasion favorable pour faire exécuter le premier article du traité ; ils demandèrent que le clergé de Constantinople abjurât les points de doctrine qui le séparoient de l'Eglise romaine. Isaac, fort peu instruit en ces sortes de matières, appuya leur proposition ; le patriarche déclara dans Sainte-Sophie en son nom, au nom de l'Empereur et de tous les chrétiens de l'Orient, qu'il reconnoissoit Innocent III pour le pasteur universel du troupeau fidèle, et promit de se transporter à Rome pour prêter serment entre les mains du pape, lui rendre hommage comme à son chef, et recevoir de lui le *Pallium*.

Les princes croisés, n'étant pas d'humeur à demeurer dans l'inaction jusqu'à leur départ pour la Palestine, conseillèrent au jeune Em-

pereur d'employer ce temps à réduire les pays qui ne le reconnoissoient pas encore, et à repousser l'usurpateur qui faisoit quelque mouvement. Leurs conseils étoient des ordres pour un prince qui ne se soutenoit que par leur assistance. A peine fut-il parti avec eux, que Constantinople éprouva un nouveau désastre, dont la cause remontoit à l'année précédente. Lorsqu'on avoit appris que les croisés devoient attaquer la ville, les habitans, toujours ennemis des Latins, entrèrent contr'eux dans une sorte de fureur. Quantité de marchands de diverses contrées occidentales avoient leurs magasins sur le port; le peuple les pilla et les détruisit, et les propriétaires n'échappèrent à la mort qu'en se cachant. Cette frénésie populaire étant passée, les négocians portèrent leurs plaintes à l'Empereur qui promit de les dédommager. Pour leur donner, en attendant, une preuve de bienveillance, il s'entremit de la querelle que la jalousie de commerce avoit fait naître entre les Vénitiens et les Pisans, dont l'animosité réciproque alloit jusqu'à se massacrer les uns les autres dans les rues, et parvint à les réconcilier; mais comme il n'avoit pas eu le temps, les moyens, ou la volonté d'indemniser les Latins avant sa fuite, le ressentiment de ceux-ci subsistoit tout entier. Un de ces marchands ruinés, buvant avec quelques

soldats flamands, invectiva contre les Grecs. « Ces misérables, dit-il, ne peuvent souffrir » les catholiques, tandis qu'ils caressent les Sar- » rasins, pour qui ils ont poussé la complaisance » jusqu'à leur bâtir une mosquée. » La colère des Flamands, échauffés déjà par la boisson, s'allume à ce nom de Sarrasin ; en qualité de croisés, ils pensent être tenus de commencer par égorger ceux-là. Ils courent à la mosquée, enfoncent ses portes, pillent, ou brisent tout ce qui s'y trouve. Les Sarrasins qui avoient fui d'abord, s'étant aperçus du petit nombre des assaillans, reviennent bientôt sur leurs pas avec une troupe d'Impériaux, tuent quelques Flamands et dispersent les autres. Une partie de ceux-ci, pleins de rage contre les Grecs, auxiliaires des Sarrasins, mettent en passant le feu à deux ou trois maisons. C'étoit au milieu de la nuit; l'incendie se répandit de tout côté, dura, dit-on, huit jours, et dévora tout dans l'espace d'une lieue. La plupart des Latins, qui avoient été bannis par l'usurpateur, et qui étoient rentrés dans la ville avec le jeune Alexis, se réfugièrent au camp des croisés. Il n'y avoit plus de sûreté pour eux parmi les Grecs. Ceux-ci accusèrent les François de leur désastre ; et il en resta dans le cœur des Impériaux l'impression d'une haine implacable.

Le jeune Alexis, après quelques foibles succès, revint à Constantinople, et s'y conduisit en imprudent. Charmé de la société des Latins, il passoit sa vie avec eux. Plus souvent dans leur camp que dans sa capitale, il partageoit leurs amusemens. Nourri dans l'infortune, n'ayant reçu qu'une éducation médiocre, il oublioit qu'il étoit Empereur, et la gaieté françoise ne s'en souvenoit guère. On le lui fit observer, et passant tout-à-coup à une autre extrémité, il déploya une fierté arrogante, ne reçut plus les Latins qu'avec hauteur, et se livra entièrement aux Grecs. Inconsidéré dans le choix de ses confidens et de ses conseillers, il les prenoit parmi ceux qui avoient été attachés à l'usurpateur, et les plus grands ennemis de son père. Isaac en étoit indigné, et ne l'étoit pas moins aussi du mépris de ses sujets qui, dans les acclamations publiques, ne le nommoient qu'après le jeune prince. Le père lui-même n'étoit pas plus sensé que le fils. Aveugle, accablé des infirmités d'une précoce vieillesse, il avoit la simplicité de croire, sur la foi des astrologues, qu'il recouvreroit la vue, la santé, la jeunesse même; et deviendroit monarque universel. Ils l'engagèrent à transporter de l'Hippodrôme dans son palais la figure du sanglier de Calydon; c'étoit, suivant eux, un talisman qui renfermoit le foyer des

séditions du peuple, fort semblable à ce furieux animal. La folie d'Isaac faisoit pitié ; mais Alexis étoit méprisé ; il avilissoit, disoit-on, l'Empire en payant tribut aux Latins, et l'Eglise, en l'asservissant au pontife de Rome. On abattit une belle statue de Minerve, haute de trente pieds, parce qu'ayant un bras étendu vers l'Occident, on l'accusa d'appeler les Latins à la destruction de Constantinople.

La plupart des grands n'étoient pas moins animés que le peuple contre les nations de l'Occident. Le plus accrédité dans la multitude par l'affectation de sa haine contre les Latins, étoit Alexis Ducas, surnommé *Murtzulphe* ; ce qui signifioit dans le langage grec de ce temps, que ses sourcils joints ensemble pendoient sur ses yeux. Dévoré d'ambition, il commença par travailler à s'insinuer dans la confiance du prince, et y parvint quoiqu'il eût, dit-on, été lui-même employé à l'opération qui avoit privé de la vue Isaac, dont il étoit proche parent. Le jeune Alexis le revêtit de la charge de protovestiaire, une des premières de l'Empire. Murtzulphe usa de son pouvoir et de son crédit pour faire aux Latins tout le mal dont il étoit capable, voulant par ce moyen capter de plus en plus la faveur du peuple, et le porter à se défaire de ses foibles souverains pour le mettre à leur place. Un jour,

il sortit de la ville avec quelques amis et quelques soldats qui lui étoient dévoués, et alla tomber sur un corps avancé de troupes françoises. Il espéroit, par cette hardiesse, entraîner après lui les gens de guerre, et peut-être même déterminer les Empereurs à l'appuyer; mais ces princes firent au contraire arrêter aux portes ceux qui vouloient le suivre, et les François lui tuèrent presque tout son monde. Rentré à Constantinople avec beaucoup de peine, et ne trouvant plus personne qui voulût le seconder contre les Latins, il se contenta d'intriguer sourdement parmi le peuple.

Les croisés touchoient au moment qu'ils 1204.
avoient fixé pour leur départ, et n'étoient pas encore payés des sommes convenues avec les souverains de Constantinople. Las d'être toujours bercés de promesses qui ne se réalisoient jamais, ils envoyèrent six députés à la cour. L'orateur de la députation (Conon de Béthune) dit à Isaac : « Vous n'avez pu oublier votre engage-
» ment : si vous l'exécutez, ce sera justice, et
» nous serons en paix; sinon, sachez que nos
» barons ne vous tiendront plus ni pour Empe-
» reur, ni pour ami, et qu'ils se feront raison
» par toutes les voies qu'ils pourront aviser. Ils
» ne savent point user de surprise, ni faire la
» guerre sans l'avoir déclarée. Choisissez le parti

» qui vous plaira. » Un discours si hardi fit pâlir toute l'assemblée ; les Grecs n'étoient point accoutumés à cette libre franchise. Il s'éleva un murmure confus : jamais, disoient-ils, personne n'avoit été assez audacieux pour défier l'Empereur en face. Les députés, voyant l'orage près d'éclater, se retirèrent promptement, et ne se crurent en sûreté que lorsqu'ils furent sortis de la ville. Les hostilités commencèrent dès ce moment, et les Grecs, soit sur terre ou sur mer, étoient battus aussitôt qu'on pouvoit les joindre. Pour suppléer au courage, ils employèrent la ruse, et sacrifièrent 17 grands navires chargés de matières enflammées qu'ils laissèrent, par un vent favorable, aller vers la flotte latine. Les Vénitiens, exercés aux opérations maritimes, s'étant jetés dans leurs chaloupes, accrochèrent ces brûlots avec autant d'intrépidité que d'adresse, et parvinrent à les éloigner de leurs vaisseaux. Alexis avoit autant à craindre de ses sujets que des croisés. C'étoit moins par haine contre ceux-ci que pour satisfaire le peuple de Constantinople, qu'il avoit essayé de brûler la flotte à laquelle il devoit son retour et son trône. Dans l'état de perplexité où il étoit réduit, il voulut se réconcilier avec les croisés ; il leur envoya Murtzulphe dont les perfides conseils causoient son embarras et ses malheurs. Il leur fit dire que

c'étoit le peuple qui leur faisoit la guerre contre son gré, et qui lui refusoit les moyens de s'acquitter envers eux ; que pour se les procurer, et se mettre lui-même en sûreté sous leur égide, il leur livreroit le palais de Blaquernes, d'où ils tiendroient en bride toute la ville. Pour gage de sa sincérité, il leur proposoit son serment et des otages. Ces offres furent acceptées; mais la multitude en ayant eu connoissance, elles ne purent être effectuées. Murtzulphe les avoit fait divulguer par ses émissaires. Le peuple, outré de fureur, se soulève, court à Sainte-Sophie, précédé du sénat et du clergé. La race des Ange y est maudite ; on délibère sur le choix d'un Empereur ; on offre le diadème à plusieurs, et, sur leur refus, on leur met le poignard sur la gorge, sans pouvoir vaincre leur résistance, tant cet honneur leur semble dangereux. Ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'on trouva un homme plus foible que hardi, qui voulut bien se charger du fardeau. C'étoit un jeune imprudent appelé Nicolas Canabe.

Alexis ne savoit à qui avoir recours. Toujours trompé par Murtzulphe, il l'envoie de nouveau implorer l'assistance des croisés. Le traître se jette aux pieds du marquis de Montferrat pour l'engager à se rendre au palais, et l'y amène secrètement. On y résout de faire entrer les François

dans le palais de Blaquernes afin de préserver l'Empereur de la fureur du peuple. Le marquis retourne au camp pour en amener des troupes ; Murtzulphe, de son côté, assemble toute la famille des Ducas, séduit les Varangues, avertit les habitans que les Latins doivent tenter de s'introduire la nuit suivante au palais de Blaquernes ; qu'ils aient à faire bonne garde, et qu'il se charge du reste. Au milieu de la nuit, il se rend à l'appartement d'Alexis, dont l'entrée étoit toujours ouverte au protovestiaire, et le trouvant endormi, lui crie de se lever ; que le peuple, instruit qu'il a mandé les Latins, va fondre dans le palais pour l'égorger. Alexis tremblant se réfugie dans ses bras : le scélérat le mène à des satellites apostés qui jettent le prince dans un cachot. Isaac, alors malade, meurt subitement en apprenant cette triste nouvelle. Dès le matin, Murtzulphe assemble le peuple, et se fait proclamer Empereur. On enchaîne Canabe, et on l'enferme au même lieu qu'Alexis. Deux fois on fait prendre à ce dernier un breuvage empoisonné. La force de son tempérament, ou peut-être quelque antidote le rend sans effet. Murtzulphe impatient descend lui-même au cachot, et, après avoir dîné avec le prince, se précipite brusquement sur lui, et, insensible à ses supplications et à ses larmes, l'étrangle de

ses

ses propres mains. Ce malheureux jeune homme avoit régné six mois. Canabe n'eut pas probablement un meilleur sort ; car il n'en est plus parlé dans la suite. Il avoit de la douceur, de l'esprit, et ne manquoit pas de courage. Tous ces crimes ne suffisoient pas à la sûreté de Murtzulphe. Craignant que les croisés ne voulussent l'en punir, il cacha d'abord la mort d'Alexis, et envoya inviter leurs chefs, au nom de ce prince, à venir souper avec lui, comme s'il eût encore vécu et régné, promettant de sa part d'achever le paiement de ce qui leur étoit dû. L'invitation fut bien reçue, et l'on devoit s'y rendre ; mais le prévoyant Dandolo pressentit quelque piége, et détourna les généraux de la croisade d'accepter ce repas, où ils eussent trouvé la mort. On fut bientôt informé de la révolution qui venoit de s'opérer à Constantinople. Chefs et soldats s'écrièrent qu'il falloit tirer vengeance des forfaits de Murtzulphe, et punir une nation infâme qui couronnoit les assassins. Les ecclésiastiques et le nonce du pape échauffoient encore les esprits. « Les Grecs, disoient-ils, se » révoltent contre Dieu même ; ils renoncent à » l'obéissance qu'ils avoient promise à l'Eglise » romaine. C'est justice, c'est piété de les exter- » miner tous. Leurs possessions appartiennent » aux exécuteurs de la vengeance divine. Le

» souverain pontife vous accorde, pour cette
» guerre religieuse, les mêmes indulgences que
» pour combattre les infidèles. » Telles étoient alors les maximes fanatiques du clergé. Murtzulphe essaya de persuader qu'il n'avoit point eu de part à la mort d'Alexis, en lui faisant faire de somptueuses funérailles.

ALEXIS V, DUCAS *dit* MURTZULPHE.

Ce grossier artifice n'ayant trompé personne, Murtzulphe sentit que la guerre étoit inévitable, et s'y prépara. Son principal espoir consistoit dans l'affection du peuple; il se la concilia par une familiarité basse, par sa jactance, par une affectation d'équité, de tempérance, de courage infatigable. Toujours une massue de fer à la main, c'en étoit assez, disoit-il, pour écraser une poignée de lâches ennemis. Le trésor public étoit vide; pour le remplir, il fit faire le procès à tous ceux qui, sous le gouvernement des Ange, s'étoient enrichis, par des voies illicites, aux dépens de l'Etat. Les confiscations qu'il en tira, le dispensèrent de fouler le peuple par de nouvelles taxes. Après avoir réparé les murs de la ville, que les attaques précédentes avoient endommagés, il essaya de brûler la flotte des Latins; mais il n'y réussit pas mieux qu'Alexis.

Les croisés s'avancèrent jusqu'à la porte de Blaquernes, et de là, les soldats, les valets mêmes de l'armée défioient les Grecs par des railleries. Quelquefois ceux-ci, poussés à bout, se hasardoient à sortir; ils étoient toujours vaincus. Pendant le siége, Henri de Hainaut, frère de Baudouin, partit un soir avec environ mille hommes, et le matin, se trouva aux pieds des murs de Philée, sur le Pont-Euxin, à l'endroit où se terminoit la longue muraille bâtie sous Anastase. C'étoit l'ancienne Phinopolis, célèbre dans les temps fabuleux par le palais de Phinée, qui reçut chez lui Jason et les Argonautes. La ville fut emportée en peu d'heures et saccagée; le pillage dura trois jours. Murtzulphe, informé de cette excursion, sortit pendant la nuit de Constantinople avec une troupe beaucoup plus nombreuse que celle des Latins, et s'alla poster en embuscade sur leur route pour les attaquer au retour. Malgré la surprise et l'avantage du nombre, il fut vaincu, et pensa être pris. Il laissa sur le champ de bataille son bouclier, ses armes et beaucoup de ses gens; et, ce que les Grecs regrettèrent infiniment davantage, une célèbre image de la Vierge, dont les Empereurs ne se faisoient précéder que dans les occasions périlleuses. Murtzulphe, comptant peu sur le courage des siens, et craignant beaucoup celui des

croisés, tenta les voies de la négociation. Quelque répugnance qu'on eût à traiter avec un tel monstre, on écouta ses propositions, et l'on tomba d'accord sur tous les points, excepté l'obéissance à l'Eglise romaine que l'usurpateur ne voulut jamais jurer. Il protesta même qu'il s'ensveliroit avec tous les Grecs sous les ruines de l'Empire, plutôt que de soumettre l'Orient au pontife romain. Il craignoit sans doute, par une telle soumission, de perdre l'affection du peuple ; car un scélérat de cette espèce devoit être bien indifférent à toutes les religions. Cependant, en ces siècles de ténèbres, il n'étoit pas rare d'allier une sorte de dévotion aux crimes les plus atroces. Les croisés décidés à donner l'assaut, et ne doutant pas du succès, réglèrent d'avance les suites de leur conquête, pour prévenir tout sujet de querelle. Ils convinrent 1°. d'obéir sans réserve, après la réduction de la ville, aux commandans qui seroient choisis par le suffrage commun des François et des Vénitiens. Sous le nom de François, étoient compris les croisés de toutes nations, les Vénitiens exceptés. 2°. Que le butin seroit partagé également entre les François et les Vénitiens ; et ceux-ci devoient retenir sur la part des autres ce qui leur restoit dû pour le frêt de leurs vaisseaux. 3°. Que pour donner un nouveau maître à Constantinople, on

nommeroit, par le suffrage de toute l'armée, six électeurs françois et autant de Vénitiens, qui choisiroient un Empereur parmi les croisés, et s'il arrivoit que les François en nommassent un et les Vénitiens un autre, le sort en décideroit. 4°. Qu'il possèderoit en domaine le quart de la conquête, avec les deux palais de Bucoléon et de Blaquernes. 5°. Que le clergé de la nation qui n'auroit pas eu l'avantage de donner le souverain, nommeroit le patriarche. 6°. Que les François et les Vénitiens demeureroient un an au service du prince. 7°. Que des commissaires, moitié françois, moitié vénitiens, distribueroient, selon leur conscience, à la pluralité des voix, les fiefs, charges, dignités, qu'ils détermineroient le service et les devoirs auxquels les croisés seroient tenus envers l'Empereur. 8°. Que le pape seroit supplié de confirmer ces conventions (dont je ne cite que les principales), et de prononcer l'excommunication contre ceux qui refuseroient de s'y soumettre, ou qui les violeroient. 8°. Que le Doge, par un honneur spécial, seroit dispensé de prêter serment à l'Empereur, privilége purement personnel, et qui ne s'étendroit à aucun de ceux auxquels passeroient les fiefs ou les dignités dont il pourroit être revêtu.

La ville ne fut attaquée que par mer. Le pre-

mier assaut ne réussit pas; les croisés essuyèrent même une perte assez considérable. Après deux jours de repos, on en donna un second (le 12 avril); il étoit déjà midi, et les Grecs avoient encore l'avantage, lorsqu'un vent du nord pousse près du mur deux navires latins que montoient les évêques de Soissons et de Troye. Une échelle y est appliquée, et aussitôt un François, André d'Urboise, et Pierre Alberti, Vénitien, sont au haut d'une des tours. Ce dernier est tué par un croisé qui le prend pour un Grec. Les drapeaux des deux évêques sont les premiers plantés sur la muraille, qui est bientôt couverte de Latins. Au même instant, trois portes sont renversées par les béliers, et toute l'armée se précipite dans la ville. Les prêtres et les moines qui se trouvoient en grand nombre parmi les croisés, travaillent à calmer la fureur de la victoire. Malgré leur zèle, deux mille hommes sont tués. Les assiégeans n'en perdent qu'un seul dans l'intérieur des murs, encore est-ce par une chute de cheval. La nuit étant venue, les vainqueurs se logent près des murailles et des tours dont ils se sont emparés. Quelques Allemands, craignant d'être attaqués, mettent le feu aux maisons d'alentour; il ne put être éteint qu'au bout de vingt-quatre heures; et cet incendie, le troisième depuis l'arrivée des croisés, consuma, selon Ville-Hardouin, plus

d'édifices qu'il n'y en avoit alors dans les trois plus grandes villes de la France. Murtzulphe se sauva, emportant ce qu'il avoit de plus précieux, et emmenant avec lui Euphrosyne, femme de l'usurpateur Alexis, et sa fille qu'il avoit épousée pendant le siége, du vivant d'une autre femme, qui elle-même avoit remplacé une première encore vivante. Il avoit régné deux mois. Tel fut le salaire de tant de crimes dont il s'étoit souillé.

En moins de six mois, Constantinople avoit vu cinq Empereurs, dont trois avoient perdu la vie, et deux (fugitifs), devoient craindre de ne pas la conserver long-temps. La flamme dévoroit une partie de la ville, et les ennemis, établis dans son enceinte, n'attendoient que le jour pour la saccager. Dans cette déplorable situation, il se trouva encore des hommes assez éperdument ambitieux pour se disputer un sceptre qu'il falloit arracher des mains du vainqueur. Dès qu'on sut que Murtzulphe avoit abandonné la ville, Lascaris et Théodore Ducas, tous deux d'une naissance illustre; tous deux connus par leur courage, coururent avant le jour à Sainte-Sophie. Le clergé et une troupe de peuple les y suivirent; et là chacun des contendans fait valoir ses prétentions. Lascaris l'emporte. Il est proclamé Empereur; mais il déclare ne vouloir prendre que le titre de despote jusqu'à ce qu'il ait rétabli les

affaires de l'Empire. Personne n'en eût été plus capable, si les instrumens n'eussent pas failli entre ses mains, si les Grecs n'eussent pas perdu toute énergie. Dès qu'il fut élu, il se rendit avec le patriarche sur la grande place. La multitude s'étant assemblée autour de lui, il fit les plus grands efforts pour l'encourager à se défendre. « Comptez le nombre de vos ennemis, dit-il, » et considérez le vôtre; une poignée de Bar- » bares détruira-t-elle un Empire établi depuis » 2000 ans? » Il tâcha d'aiguillonner le courage des Varangues. Son discours fut interrompu par le son de la trompette ennemie; aussitôt les Grecs effrayés se dispersèrent.

Dès le point du jour, les chefs des croisés ordonnèrent le pillage, en recommandant d'épargner la vie des vaincus et l'honneur des femmes, et en rappelant aux soldats qu'ils devoient, sous peine de la vie, ainsi qu'on en étoit d'avance convenu, rapporter toutes les choses dont ils se saisiroient, au magasin général, d'où elles seroient distribuées à chacun, dans une proportion équitable. Les évêques ajoutèrent l'excommunication contre quiconque en détourneroit la moindre partie, et dépouilleroit les églises. Toutes ces défenses furent transgressées. On pilla les églises, et la pudeur eut plus d'un outrage à essuyer. Constantinople souffrit tous les fléaux qui déso-

lent communément les villes prises par escalade. Les généraux, pour prévenir, ou du moins diminuer les massacres, laissoient les portes ouvertes aux fugitifs. L'historien Nicétas, un des personnages les plus distingués de l'Empire, fut du nombre. Le patriarche l'accompagnoit, monté sur un âne, n'emportant qu'une méchante tunique. Les jeunes filles, dans leur fuite, se barbouilloient le visage pour échapper à la brutalité du soldat. Le butin fut immense. Ville-Hardouin, témoin de ce pillage, en fut tellement ébloui qu'il s'écrie en le décrivant, que, depuis la création du monde, il n'en avoit jamais été fait un si considérable dans aucune ville conquise, et Baudouin marquoit au pape qu'il ne croyoit pas qu'il y eût autant de richesses dans tout le reste de l'Europe. Cependant ce qui fut mis en commun, n'étoit rien en comparaison de ce qui fut emporté, enfoui par les fugitifs, ou retenu par les soldats. Quelques-uns de ceux-ci, un chevalier même, convaincus d'infidélité, furent pendus. On réserva le quart pour le futur Empereur, et l'on partagea le reste, suivant les conventions, entre les Vénitiens et les François. Au moment de la prise, le doge avoit proposé à ces derniers d'abandonner tout aux Vénitiens, à condition que ceux-ci donneroient à chaque chevalier françois 400 marcs d'argent, 200 aux prêtres et aux cava-

liers, et cent à chaque fantassin. La proposition n'avoit point été acceptée, et quand on en vint au partage, il ne se trouva plus, pour chacune de ces classes, que la vingtième partie de ce que le doge avoit offert. Le trésor et l'église de Saint-Marc à Venise, sont encore aujourd'hui enrichis des magnifiques dépouilles de Constantinople. Parmi les femmes qualifiées, restées au palais, étoient Agnès, fille du roi de France, Louis VII, mariée d'abord au jeune Alexis, fils de Manuël, puis à son assassin, Andronic, et Marguerite de Hongrie, veuve de l'Empereur Isaac, dont la beauté captiva le marquis de Montferrat, qui l'épousa peu de jours après. Ainsi finit le premier Empire de Constantinople, 874 ans après que le siége impérial eut été transféré dans cette ville.

Après la répartition du butin, on s'assembla pour nommer un Empereur. Les électeurs françois furent six ecclésiastiques. On se crut d'autant plus sûr de leur impartialité, qu'ils ne pouvoient avoir de prétentions personnelles. Les suffrages se partageoient entre le doge, le marquis de Montferrat et le comte de Flandre. La balance penchoit en faveur du premier ; la politique des Vénitiens l'écarta, dans la crainte que Venise ne finît par devenir une dépendance de l'Empire ; ces habiles républicains firent également exclure le marquis de Montferrat, dont les Etats en Italie

confinoient aux leurs. Ils sentirent le danger de mettre, entre les mains d'un voisin déjà puissant, les forces de l'Empire. On proclame Baudouin qui ne pouvoit leur causer d'ombrage. Le marquis de Montferrat est le premier à lui rendre hommage, et se joint aux autres seigneurs, pour le porter sur un bouclier à Sainte-Sophie, suivant la coutume.

Fin du troisième volume.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

L'Empereur

Fin de la table du troisième volume.

ERRATA.

Page 105, *ligne* 6, a plaint; *lisez :* la plaint.

Page 115, *ligne* 8, détail; *lisez :* défaits.

Page 134, *ligne* 8, à la tête; *lisez :* fut à la tête.

Page 184, *ligne dernière*, promise et donnée; *lisez :* promis et donné.

Page 310, *ligne* 7, soixante-dix; *ajoutez :* mille.

Page 327, *ligne* 24, requeroit; *lisez :* requerroit.

A la Table, page 468, *ligne* 18, BOTONIATE de MÊME; *lisez :* BOTONIATE Empereur.

rable, jour d'une

France, dans une obscure et paisible médio-
crité. Car enfin le bonheur passe au-devant
de tout, et la fortune et les honneurs n'en
peuvent tenir lieu. Durozel, sachant qu'un
navire devait partir le surlendemain, envoya
Hector (c'était le nom de son fidèle domes-
tique) vers le capitaine, pour le prier de se
rendre à la maison où il résidait.

Mais, un moment après, il vit rentrer ce
domestique, les yeux égarés, et courant com-
me si quelqu'un le poursuivait : « Ah! mon-
« sieur, dit-il, nous sommes perdus.... M.
votre père... je viens de le voir ; et je ne sais
comment il ne m'a point apperçu. » Ce peu de
paroles jeta Durozel et Astérie dans une pro-
fonde consternation. « Quoi, mon père, dit

Elle ne se fit pas long-tems attendre au
berceau. Durozel l'apperçut de loin, à la fai-
ble clarté de la lune qui commençait à bril-
ler sur l'horison. Il vola vers elle, et, lui pre-
nant la main, il ne put que prononcer ce peu
de mots à voix basse : « Astérie ! ô ma chère
Astérie ! « Elle tremblait de tous ses mem-
bres ; la démarche qu'elle venait de faire,
l'épouvantait. « Hélas ! dit-elle à Durozel,
« j'abandonne mes parens ! mon malheureux
« sort m'y force. Quelles seront les suites de
« cet abandon ! Tout m'interdit et m'acca-
« ble. » Durozel, après l'avoir tranquillisée
par les assurances de l'amour le plus cons-
tant et le plus vertueux, la conduisit hors du
jardin, et l'aida à monter à cheval. Aussitôt









